Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [x] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La re liure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- [x] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [x] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- [ ] Only edition available/ Seule édition disponible
- [ ] Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
				✓							

£8..0..0 —

Mr [illegible]

L Gingras ptre

HISTOIRE
DE
L'ÉGLISE.

TOME PREMIER.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE

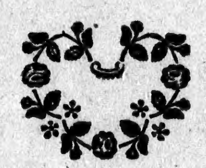
DÉDIÉE AU ROI.

PAR

M. l'Abbé DE BERAULT-BERCASTEL, *Chanoine de l'Eglise de Noyon.*

TOME PREMIER,

Contenant l'espace de temps écoulé depuis l'établissement de l'Eglise, jusqu'à la fin de la cinquième persécution, en 211.



A MAESTRICHT,
De l'Imprimerie de P. L. LEKENS.
M. DCC. LXXX.



Avec Approbation.

AU ROI.

SIRE,

C'Eſt au Succeſſeur de Clovis, de Charlemagne & de S. Louis, c'eſt au Fils aîné de l'Egliſe qu'il eſt juſte d'en offrir l'Hiſtoire. Qui peut s'intéreſſer plus efficacement à la gloire de l'Evangile, qu'un Prince mûri dès ſon printemps par la ſageſſe & le commerce des Sages; qu'un Prince qui honore ſa foi par la pureté & la noble ſimplicité de ſes mœurs, & qui invité par tous les plaiſirs, n'en connoît point de plus doux que de procurer le bien de ſes Peuples?

J'ose ajouter, SIRE, qu'il n'eſt point d'ouvrage plus digne de paroître ſous vos auguſtes auſpices, que l'Hiſtoire d'une Religion qui apprend à rendre, avec une égale fidélité, à Céſar ce qui appartient à Céſar, & à Dieu ce qui appartient à Dieu: Loi d'amour & de ſentiment, qui fait regarder au Chrétien, & ſur-tout au François, ſes Rois comme ſes peres. Il ſuffit de la montrer ſous ſes traits naturels, cette doctrine ennemie de la contention & de l'amertume, pour y attacher la docile & religieuſe Nation qui ſe glorifie, entre toutes les autres, de n'avoir point encore varié dans ſa foi,

& à qui tous les efforts de l'impiété, ſous le regne de l'un de nos plus vertueux Monarques, ne raviront jamais cette ineſtimable prérogative.

A l'exemple de Votre Majeſté, SIRE, qui n'aime à regner que ſur les cœurs, & qui réprime bien plus volontiers la licence par la douce impreſſion de ſes vertus, que par l'appareil formidable de ſa juſtice; c'eſt par la peinture des attraits les plus engageans de la vérité, & par le ſpectacle des grands modèles que l'Egliſe a fourni dans tous les les âges, que nous combattrons, ſans les irriter, les ennemis de la foi & des mœurs. Heureux, ſi, par nos

foibles travaux, nous pouvons animer les Sujets à ſuivre les traces d'un Prince, qui porte ſi juſtement le nom glorieux de Roi Très-Chrétien.

Je ſuis, avec un très-profond reſpect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéiſſant & très-fidèle ſerviteur & ſujet,

L'Abbé DE BERAULT-BERCASTEL.

PRÉFACE.

A La première annonce d'une nouvelle Hiſtoire de l'Egliſe, certains Lecteurs trouveront nos travaux inutiles, & ils diront que nous avons de quoi ſatisfaire la diverſité même des goûts. D'autres, en plus grand nombre, ou d'un plus grand poids, déſirant un Ouvrage qui tienne le milieu entre l'Hiſtoire de M. l'Abbé Fleury & celle de M. l'Abbé de Choiſy, applaudiront au deſſein que nous avons conçu de remplir leur vœu; c'eſt-à-dire, de donner une Hiſtoire de l'Egliſe, moins étendue que celle de Fleury, plus inſtructive & moins ſuperficielle que celle de Choiſy.

Il y auroit de la préſomption à prétendre ſurpaſſer le premier, pour ce qui eſt de la critique ou de l'exactitude, du choix & de la diſtribution des matières, de l'édifiante & perſuaſive ſimplicité du ſtyle. Mais trente-ſix volumes conſidérables, tant de l'Auteur que du Conti-

nuateur, effrayent bien des perſonnes, parmi celles que nous avons directement en vue ; ſavoir, les jeunes Eccléſiaſtiques, & ceux des ſimples Fidèles qui veulent s'inſtruire parfaitement de leur religion. Si tout néanmoins s'y trouvoit d'une néceſſité abſolue & univerſelle ; ce ſeroit à la ſeule étendue de la matière qu'il faudroit s'en prendre, ſans chercher une briéveté impoſſible ou préjudiciable. Mais pour la claſſe nombreuſe des Lecteurs que nous venons de marquer, il paroît qu'on peut leur épargner une bonne partie de ces longueurs.

Quant à l'Hiſtoire de l'Abbé de Choiſy, on y voudroit au contraire moins de briéveté. Il appréhendoit, dit-il de l'alonger & de la ſurcharger d'érudition. Mais ſans la rendre beaucoup plus volumineuſe, il la pouvoit rendre plus utile, lui donner même plus de dignité, en ſe renfermant dans ſon objet, en ne mêlant pas à chaque inſtant le profane avec le ſacré, les intrigues du Monde & de la Cour, avec les auſtérités du déſert ou du Cloître ; en un mot, en ne donnant pas une ſorte d'Hiſtoire Univerſelle pour l'Hiſtoire de l'Egliſe.

Outre ces deux Hiſtoires Eccléſiaſtiques, nous avons différens abrégés.

Les uns, fort concis, ne peuvent que rappeler à la mémoire ce qu'on ſait d'ailleurs. Les autres plus étendus, & à cet égard, plus dignes du titre d'Hiſtoire que celle de Choiſy, mériteroient bien des obſervations. Mais contens de retracer les ſaines maximes en général, nous nous abſtiendrons, avec la circonſpection la plus délicate, de tout ce qui pourroit aigrir l'eſprit, tant des Auteurs qui n'ont point de principes, que de ceux qui paroiſſant quelquefois en connoître, n'y ſont pas invariablement fidèles.

Ce que nous avons dit de la marche des deux Hiſtoriens, entre leſquels nous prétendons garder le milieu, ſuffit pour donner une idée de notre plan. Nous eſſayons de raſſembler, dans un Ouvrage d'une étendue mitoyenne, les avantages particuliers de nos différentes Hiſtoires de l'Egliſe, d'en retrancher les ſuperfluités, les traits qui ſont défectueux, ou par eux-mêmes, ou par la manière de les préſenter, de mettre enfin cette Hiſtoire, par ſa juſte proportion, ſa méthode & ſa ſimplicité, à la portée des Fidèles qui aiment à connoître leur religion dans ſes principes.

On a cru qu'une Hiſtoire Eccléſiaſtique, tracée ſur ce plan, ne ſeroit pas

inutile, après tous les Ouvrages que nous avons fur la même matière. Quant à l'exécution, on n'efpère y réuffir qu'en profitant des travaux de tant d'Auteurs, qui ont fucceffivement applani cette carrière. On trouve dans leurs écrits les matériaux tout prêts, arrangés jufqu'à un certain point, plus ou moins avantageufement préfentés: on voit jufqu'où ils ont pouffé leurs fuccès, jufqu'où ils pouvoient avancer encore. Nous partirons du point où ils font reftés, nous nous tiendrons en garde contre les préventions de chacun d'eux, nous approfondirons quelquefois les fources un peu plus qu'ils n'ont fait, nous confulterons quelques monumens qu'ils ont négligés, ou qui n'étoient pas déterrés de leur temps, nous n'accorderons point une confiance exclufive à tel ou tel Auteur, aux Ecrivains de tel ou tel parti; & le feul amour du vrai dirigera invariablement notre marche. C'eft ainfi que, fans avoir la profondeur de nos guides, nous pourrons recueillir, au terme où ils nous auront conduits, quelques vérités qu'un pas de plus leur eût fait découvrir; & fans nous répondre d'atteindre le but, nous en approcherons le plus près qu'il nous fera poffible.

Plût a Dieu que nous n'euſſions qu'à donner la forme & l'arrangement aux matières, qu'à raſſembler ce qui ſe trouve épars dans une multitude d'ouvrages que peu de perſonnes peuvent lire, ou ſe procurer! Nous ne ferons pas difficulté de puiſer, comme il eſt de toute néceſſité pour le fond des choſes, dans tous les Auteurs, de les ſuivre dans leur choix, d'en ſaiſir les traits les plus intéreſſans, d'uſer même de ces expreſſions propres & juſtes, conſacrées par l'uſage des Saints Docteurs & des Ecrivains ſûrs, principalement en matière de dogme, où il eſt ſi dangereux de donner du neuf. Il n'eſt point de Lecteur ſenſé, qui ne nous ſache gré de nous énoncer en bien des rencontres, comme les Hiſtoriens qui ont touché avant nous les mêmes objets. Souvent il n'eſt qu'une manière de bien rendre une penſée; & nous aimons beaucoup mieux, dans ces cas, répéter l'expreſſion la plus convenable, d'après ceux qui nous ont précédés, que d'en ſubſtituer de foibles ou d'impropres; comme une émulation mal entendue l'a fait faire à pluſieurs des Ecrivains les plus modernes. Peu jaloux de la gloire de l'in-

vention, & contens de donner à cette Hiſtoire, s'il nous eſt poſſible, une marche libre & facile, une manière propre & naturelle; nous nous propoſons, & nous le déclarons hautement, de tirer parti de tous les Ouvrages, anciens & nouveaux, qui pourront contribuer à enrichir le nôtre. Tel eſt le juſte hommage que nous rendons à tous nos Ecrivains Eccléſiaſtiques de quelque célébrité, nommément à l'Hiſtoire de M. Fleury, comme à la plus exacte & à la plus parfaite, ou du moins ſelon ſes plus ſévères critiques, comme à la meilleure collection de mémoires pour l'Hiſtoire de l'Egliſe. Mais c'eſt ici le but ou la fin des choſes, qu'il importe infiniment de ne point perdre de vue.

Ce ſeroit, ſans contredit, s'en écarter, que de vouloir tout dire, de rapporter ou de toucher tous les évènemens, de raconter une infinité de faits minutieux & uniformes. Certes, nous ne pouvons ſuivre de meilleures modèles que les Ecrivains Inſpirés. L'Hiſtoire de l'Ancien Teſtament, qui fait la première partie de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique priſe dans toute ſon étendüe, les faſtes du peuple de Dieu, toutes les Divines

Ecritures nous apprennent ce qu'il convient de relever, ou de négliger. Ce qui pique une vaine curioſité, ce qui a trait aux vues humaines, aux intérêts paſſagers & purement terreſtres, s'y trouve extrêmement abrégé, n'y eſt préſenté que ſous les faces qui tiennent aux choſes d'un ordre ſupérieur. Mais dans les différentes parties de l'Hiſtoire des Hébreux comme dans le peu qu'elle raconte des autres nations, les Ecrivains ſacrés s'étendent avec complaiſance ſur tous les évènemens & ſur tous les objets religieux, ſur les merveilles de la foi & de la vertu, ſur tout ce qui éleve l'eſprit au Dieu qui s'exprimoit par ces dignes organes.

Tout tendra donc dans cette Hiſtoire de l'Egliſe, à former le cœur & les mœurs. Les faits n'en ſeront, pour ainſi dire, que l'écorce. Sans accumuler tous ceux de même eſpèce, on ne choiſira dans le nombre que les plus propres à développer & à inculquer les vérités ſolides qu'on veut établir; mais en évitant le ton de moralité, la profuſion des maximes & des ſentences, en faiſant peu de réflexions, & en donnant lieu d'en faire beaucoup. C'eſt par les faits, ſans doute, que doit inſtruire l'Hiſtoire, qui conſiſte eſſentiellement dans le recit des faits,

Pour l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, ſon objet n'eſt autre que la foi, la diſcipline & les mœurs, c'eſt-à-dire, le principe & les effets de l'autorité de l'Egliſe, les maximes de ſon gouvernement, les différens moyens de ſanctifier ſes membres, les reſſources admirables dont l'Eſprit-Saint l'a prémunie contre tous les efforts que fait l'Enfer pour en rompre l'unité, & pour en ternir la pureté. Voilà les bornes que nous marque la nature des choſes, & dans leſquelles nous nous renfermerons ponctuellement; réſolus ſur-tout à n'inſérer dans tout le cours de notre Ouvrage nulle opinion d'École, encore moins celles de parti. Nous apporterons une attention religieuſe à nous régler conſtamment, dans notre marche, ſur celle du ſaint Concile de Trente, autant remplie de ſageſſe que de dignité, & qui, en écartant juſqu'au moindre ſoupçon de partialité, n'épouſoit ni ne combattoit aucun des ſentimens libres & controverſés entre les Orthodoxes. Enfin dans notre idée, l'Hiſtoire de l'Egliſe en abrégé, ou plutôt en ſubſtance & en grand, c'eſt l'Hiſtoire de ſa ſainte intégrité, des qualités eſſentielles qu'elle doit conſerver avec éclat, & ſans interruption, juſqu'à la conſommation des ſiècles.

Partant de ce point fixe, & l'ayant toujours ſous les yeux, le choix & la diſtribution des faits, le fond & la forme de notre Ouvrage ſont dès-lors décidés, la liaiſon ſi difficile des matières, les tranſitions dominantes, tracées ou déterminées. Dès-lors nous voilà bornés aux grands faits: ce qui n'eſt que trait iſolé; à plus forte raiſon, les matières étrangères & profanes ne trouvent plus de place dans ce majeſtueux enſemble. Et cette concluſion pratique nous paroît d'une telle importance, que dans les perſonnages qui ont rempli des rôles relatifs au ſiècle auſſi-bien qu'à la religion, nous diſtinguerons avec la préciſion la plus exacte les traits de l'un & de l'autre. On ne doit nullement confondre, dans un Prince Chrétien, ce qu'il a fait comme Prince, avec ce qu'il a fait comme Chrétien; de même qu'en certains Prélats, ou dans les Prélats de certains âges, dans ceux de l'Empire François, par exemple, ſous la ſeconde race de nos Rois, & dans ceux d'Allemagne, tels qu'ils ſont encore aujourd'hui, il faut avoir, & nous aurons attention à ne pas confondre ce qu'ils ont fait comme Seigneurs temporels, ou comme premiers vaſſaux de l'Empire,

avec les devoirs & les fonctions propres de l'Epiſcopat & du Chriſtianiſme.

Ainſi parviendrons-nous à ne rien dire d'inutile, & à ne rien omettre de néceſſaire. Nous regagnerons ſur les ſuperfluités & les digreſſions un champ ſuffiſant, pour traiter d'une manière convenable les évènemens qui tendent à notre but; & ſans effrayer nos Lecteurs par le nombre des volumes, nous pourrons leur préſenter les grands faits, non par un ſeul endroit; mais ſous toutes leurs faces, & avec toutes leurs circonſtances importantes. On pourra marquer les reſſorts ou le principe des actions, l'ordre & la ſuite des deſſeins, les reſſources & les moyens employés pour les exécuter. Tel eſt l'uſage que nous voulons faire de cette philoſophie dont on ſe pique ſi fort aujourd'hui dans l'Hiſtoire, où elle a ſans doute ſes excès; mais dont elle eſt cependant l'ame, & qu'elle empêche de dégénérer en un ſec & vain exercice de mémoire. Pratique d'autant plus convenable pour l'Hiſtoire de l'Egliſe, que rien ne contribue davantage à la vraiſemblance, ſans laquelle les vérités les mieux établies obtiendroient difficilement la croyance qu'il importe ſur toute choſe de faciliter.

Par toutes ces attentions, le cours de l'Hiſtoire prendra de la rapidité, il attachera, il intéreſſera, pour peu que l'exécution réponde au projet. Ne fît-on qu'un abrégé très-ſuccinct, encore devroit-on manier de la ſorte ce qu'on jugeroit digne d'y trouver place. C'eſt principalement l'inobſervation de ces règles qui rend ennuyeux & rebutans, non-ſeulement la plûpart des abrégés; mais pluſieurs traits d'Hiſtoires où l'on voit les faits ſi nuds & ſi décharnés, qu'ils perdent tout ce qu'ils pouvoient avoir d'inſtructif & de perſuaſif.

Quoi qu'il en ſoit des autres méthodes, celle dont nous venons de préſenter les traits principaux, nous a paru d'autant plus convenable, que nous ne travaillons pas pour les Savans, ni même pour les perſonnes occupées d'une étude profonde. Elles ne trouveront de trop longue haleine, ni Fleury, ni Tillemont, ni Baronius, ni les différens Auteurs qui ont approfondi pluſieurs points particuliers de l'Hiſtoire Sainte. Souvent encore croiront-elles devoir puiſer dans les ſources antiques; vu tous les périls que l'on court, en donnant une confiance illimitée à un Ecrivain, quels que ſoient ſa réputation & ſon mérite.

Mais cette classe distinguée de Lecteurs n'est pas la plus nombreuse; & l'on se propose ici l'utilité du très-grand nombre, de tous ceux qui unissent à l'esprit du Christianisme tant soit peu d'éducation & de culture; spécialement des jeunes Ecclésiastiques, & des Prêtres trop occupés des fonctions publiques de leur état, pour donner beaucoup de temps à la lecture de l'Histoire. Sur ce qu'on leur a souvent représenté l'avantage de bien connoître l'Eglise qu'ils servent avec zèle, ils en liront peut-être une fois la longue & profonde Histoire: mais ce n'est qu'en se familiarisant avec ces sortes de connoissances, qu'on en peut retirer un solide avantage, & non par la teinture imparfaite que laisse une lecture rapide, souvent interrompue, & poussée avec peine jusqu'aux derniers volumes.

Pour leur donner encore plus de facilité, pour faire dans les esprits d'heureuses impressions & les rendre durables, nous diviserons notre matière, c'est-à-dire, toute la durée de l'Eglise depuis son établissement jusqu'à nos jours, en quatre parties, marquées chacune à son coin, par la nature du plus grand nombre des évènemens. La première com-

prendra l'Histoire de l'Eglise Primitive, avec les temps qui s'en rapprochent, depuis l'institution de cette Eglise jusqu'au sixième siècle inclusivement: ce que nous appellerons siècles de lumière & de ferveur. La seconde partie renfermera les cinq siècles suivans, où les grands talens furent plus rares dans l'Eglise, comme dans tous les états, & qu'on peut appeler siècles d'ignorance: dénomination devenue ordinaire, mais que tout Orthodoxe instruit n'emploie que d'une manière comparative, & dans un sens bien différent de celui des Sectaires qui l'ont mise en usage. Dans la troisième seront compris les douzième, treizième & quatorzième siècles, qu'on peut appeller, avec les mêmes modifications, siècles de relâchement. Dans la quatrième enfin, le reste de temps jusqu'à celui où nous vivons, & qu'on nomme en deux sens bien différens, siècles de réforme.

Suivant les principes de la raison aussi-bien que de la piété, les qualifications de ces quatre âges, ne doivent pas se prendre dans le sens rigoureux qu'y attachent les ennemis de l'Eglise. Il en est de cette division, comme de toutes les choses morales, dont le district & les dépen-

dances n'ont jamais de bornes précises. Des espaces de temps si considérables se trouvent nécessairement mêlés de ferveur & de relâchement, de ténèbres & de lumières, de dépravation & de réforme, de régularité humble & sincère, & de rigorisme hypocrite. Il est même de foi; que dans les plus mauvais temps, l'Eglise ne se vit jamais réduite à un tel état d'opprobre & d'obscurité, que le ministère essentiel de l'édification & de l'instruction en fût interrompu. Il n'est ici question que de différencier, en faveur de l'ordre, ces âges entr'eux. Mais si l'amour de la précision & de la clarté nous fait employer les expressions reçues, l'impartialité, l'esprit d'équité nous oblige de les ramener à leur juste sens; & nous osons espérer d'en confondre les inventeurs par leurs propres inventions.

Reprenons chacun de ces âges, & présentons le germe des idées saines que nous prétendons faire éclorre du récit des faits compris sous ces quatre époques. Pour le commencement de notre Histoire, ou du cours suivi de notre narration, nous n'avons pas cru le devoir prendre plus haut qu'au temps de la descente du saint-Esprit sur les Apôtres; qu'au Cénacle où ils se trouvoient ras-

ſemblés, & qu'on peut regarder comme le berceau de l'Egliſe. Quand on en fixeroit la naiſſance à celle de ſon Divin Inſtituteur; comme l'Evangile ne nous laiſſe pas ignorer ce qui concerne la vie mortelle de ce Dieu-Homme, il n'eſt aucun fidèle qui ne puiſſe recourir à cette ſource ſacrée: & nul de nos pieux lecteurs, à qui elle ne ſoit familière. Il n'en eſt pas ainſi des travaux Apoſtoliques des premiers Diſciples du Fils de Dieu, ni de ceux des coopérateurs qu'ils s'aſſocierent. L'Hiſtoire en eſt rapportée en partie dans les Actes des Apôtres: mais ces monumens, auſſi infaillibles ſans doute & auſſi divinement inſpirés que l'Evangile, ſe taiſent ſur pluſieurs évènemens qui n'entroient pas dans le plan de l'Hiſtorien Sacré, & qui ne laiſſent pas de porter ſur des fondemens ſolides.

Conſidérant d'ailleurs ces premiers ſiècles, tels qu'ils ſont inconteſtablement, comme le plus féconds en doctrine & en vertu, comme la baſe de la religion & de la piété; nous recueillerons avec un ſoin religieux les tréſors épars dans tous les anciens monumens: mais nous n'avons garde d'entaſſer tant de richeſſes, ſans exception & ſans choix. Il ne s'agit pas de faire une mention particulière,

encore moins l'analyse de cette foule d'écrits, si volumineux dès les premiers siècles. Comment suffire à une pareille entreprise, je ne dirai pas dans une Histoire abrégée, mais dans le plan le plus vaste, & le mieux rempli? La méthode que nous nous sommes prescrite, nous ne nous en départirons jamais, sous quelque prétexte que ce soit: mais après avoir fourni, dans chaque genre, autant de traits qu'il en faut pour atteindre notre but, nous éviterons cette surabondance démesurée, qui en le faisant perdre de vue, produiroit encore la confusion & l'ennui.

Pour appliquer ce principe général à une espèce particulière, aux Actes des Martyrs, par exemple, il est bon d'avertir, que, sans laisser ignorer les prodiges de constance qui contribuerent si efficacement à l'établissement du Christianisme, & qui font une preuve des plus frappantes de sa divinité, nous n'entreprendrons pas d'épuiser la matière. Les premiers prédicateurs de l'Evangile, & leurs dignes successeurs, cette nuée de généreux témoins qui signoient leurs témoignages de leur sang, & qui lui donnoient par-là tant d'énergie; comment peindre tous leurs combats, si ce n'est dans un tableau consacré à ce seul objet, & assez éten-

étendu pour y ménager à chacun de ces Héros un champ suffisant? Donner une narration circonstanciée de tous leurs travaux, de toutes leurs tortures, avec les interrogatoires & les réponses copiés dans toute leur longueur; c'est faire l'Histoire particulière de ces Martyrs, plutôt que l'Histoire générale de l'Eglise; c'est courir le risque de rebuter une multitude de Lecteurs, dès l'ouverture de la carrière où ces longueurs se rencontrent.

Nous n'aurons garde cependant de tromper la pieuse attente des Fidèles. Nous fournirons même une ample matière à cette partie de l'édification, en rapportant des actes originaux, tout ce que le goût & la piété en désirent. Pour satisfaire jusqu'à la curiosité, concernant un objet aussi saint que la cause des premiers défenseurs du Christianisme, nous donnerons la traduction littérale d'un bon nombre, & de tous les plus beaux traits de ces actes.

Nous en userons de même, par rapport aux canons des Conciles, aux réglemens des premiers Pasteurs, & aux œuvres des Peres. Tout est infiniment précieux dans les monumens des premiers siècles, auxquels on en appelera toujours, comme aux années les plus

heureuſes de l'Egliſe : ces écrits ineſtimables ſont véritablement partie, & peut-être la partie capitale de ſon Hiſtoire ; puiſque ſes Loix fondamentales s'y trouvent conſignées, qu'ils en font connoître les coutumes, les mœurs originales & le caractère ; c'eſt-à-dire, ce qu'il y a de plus eſſentiel dans notre objet, à n'en juger même que par analogie avec l'Hiſtoire de quelque peuple que ce ſoit. Mais prévenus que l'excès eſt principalement à craindre dans les choſes les meilleures de leur nature, nous uſerons encore ici de ſobriété : procédé d'autant plus convenable, que pour acquérir la vraie ſcience des Peres & des Conciles, le ſecret unique eſt de puiſer infatigablement dans les ſources, & qu'en ce genre la préſomption qu'inſpirent les extraits & les analyſes, eſt plus dangereuſe qu'en tout autre. Ainſi loin d'offrir à tous propos des morceaux détachés d'érudition, nous lierons au corps de l'Hiſtoire tout ce qu'il eſt à propos d'extraire des Peres & des Conciles, de tous les dépôts de ce genre. Nous apporterons une attention toute particulière à diſcerner, à rédiger, à preſſer, à n'entaſſer jamais les pièces de même marque, à donner, autant qu'il eſt poſ-

ſible, un air aiſé à cette partie doctrinale de l'Ouvrage. Par ce moyen, nous pourrons réduire la collection de tant de choſes précieuſes à de juſtes bornes, qui, ſans rebuter aucun Lecteur, feront ſuffiſantes pour inſtruire ceux à qui nous prétendons particulièrement être utiles.

Nous nous reſſerrerons beaucoup plus encore, pour le ſecond âge, qui comprend néanmoins cinq ſiècles, à compter depuis le ſixième, le dernier qu'on puiſſe rapporter au bel âge de l'Egliſe. Mais que ſerviroit de s'appeſantir ſur bien des eſpaces ténébreux, où, par une prolixité & des répétitions qui ſemblent affectées, quelques Ecrivains renommés font des impreſſions déſavantageuſes à l'Egliſe dans les eſprits foibles, & laiſſent à la plûpart des Lecteurs de vraies tentations à combattre ? On a peine, quand on y réfléchit, à ne pas ſavoir mauvais gré à ces Auteurs, d'avoir chargé de tant d'ombres le tableau de cet âge: temps nébuleux à la vérité; mais par comparaiſon, comme on ne ſauroit trop l'inculquer, avec des temps plus heureux, & dans lequel l'Épouſe de Jéſus-Chriſt ne fut pas moins ſûrement guidée par l'eſprit-Saint que dans ſes jours les plus ſereins & les plus brillans. C'eſt même à travers

ces ténèbres que la direction céleste est, à quelques égards, le plus sensiblement marquée. Voilà ce que nous ferons sentir en toute rencontre, sans manquer nulle part à la sincérité que l'Histoire exige. Nous savons qu'elle n'est point un panégyrique, & que nous n'avons pas à faire l'éloge de l'Eglise, quoiqu'elle n'ait rien qui n'en soit digne; ni des grands Hommes, ou des saints personnages qui ont le mieux mérité d'elle, & qui mêlent toujours aux dons parfaits d'en-haut, quelques imperfections de l'humanité. Nous ne flaterons pas les portraits des premiers Princes que la Foi se glorifie d'avoir soumis à son joug; moins encore ceux de leurs favoris, ou de leurs adulateurs. Nous laisserons voir le monstrueux mélange des idées de religion, & quelquefois des pratiques de piété, avec l'ambition Romaine, avec la férocité des Nations Septentrionales, avec la corruption, la perfidie, la sacrilège hypocrisie des Grecs.

Depuis l'invasion des Barbares, & surtout des Musulmans, sous l'oppression où ils tinrent pendant plusieurs siècles des régions entières, toutes peuplées de Chrétiens, l'instrnction fut gênée, le culte sans éclat; le don de la parole &

l'art du raisonnement se ressentirent au loin de la grossièreté des Dominateurs. Les Docteurs, les Pasteurs prirent le goût d'une éloquence dégradée ; & à leur manière de traiter les sciences même du sanctuaire, ils firent assez connoître l'étrange décadence de tous les talens naturels. Les regnes brillans de quelques Princes Chrétiens, tels que Charle-magne, remirent les sciences, au moins l'étude en honneur ; & contrasterent, d'une manière frappante, avec la triste obscurité répandue par-tout ailleurs. Mais au sein même des Nations Chrétiennes les plus florissantes, la puissance de l'Eglise ou de ses Prélats, la part honorable qu'on leur donna au Gouvernement féodal, en plongea un grand nombre, malgré les réclamations d'un nombre plus grand encore, dans la dissipation du siècle & les agitations de la Cour. Ils ont des sujets ; il faut les régir & les défendre : ils tiennent une partie considérable des forces de l'Empire ; il en faut maintenir dans la même proportion la sûreté & l'intégrité. Ils se trouvent à ses assemblées les plus tumultueuses, les plus fastueuses ; ils en soutiennent les résolutions, ils en procurent au besoin l'exécution par la force, ils vont à la guerre, ils y disposent au

moins leurs vaſſaux: delà quels périls pour le ſaint miniſtère! & dans pluſieurs en effet, quelle négligence des ſciences ſacerdotales, des fonctions modeſtes & paiſibles de la cléricature! Nous ferons connoître ces abus, autant que l'exigent la vérité & la liberté de l'Hiſtoire. Nous ne diſſimulerons pas la grandeur d'un mal, bien capable de toucher toute ame ſenſible aux vrais intérêts de la Religion; mais qui fait la tache de l'homme, & ſi l'on veut, de bien des Eccléſiaſtiques, non celle du Sacerdoce, ni de l'Egliſe. Or, comme nous faiſons l'Hiſtoire de l'Egliſe, & non de la dépravation ni de la foibleſſe humaine, nous ne nous étendrons ſur ce dernier article, qu'afin de rendre plus ſenſible le miracle de la propagation & de la conſervation de l'œuvre de Dieu, malgré tous les aſſauts du Monde & de l'Enfer.

Le troiſième âge ne préſente pas un champ plus heureux, dans les relâchemens qu'occaſionnerent les révolutions des douzième, treizième & quatorzième ſiècles. L'ignorance, comme on vient de l'obſerver, commença plutôt à cauſer beaucoup de relâchement, & même beaucoup de déſordre & de corruption. Mais par le mot de relâchement, nous

n'entendons pas ces fougues soudaines des passions, ces débordemens de vices effrénés, qui proviennent de l'obscurcissement de la raison, & plus encore de l'indifférence où jette ce genre de stupidité, par rapport aux principes des mœurs & de la conduite. Ici l'on veut parler d'une sorte de relâchement raisonné & réduit, pour ainsi dire, en système, par un peuple qui substitua la voix de la présomption & du préjugé à celle de ses Pasteurs. Abus qui tirant son origine de loin, s'étoit affermi par le temps & l'habitude, par l'ignorance ou l'oubli des anciennes règles. L'on n'en vint pas d'abord à ce point d'aveuglement: pour y parvenir, il fallut des siècles entiers de négligence. On doit encore remarquer, comme nous le ferons sentir en chaque occasion, que l'enseignement public ne varia jamais sur aucun article de la loi divine, ni de la discipline qui tient à l'Evangile. Loin qu'on puisse citer aucune décision canonique & générale en faveur de la dépravation, on voit au contraire, jusques dans les temps les plus malheureux, que la multitude des Pasteurs & les vrais Fidèles ne cessoient d'invoquer les anciens Canons, toujours

universellement révérés, & même retracés, d'une manière effective, dans la conduite de plusieurs d'entr'eux. Mais l'abus, en différens points, n'eut que trop d'ascendant sur bien des personnes de tout état, & sur quelques unes du rang le plus saint & le plus sublime.

Grégoire VII. avoit commencé, sur la fin de l'âge précédent, à se conduire par des maximes inconnues au temps de S. Léon, de S. Grégoire le Grand, de tous les Peres les mieux instruits des vraies prérogatives de l'Eglise. Il devoit ces notions nouvelles à la collection plus ancienne des Canons d'Isidore, formée sans discernement, dès le huitième siècle, des lettres attribuées aux Papes, & des prétendus décrets des Conciles. Partant de ce faux principe, ce Pontife avec un grand zèle & d'éminentes vertus qu'on ne sauroit lui refuser, étendit ses prétentions aux choses de ce monde, qui ne sont point du royaume spirituel de Jésus-Christ & de son Eglise. Jusqu'ici ce n'étoit que le premier effet d'une critique peu éclairée, que l'esprit d'ambition & d'indépendance affectoit de prendre pour la plus précieuse découverte. Quand on recommença de cultiver les Lettres, dans le douzième siècle;

les mauvaises études, telles qu'elles sont dans leur renouvellement, c'est-à-dire, bien plus dangereuses que l'ignorance, réduisirent les préjugés en maximes: c'est à quoi servit principalement le Décret de Gratien, l'oracle de l'Europe, ou pour parler plus exactement, de l'Italie sa Patrie; puisqu'il fut ordonné en France, de ne l'enseigner qu'avec de sages restrictions. L'équité demande qu'on observe encore, que les nouvelles maximes durent beaucoup moins leur fortune aux Théologiens, qu'aux flatteries politiques & intéressées des Légistes ou Jurisconsultes. Mais enfin il n'y eut que trop de personnes qui ne reconnurent pas les fondemens ruineux, sur lesquels portoit le droit nouveau; je veux dire les fausses Décrétales, dont toutefois nous ne prétendons pas faire puérilement un monstre exterminateur, & la cause universelle de tous les maux de la Religion.

Gardons un juste milieu: en nous défiant avec justice de l'ancienne critique, n'ayons pas une déférence aveugle pour la moderne, qui n'auroit d'autre titre que ses vagues déclamations contre la crédulité des Anciens. Mais en nous rappelant une règle de prudence si né-

ceſſaire, nous n'en regardons pas moins, comme apocryphes & vraiment abuſives, les prétendues Décrétales qui donnerent lieu à certaines entrepriſes d'Innocent III, par exemple, d'Innocent IV, de quelques autres Papes, dans le treizième ſiècle & les ſuivans: procédés qui étonnerent encore, depuis ceux de Grégoire VII.

A l'aſpect du champ que nous nous ouvrons, on doit reconnoître que nous ne ſommes pas diſpoſés à trahir le devoir le plus indiſpenſable de l'Hiſtorien, à violer, à exténuer les droits ſacrés de la vérité. Non, nous ne diſſimulerons rien; nous n'affoiblirons aucun genre d'inculpation; nous préſenterons tous les griefs, vrais ou prétendus, avec toute l'ingénuité que peut donner l'eſpoir de les voir tourner à la gloire même de l'Egliſe.

Après la première ſource de relâchement dont nous venons de parler, une plus féconde encore furent les Croiſades, ou plutôt la manière dont ſe firent ces expéditions. Sans prononcer avec la témérité paſſée en mode, & néanmoins ſi digne de décri par le ton ſeul de ſes zélateurs, ſans prononcer ſur la ſubſtance de la choſe enviſagée ſous toutes ſes faces, & bien moins encore ſur tant d'illu-

ſtres & vertueux perſonnages qui en furent les auteurs ou les approbateurs: on peut dire qu'en voulant réprimer des uſurpateurs barbares pour qui les loix de l'équité naturelle n'étoient pas plus ſacrées que celles du Chriſtianiſme, tous les Etats du monde Chrétien ſe bouleverſerent, avec un tumulte & un déſordre que put à peine diſſiper une longue ſuite de ſiècles. Tout devint guerrier, dans le ſein pacifique de l'Epouſe du Chriſt. Des Prélats qui déjà ſe croyoient excuſables en combattant pour l'Empire, ſe jugerent dignes des céleſtes récompenſes, en verſant leur ſang pour la conquête d'une Terre conſacrée par celui du Fils de Dieu. Quel fut donc l'enthouſiaſme des autres conditions? On aimoit à croire, que les périls ou les travaux de quelques mois expieroient tout ce qu'on avoit à ſe reprocher d'iniquités.

On vit ſubſtituer les exercices militaires aux œuvres humiliantes & aux plus rigoureux Canons de la Pénitence, ſans trop examiner ſi la compenſation étoit convenable, & à quelles bornes on devoit la reſtreindre. Ainſi les loix pénitentielles commencerent à tomber, ou à demeurer ſans effet. car il ne s'agit point ici du droit des Indulgences, auſſi an-

cien dans l'Eglise & aussi divin que le pouvoir des clefs ; mais uniquement de l'abus qui peut se glisser dans leur dispensation. Cependant les idées de dispense ou de commutation ayant une fois pris dans l'esprit des peuples, malgré le zèle des Pasteurs éclairés, on en fit un étrange usage. Quand il n'y eut plus moyen d'entrer à main armée dans la terre & la Ville Saintes, on acquit par négociation & à prix d'argent la faculté d'y aller en qualité de pélerin : non que les pélerinages n'aient une origine plus ancienne; mais on n'avoit pas encore vu des peuples entiers couvrir sans interruption la route des Saints Lieux, avec cette inquiétude qui les y avoit conduits autrefois, les armes à la main. Ces attroupemens nouveaux se porterent non-seulement aux lieux consacrés par la mort du Redempteur; mais aux tombeaux des Saints Apôtres, à S. Jacques de Compostelle, aux extrémités de l'Ibérie, & dans les contrées les plus sauvages du Nord, après que de nouvelles croisades y eurent établi de nouveaux conquérans & de nouveaux colons. Sur le même principe, mais contre l'avertissement de bien de Prélats & le sentiment exprès des Conciles, on convertit la pénitence en

une eſpèce de trafic : on prétendit, tantôt acquérir à prix d'argent le pardon de ſes péchés, tantôt ſe rédimer des autres ſatisfactions par les récitations multipliées & bien comptées du Pſeautier; & quantité de Fidèles, abuſés par leurs préventions, ſe flatterent de recouvrer l'innocence & toutes les vertus, ſans un vrai changement de cœur, au moins ſans des épreuves durables & ſolides qui puſſent répondre de la perſévérance.

On ſubſtitua les pratiques d'une dévotion arbitraire aux devoirs d'état les plus graves & les plus inconteſtables. Par ces ſeuls principes, quelques Evêques des plus grands ſièges ſe tranſporterent à Rome, non-ſeulement des provinces circonvoiſines, mais des Iſles Britanniques, du fond de la Germanie & de la Scandinavie. Peu contens d'avoir rendu au Succeſſeur de Pierre un hommage propre à reſſerrer les liens de l'unité, & à communiquer aux peuples le reſpect dû au Siège qui en fait le centre; aſſez ſouvent, & ſous le prétexte de quelques avantages qui n'entroient point en comparaiſon avec les fruits de la réſidence paſtorale, ils multiplioient ces voyages, & ſéjournoient long-temps loin de leurs ouailles, expoſées par-là au danger

de la séduction & de la perversion. Les Souverains Pontifes, de leur côté, outre les justes causes qu'ils eurent quelques fois de visiter les Princes & les Peuples, le firent aussi en des circonstances où ils ne devoient que les édifier par la réputation de leurs vertus, & par les oracles sortis, pour ainsi dire, immédiatement du tombeau des Saints Apôtres. Ils fixerent même leur demeure loin des lieux, où Pierre avoit établi son Siège; & l'Eglise de Rome, réduite à une triste viduité sans manquer d'Epoux, apprit pendant une longue suite d'années leur élection & leur mort, c'est-à-dire, le commencement & le terme de son union avec eux, sans avoir joui de leur présence. Par un attachement trop naturel à leur nation, quelques-uns d'entr'eux parurent oublier, qu'en leur qualité de peres communs des Fidèles, tout le monde Chrétien etoit devenu leur patrie. D'autres gémirent, mais inutilement, de la contrainte où les tenoit la puissance politique, afin de perpétuer leur dépendance. Cependant les Romains irrités par la douleur, & abusés par l'intérêt, commencerent à distinguer entre la Chaire & le Pontife. Ils crurent, ou feignirent de croire, que le centre de

l'unité tenoit plus au climat qu'au titre ou au caractère, & que la puiſſance de Pierre ne pouvoit plus ſubſiſter ſi loin des lieux où il l'avoit établie. Delà la multiplication de cette dignité prééminente qui eſt néceſſairement une, & qui s'anéantit en ſe multipliant; delà ces ſciſſions & ces intruſions, d'autant plus funeſtes qu'elles étoient mieux colorées. Il ne s'agiſſoit plus, comme autrefois en certaines conjonctures extraordinaires & peu durables, d'un ſchiſme évidemment criminel: ici les droits, de part & d'autre, étoient ſi plauſiblement défendus, & par-là même ſi fort obſcurcis, que l'œil le plus ſain ne diſtinguoit plus le légitime Pontife. Il fallut, pour faire uſage du diſcernement, que la confuſion devînt abſolument inſupportable, qu'au lieu d'un premier Paſteur, on en vît juſqu'à trois, & que l'on craignît d'en voir encore davantage. Alors les Princes & les Prélats, le peuple & le clergé, tous les ordres de Fidèles ſe preſſerent de chercher le remède à ce mal extrême; & l'on conçut de toute part des idées de rétabliſſement & de réforme. Mais ici finit le troiſième âge de l'Egliſe, ou les ſiècles du relâchement le plus long & le plus marqué qui l'ait fait

gémir, & dont nous presserons le récit avec la même rapidité que pour l'âge précédent.

Pour la quatrième & dernière partie, nous la traiterons, dans le même goût que la première. Elle ne peut pas être plus utile: mais n'ayant point encore été donnée dans notre langue, avec autant de succès que les trois précédentes, c'est-à-dire, que l'Histoire Ecclésiastique des quatorze premiers siècles: elle exige un soin particulier, & une étendue qui ne laisse point d'autres recherches à faire. D'ailleurs, comme elle se rapproche du temps où nous vivons, les faits beaucoup mieux connus se présenteront avec plus d'abondance, ou avec des circonstances qui demandent plus de développement.

Qu'on ne craigne donc pas de nous voir rien sacrifier d'intéressant à une frivole symmétrie, ou user alors d'une briéveté mal entendue. Dans ces derniers siècles, comme dans ceux qui les précédent immédiatement, il est assez d'autres retranchemens à faire; ne supprimât-on que les portraits & les éloges d'une infinité de mérites subalternes ou factices, aussi indifférens pour nous que chers aux Ecrivains de parti. Que nous im-

portent, ainsi qu'à tout humble Fidèle, ces bruyans Déclamateurs qui n'avoient rien de distingué que leur arrogance, & qui s'érigeoient en réformateurs, avec d'autant plus d'audace, qu'ils ne figuroient point assez dans la Hiérarchie, pour que les coups de la réforme tombassent sur eux?

Depuis les préliminaires du Concile de Pise jusqu'à la conclusion de celui de Florence, il y eut sans doute des hommes respectables par leur science & par leur vertu, qui avec autant de sagesse que de justice réclamerent la pureté de l'ancienne discipline. Mais combien ne fut-on pas étourdi, & souvent scandalisé par des clameurs séditieuses sur le dépérissement de l'esprit de l'Eglise dans son Chef & dans ses Membres! Combien de sujets n'avons-nous pas encore de gémir, sur la révolution funeste qu'elles firent dans les esprits, contre le respect dû à l'Episcopat, & à ses saintes assemblées! Cet âge est donc nommé l'âge de réforme, soit pour cette manie qui agita d'abord infructueusement une foule présomptueuse de censeurs sans mission, soit pour le rétablissement réel de l'ordre, ou de cette discipline fondamentale qui tient à l'esprit de l'Evan-

gile, & qui peut bien avoir ſon accroiſſement & ſon déclin, mais qui ne doit jamais périr. Or qui à ce ſujet ne rendra ſpécialement juſtice aux Peres du Concile de Trente ? Nous ne peſons pas encore toute l'importance des obligations qu'a l'Egliſe notre mere, & que nous avons tous à ces dignes Oracles de l'Eſprit-Saint. Comme à chaque partie de notre Hiſtoire nous joindrons un diſcours ſur chaque âge de l'Egliſe, nous nous réſervons de faire ſentir alors les avantages ineſtimables que ce ſaint Concile a procurés au Monde Chrétien. Qu'on ſe borne ici à comparer en général la face de l'Egliſe, telle qu'elle eſt de nos jours, la décence du Clergé, la vigueur des loix qui la maintiennent, & la flétriſſure imprimée aux vices contraires, avec ces temps malheureux où le concubinage des clercs, par exemple, n'étoit plus noté de toute l'infamie qu'il mérite, ne les privoit point du miniſtère honorable des autels, ni de la libre jouiſſance de leurs revenus : à ce ſujet, qui ne reconnoîtra que Jéſus-Chriſt n'abandonne point ſon Epouſe, en l'éprouvant ; que ſi, par la nature des choſes humaines qui ne ſont point à l'épreuve du temps, ce dernier âge n'égale pas le

premier en ſplendeur, au moins le cours des ſiècles n'imprime point de rides ſur le front de l'Egliſe, ne flétrit pas ſa beauté; & que la ſainteté eſt un de ſes apanages, auſſi durable que la vérité?

Voilà ce que nous avons deſſein de faire ſentir dans toute la ſuite de notre Ouvrage, la protection perpétuelle du Seigneur ſur le corps de ſon peuple, la ſainteté de l'Egliſe, auſſibien que ſon infaillibilité, ſa beauté même & ſon éclat juſques dans les temps les plus ténébreux, & malgré les taches qui ont ſouvent défiguré une partie de ſes membres. Rien de plus propre à nourrir, ou à ranimer la foi, à lui donner ce degré de vie & de vigueur, ſans quoi ce don toujours fertile, ou de ſa nature en fruits de bénédiction & de ſalut, ou par notre faute en fruits de mort & de perdition, ne ſerviroit que de matière à une condamnation plus rigoureuſe.

Cette réflexion ſuffit pour faire ſentir l'utilité de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique; & nous nous croyons diſpenſés de rien ajouter à tout ce qu'on en a dit avant nous. Il ſeroit peu ſenſé de s'étendre avant d'entamer la narration, pour être court & ſerré dans la narration même. Quant aux propriétés de notre ouvrage,

c'est à ceux qui le liront qu'il appartient d'en juger ; & nous nous abstiendrons de tout ce qui sembleroit tendre à autre chose qu'à le leur rendre utile. La seule vue de l'auguste objet que nous avons à traiter, doit nous tenir en garde contre tout ce qui ressent l'esprit de prétention. C'est uniquement la nécessité de rappeler, du moins les lecteurs Chrétiens, aux sains principes du goût & du jugement, qui nous fait encore dire un mot sur la simplicité du style & de la méthode que nous avons cru devoir employer.

Tout doit être noble, mais simple dans un sujet saint. Je sais que pour édifier plus sûrement, il faut se faire un devoir, & si l'on veut, un art de plaire ; mais toujours selon les loix de la vérité, de la simplicité & de la sévère raison. Un Lecteur judicieux sent, à la seule manière d'écrire, si on cherche à l'amuser, ou si l'on tend à lui être utile. Il ne convient pas sans doute, qu'un Auteur, sous prétexte de piété, s'abandonne à la négligence : son style doit être exact & correct ; mais il faut qu'il soit naturel & sage. Quel que soit le penchant de notre siècle vers l'enflure & les raffinemens de toute espèce ; qu'elle que soit dans le pays des Lettres l'épidémie de

l'épigramme, ou de la maxime; de l'énergie guindée, ou de l'afféterie puérile; en un mot, du faux brillant des pensées, & de la nouveauté peu naturelle des expressions: la contagion n'a pas tellement prévalu, dans un temps si voisin du plus beau siècle de notre Littérature, que des Lecteurs, même Chrétiens puissent dédaigner un Ouvrage où ils ne retrouveront pas le vernis emprunté des corrupteurs du goût & des ennemis de la Religion.

Ils ne nous ont imposé, ni pour la diction, ni pour la méthode; en quoi nous avons cru devoir nous conformer également à la pratique des Anciens. Qu'on défigure aujourd'hui tous les genres de composition; que des points les plus graves de l'Histoire, on fasse des contes frivoles, & qu'on travestisse les hommes d'Etat en Moralistes, ou en Discoureurs romanesques; qu'on partage encore les fastes de l'Eglise & des Empires en sections & en paragraphes: nous ne nous sentons point assez de ressources dans le génie pour attacher nos Lecteurs, en les conduisant par des routes où l'on ne rencontre aucun guide de l'antiquité. Ce n'est pas que nous voulions inculper le zèle ingénieux qui s'accommode jus-

qu'à un certain point à la foibleſſe des Lecteurs, ni cenſurer généralement la façon nouvelle de réduire dans l'Hiſtoire la matière de chaque ſiècle à cinq ou ſix chefs principaux. On peut l'employer avec ſuccès, dans un abrégé concis: elle ſert alors à faire retrouver plus facilement, & à rafraîchir la mémoire de ce qu'on a déjà vu & appris ailleurs. Mais ce ſeroit auſſi s'abuſer étrangement, que de la donner en général, pour une invention heureuſe, & de la vouloir ſubſtituer à la manière de tous les grands Hiſtoriens, qui n'ont connu d'autre ordre que celui des évènemens & des temps. Comme eux nous avons penſé qu'elle jettoit inévitablement dans la néceſſité, ſoit de hacher les faits, d'ôter à l'Hiſtoire tout ſon intérêt avec ſon enſemble, ſoit de faire des répétitions ennuyeuſes, que tout le fard de l'élocution ne ſauroit couvrir. Le moindre développement porteroit cette obſervation juſqu'à l'évidence Mais nous en avons dit aſſez, pour rendre raiſon de notre marche, & pour préparer les eſprits à nos fins, qui ne ſont autres que la gloire de l'Egliſe, & l'édification de nos freres. Faſſe le Ciel que nous parcourions notre carière, avec la même ſimplicité & la même droiture d'intention que nous venons de la tracer!

On ne recommande rien davantage à eux qui veulent tirer un fruit ſolide de lecture de l'Hiſtoire, que d'avoir des ables dreſſées à cette fin. On en pour-oit prendre le modèle dans quelques brégés hiſtoriques, publiés avec ſuccès: nais il ſera beaucoup plus commode, de rouver tous ces avantages réunis dans e même recueil. C'eſt pourquoi, outre es Sommaires fort détaillés que nous plaçons à la tête de chaque livre, nous nettons à la fin de chaque volume des Tables Chronologiques, par le moyen leſquelles on pourra ſe rappeler d'un coup-d'œil les traits les plus intéreſſans & les plus dignes de recherche.

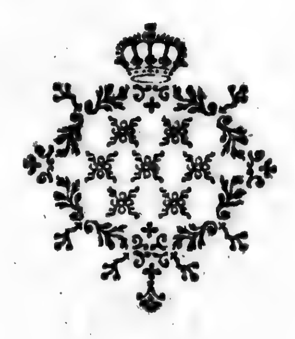
En conſéquence, nous n'embarraſſe-rons pas nos marges de calculs, ou de dates, qu'il faudroit multiplier à l'excès, & ſouvent croiſer, dans une Hiſtoire abrégée ſelon notre plan. Comme nous touchons quelquefois, dans la même page, les faits arrivés en des temps & en des lieux fort différens; ce ſeroit in-duire en erreur, que d'y laiſſer la même date: d'un autre côté, on ne produiroit que la confuſion, en marquant ces dates, autant que l'exacte Chronologie le de-manderoit. Pour obvier à ces deux in-convéniens, il faudroit s'engager dans

un troisième, beaucoup plus fâcheux que les deux autres; c'est-à-dire, qu'on se réduiroit à voltiger sans cesse d'incident en incident, d'une région à l'autre, à couper la narration la plus intéressante, pour annoncer, par exemple, la mort d'un Pape ou d'un Empereur, en un mot, à rompre à chaque instant le fil de l'Histoire, contre les principes & la pratique des bons Historiens de tous les temps. Nous ne laisserons toutefois rien à désirer, pour ce qui est de l'ordre, & de la chronologie convenable à nos Lecteurs. Outre les dates que nous ne manquerons pas d'ajouter à la narration, par-tout où elles seront de quelque conséquence; l'espace de temps compris dans chacun de nos livres, & marqué à leur frontispice, fournira tout ce qu'on peut raisonnablement demander en ce genre.

Comme l'usage des Notes poussé aujourd'hui à l'excés, diminue pareillement l'intérêt de la lecture, & laisse même beaucoup d'obscurité dans le texte, ou dans l'esprit du Lecteur, qui souvent ne se donne pas la peine de les lire; nous nous sommes particulièrement étudiés à les rendre peu nécessaires, à l'exemple des Anciens, dont le texte net & plein ne laissoit point de notions ultérieures

térieures à désirer pour son intelligence, du moins à leurs Contemporains.

Nous craignons même d'interrompre l'attention, par une multitude de citations marginales. Ce ne sont point des érudits que nous prétendons former; & pour les personnes ordinaires, il suffit de les prévenir que nous puisons habituellement aux mêmes sources que le torrent des bons Auteurs. Quand nous croirons avoir de fortes raisons de nous éloigner des sentimens adoptés par coutume, par préjugé, sans un examen suffisant; quand la lecture de quelque trait extraordinaire pourra faire naître des doutes, ou une curiosité raisonnable; nous ne manquerons point alors de citer nos garans & nos guides.



SOMMAIRES

DU PREMIER VOLUME,

En forme de Table.

LIVRE PREMIER.

nanie & de Saphire 43. *Miracles & conversions* 44. *Procédé de la Synagogue contre les Fidèles* 45. *Gamaliel modére l'emportement du Conseil* 47. *Apôtres flagellés* 48. *Etablissement des premiers Diacres* 49. *Martyre de St. Etienne* 51. *Persécution générale à Jérusalem* 53. *Progrès de l'Evangile dans la Palestine* 53. *Succès du Diacre Philippe à Samarie* 54. *Simon le Magicien* 54. *Baptême de l'Eunuque de Candace* 57. *Faux zèle & violence de Saul* 59. *Sa conversion* 61. *Saül va trouver Pierre à Jérusalem* 64. *Calomnies des Juifs contre les Fidèles* 66. *Tibère, instruit par Pilate, propose de mettre Jésus-Christ au nombre des Dieux* 66. *Exil & désespoir de Pilate* 66. *Fin d'Hérode & d'Hérodiade* 68. *Pierre visite les Chrétientés de Judée* 69. *Guérison miraculeuse d'Enée* 69. *Résurrection de Tabithe* 71. *Vocation de Corneille* 71. *Le nom de Chrétien donné aux Fidèles d'Antioche* 75. *Hérode-Agrippa fait trancher la tête à S. Jacques le Majeur* 76. *Délivrance de S. Pierre* 77. *Mort d'Agrippa* 80. *Translation de la Chaire Pontificale d'Antioche à Rome* 81 *Evode Evêque d'Antioche* 81. *Marc fonde le Siège d'Alexandrie* 82. *Son Evangile* 82. *Première Epître de S. Pierre* 83. *Glaucias, Interprète de S. Pierre* 83. *Dispersion des Apôtres* 84. *Evangile de*

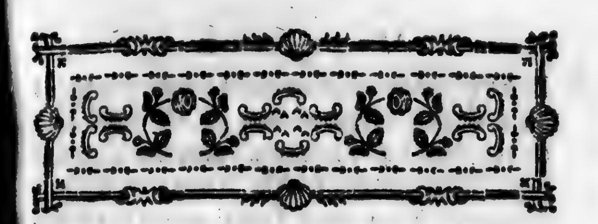
S. Matthieu 86. *Quête en faveur des pauvres de Judée* 87. *Saul entre dans sa carrière d'Apôtre des Gentils* 88. *Elymas frappé d'aveuglement dans l'isle de Chypre* 91. *Conversion du Proconsul Sergius-Paulus* 91. *Saul prend le nom de Paul* 91. *Jean-Marc quitte Paul & Barnabé* 91. *Paul annonce Jésus-Christ dans la Synagogue d'Antioche de Pisidie* 92. *Il convertit à Icône une multitude de Juifs & de Gentils* 96. *Sainte Thècle, Vierge & première Martyre* 97. *Paul & Barnabé pris pour des Dieux* 98. *Les habitans de Listre lapident Paul* 99. *Autres missions de St. Paul* 100. *Il ne veut pas laisser circoncire Tite* 101. *Il résiste à Céphas* 104. *Obstination de Cérinthe* 104. *Concile à Jérusalem* 105. *Jude & Silas portent à Antioche les décrets du Concile* 107. *Paul & Barnabé se séparent* 111. *Timothée* 112. *Saint Luc, Evangéliste* 113. *Paul convertit en Macédoine une marchande Lydienne* 113. *Délivrance d'une Possédée* 114. *Paul & Silas déchirés de verges, puis délivrés miraculeusement de prison* 115. *Réparation faite à eux par les Magistrats de Philippes* 116. *Paul dans l'Aréopage* 118. *Travaux de Paul à Corinthe* 122. *Aquila & Priscille* 122. *Epîtres aux Thessaloniciens* 124. *Publication de l'Evangile de S. Luc* 125. *Apollo* 126. *Miracles*

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

Mort d'Adrien 350. *Antonin favorable aux Chrétiens* 352. *Conversion du philosophe Justin* 352. *Son apologie des Chrétiens* 356. *Rescrit d'Antonin en faveur de la religion chrétienne* 362. *S. Télesphore pape & martyr* 364. *Successions des Papes* 364. *Hégésipe, premier Historien Ecclésiastique* 364. *Marc Aurèle & Luce-Vère, Empereurs* 365. *Martyrs sous Marc-Aurèle* 367. *S Polycarpe* 368. *Cerdon, Marcion & autres Hérétiques* 368. *Confession & martyre de saint Polycarpe* 375. *Son épître aux Philippiens* 379. *Martyre de Ste. Félicité avec ses enfans* 380. *Autres Martyrs* 382. *Seconde apologie de saint Justin* 384. *Sa confession & son martyre* 385. *Ses divers écrits* 387. *Pérégrin se brûle aux jeux Olympiques* 392. *Alexandre de Paphlagonie* 394. *Montan, Priscille & Maximille* 395. *Proclus, Eschine & Quintille* 398. *Théodote de Bysance* 399. *Extravagance de plusieurs sectaires* 402. *S. Denys de Corinthe & saint Pynite de Gnosse* 402. *Epîtres de saint Denys* 406. *Canon des écritures par saint Méliton* 407. *Apologies d'Apollinaire & d'Athénagore* 408 *Miracle de la légion fulminante* 409. *Marc-Aurèle défend de dénoncer les Chrétiens* 410. *Anciennes églises des*

HISTOIRE



HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

TOME PREMIER,

COMPRENANT l'espace de temps écoulé depuis l'établissement de l'Eglise jusqu'à la fin de la cinquiéme persécution, en 211.

LIVRE PREMIER.

DEPUIS l'établissement de l'Eglise jusqu'à la mort des Apôtres Saint Pierre & Saint Paul, en 66.

L'Origine de l'Eglise remonte jusqu'à celle du genre-humain, & la Religion de Jesus-Christ, à la considérer dans toute son étendue, commence à la chûte du premier homme, ou à la promesse que

Dieu lui fit d'un libérateur, aussi-tôt après qu'il se fut rendu esclave du démon. Dès ce moment, l'homme pécheur, traité bien différemment des Anges rebelles, fut élevé à un rang supérieur aux priviléges mêmes, dont la libéralité magnifique & gratuite de son Créateur l'avoit comblé en le créant. Il doit naître de son sang, suivant la divine promesse, un fils semblable à lui en toute chose, à l'exception du péché, & en même temps égal à Dieu, c'est-à-dire fils de Dieu, aussi véritablement & aussi proprement que de l'homme. Unissant dans une seule personne la nature divine & la nature humaine, il a un droit naturel à l'héritage céleste, à la possession & au bonheur de Dieu même; & en se dévouant à la mort pour ses freres selon la chair, il leur acquiert un titre à la participation de ses droits. Ainsi les hommes déchus du rang d'amis de Dieu, où les avoit élevés la justice originelle, deviennent, par la médiation de l'Homme-Dieu, les enfans même de Dieu; & dès-lors s'établit, quant à son essence, la religion du Christ, plus merveilleuse encore, & beaucoup plus honorable pour l'homme, que celle de l'état d'innocence.

Pour recueillir les fruits de cette divine médiation, tous les hommes, tant ſous la loi de nature que ſous la loi Judaïque, devoient croire au Rédempteur, n'attendre leur ſalut que de lui, & de leurs œuvres unies à ſes mérites. C'eſt pourquoi les peres tranſmettoient cette tradition ſalutaire à leurs enfans. Le Seigneur leur rappelloit ſouvent ſes promeſſes; & ſoit par la bouche de juſtes inſpirés ſoit par des types, & des emblêmes propres à réfléchir la lumière qu'il y repandoit, tantôt il leur repréſentoit le Pontife Eternel, le Conciliateur du ciel & de la terre, dans le Pontife & le roi pacifique de Salem; tantôt dans les ſouffrances du juſte Job, il leur peignoit le modéle de toute juſtice, en proie à l'opprobre & à la douleur, avant de prendre une vie à jamais heureuſe.

Toutefois les deſcendans du premier homme, naiſſant dans les ténèbres & la corruption, loin d'uſer du remède qui leur étoit préparé, augmenterent par leurs fautes perſonnelles la dépravation de leur origine, donnerent preſque tous dans les égaremens & les excès les plus déplorables, bâtirent des temples & conſacrerent des autels au premier auteur de leur dégradation & de leur infortune. Les abominations les plus ſacriléges & les plus infâmes

furent érigées de toute part en culte religieux. Pour ne pas laisser éteindre dans le genre humain les lumières mêmes de la nature & de la raison, pour conserver dans leur ame l'empreinte de la Divinité, & la mémoire du Rédempteur promis; de la masse charnelle & corrumpue, il fallut séparer un peuple particulier, & consigner dans la multitude & le merveilleux éclat de ses monumens, les traditions sacrées qui tendoient à leur entier anéantissement.

On vit alors le Pere des Croyans abandonner, par l'ordre du Seigneur, la terre où il avoit pris naissance, & se porter vers le lieu qu'on croit avoir été celui de l'origine du genre humain, & qui étoit le plus propre à lui rappeller les anciennes miséricordes du Créateur. Alors se renouvellent & se multiplient les divines promesses, ou d'une manière littérale & précise, ou par des figures accommodées au génie du temps & du climat, & les plus capables d'y faire de profondes impressions. On promet au fils de Tharé, non-seulement qu'il deviendra pere d'une nation plus nombreuse que les étoiles du ciel, & que les sables de la mer; ce qui ne convient jamais qu'imparfaitement aux Hébreux, resserrés dans les bornes de

la Palestine. Mais ce qui convient évidemment & uniquement au Messie, on annonce que dans un enfant d'Abraham seront bénies toutes les nations de la terre. On l'oblige à imprimer dans son propre corps le sceau de la divine alliance symbole du caractére ineffaçable que le sacrement de la régénération doit graver dans l'ame Chrétienne. Dans son fils Isaac, qui naît contre l'ordre de la nature, d'un pere épuisé d'années & d'une mere stérile; dans cet enfant de bénédiction, qu'on lui ordonne de sacrifier sur une montagne, & qui porte lui-même à ce mont figuratif le bois de son sacrifice, on lui représente le Libérateur promis depuis tant de siècles, fils d'une Vierge devenue féconde sans rien perdre de sa virginité, & portant au Calvaire la croix sur laquelle il doit être immolé.

Quand la postérité d'Abraham, d'Isaac & de Jacob eut formé un corps de nation, quand il plut au Tout-Puissant de la tirer de la terre de servitude, & de briser le joug de Pharaon, sans l'exposer aux coups de l'Exterminateur; ce fut le sang d'un agneau, figure de celui qui efface les péchés du monde, qui fit le salut de leurs familles. La multitude des sacrifices établis ensuite par le Législateur

d'Israël, & dont la multiplication même annonçoit l'insuffisance, les purifications, les oblations, tant de fêtes & d'observances, ne tiroient leur vertu que de l'adorable victime qu'elles figuroient. Qui n'en retrouve, après les Ecrivains Evangéliques, les traits dessinés dans le bouc émissaire, chargé des iniquités d'Israël? dans le serpent d'airain élevé à la vue du peuple pour sa guérison? dans le personnage étonnant de Samson, qui combat seul des armées entières, & procure en un moment, par sa mort, l'affranchissement de sa nation? dans Jonas englouti par la baleine, & reparoissant plein de vie au bout de trois jours?

S'il reste de l'obscurité dans ces figures, qui ne devoient être en effet que les ombres des choses à venir, quels torrens de lumieres n'y répandent pas les révélations & les oracles des Prophétes?
Deut. 18. Le Législateur des Hébreux ne leur laisse point ignorer que ces loix ne sont qu'une ébauche, que le regne des observances serviles n'aura qu'un tems; après quoi le Seigneur suscitera le grand Prophéte, qu'on doit écouter à jamais. On spécifie
Mich. 5. le temps, le lieu, toutes les circonstances de son avénement; la petite ville de Bethléem, qu'il doit élever par sa naiss-

ſance au-deſſus des plus illuſtres cités d'Iſraël; la tribu de Juda, & la race particulière de Jeſſé, d'où il tirera ſon origine; l'époque préciſe de ſon avénement, auſſi remarquable & auſſi fameuſe que la tranſlation du ſceptre de Juda dans une main étrangère; le calcul exact des années, après leſquelles il doit paroître; l'année même où il ſera renié & mis à mort par ſon peuple. Avant la révolution de tant de ſiècles, avant la naiſſance de l'Aurore, David voit ce fils, qu'il nomme auſſi ſon Seigneur, ſortir du ſein de l'Eternel, & s'aſſeoir dans la ſplendeur des Saints à la droite de ſon pere, ſur un trône plus éclatant & plus inébranlable que les colonnes des Cieux. Il entend le Très-Haut qui lui dit de toute éternité: Je vous ai engendré aujourd'hui, & votre héritage ſera l'Empire de tous les peuples, ſur leſquels vous regnerez par la douceur, par la vérité & par la juſtice: Empire qui n'aura point de fin, & point d'autres bornes que celles de l'univers.

Gen. 14. Dan. 9. Pſ. 71. Pſ. 2 & 44

Les Prophètes dans tous les temps ont publié les mêmes merveilles; & l'on obſerve que dans le dernier âge du Peuple de Dieu, en conférant l'adminiſtration de la puiſſance publique à Simon, le dernier

Boſſ. Hiſt. Univ. 5 part. 2.

des freres de Judas Machabée, le décret d'investiture porte qu'il n'en jouira, lui ou ses descendans, que jusqu'à l'avénement du fidèle & véritable Prophète. L'attente du Messie se répandoit au loin, hors des bornes où le Dieu d'Israël avoit jugé à propos de se faire particuliérement connoître. Job, au centre de la Gentilité, professe clairement la croyance d'un Dieu fait Homme, & nous dit en termes exprès, que son plus doux espoir est de contempler un jour son Dieu, son Rédempteur, vivant & visible à des yeux de chair.

Job. 19.

Comme nous ne prenons pas l'Histoire de la Religion de ce Dieu incarné, à sa première institution, nous n'entreprenons pas non plus de déployer toute la chaîne des Prophéties. Dans ce que nous venons d'en rapporter, nous n'avons prétendu que préparer les esprits à la publication de l'Evangile, ou mieux encore à l'établissement & à la propagation de l'Eglise proprement dite. Mais pour bien remplir ce point capital de notre objet, nous allons encore présenter quelques traits d'Isaïe, qui semble autant l'Evangeliste, que le Prophète du Rédempteur.

D'abord il le voit & nous le montre, aussi grand & aussi divin qu'il l'est de

toute éternité, dans le ſein de ſon Pere. Qui parlera dignement, s'écrie-t-il, de ſa génération, plus pure & plus ancienne que celle de l'étoile du matin? Quant à ſa génération temporelle, une Vierge concevra, dit-il, & mettra au monde cet Enfant admirable, Fils de David & Fils du Très-Haut, l'Ange du conſeil & de la force, l'Auteur du bonheur à venir, le Prince de la paix, l'Emmanuel ou Dieu avec nous, c'eſt-à-dire Dieu & Homme tout enſemble. Les ténèbres couvroient la terre, pourſuit-il, & une profonde obſcurité enveloppoit toutes les régions; mais à la ſplendeur qui illuſtre la naiſſance de ce Dieu-Enfant, au lever de cette étoile merveilleuſe de Jacob, les Princes des nations ſe mettent en marche; il viennent de Saba lui apporter leur or & leurs parfums, ils chargent leurs riches préſens ſur les dromadaires de Madian & d'Epha. les Rois s'eſtiment heureux d'être ſes nourriciers, & l'adorent, le front proſterné ſur la terre, comme ſes eſclaves. Le Prophète, dans ces ſublimes figures, ne préſente pas d'une manière moins expreſſive, les prodiges que le Déſiré des nations doit opérer dans l'ordre moral, autant & plus que dans celui de la nature. Quand vo-

Iſ. 53.

Ibid. 7 & 9.

Is. 35. tre Dieu viendra, leur dit-il, la douleur & les gémissemens fuiront devant lui. A son aspect, le pied du boiteux deviendra léger, comme celui du cerf, la langue du muet se déliera, l'oreille du sourd entendra, & les yeux de l'aveugle s'ouvriront. On verra le loup dépouillé de sa férocité, obéir à la houlette, ainsi que la brebis, le léopard se jouer avec le chevreau, l'ours & le lion brouter à côté du bœuf, & le dard de l'aspic s'émousser dans toute l'étendue de la sainte montagne : c'est-à-dire, que la cruauté & la violence, la malignité, la perfidie, tout genre d'iniquité sera proscrit par l'Evangile; comme le Prophète l'explique lui-même, dans la cause étonnante qu'il assigne à ce nouvel ordre de choses. Car ce prodige, ajoute-t-il, arrivera, parce que la terre sera remplie de la connoissance du Seigneur. Il marque encore mieux l'établissement & la sainte fécondité de l'Eglise, lorsqu'il adresse ces paroles à

Is. 54 & 60 cette Mere des nations: Poussez des cris de joie, vous qui n'enfantiez point, vous qui gémissiez depuis si long-temps dans l'opprobre de la stérilité. Les enfans de la femme ainsi négligée, dit le Seigneur, vont être en bien plus grand nombre que ceux de la premiere épouse: ils ac-

coureront de l'Assyrie, de l'Egypte & des Isles, ou de l'Europe, de toutes les régions les plus éloignées. Non, vous ne vous souviendrez plus de votre longue viduité; & je vous ferai oublier jusqu'à la honte de votre jeunesse. Cherchez un vaste emplacement, déployez-y vos tabernacles, & les étendez à droite & à gauche: celui qui vous a choisie, s'attache inséparablement à vous ; son nom est le Seigneur, le Sauveur d'Israël, le Dieu de toute la terre. Je fonderai votre nouvelle habitation, vous dit-il, plus solidement que ne le sont les collines & les montagnes. Les ramparts en seront de jaspe, les portes plus éclatantes & plus à l'épreuve que le saphir & le diamant. Mais l'appui inébranlable de votre puissance & de votre bonheur, ce sera la justice & la discipline que vos enfans tiendront du Saint d'Israël.



A ces traits de grandeur, sous lesquels on montre le Messie, on joint la prédiction des douleurs & des opprobres dont il sera rassasié; & tel devoit être le tableau, pour représenter dans son intégrité le ministère du Rédempteur. Dieu offensé par les hommes s'étoit engagé à leur pardonner: mais il ne leur avoit pas promis un pardon gratuit. Il prétendoit

au contraire, tout en ſignalant ſa miſéricorde, venger encore mieux ſa Juſtice & ſa Majeſté infinie, que par la proſcription des Anges rebelles. Cette pleine ſatisfaction n'étoit pas au pouvoir d'une créature, quelque parfaite qu'on la ſuppoſât; & un homme, ſans être Dieu, n'y pouvoit atteindre. Mais un Dieu, ſans être homme, ne pouvant, ni s'humilier, ni ſouffrir, ne pouvoit pas non plus ſe la procurer. Il falloit donc un Dieu-Homme; & ſi le Meſſie, chargé de la réparation, eût été quelque choſe de moins, il ſe fût trouvé au-deſſous de ſa deſtination & de ſes engagemens.

C'eſt pourquoi Iſaïe, après David, ne manque pas de joindre aux attributs du Fils de Dieu, les ſouffrances du Fils de l'homme, avec leurs circonſtances les
Pſ. 21. plus particulières. Le Roi-Prophète avoit vu tous les membres de cette grande victime diſloqués par les tourmens, ſes pieds & ſes mains percés, ſa langue abreuvée de fiel & de vinaigre, ſes vêtemens partagés, ſa tunique jettée au ſort, ſes ennemis inſulter avec amertume à ſes douleurs, & avec la férocité des plus cruels animaux, s'aſſouvir de ſon ſang.
Iſ. 53. Le fils d'Amos voit l'Homme de douleur frappé de la main de Dieu, traité com-

me le dernier des hommes, & réduit à une sorte d'anéantissement. Il le voit & le présente défiguré, comme un lépreux, par les fouets par les cloux par la couronne d'épines, par des plaies si multipliées, que depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, on n'apperçoit en lui aucun trait de sa divine beauté, ni presque de son humanité. Il paroissoit moins un homme, ajoute le Prophète, qu'un ver de terre foulé aux pieds. Toutefois, reprend-il, il n'avoit commis aucune iniquité; mais le Seigneur l'avoit chargé de tous nos forfaits; & c'est pour les expier, qu'il est ainsi moulu de coups, c'est par ses blessures, c'est par la générosité de son oblation que nous sommes guéris. Il est immolé, parce qu'il l'a voulu. Il n'a pas seulement ouvert la bouche pour sa défense, il a été conduit à la mort, comme un agneau qui ne se plaint pas sous la main qui le frappe.

Isaie exprime jusqu'aux particularités les plus singulières, telles que la prière du Sauveur pour ses bourreaux, sa mort entre deux scélérats, & sa sépulture dans le tombeau du riche, ou de Joseph d'Arimathie. Mais ce qu'il publie avec le plus de complaisance, c'est la gloire de cette sépulture, si honorée en effet dans

la suite par les hommages des plus grands Potentats, par le concours des Princes & des Peuples du Nord & du Midi, de l'Orient & de l'Occident. Ainsi cette sublime prophétie nous préparoit-elle à l'explication de l'énigme qu'elle ajoute au tableau du Médiateur immolé; savoir, que par les souffrances endurées pour les péchés d'autrui, il se feroit une longue postérité, qu'il dépouilleroit le Fort-armé, de la manière la plus glorieuse, en affranchiroit les esclaves, & les rendroit justes de sa propre Justice.

Qu'on rapproche à présent l'Evangile de ces différens oracles, proférés tant de siécles auparavant, & qu'on examine si tous les traits du tableau prophétique ne s'y rencontrent pas, comme dans l'unique objet qu'il peut répréfenter. C'est le pieux & consolant exercice que nous laissons à nos lecteurs, tous instruits de l'Histoire Evangelique, en leur indiquant cependant encore les traits qu'ils doivent observer avec le plus d'attention, dans la vie mortelle du Verbe fait chair.

Ils y remarqueront que malgré les merveilles de sa naissance, ou demeurées secrettes, ou faisant peu d'impression sur l'Israélite charnel, son enfance & sa jeunesse se passerent dans l'obscurité de

la retraite, & l'oubli des hommes. A l'age d'environ trente ans, il ſe fait annoncer par le Précurſeur, qu'Iſaïe avoit appellé la Voix de celui qui crie dans le déſert. Auſſi-tôt après il paroît au grand jour, il exerce avec éclat le miniſtère de la parole, il leve tous les voiles des prophéties, il fait retentir les Synagogues de vérités qu'elles n'ont point encore entendues. Des flots de grace & de lumière coulent de ſa bouche, tous les aſſiſtans ſont dans l'admiration & ſe diſent les uns aux autres: *N'eſt-ce pas le Fils de l'artiſan Joſeph, qui montre cette profondeur de doctrine, ſans avoir étudié les lettres?*

Le monde en effet n'avoit jamais rien vu de ſemblable, pour le développement des divins myſtères, pour la pureté & la ſublimité de la morale, pour le pouvoir qu'il a ſur tous les eſprits.

En paſſant près d'un lac de la Galilée, il rencontre deux pêcheurs, Simon, depuis nommé Pierre, & ſon frere André qui préparoient leurs filets; il leur dit: *ſuivez-moi;* & ils abandonnent tout, pour le ſuivre. Il s'attache ainſi tous les diſciples qu'il juge à propos, avec une promptitude qui ne laiſſe pas à un fils le temps de rendre à ſon pere les devoirs de la ſépulture; avec une conſtance qui ayant

mis la main à l'œuvre, ne se permet plus un regard en arrière. Les troupes du peuple le suivent avec une ardeur semblable. Il gouverne les cœurs, il éclaire les esprits, il exerce les fonctions de la parole, d'une manière visiblement supérieure au pouvoir borné des Scribes & des Pharisiens.

Par quelles admirables leçons remplit-il, surpasse-t-il l'attente de la multitude, dès le premier sermon qu'il leur fait sur la montagne? Quelles idées de vertu & de perfection, élevées au-dessus des maximes de tous les législateurs, & des réformateurs les plus austères? Où a-t-il puisé cette morale si sublime & si pure, dont il donne les premières leçons? Du sein d'un peuple charnel, qui attache le salut à son temple & à ses observances extérieures, dans le temps où la doctrine de Moyse s'altére par les traditions multipliées des partis, les plus sublimes leçons se font entendre, & montrent que celui qui les publie, n'en a tiré les élémens que de lui même. Si votre justice, dit-il à ses disciples, n'est plus grande que celle des Scribes & des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux. On vous disoit d'aimer votre frere, & de haïr votre ennemi; & moi

Je vous commande de faire du bien à vos calomniateurs & à vos persécuteurs. On vous disoit de redemander œil pour œil, & dent pour dent; & moi je vous dis de porter la perfection jusqu'à présenter la joue gauche à celui qui vous donne un soufflet sur la droite, jusqu'à livrer votre manteau à celui qui vous enlève votre tunique. On vous disoit de ne point renvoyer votre épouse, sans lui déclarer par écrit que vous la répudiez; & moi je vous déclare, que désormais quiconque abandonnera sa femme, hors le cas d'infidélité, ou qui épousera une femme répudiée, en quelque cas que ce puisse être, sera coupable d'adultère. Sachez même qu'en portant simplement un regard passionné sur une femme, vous en avez déjà abusé dans votre cœur. On se borne à vous défendre la profanation du nom de Dieu; & moi je vous interdis tout jurement inutile, même par les créatures, en qui vous devez révérer le Créateur. Ne vous abstenez pas seulement de l'œuvre extérieure, mais des pensées & des affections mauvaises, qui souillent aussi l'homme, & lui corrompent le cœur d'où procédent les œuvres. Dans les exercices mêmes de la vertu, ne vous réputez pas innocens, si vous n'épurez soigneuse-

ment vos motifs. Quand vous faites l'aumône, ne l'annoncez pas au son de la trompette, comme les hypocrites; mais que votre main gauche ignore ce que donne la droite. Ne cherchez pas cette vaine récompense qui consiste dans l'estime du monde; mais les seuls regards du Pere céleste, qui pénétrent dans les lieux les plus cachés. N'amassez pas des trésors que la rouille consume tous les jours, & qui peuvent devenir la proie des voleurs: c'est dans le Ciel qu'il faut placer votre trésor, avec toutes les affections de votre cœur. Il faut en un mot que vous soyez parfaits, comme votre Pere Céleste est parfait.

Quelle sublimité de maximes & de législation! Mais, plus différent encore de tous les Législateurs, qui traçoient seulement les règles sans donner la force de les réduire en pratique, il confere la grace pour suivre tous ses enseignemens, les fait goûter aux ames les plus dépravées. Il rend les pécheurs publics, les maîtres & les modèles de la perfection. A sa première invitation, Mathieu le Publicain abandonne tout, & devient l'un de ses plus zélés coopérateurs. Le chef de ces Publicains tant décriés, Zachée le dispute au peuple fidèle, en piété

& en humilité, exerce une libéralité qui confond toute l'oftentation Pharifaïque. La Pécherefle de Jérufalem fait une pénitence fi exemplaire, que fon nom fe rend recommandable, entre tous les juftes que forme l'Evangile. La Débauchée préfomptueufe de Samarie ne fort pas feulement du fchifme & du défordre, mais devient l'Apôtre de fes concitoyens. Le Larron fe convertit fi merveilleufement fur la croix, qu'au même jour qu'il eft profcrit de la fociété des hommes, il entre en participation de la félicité angélique.

Le divin auteur de la loi de grace fait pratiquer la perfection aux ames foibles, & donne aux efprits les moins pénétrans, les plus hautes connoiffances des chofes de Dieu. La plupart des Juifs, avec la Loi & les Prophétes, qui étoient en grande partie des livres fcellés pour eux, ne favoient pas même énoncer le premier de nos myftères. Si en nommant le Dieu d'Ifraël *Celui qui eft*, ils pouvoient exprimer d'une manière générale l'indépendance & l'infinie perfection de fon être, au moins ne favoient-ils pas fpécifier fa manière d'être en trois perfonnes également parfaites.

Dans le plus beaux temps des Hé-

breux, Salomon leur propose encore
Prov. 30 cette question singulière : *Dites-moi le nom de Dieu & le nom de son fils si vous le savez*. Or Jésus-Christ nous apprend à tous que ce nom mystérieux est celui de Pere, mais d'un pere qui engendre de toute éternité un fils égal à lui ; & que le nom de ce fils, qui est l'empreinte éternelle de sa substance, & l'image naturelle de toutes ses perfections, n'est autre que le nom de Verbe. Avec le Pere & le Fils, nous connoissons pareillement le Saint-Esprit, qui est l'amour substantiel de l'un & de l'autre, & le lien éternel de leur union. C'étoit au Fils, qui résidoit dans le sein du Pere, & tout à la fois au milieu de nous ; c'étoit à cette lumière, qui éclate au milieu des ténèbres, de manifester à chacun des fidèles, ce qui n'avoit été connu jusques-là, que des amis de Dieu, tels que les Patriarches & les Prophètes, ce qui fait l'admiration des Chérubins mêmes. C'étoit à lui de nous apprendre d'où vient que le Messie, promis comme un homme Sauveur des autres hommes, étoit en même temps annoncé sous le nom & les attributs inaliénables de la Divinité ; d'où vient qu'il est Dieu, Fils de Dieu, & tout ensemble homme, fils de l'homme ;

en un mot, c'étoit à lui de nous apprendre qu'il est Dieu incarné, & qu'afin de réconcilier toutes choses en lui-même, il unit dans sa personne la nature humaine avec la nature divine. Or il l'a fait durant tout le cours de son ministère, en inculquant dans toutes les rencontres, qu'il étoit descendu du Ciel, & qu'il est cependant au ciel; & plus clairement encore qu'il est fils d'Abraham, & qu'il étoit avant la création d'Abraham.

Mais avec quelle dignité, avec quel sang-froid adorable, si l'on peut s'exprimer ainsi, traite-t-il de si hauts objets? Ces merveilles dont la perspective causoit des transports si étranges aux plus illustres des Patriarches & des Prophètes, ne l'étonnent nullement. Il en parle d'un air facile & naturel, comme étant né au sein de ces divines grandeurs, & comme l'éternelle dépositaire des secrets de l'Eternel.

Il opére de même les prodiges de sa toute-puissance. Pendant plusieurs années consécutives, il parcourt la Palestine, en comblant de bienfaits miraculeux tous ses habitans; & lui seul ne ressent pas l'admiration qu'il excite. La mort de Lazare, qu'il arrache à la corruption du tombeau, après quatre jours de sépulture, n'est

dans ſon langage que le réveil d'une perſonne endormie. Il dit au paralytique de trente-huit ans, ſans nulle ſigne d'émotion & comme à un homme en pleine ſanté, d'emporter ſon lit, & de retourner à ſa maiſon. Il commande avec la même tranquilité & la même efficacité, à toutes les maladies, & à toutes les puiſſances de l'enfer. Le principe de ſes divines opérations eſt en lui, elles coulent de ſource, comme d'elles-mêmes, & ſemblent quelquefois prévenir ſes ordres. Après que l'Hémoroïſſe eût été guérie par le ſeul attouchement de ſa robe, *je ſens*, dit-il, *qu'une vertu eſt ſortie de moi;* & il en ſortoit une infinité, dit l'Evangeliſte, qui rendoient la ſanté à tout le monde.

Il ne ſe montre pas moins le modèle de la perfection, que le Docteur de la vérité & le Maître de la nature. *Qui de vous me reprendra de péché?* dit-il au milieu d'une multitude d'ennemis attentifs & jaloux; ſans qu'aucun d'eux ait jamais répliqué que par ſes injures vagues & groſſieres qui annoncent l'impuiſſance de former la moindre accuſation plauſible. Si on lui reproche de fréquenter les pécheurs & les Publicains, c'eſt le dépit & l'orgueil Phariſaïque, qui tient envain

ce langage contre le plus humble & le plus grand des enfans des hommes.

Mais la pureté bien plus qu'angélique de ses mœurs est si reconnue, que pendant tout le cours de sa vie, jamais la noirceur la plus envénimée ne tenta seulement de le calomnier sur cet article. Il se glorifie hautement, sans être jamais démenti, que toute son occupation est d'accomplir les volontés de son Pere.

Quelle assiduité au temple, sa seule demeure dans Jérusalem, à la célébration des fêtes, à tous les exercices d'une religion purement figurative, & prête à être abolie, mais qu'il honore jusqu'au dernier moment marqué par le Seigneur pour l'exaltation de son Christ! Quel zèle pour la Maison de Dieu! Il en est dévoré. Ce Prince de la paix, en toute sa vie, ne marque de colère qu'au profanateurs qui, de la maison de prière, font le théatre de leur négoce & de leur avidité sacrilége. Quelle révérence pour la chaire de Moïse, malgré l'indignité de ceux qui y sont assis! Quelle déférence pour les Prêtres! il renvoye pardevant eux les lépreux qu'il a guéris miraculeusement; il soumet ses divines œuvres à leur examen. Quelle générosité, quelle désintéressement, quel détachement des riches-

ses & des grandeurs humaines? Ce sont des biens frivoles & dangereux, dans ses principes; c'est un objet d'effroi & de pleurs.

Plus indigent que les animaux sauvages, qui ont au moins une caverne pour se retirer, il n'a pas où reposer sa tête. Roi des Rois & Seigneur des Seigneurs, comme Fils de Dieu; comme Fils de l'Homme, héritier du trône de David; les peuples pénétrés de vénération pour l'auguste majesté de sa personne, le veulent établir dans la possession de tant de droits; & il prend la fuite, comme s'il étoit question de se dérober au comble de l'infortune. Il paye exactement le tribut, & s'il veut qu'on rende à Dieu ce qui appartient à Dieu, il enseigne, par ses exemples comme par ses préceptes, à rendre également à César ce qui appartient à César.

Quelle est sa charité & sa bienfaisance? Sa vie publique en fut un exercice perpétuel. Pour répandre en tout lieu ses bienfaits, il parcouroit sans cesse la Judée & la Galilée, les confins mêmes de Tyr & de Sidon; quoiqu'il ne fut pas envoyé directement à ces villes idolâtres. Il faisoit du bien au Pharisien jaloux, comme au plus fidéle Israélite, subordonnoit ses miracles & sa gloire au plus grand

avantage de son peuple, n'opéroit point dans le ciel les signes qu'exigoient les Juifs, pour lui rendre leurs hommages; mais il délivroit les démoniaques, guérissoit les malades de toute espèce, ressuscitoit les morts, convertissoit les cœurs, remettoit les péchés, procuroit le salut des corps & des ames en toutes les manières. L'envie & l'ingratitude, les emportemens & les pièges, nul danger, nul obstacle n'est capable de le rebuter. Il étonne ses disciples, par l'intrépidité avec laquelle il retourne au lieu où ses ennemis attentoient à ses jours, & avoient presque réussi tout récemment à le mettre à mort.

Quelle force enfin, & quelle divine constance, dans la consommation de son sacrifice, où sa vertu toute nue le soutient, sans nulle consolation, sans nul applaudissement de la part de la multitude, qui n'est témoin de sa magnanimité que pour en blasphémer le saint héroïsme. Le plus vanté des Philosophes, en cherchant l'idée de la vertu parfaite, a trouvé que, comme le plus odieux des mortels seroit le scélérat qui, par son hypocrisie, s'attireroit toute la considération due à l'homme de bien, aussi le plus estimable devoit être le juste infortuné, qui digne

Plat de Republ. l. 2.

de toutes les récompenses de la vertu, seroit couvert de tous les opprobres du crime ; ensorte que n'ayant pour lui que sa conscience, il se verroit condamner par tout son peuple au dernier supplice. Idée juste & admirable, que Dieu n'a mise dans l'esprit d'un Sage du Paganisme, comme l'ont observé tant de Peres, que pour en montrer la réalité dans le Sauveur du monde, avec cette circonstance qui renchérit sur la chose, savoir qu'il sut souffrir & mourir sans ostentation comme sans foiblesse.

Vertu la plus élevée au-dessus des forces d'un pur homme, & uniquement propre du Fils de l'Homme, qui n'est qu'une même personne avec le Fils de Dieu; vertu qui le fait paroître encore plus grand dans les opprobres de sa mort, que dans les actions de sa vie les plus éclatantes, & qui malgré le scandale du Juif & les risées du Gentil, imprime au mystère de la Croix le sceau frappant de la puissance & de la sagesse divine. L'auguste Victime qui est immolée, ne l'est que parce qu'elle l'a voulu. Il a prévu cette mort annoncée par tant de Prophètes ; il en a prédit toutes les circonstances ; il se livre lui-même, dès que l'heure des Puissances de ténèbres est arrivée ; & en s'é-

bandonnant entre les mains de ses ennemis, il leur défend d'attenter à la vie ou à la liberté de ses Disciples. Il ne dit pas un mot pour sa défense; il impose un silence absolu à cette divine éloquence, qui avoit confondu tant de fois l'envie & la malignité; il dédaigne la protection du Président Romain, qui n'attendoit, pour ainsi dire, que son aveu pour le délivrer. Par une magnanimité si nouvelle, il lui imprime une admiration mêlée d'effroi; il refuse un de ces signes qui lui étoient si familiers, à la curiosité d'Hérode & aux premières démonstrations de sa bienveillance, qu'il laisse dégénérer en une compassion aussi stérile que méprisante. Il n'ouvre la bouche que pour excuser les attentats commis contre lui, pour solliciter des graces en faveur de ses bourreaux, pour accomplir les différentes parties de Prophéties, jusqu'à ce que tout soit consommé. Cependant la terre tremble, les rochers se fendent, les tombeaux s'entr'ouvrent, le voile du Temple se déchire, le Soleil, sans que nul obstacle étranger arrête ses rayons, s'éclipse durant trois heures; toute la nature consternée rend hommage à son auteur; & pour montrer lui-même que sa mort n'est point l'effet de sa foiblesse,

il pouſſe, en ſoupirant, un cri ſi fort & ſi extraordinaire, qu'il fait publier aux Payens mêmes, que celui qui meurt de la ſorte eſt vraiment le Fils de Dieu.

Il reſſuſcite trois jours après ſa mort, il apparoît triomphant à ſes Diſciples, il raffermit ſes Apôtres, la baſe de cette Egliſe immenſe, qui comprend toutes les tribus & toutes les nations; il donne la dernière forme à ſon ouvrage, fait reconnoître Pierre pour le Prince du Collège Apoſtolique, lui confie, & à ſes Collègues, le pouvoir que ſon Pere lui avoit remis, leur promet d'être avec eux, par ſon aſſiſtance continuelle & quotidienne, juſqu'à la conſommation des ſiècles. Toutefois il leur déclara qu'ils ne devoient pas mettre la main à la grande œuvre pour laquelle il les avoit choiſis; ſans avoir reçu auparavant, avec l'Eſprit-Saint les qualités plus qu'humaines qui les y devoient diſpoſer. *En attendant*, leur dit-il avant de les quitter pour monter au ciel, *demeurez tranquilles à Jéruſalem, juſqu'à ce que vous ſoyez revêtus de la force d'en-haut*. Il les bénit enſuite, & en leur préſence il s'éleva aux Cieux, dans tout l'éclat de ſa gloire, quarante jours après ſa réſurrection. Ils s'en retournerent à Jéruſalem,

ſuivant ſes ordres, y paſſerent dix jours dans la retraite & la prière; & à cette époque, où ſe forma proprement l'Egliſe, c'eſt-à-dire l'aſſemblée des fidèles ſous le gouvernement des Paſteurs légitimes, va commencer le cours de l'Hiſtoire que nous en avons entrepriſe.

L'AN TRENTE-TROIS de Jéſus-Chriſt, Act. 1.
ſelon la manière ordinaire de compter, Pierre établi leur chef & ſon vicaire, propoſa de remplacer, avant toute choſe, le traitre Judas, qui avoit été l'un des douze. En vertu de ſa primauté, ou de l'autorité ſuréminente dont il étoit revêtu, il s'éleva au milieu de ſes dix Collègues dans l'Apoſtolat, & des diſciples raſſemblés à Jéruſalem au nombre d'environ ſix-vingts, & leur expoſa la néceſſité de remplir le Collège Apoſtolique. Ils l'entendirent avec tout le reſpect que méritoit le chef de l'Egliſe, porterent le même jugement que lui; & l'on procéda ſur le champ à l'exécution.

On propoſa deux ſujets, Joſeph, nommé Barſabas en hébreu, en latin, le Juſte; & Mathias: l'un & l'autre ſi également doués des vertus & des qualités convenables, que l'on conjura le Seigueur de déterminer lui-même le choix

entre les deux. On l'abandonna au sort, & il tomba sur mathias, qui de simple Disciple se trouva aussi-tôt élevé à la dignité d'Apôtre du premier ordre. Ainsi furent remplis, sans exception, les douze trônes où devoient s'asseoir, suivant la parole du Fils de Dieu, les Pasteurs envoyés en premier lieu au douze tribus d'Israël, dont ils devoient anathématiser les incrédules, & à qui ils devoient substituer des peuples plus dociles. Outre Pierre leur chef, & Mathias dont nous venons de parler, les dix autres étoient Jean & Jacques fils de Zébédée, André frere de Pierre & le premier appellé, Philippe, Thomas aussi ferme dans la foi qu'il avoit paru chancelant, Barthélemi, Mathieu ou Lévi, qui avoit été Publicain; Jacques, dit le Mineur, fils d'Alphée & de Marie sœur ou proche parente de la Sainte Vierge, Simon de Cana, & Jude ou Thadée, frere de Jacques le Mineur. Tels furent les Ministres que le Tout-Puissant voulut employer à l'exécution du plus grand de tous les desseins; tous, à l'exception de Matthieu, gens sans fortune & sans lettres, sortis de la lie du peuple, & appliqués depuis l'enfance à la plus grossière
Act. 2. des professions. Ils se tenoient depuis

dix jours dans le recueillement, quand le propre jour de la Pentecôte ou de l'oblation des prémices du bled, l'une des trois fêtes principales du Peuple de Dieu, sur les neuf heures du matin, au moment que l'on offroit au temple les pains du bled nouveau, on entendit tout-à-coup un grand bruit, semblable à celui d'un vent impétueux, dont retentit toute la maison où ils étoient assemblés. L'on vit en même tems des langues de feu descendre du ciel, & se reposer sur chacun d'eux. C'étoit le symbole de l'opération merveilleuse de l'Esprit-Saint qui les remplissoit. Au même instant ce furent des hommes tout différens de ce qu'ils avoient été, d'une élévation d'ame extraordinaire, pleins de science & de lumières; en un mot les dignes Ministres de l'Eternel, & de généreux Apôtres. Ils ne purent contenir l'ardeur sacrée qui les embrasoit, ils quitterent leur retraite, & rendirent publiquement témoignage à Jesus-Christ.

On s'apperçut qu'ils parloient diverses langues; la solemnité de la fête ayant rassemblé à Jérusalem toutes sortes d'étrangers, Juifs d'origine, mais habitans de tous les pays. Il y avoit des Parthes, des Médes & des Arabes; des gens de

la Mésopotamie, de la Cappadoce, de toutes les Provinces de l'Asie-Mineure, ainsi que de la Haute-Asie, & des isles nombreuses de la Grèce; des Egyptiens, des Lybiens, des Romains mêmes, c'est-à-dire des Juifs nés en ces différentes régions, & nouvellement arrivés en Palestine. Jamais le concours n'avoit été si grand, pour la Pâque & les fêtes suivantes; tout le monde étant persuadé, au rapport de l'historien Joseph, que les prophéties touchoient à leur terme, & que le Messie alloit paroître. Les Apôtres se mêlerent dans la foule, annonçant l'Evangile à tous ceux qui les environnoient, répondant aux questions & aux objections. Chaque étranger les entend parler dans sa propre langue, d'une maniere si aisée & si naturelle, qu'il le croiroit du pays où il est né, s'ils n'étoient généralement connus pour de pauvres pêcheurs de Galilée, attachés dès leurs enfance au bord du lac, où leur travail fournissoit à leur subsistance. Jamais on n'a rien vu de semblable: chacun est juge & témoin; la calomnie elle-même est forcée de finir par l'admiration.

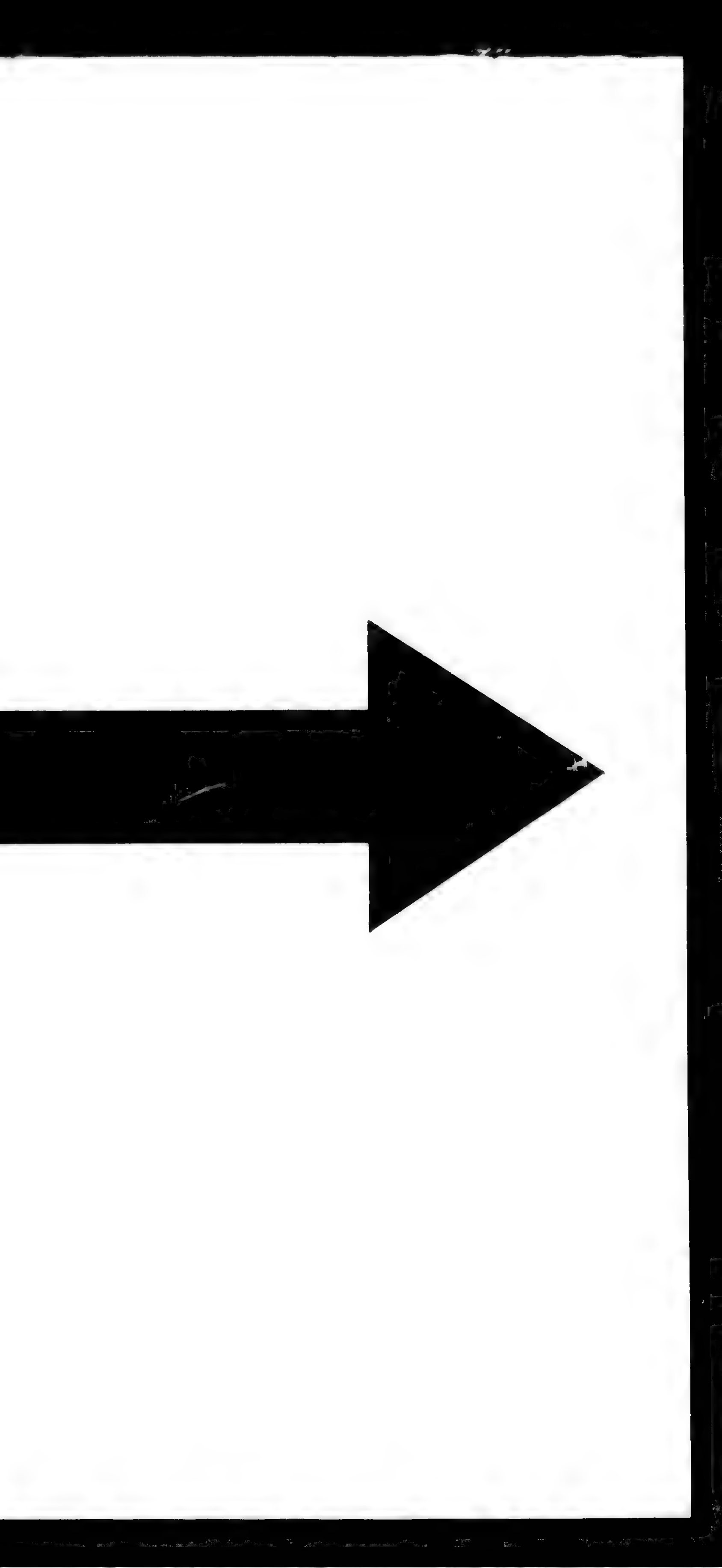
Joseph, Lib. bell. VII, 12.

Le Chef du Collège Apostolique adressa d'une voix haute la parole à tout le monde exposa par ordre les mystères accomplis

dans la perſonne de Jeſus de Nazareth & leur montra que le Fils de l'Homme, que l'on avoit condamné quelques ſemaines auparavant, étoit en même temps le Fils de Dieu & le Meſſie. Trois mille hommes ſe convertirent.

Peu de temps après, ſur les trois heures du ſoir, Pierre alla au temple avec Joſeph. Ant. XIV 8. le Diſciple bien-aimé. C'étoit le temps de la prière; & tandis que ſubſiſta la Synagogue, que les Fidèles Circoncis vouloient révérer juſqu'à ſon extinction, ils ne manquerent pas de ſuivre les exercices de la Religion Moſaïque. Les deux Apôtres trouverent à la porte du Lieu Saint, nommée la Belle-Porte, un pauvre qui étoit né boiteux, & qui ne pouvant faire aucun uſage de ſes jambes, s'y faiſoit tous les jours porter, pour demander l'aumône aux paſſans. Comme il s'y trouvoit fort aſſidument depuis une longue ſuite d'années, en ayant déjà quarante, il étoit connu de toute la ville. Il répréſenta ſa misère aux Apôtres, & les pria de la ſoulager. L'Eſprit de Dieu les avertit intérieurement l'un & l'autre, du prodige qu'il vouloit opérer par leur entremiſe. *Jettez les yeux ſur nous*, dirent-ils à ce malheureux, d'un air attendri. Il les fixa avec toute l'attention que





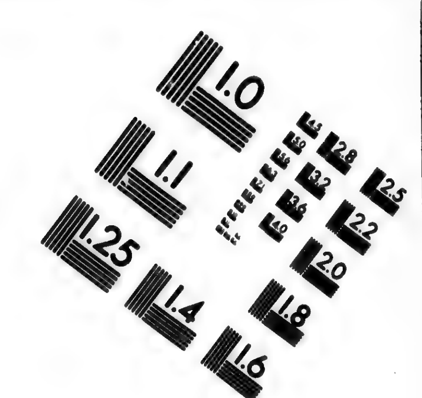
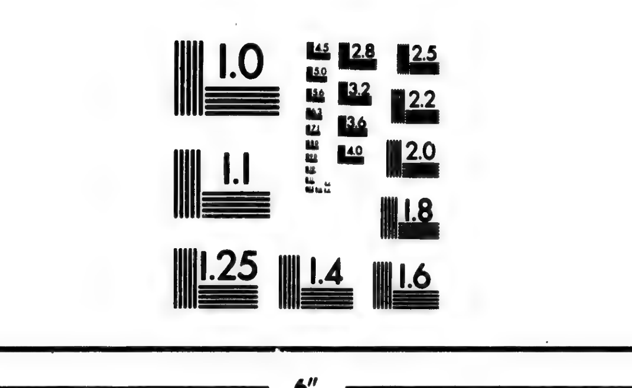
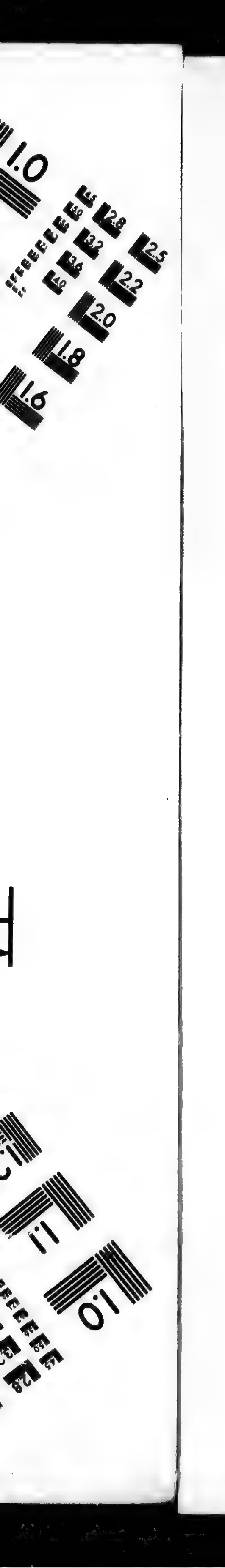


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



donne l'espérance. *Nous n'avons ni or ni argent*, reprit Pierre; *mais nous vous faisons le bien qui dépend de nous. Au nom de Jesus le Nazaréen, levez-vous & marchez*. Il le prit en même temps par la main, pour l'engager à faire usage de ses jambes. Le boiteux les sent aussi-tôt affermies; & ne se possédant pas de joie, il la témoigne par des mouvemens & des transports extraordinaires. Pierre & Jean entrerent dans le temple: il suivit ses bienfaiteurs, & rendit au Seigneur les actions de graces les plus expressives.

Ils s'avancerent tous trois vers la Gallerie, qu'on nommoit le Portique de Salomon. Tout le peuple épars dans les dehors, accourut de tous côtés; & bientôt Pierre se vit entouré d'une foule nombreuse, empressée à l'entendre, au sujet de la merveille qui venoit de s'opérer.

» Enfans d'Israël, leur dit-il, quel est » le principe de votre étonnement? & » pourquoi arrêtez-vous les yeux sur » nous, comme si nous avions guéri » cet homme par notre propre puissance? » Ce n'est pas nous, c'est Jésus-Christ, » Fils unique du Très-Haut, le même » que vous avez livré à Ponce Pilate, » en forçant ce Gouverneur infidèle à » porter la Sentence de condamnation;

» c'est ce Fils de David, votre Christ &
» votre vrai Roi, que le Dieu d'Abra-
» ham, d'Isaac & de Jacob vient de
» glorifier. Vous lui avez préféré un in-
» signe brigand, un homicide; vous avez
» opiniâtrément sollicité la délivrance du
» scélérat Barrabas, & fait proscrire l'Au-
» teur même de la vie, que Dieu a res-
» suscité d'entre les morts; ainsi que
» nous l'attestons, nous qui l'avons vu
» de nos propres yeux dans la gloire
» de sa résurrection & de son triomphe.
» C'est par la foi qu'on doit avoir en
» lui, que cet homme que vous voyez
» & connoissez tous, vient d'obtenir une
» guérison parfaite, à la vue de tant de
» témoins. Toutefois si je vous dis, mes
» freres, que vous avez fait mourir le
» Juste par excellence, & le Messie,
» ce n'est pas pour vous faire injure.
» Je reconnois au contraire, que vous
» avez agi par ignorance, avec vos Ma-
» gistrats, vos Anciens & les Princes
» de vos Prêtres. Le Seigneur a tout
» fait servir a l'accomplissement des des-
» seins de sa miséricorde, à la consom-
» mation du sacrifice de son Christ, an-
» noncé par tous les Prophètes. Faites
» donc pénitence, pour n'être pas ex-
» clus de cette bénédiction promise à

» nos peres, & dans la race d'Abraham, » à toute la terre. Nous voici au terme » décisif qui a été prédit par les ſaints » Oracles de tous les temps, & dont » Moïſe diſoit en particulier : *Voilà* » *que le Seigneur vous ſuſcitera un* » *Prophète, pris du millieu de vos fre-* » *res dont la doctrine confirmera la* » *mienne, & la portera à ſa perfec-* » *tion. Ouvrez l'oreille, pour en pren-* » *dre le ſens, & ſoumettez-vous ſans* » *réſerve à ſes loix : ſi quelqu'un s'y* » *rend indocile, qu'il ſoit exterminé* » *du milieu de ſon peuple.* »

Cinq mille perſonnes, ſans y comprendre les femmes, ni les enfans, ſe convertirent à ce diſcours, qui fut néanmoins interrompu par les Sacrificateurs & les Gardes du Temple, joints à une troupe animée de Saducéens. Tous ces incrédules, peu d'accord entr'eux, ne manquerent pas cependant de s'unir contre les diſciples de Jéſus ; les premiers ne pouvant ſouffrir que l'on manifeſtât la réſurrection glorieuſe du Sauveur, & les Saducéens qui ne croyant pas la réſurrection des corps, comptoient néanmoins bien des Prêtres parmi eux, s'irritant de la preuve qui réſultoit de la réſurrection de l'Homme-Dieu, en faveur

de la résurrection future de tous les hommes. Ils se saisirent des deux Apôtres, & du mendiant guéri; & comme il étoit déjà tard, ils les firent soigneusement garder jusqu'au lendemain. Thal. cod Sanh. C. 1 & seq.

Dès le matin, le Sanhedrin s'assembla. C'étoit le conseil suprême de la nation Juive, composé de soixante & onze membres, dont vingt-quatre Princes des Prêtres, ou Chefs des vingt-quatre familles sacerdotales, le reste Docteurs, Lévites & anciens de chaque Tribu. Anne ou Ananus, beau-pere de Caïphe, étoit Président de cette Compagnie, qui ne se convoquoit que pour les affaires de grande importance. On amena les Apôtres Pierre & Jean, au milieu de l'Assemblée; & on leur demanda en quel nom, ou par quelle vertu ils avoient fait le prodige dont on ne contestoit pas la vérité. Pierre répondit avec assurance, que c'étoit au nom de Jésus crucifié; que la crainte des mauvais traitemens ne pouvoit l'empêcher de rendre gloire au premier auteur d'une opération si miraculeuse; que ce tout-puissant Bienfaiteur étoit véritablement la Pierre fondamentale, dont il est fait mention dans les Prophéties, & qui, pour avoir été rejettée, n'en étoit pas moins la base de

tout l'édifice du salut ; qu'enfin ses propres ennemis n'avoient aucun autre fondement d'espérance pour le Ciel.

Cette fermeté & cette connoissance des Ecritures, en des gens sans éducation & sans étude, qu'on avoit vus peu auparavant si foibles à la mort de Jésus, jetta dans le plus grand étonnement. On voyoit à leurs côtés le boiteux guéri ; & le fait n'étoit pas de nature à recevoir aucun tour favorable aux vues du Conseil. On éloigna les accusés, & l'on délibéra long-temps. La résolution n'en eût, ni plus de suite, ni plus de vigueur. On les fit rapprocher, & tout finit par des menaces vagues. Le Président, en leur rendant la liberté, leur défendit d'enseigner en aucune manière, ni d'annoncer le nom de Jésus.

» Non, répondirent ensemble les deux Apôtres, nous ne pouvons obéir à un pareil ordre. Jugez-en vous-mêmes, sur la loi que vous révérez comme nous. Est-il juste d'écouter les hommes plutôt que la voix du Ciel, qui nous commande d'annoncer les vérités dont il nous a fait dépositaires, & qui confirme notre prédication par des signes si peu équivoques ? « On les menaça derechef, & cependant on les élargit ; parce qu'on

craignoit le peuple, qui glorifioit hautement le Seigneur de ce qui étoit arrivé.

Pierre & Jean ne manquerent pas d'en rendre compte aux fidèles. Tous en bénirent le Tout-puissant; & jugeant bien que la paix accordée par la Synagogue ne dureroit qu'autant qu'elle verroit de risque à la rompre, ils prierent le Seigneur de donner aux Prédicateurs de son nom, avec la vertu des miracles, la grace de les faire servir à sa gloire. A la fin de cette prière, le Ciel marqua d'une manière sensible, qu'il l'avoit exaucée. Le lieu où les Apôtres se trouvoient avec leurs disciples, fut ébranlé; & tous les assistans reçurent avec plus d'abondance les dons de l'Esprit-Saint.

Les pures impressions qui se faisoient sur les cœurs, étoient encore plus salutaires que le don des langues & des autres prodiges. Tout Jérusalem s'en édifioit, au moins l'ordre du peuple, naturellement simple & droit, & qui ne doit ordinairement sa perversité qu'aux séductions étrangères de l'ambition. Ils voyoient les fidèles, non-seulement pieux, recueillis, assidus à la prière & à l'instruction; mais ce qui frappoit beaucoup plus une nation aussi attachée aux biens terrestres, que le furent les Juifs dans tous

les tems, ils admiroient dans les Sectateurs de cette loi nouvelle, un désintéressement plus angélique qu'humain. Tous en effet n'avoient qu'un cœur & qu'une ame, & ne sembloient faire qu'une grande famille, où personne ne possédoit rien qui ne fut également à ses freres. Ils vendoient leurs maisons & leurs terres, & en apportoient le prix aux pieds des Apôtres, qui le distribuoient à toutes les familles. Ainsi il n'y avoit plus ni riches, ni pauvres parmi eux, ni péril du superflu, ni souci de l'indigence, mais toute cette sainte Société couloit des jours heureux, dans l'innocence & la concorde la plus inaltérable.

Jos. bel. II. 12. Il est vrai que les Chrétiens avoient trouvé l'exemple de ce détachément dans les Esséniens, espèce de Juifs qui passoient pour beaucoup plus saints que les autres. Mais ils étoient aussi les plus superstitieux, les plus jaloux de la liberté, ou d'une orgueilleuse indépendance. Ces hommes altiers se piquoient de ne reconnoître d'autre Maître que Dieu; & ils auroient tout sacrifié, plutôt que de se soumettre à aucun humain, par quelque motif que ce fût: bien éloignés en cela de la vertu pure & modeste des fidèles croyans, aussi humbles que désintéressés, & les

Jos. ant. XIII. 9.

plus sociables, comme les plus édifians de tous les hommes.

Les Apôtres s'appliquoient à cultiver ces productions de la grace, sur-tout dans les prosélytes qui augmentoient de jour en jour le nombre des fidèles. Ils affermissoient la foi, qui ne devoit pas rester long-tems en paix. Ils régloient avec soin les mœurs & la discipline. Ils rassembloient les freres, pour les exercices propres à leur religion, dans la maison de quelques-uns des Disciples les plus accrédités. Là on célébroit l'adorable Sacrifice, on recevoit les Sacrémens, on entendoit retracer en de fervens discours les mystères & les maximes du Rédempteur. Bientôt ses adorateurs furent en trop grand nombre, pour pouvoir se réunir en un seul endroit; & il fallut se partager en diverses troupes, qui formerent autant d'assemblées dans les différens quartiers de Jérusalem. Chaque assemblée avoit ses anciens qui veilloient au bon ordre, & au moins son Prêtre, ordonné selon le rit de la Loi Nouvelle, avec quelques Ministres inférieurs. Nous apprenons de saint Epiphane, que dans ce premiere tems les Apôtres établissoient, tantôt des Evêques & des Diacres sans Prêtres, tantôt

Epiphan tract. hæres. ubi contra Aer.

des Prêtres & des Diacres sans Evêques. Mais pour le premier ordre du Sacerdoce, ou les Evêques, leurs fonctions ordinaires, comme celle des Apôtres, étoient d'annoncer l'Evangile avec plus d'éclat, de confondre l'incrédulité, de confirmer les fidèles dans la foi, de visiter les Eglises naissantes, pour en écarter les abus, de faire de nouvelles conquêtes à Jesus-Christ, ou de perfectionner les premières.

Ce régime & ces usages, tandis que l'Eglise commençoit à se former au milieu de ses ennemis, ne pouvoient manquer de différer de ceux de nos jours, en quelques points de peu d'importance. On ne divisa l'Empire & les différens Royaumes en Diocèses fixes & limités, qu'à mesure que les peuples & les provinces embrasserent le Christianisme. Or avant de se tourner vers les nations, les premiers Ministres de l'Evangile en devoient communiquer la lumière à ceux des enfans d'Israël qui ne s'obstinoient point à y fermer les yeux. Telle fut la marche des Apôtres & de leurs coopérateurs, & en quelque sorte de l'origine de la discipline apostolique, qui dès-lors distinguoit des choses d'une obligation étroite, & d'autres de pure perfection. De cet ordre relevé, étoit apparemment le dépouil-

lement effectif & total des propriétés, ou des biens de fortune : mais on exigeoit strictement la droiture & la sincérité dans ceux qui faisoient profession de ce point de perfection ; & c'étoit une hypocrisie très-coupable, de faire le sacrifice public de tout ce qu'on avoit, & d'en détourner sécrétement quelque partie.

Parmi ceux que le détachement distingua, on nomme le Lévite Joseph, originaire de Chypre, qui vendit une terre qu'il possédoit, & en remit le prix aux Apôtres. Ils lui donnerent le surnom de Barnabé, c'est-à-dire Enfant de la Consolation ; & ils l'associerent aux fonctions & à la dignité même d'Apôtre, où nous le verrons bientôt s'illustrer.

Un autre Disciple, nommé Ananie, engagé dans le mariage, entreprit, de concert avec sa femme Sapphire, de tromper le Prince des Apôtres. Ayant vendu ses terres, il présenta une partie de l'argent qu'il en avoit retiré, & retint le reste. Dieu révéla au Chef de son Eglise cette criminelle dissimulation, & la punit avec une rigueur étonnante, mais nécessaire pour affermir l'autorité apostolique, & maintenir la pureté de l'Eglise naissante. » Ananie, lui dit le » Prince des Apôtres, en le regardant

» fixement, c'est à Dieu que vous men» tez, & non aux hommes. Vous a-t» on contraint, par des sollicitations im» portunes, à vous défaire de votre hé» ritage? & quel aveuglement, sous l'ap» parence de l'œuvre la meilleure, vous » précipite dans les pièges de Satan»? Frappé de ces mots, comme d'un coup de foudre, Ananie tomba mort. On l'emporta sur le champ, & on l'enterra. Trois heures après parut Sapphire, qui ne savoit pas ce qui venoit d'arriver. Saint Pierre l'interrogea, comme son mari, sur le prix de la vente. Elle fit le même mensonge, & subit le même châtiment. Cette double punition produisit les meilleurs effets. Non-seulement les fidèles en conçurent une frayeur salutaire; mais les étrangers en prirent la plus haute idée de la grandeur & de la puissance du Dieu qui veilloit ainsi à la gloire de son Eglise.

Il s'opéroit une infinité d'autres merveilles, par les mains des Apôtres. Ils chassoient les esprits immondes, ils guérissoient toutes sortes de malades; & Saint Pierre le faisoit si habituellement, qu'on les exposoit dans leurs lits, sur les places, où il devoit passer, afin que son ombre tombât sur eux: ce qui suffisoit pour leur rendre une santé parfaite.

De toutes les villes voiſines, on lui apportoit à Jéruſalem les poſſédés & les infirmes. Ces merveilles multiplioient de jour en jour le nombre des fidèles ; & ſi les principaux des Juifs, par un reſpect humain trop ordinaire à leur condition, n'imitoient pas la multitude, ils ne pouvoient éteindre la foi, où du moins arrêter la vénération du peuple. Cependant l'envie ſacrilège des ennemis du Chriſt avoit peine à ſe contenir ; & pour flétrir ſes adorateurs dans l'eſprit du public, ils convinrent de donner une forme juridique à la perſécution.

Les principaux acteurs de la cabale furent encore le Grand-Prêtre en exercice, & les membres de ſon conſeil : tous gens gâtés ſur le fonds de la Religion, & prêts à tout pour faire triompher la ſecte impie des Saducéens. Ils firent arrêter les plus célèbres des Diſciples, & on les renferma dans les priſons publiques, pour commencer dès le lendemain leur procès en règle ; mais l'Ange du Seigneur les en tira pendant la nuit. Le Conſeil étant aſſemblé, on les envoya chercher : tout étoit en état dans les priſons, & les ſentinelles faiſoient la garde la plus exacte à l'entour. Toutefois il ne s'y trouva plus aucun des fidèles emprisonnés.

A cette nouvelle, la surprise & l'embarras se peignent sur le visage de tous les Sénateurs. Ils se regardent les uns les autres, ils raisonnent, ils déliberent ; mais sans trouver aucun moyen de couvrir leur honte. Cependant quelqu'un vint leur dire que les prisonniers qu'on cherchoit instruisoient actuellement le peuple, au milieu du temple. L'envoyé Céleste, en les délivrant, leur avoit enjoint d'y aller sans crainte, & de continuer à prêcher la parole du salut. On les amena avec beaucoup de ménagement, & une grande démonstration d'équité, comme pour écouter leur moyens de défense. Mais on n'en agissoit ainsi que par la crainte qu'on avoit d'un peuple frappé du prodige dont il avoit été témoin, & qu'un premier emportement pouvoit pousser à lapider les persécuteurs.

Quand les prisonniers furent devant le tribunal; » Ne vous avions-nous pas » défendu très-expressément, leur dit le » Pontife d'enseigner au nom d'un » homme mort, que vous prétendez être » le Christ? Vous avez néanmoins rem» pli toute la ville de sa doctrine, & » vous faites retomber son sang sur nous » comme sur autant de meurtriers & de » sacrilèges ». Pierre en son nom & en

celui de ſes freres, répondit comme la premiere fois, *que nulle Puiſſance humaine ne pouvoit les empêcher d'obéir au Seigneur*; & il ajouta avec plus de force que jamais, *que Jeſus crucifié par la Synagogue, mais glorieuſement reſſuſcité par le Dieu d'Iſraël, étoit le Sauveur dont tout Jacob devoit eſpérer la grace de la pénitence, & la rémiſſion des péchés.* En un mot, le courage & le zèle furent tels dans le Prince des Apôtres, le dépit & la fureur dans le Grand-Prêtre, que celui-ci, oubliant tout ſon ſyſtême de ménagemens politiques, alloit porter les choſes aux dernières extrémités, quand un vénérable Docteur, nommé Gamaliel, arrêta l'emportement par un avis auſſi ſage que ſimple.

Il étoit de la ſecte des Phariſiens, ſans en avoir la jalouſie orgueilleuſe, & par conſéquent moins éloigné du principe de la foi & des mœurs, que le reſte du Conſeil, rempli de Saducéens, qui n'avoient de Religion que ce qu'en peuvent avoir des gens perſuadés que l'ame meurt avec le corps. *A quoi bon*, dit-il, *nous inquiéter au ſujet de ces gens là? Si leur entrepriſe vient des hommes, elle tombera d'elle-même; ſi c'eſt l'ouvrage de Dieu, envain y oppoſerez-vous vos*

efforts, & peut-être l'événement vous fera-t-il passer pour de gens qui résistent au Seigneur. L'avis parut faire impression ; mais on ne le suivit qu'en partie. On ne pensât plus à faire mourir les accusés ; on les flagella ignominieusement, & on les renvoya, en leur défendant toujours de parler de Jésus. Si leurs ennemis prétendirent autre chose par-là, que se tirer d'intrigue, ils s'abuserent étrangement. Les Disciples se retirerent, pleins de joie d'avoir été trouvés dignes de recevoir des outrages pour le nom de Jésus-Christ, & ils n'en parurent que plus ardens à prêcher chaque jour l'Evangile dans le temple, aussi bien que dans les maisons particulières.

Le nombre des prosélytes, loin de diminuer, s'accrut au contraire par cette voie ; & la multitude des fidèles en devint si grande, que les Apôtres ne pouvoient plus suffire à toutes les fonctions de la charité. Mais les coopérateurs sur qui ils furent obligés de se décharger, n'ayant point de caractère propre pour cela, il parut qu'ils ne s'en acquittoient point avec l'autorité, ou toute l'attention convenable. Il s'éleva quelque jalousie entre les Juifs de Palestine, nommés proprement Hébreux, & ceux qui par-

parloient la Langue Grecque, appellés Helléniſtes. Pour prévenir une diſſenſion plus nuiſible à l'Egliſe que toutes les perſécutions, le Prince des Apôtres convoqua l'aſſemblée des Fidèles ; & repréſentant, au nom de tous ſes collègues, que les premiers Paſteurs ne pouvoient vaquer au miniſtère de l'aumône, ſans négliger celui de la parole, ou de la priere, il propoſa d'élire pour leur décharge, ſept hommes ſans reproches, doués des dons de l'Eſprit-Saint, & ſpécialement du don de ſageſſe. La propoſition fut univerſellement applaudie, & l'on choiſit Etienne, diſtingué par l'ardeur de ſa charité, comme par la vivacité de ſa foi, Philippe, Prochore, Nicanor, Timon, Parmenas & Nicolas nouvellement arrivé du pays d'Antioche. Les Apôtres leur impoſerent les mains, & leur conférerent l'ordre du Diaconat, dont ils tenoient l'inſtitution & le rit de Jeſus-Chriſt même. Outre la diſtribution des aumônes, on les chargeoit encore de l'adminiſtration de l'Euchariſtie, dans les différens quartiers de Jéruſalem, où on les prépoſa ; & tels furent les ſept premiers Diacres Régionaires, à l'exemple deſquels nous verrons par la ſuite inſtituer ceux de l'Egliſe Romaine.

Par cette augmentation de coopérateurs, l'Evangile fit des progrès encore plus remarquables par la qualité que par le nombre des converſions ; & bien-tôt on vit une multitude même des enfans d'Aaron embraſſer le Chriſtianiſme. Il ne ſuffit plus à la ſynagogue de commander un ſilence mal obſervé : afin de prévenir une entière défection, il lui fallut entrer en diſpute avec les nouveaux Prédicateurs qui étoient le plus en réputation d'habileté.

On parloit ſur-tout du Diacre Etienne pour la force de ſon raiſonnement & de ſon éloquence, & plus encore pour les miracles éclatans qu'il ne ceſſoit d'opérer, à la vue du peuple. Les Helléniſtes diſputoient le plus ſouvent avec lui, ſans doute parcequ'il étoit né lui-même parmi les Grecs, comme ſon nom le fait croire, & qu'il en parloit ordinairement la langue. Mais ils ne purent réſiſter à la divine ſageſſe qui s'exprimoit par ſa bouche, & ils ſubornerent des témoins pour l'accuſer de blaſphême. On l'arrêta, & on le traduiſit au tribunal, où le Grand-Prêtre en perſonne le voulut interroger. Tous les yeux étoient fixés ſur l'accuſé ; & le Seigneur rehauſſant par un miracle les dons de la nature, il

parut tel qu'un Ange du ciel, & s'énonça avec autant de dignité.

D'abord il rendit compte de ses disputes précédentes & de sa doctrine, tâchant avec douceur de lever les préventions de ses adversaires. Mais remarquant bientôt que c'étoit un parti pris, d'opprimer la vérité, il ne se proposa plus que d'empêcher l'effet du scandale sur la multitude; & leur reprochant avec force leur aveuglement volontaire, *Cœurs incirconcis*, leur dit-il, *je ne reconnois que trop votre obstination invétérée. Vous résistez à l'Esprit-Saint, comme l'ont fait vos peres, Est-il un Prophète qu'ils ayent laissé vivre ou mourir en paix? Mais s'ils ont mis à mort les précurseurs du Christ, vous êtes, vous personnellement, ses meurtriers sacrilèges.* Ils frémissoient à ces discours, & grinçoient les dents de fureur.

Etienne, sans s'effrayer de ces cruels pronostics, leve un front serein vers le ciel, d'où il attend sa force & sa couronne. Il le voit entr'ouvert, & au sein lumineux de la gloire éternelle, appercevant distinctement l'humanité sacrée du Sauveur, il s'écrie: *Oui je vois en ce moment le Fils de Dieu que vous méconnoissez, assis au-dessus des astres, à la droite de son Pere.*

Ils ne lui en laisserent pas dire davantage, ils se boucherent les oreilles comme s'il eût blasphémé; & se jettant tumultueusement sur lui, sans attendre aucune sentence, ils le traînerent hors de Jérusalem, où il n'étoit pas d'usage de verser le sang, & ils ramasserent des cailloux pour le lapider. Les témoins qui devoient jetter les premières pierres, selon la coûtume, avoient donné leurs vêtemens en garde à un jeune homme, appellé Saul, non moins animé qu'aucun d'eux; mais qui n'avoit pas encore tout-à-fait trente ans, âge nécessaire pour être acteur, ou témoin Juridique dans ces sortes d'exécutions. C'est ce vase d'élection, abusé pour lors par les préjugés & le zèle aveugle de la Religion de ses peres, qu'on verra par la suite se signaler si utilement entre les Apôtres, & qui dût sa conversion aux prières que le Martyr ne cessa de faire pour ses bourreaux, pendant toute la durée de son supplice. Cependant la mort d'Etienne, quelque motif infamant qu'on eût prétexté, ne lui imprima aucune flétrissure. La fougue homicide calmée, il fut enseveli & pleuré; ce qui ne se faisoit jamais pour les coupables condamnés légitimement. Il reçut cet office religieux

Thalm. Sanh. VI.

du Phariſien Gamaliel, qui tranſporta les Saintes Reliques dans une maiſon de campagne qu'il avoit à huit lieux de Jéruſalem, & où lui-même fut enterré dans la ſuite, ainſi que ſon neveu Nicodême, qui avoit déjà pris ſoin d'embaumer le corps du Rédempteur.

Ce premier martyre fut comme le prélude d'une perſécution générale contre l'Egliſe, reſſerrée juſques-là dans la capitale de la Judée. Les Grands & les Prêtres procéderent avec tant d'artifice, que le public inconſtant crut, ou parut croire leurs ennemis coupables. Mais l'endurciſſement de la Capitale ne ſervit qu'à répandre au loin la lumière de la foi. Les ſeuls Apôtres reſterent auprès du troupeau qu'ils avoient formé en premier lieu, & qu'ils craignoient d'abandonner au péril de la ſéduction; tandis que les autres ouvriers ſe diſperſerent dans les cantons de la Paleſtine plus directement ſoumis au Gouvernement Romain; & peu après en Phénicie, dans l'iſle de Chypre, & dans le pays d'Antioche. Le Diſciple Ananie pouſſa juſqu'à Damas, où il forma une Egliſe, de ſeuls Juifs convertis : car on n'annonçoit pas encore l'Evangile aux Gentils. Cependant on empriſonna quantité de Fidèles à Jéruſalem, où pluſieurs furent con-

damnés & exécutés à mort. Saul se montroit de jour en jour plus ardent à les poursuivre. Il avoit sollicité & obtenu des Magistrats, un plein pouvoir pour entrer dans les maisons, & y faire telle recherche qu'il lui plairoit. Il en tiroit indistinctement les hommes & les femmes, les chargeoit de chaînes, les faisoit honteusement châtier par les synagogues.

Durant cet aveuglement de ce qu'il y avoit de plus qualifié dans la Nation Juive, les Samaritains que le zèle apostolique comprenoit dans les ouailles égarées de la maison d'Israël, recevoient avec des dispositions toutes différentes, la doctrine du salut. Philippe, un des Diacres collègues d'Etienne, prêchoit ce peuple avec succès, & confirmoit par d'éclatans miracles tout ce qu'il annonçoit. Il y avoit alors dans la Samarie, un certain Simon, natif de Giton, dans la même contrée, en si grand crédit par ses prestiges, qu'on l'appelloit la Vertu de Dieu. Il ne put néanmoins tenir devant le saint Lévite. Le Magicien parut même touché, fit hommage au pouvoir suprême de Jésus-Christ, & demanda le Baptême. Tant de nouveaux Croyans avoient cependant attiré les Apôtres Pierre & Jean, qui s'étoient détachés

Justin. Apol. 2.

pour un temps des Freres de Jéruſalem, afin d'adminiſtrer la Confirmation aux Néophytes de Samarie ; ce que n'avoit pu faire un Diacre. Le don des langues & des autres miracles accompagnoit preſque toujours alors la réception de ce Sacrement. Simon crut pouvoir obtenir, à prix d'argent, ces divines prérogatives : il en oſa faire la propoſition aux Apôtres. *Que ton argent périſſe avec toi*, lui dit Pierre dans le premier mouvement de ſon indignation, *puiſque ton impiété met les dons du ciel à une indigne enchère.* Il l'exhorta néanmoins à faire pénitence. Simon en prit le langage ; mais il paroît que ſon repentir étoit ſimulé, & qu'il ne ſe conduiſoit que par une crainte baſſe des Miniſtres du Seigneur, dépoſitaires de ſa toute-puiſſance. Auſſi cet inſuffiſant déſaveu, qui ne fut pas ſuivi de la perſévérance, n'a pas empêché que la honte de ſon trafic ſacrilège ne demeurât à jamais attachée à ſon nom.

Bientôt même il employa la connoiſſance imparfaite qu'il avoit du Chriſtianiſme, à former une héréſie, la première qui ſe ſoit élevée dans l'Egliſe. Il menoit avec lui une femme qu'il avoit achetée à Tyr, où elle étoit eſclave proſtituée,

& qui se nommoit Héléne ou Séléne, mot grec qui veut dire lune. Il n'est point de rêverie qu'il ne débitât sur le compte de cette femme, mêlant à la mythologie le peu qu'il savoit des Divines Ecritures, & défigurant par ce monstrueux assemblage l'histoire de la création, aussi bien que nos Saints Mystères. Sa doctrine touchant les mœurs, n'étoit pas plus pure que sa foi. Il posoit pour principe, qu'il n'y a point d'actions bonnes de leur nature; qu'ainsi les œuvres, sont inutiles au salut, mais qu'on se sauve uniquement par la grace, dont il se disoit l'auteur. Il eut des Disciples, qui firent subsister sa secte durant près de deux siècles après quoi elle se dissipa d'elle-même, sans avoir jamais été persécutée. Tous ses sectateurs furent d'une hypocrisie & d'une dissimulation semblable à celle de leur Chef, digne par-là de servir de modèle à tous les héréfiarques. Il usa principalement de feinte en présence de Saint Pierre & de Saint Jean, & jusqu'à ce qu'ils fussent partis de Samarie pour retourner à Jérusalem. Ces deux Apôtres, les premiers & les plus illustres témoins de la résurrection de Jésus-Christ, prêcherent, en revenant, la gloire de son nom, dans

Iren. l. 1. c. 20.

tout le pays des Samaritains, avec un ſuccès égal à leur autorité.

Pour le Diacre Saint Philippe, il reçut ordre du Seigneur, par le miniſtère d'un Ange, d'aller vers le midi, ſur la route de Jéruſalem à Gaze, qu'on nommoit la Voie Déſerte, depuis qu'Alexandre le Grand, dans ſes expéditions contre les Perſes, avoit ruiné cette dernière ville. Il y trouva un Ethiopien de rang diſtingué, Eunuque & Miniſtre de Candace, Reine de cette partie de l'Etiopie, où l'on dit que la ſouveraineté ſe conféroit aux femmes, à l'excluſion des hommes. Il étoit Juif d'origine, ou de Religion; au moins ſommes-nous autoriſés à le croire par l'époque de ſon Baptême, adminiſtré dans un temps où il n'avoit pas encore été décidé qu'on dût baptiſer les Incirconcis. Il étoit venu adorer le vrai Dieu à Jéruſalem, & s'en retournoit en ſanctifiant le loiſir de ſon voyage par la lecture des livres prophétiques. Philippe entendit qu'il liſoit le Prophete Iſaïe. *Penſez-vous*, lui dit-il *comprendre, ce que vous liſez? Non*, répondit humblement l'Eunuque, à qui Dieu parloit en même temps au cœur; *mais montez ici, & vous leverez le voile que je ne ſaurois percer*. L'Ethio-

pien en étoit à ce texte: *Il a été conduit à la mort comme une brebis.* Le Lévite de la Loi Nouvelle montra l'accomplissement de cette prophétie, dans la mort de Jésus de Nazareth, dont l'étranger n'avoit pu manquer d'entendre parler pendant son séjour à Jérusalem. Il lui expliqua ensuite nos principaux Mystères, l'ordre & l'économie de la divine miséricorde en faveur du genre humain, la nécessité d'une régénération spirituelle pour y avoir part: & comme le docile & fervent disciple eut apperçu de l'eau près du chemin; *Voilà*, dit-il, *ce qu'il faut pour me procurer la grace du Baptême, si vous n'y trouvez point d'obstacle. Il n'en est aucun*, répartit Philippe, *si vous croyez de tout votre cœur. Oui*, reprit l'Ethiopien, *je crois fermement que Jésus est le fils de Dieu;* & il fut baptisé. Il continua sa route, plein de joie, & fort empressé à publier dans son pays les vérités salutaires qu'il venoit d'apprendre. Philippe disparut à l'instant, ayant été enlevé par l'esprit du Seigneur, à la vue de l'Eunuque. Il se retrouva dans la ville d'Azor, sur les bords de la Grande Mer, & parcourut la côte, en prêchant la foi dans tous les lieux considérables,

jusqu'à Césarée, séjour ordinaire de sa famille.

La paix regnoit encore parmi les Fidèles de ces contrées éloignées de Jérusalem, & l'Evangile y faisoit des progrès rémarquables. Saul, toujours plus ardent à défendre la loi de ses peres, n'apprit ces nouvelles qu'avec un violent dépit, & résolut d'en arrêter le cours, quoi qu'il en pût coûter. Personne n'étoit plus propre que lui à y réussir. Né à Tarse capitale de la Cilicie, de parens Juifs de la tribu de Benjamin, il en avoit le naturel bouillant & impétueux, que les Livres Saints ont paru désigner sous l'emblême d'un loup insatiable de carnage. D'ailleurs jeune, entreprenant, d'une force de tempérament supérieure à toutes les fatigues, & d'un courage à l'épreuve de tous les périls; il ne voyoit point de difficulté qu'il ne méprisât, & prenoit sur toutes les personnes avec qui il avoit à traiter, un ascendant dont il étoit comme impossible de se défendre. Son génie élevé & pénétrant, s'étoit encore perfectionné par les meilleures études, dans le lieu de sa naissance, Métropole illustre, qui jouissoit de tous les privilèges des Citoyens Romains, & où l'on enseignoit toutes les sciences Strab. l. 4

d'Athènes, & des autres écoles les plus vantées. Pour la ſcience de la Religion & de la Loi, il l'avoit étudiée dans la capitale de la Judée, ſous le Docteur Gamaliel; & il ſuivoit, comme ſon maître, les maximes ſévères des Phariſiens. Il ſe diſtinguoit même par la pureté de ſes mœurs, par la nobleſſe de ſes ſentimens & la droiture de ſon caractère. Mais il ne s'en montroit pas plus favorable à la doctrine du ſalut. Il en regardoit au contraire les Prédicateurs, comme des novateurs irréligieux, qu'il ſe faiſoit un devoir de combattre en toutes les manières.

Il ſe fit autoriſer en forme par le Souverain Pontife, pour perſécuter les Fidèles juſques dans les Provinces; & d'abord à Damas, où le Diſciple Ananie avoit engagé un bon nombre d'Iſraélites à embraſſer la foi de Jéſus-Chriſt. Le Grand-Prêtre avoit pouvoir ſur ces Juifs, & leurs Synagogues dépendoient de celles de Jéruſalem. Il donna ſes lettres de créance à Saul, portant pouvoir de mettre dans les fers tous les enfans de Jacob, hommes & femmes devenus Chrétiens, & de les amener à Jéruſalem, où le tribunal de la Nation les jugeroit. Mais comme Saul

approchoit de Damas, en respirant les menaces & la destruction, il fut tout-à-coup investi d'une lumière céleste, qui fendant les Cieux avec la rapidité d'un éclair, sembla pour quelques momens obscurcir le Soleil. Frappé comme d'un coup de foudre, il fut renversé, avec tous ceux qui l'accompagnoient. A l'instant une voix se fit entendre, & lui dit en langage Hébraïque: « Saul, » Saul, pourquoi me persécutez-vous? » Hé, qui étes-vous, Seigneur, s'écria- » t-il? Je suis, reprit le Sauveur, ce Jé- » sus de Nazareth, à qui vous faites » la guerre, mais à la voix duquel il » vous seroit funeste de demeurer re- » belle. Eh bien, Seigneur, dit Saul » confus & tremblant, que voulez-vous » que je fasse? Levez-vous, lui dit le » Seigneur, entrez dans la Ville, & » vous recevrez mes ordres. Mais sa- » chez dès ce moment, que je vous » établis le prédicateur des merveilles » dont vous étes témoin. Ne craignez » rien de la part des Juifs, & encore » moins des Gentils, que vous devez » délivrer du joug de Satan, & rendre » participans de l'héritage des Saints, » par la foi vive qu'ils auront en moi. » Durant cet entretien, la surprise &

l'effroi tenoient immobiles les compagnons de Saul, qui étoient des Juifs originaires de Grèce. Ils n'entendoient que le bruit effrayant de la voix céleste, sans nulle parole distincte, dont ils pussent comprendre le sens, & ils n'appercevoient personne. Saul se releva: mais il étoit devenu aveugle; ensorte qu'il fallut lui donner la main pour entrer à Damas, où il fut trois jours sans recouvrer la vue, & sans boire ni manger. Il s'occupoit continuellement à prier, ou à méditer, ne parloit presque point, & se tenoit principalement sur la réserve par rapport à la grace merveilleuse qui venoit de changer son cœur. Au bout de ce terme, il eut une seconde vision, où le Disciple Ananie lui apparut, prêt à lui imposer les mains. Ananie reçut de la même manière les ordres du Seigneur, qui l'envoya vers Saul, pour le guérir de son double aveuglement. Aussi-tôt après qu'il lui eut imposé les mains, il tomba comme des écailles des yeux du nouveau Disciple, qui recouvra la vue. On le baptisa, & il resta quelques jours tranquille au milieu des Fidèles.

Bientôt il parut dans les Synagogues, rendant gloire à Jésus-Christ de la manière la plus éclatante, & protestant que

cet homme de prodiges, mis à mort par le Conseil de la Nation Juive, & dont lui-même cessoit à peine de persécuter les Disciples, étoit le Fils unique de Dieu, le Libérateur promis par les Prophètes, le véritable Messie. Ce témoignage étoit d'un grand poids; mais Saul confondit les Juifs de Damas, sans les convertir. Il fut même obligé de s'éloigner assez long-temps, soit pour chercher dans le fond de l'Arabie, des Israélites mieux disposés, soit pour vivre ignoré avec les gens simples de la Campagne de Damas, qui dépendoit comme la ville d'Arétas Roi des Arabes. Croyant enfin le premier orage passé, l'activité de son zèle le rappella dans la ville même où il le jugeoit le plus utile. Il y communiqua librement avec les Gentils, dont il étoit spécialement l'Apôtre, & il les invita hautement à prendre dans l'Eglise la place des Israélites indociles. C'étoit attaquer ceux-ci par l'endroit le plus sensible. Ils porterent le ressentiment jusqu'à former la résolution de se défaire d'un homme, que ses qualités personnelles & les circonstances de sa vie leur rendoient également formidable. Ils gagnerent le Gouverneur, qui mit des gardes aux portes de la Ville, pour em

pêcher Saul de s'évader. Les Fidèles, dont l'un avoit une maison au bord du rempart, n'eurent point d'autres moyens de le sauver, que de le descendre de nuit dans une corbeille. Mais faisant voir qu'en se retirant par prudence, le soin de sa sûreté ou de son repos, n'étoit pas ce qui le dirigeoit, il prit la route de Jérusalem, où il ne pouvoit s'attendre qu'à des travaux & à des périls, peut-être encore plus grands que ceux qu'il évitoit.

Quoique la Judée ne fût pas le champ commis à son zèle, le motif de son voyage n'en étoit pas moins religieux. Il regardoit comme un devoir indispensable, d'aller se présenter à Pierre, dont il n'étoit pas encore connu, non plus que des autres Apôtres, & de rendre compte de sa mission au Vicaire de Jésus-Christ. Saul avoit imprimé une si grande terreur de son nom aux Fidèles de Jérusalem, qu'ils ne purent d'abord prendre confiance en lui; quoiqu'il fît la profession la plus authentique de la Loi Nouvelle. Inutilement il en aborda plusieurs: tous l'évitoient avec effroi, sans lui donner le temps de s'expliquer. Barnabé, son ancien condisciple à l'école de Gamaliel, se comporta autre-

Hier. in Ep. ad Gal.
Chrys. ibid.

ment. Il alla le prendre, & le conduiſit aux Apôtres, c'eſt-à-dire à Pierre & à Jaques; car il ne s'en trouvoit point d'autres pour lors à Jéruſalem. Il leur raconta le premier l'apparition de Jéſus à Saul, & comment ce nouvel Apôtre, inſtruit immédiatement par le Seigneur, s'étoit conduit à Damas. Pierre le retint quinze jours dans ſa maiſon, où il ne manqua pas de le faire connoître aux plus diſtingués des Fidèles; & où l'on penſe qu'il lui conféra par l'impoſition des mains le caractère du Sacerdoce & la dignité de l'Epiſcopat. Pour la miſſion, Saul l'avoit déjà reçue de Jéſus-Chriſt. Pendant ce temps-là, il ſe crut obligé de réparer dans la capitale même, le ſcandale que ſes violences y avoient autrefois donné. Il ne laiſſoit échapper aucune occaſion de rendre à Jéſus-Chriſt des hommages publics, & ſouvent il diſputoit avec les Juifs; mais ſeulement avec les étrangers, ceux du Pays ne voulant ni l'entendre, ni le voir.

Toutefois ils ne ſe déconcerterent point, pour un zélateur qui ſe tournoit contre eux. C'étoit leur coutume de faire paſſer à leurs freres répandus dans toutes les contrées, le nom de ceux que l'on condamnoit dans la Ville Sainte, pour

fait de Religion. Ils prévinrent, par cette voie, les Juifs de toutes les Provinces, contre Saul & contre tous les Fidèles qu'ils accusoient d'Athéisme, & de mille horreurs que nous ne verrons prendre que trop de créance par la suite parmi les persécutions Idolâtres.

Justin. dial. tryph

Pilate, de son côté, avoit trouvé la mort de Jésus assez extraordinaire, pour en donner avis à l'Empereur, comme on l'exigeoit en pareil cas des Gouverneurs de Provinces. Il envoya même les actes de la procédure à Rome. Après la lecture des merveilles qu'on y rapportoit, l'Empereur Tibère proposa au Sénat de mettre le Dieu des Chrétiens au nombre des Dieux de l'Empire. Le seul vrai Dieu ne pouvoit se tenir honoré d'un pareil culte ; & les Sénateurs, d'un autre côté, empêcherent l'exécution de ce projet, par un tour adroit d'adulation, en représentant à l'Empereur qu'ils ne pouvoient ainsi décerner à un autre homme, les honneurs divins qu'il avoit refusés pour lui-même. Ce Prince ne laissa pas de conserver de la bienveillance pour les Chrétiens. Il menaça de mort quiconque oseroit les dénoncer, ou leur faire quelqu'autre peine. Pilate fut disgracié peu de temps après. Les Samari-

Tertul. Apol. c. 5.

Euf. Chron. an. 37.

Jos. ant. XVIII. 8v

tains qu'il avoit maltraités, ayant eu recours à Vitellius, alors Gouverneur de Syrie, le Gouverneur de Judée qui en dépendoit, fut contraint d'aller à Rome, pour répondre aux accuſations. L'affaire traîna en longueur, à cauſe de la mort de Tibère, qui arriva dans les entrefaites, c'eſt-à-dire, l'an 37 de Jéſus-Chriſt. Caligula qui lui ſuccéda, ne ſe rendit pas plus favorable. Dès l'an 39, Pilate fut exilé à Vienne, dans les Gaules, où il ſe tua de déſeſpoir.

Telle fut à peu près la fin d'Hérode-Antipas, fils du vieil Hérode, meurtrier des Saints Innocens, & qui ne ſe rendit pas moins coupable que ce premier impie, en traitant le Sauveur d'inſenſé, & en décapitant ſon Précurſeur. Il étoit parti pour Rome, plein de jalouſie & de mauvais deſſeins contre ſon propre neveu Hérode Agrippa, que l'Empereur venoit d'élever au plus haut rang où des Princes de cette claſſe puſſent aſpirer. Agrippa dépêcha un affranchi de confiance, qui arriva en Italie auſſi-tôt qu'Antipas. L'envoyé préſenta directement à Caligula les lettres de ſon Maître, qui en étoit fort aimé, & qui accuſoit Antipas d'avoir conſpiré avec Séjean, ſous le dernier regne, d'être même

Joſ. ibid.

actuellement d'intelligence avec les Parthes. On alléguoit en preuve, qu'il avoit dans ſes magazins des armes pour ſoixante-dix mille hommes. Il ne put nier ce dernier fait. L'Empereur le tint dès-lors pour entiérement convaincu, le dépouilla de ſes Etats, de ſes tréſors ; & les ayant remis, avec ſa femme la fameuſe Hérodiade, au pouvoir de ſon délateur, il relégua l'accuſé à Lyon, dans les Gaules. Mais ſon inceſtueuſe & ſuperbe compagne aima mieux le ſuivre, que de devoir quelque choſe au Roi Agrippa, dont elle étoit Sœur, & en conſidération de qui l'Empereur vouloit bien lui faire quelque grace. Ils s'enfuirent tous deux des Gaules en Eſpagne, où ils périrent miſérablement.

Ces révolutions ne firent pas ceſſer abſolument la perſécution à Jéruſalem ; & toujours la nouvelle Religion s'y trouvoit au moins fort gênée. Il n'en étoit pas ainſi du reſte de la Paleſtine. Soit que les Pontifes n'y euſſent pas le même pouvoir, ſoit qu'ils fuſſent moins inſtruits de ce qui s'y paſſoit ; les Egliſes multipliées au loin, dans la Judée, la Galilée & la Samarie, jouiſſoient d'une grande tranquilité. Pierre qui n'étoit pas ſorti de Jéruſalem, tandis que la gran-

deur du péril y avoit rendu sa présence nécessaire, voulut alors visiter les différens troupeaux confiés, dans l'étendue de la Palestine, à leurs Pasteurs particuliers, qui ne faisoient rien d'extraordinaire sans la participation du Pere commun des Fidèles.

La sollicitude Pontificale le conduisit d'abord à Lydde, Ville de la Tribu d'Ephraïm, assez proche de la grande Mer, ou de la la Méditerranée, sur la route de Césarée. Il en rassembla aussi-tôt les Freres, pour prendre l'état de cette Eglise, & leur faire part de ses instructions. Ceux mêmes que leurs infirmités privoient de la consolation de venir l'entendre, il se faisoit conduire chez eux. Ainsi visita-t-il un Paralityque nommé Enée, détenu depuis huit ans dans son lit. Le charitable Pasteur ne put le voir sans être touché; & tout-à-coup inspiré d'en haut, *Enée*, lui dit-il, *le Seigneur Jesus vous guérit, levez-vous; & pour faire connoître à tout le monde le plein effet de sa puissance, faites vous-même votre lit.* Le malade se leve aussi-tôt en pleine santé, fait son lit; & le bruit de cette nouvelle se répandant par toute la Ville & les habitations de la plaine de Sarone où elle étoit située, on embrassa de toute part le Christianisme.

On apprit bientôt à Joppé, proche de là, les merveilles qu'opéroit le Prince des Apôtres. Il y étoit mort une femme Chrétienne, appellée Tabithe, & plus communément la mere des pauvres, au service de qui elle s'étoit entièrement consacrée. On lava son corps, selon l'usage ancien qui a subsisté long-temps dans l'Eglise, & on l'exposa dans une grande salle, qui fut bientôt remplie de pauvres, inconsolables de leur perte. En même temps on envoya deux Disciples à Lydde, pour prier simplement l'Apôtre, sans s'expliquer davantage, de se rendre aussi-tôt à Joppé. Il partit avec les messagers mêmes, qui en arrivant le conduisirent droit à la salle où le corps de Tabithe étoit exposé. Il n'étoit pas entré, qu'une troupe de pauvres veuves l'environnerent en se lamentant, & en lui montrant les vêtemens de toute espèce, que la défunte avoit faits pour elles de ses propres mains. Pierre mêla ses larmes à celles de la compagnie, & ne doutant pas du miracle dont Jésus-Christ daigneroit récompenser tant d'œuvres glorieuses à son nom, il fit retirer tout le monde, se prosterna pour prier; puis se tournant vers le corps, il dit à haute voix:

Tabithe, levez-vous. Tabithe ouvre les yeux, & se met sur son séant. Il lui tend la main, l'aide à se lever tout-à-fait, rappelle les Disciples, & la leur présente en parfaite santé. Cette nouvelle se répandit par toute la Ville; & grand nombre de Citoyens se convertirent. Le Vicaire de Jésus-Christ demeura assez long-temps à Joppé, chez un Juif converti, nommé Simon, qui se faisoit considérer dans sa profession de Corroyeur, suivant le génie des anciens Peuples, où l'art de subsister sans dépendance, du seul travail des mains, ne passoit nullement pour une profession vile.

Il y étoit encore, quand Dieu voulut communiquer aux Gentils la lumière que rejettoient les Israélites; sans qu'on puisse fixer avec plus de précision, une époque où les Chronologistes varient considérablement. La grace avoit déjà jetté les premières semences de la vocation à l'Evangile, dans le cœur du Romain Corneille, qui commandoit à Césarée une cohorte de la Légion Italique. C'étoit un homme religieux & pénétré de la crainte du Seigneur, qu'il faisoit honorer à toute sa maison. Au milieu des Idolâtres, dont il déploroit les erreurs, il avoit amené toutes ses gens à la créance

du vrai Dieu, & se faisoit un devoir capital de les porter encore à la piété. Il avoit des heures réglées pour la prière, faisoit de grandes aumônes, jeûnoit quelquefois jusqu'à l'heure de None, c'est-à-dire trois heures après midi; & tout incirconcis qu'il étoit, il se trouvoit beaucoup plus près du Royaume de Dieu, que les enfans de Jacob. Etant un jour en oraison, un Ange lui apparut, & lui dit d'envoyer chercher Simon-Pierre, qui logeoit à Joppé, chez Simon le Corroyeur, tout près de la mer; qu'en vue de ses oraisons & de ses pieuses libéralités, montées jusqu'au Trône du Très-Haut, la divine bonté vouloit, par l'organe de ce premier Ministre de la nouvelle alliance, lui ouvrir la porte du salut. Pierre, de son côté, fut instruit par un songe mystérieux, des desseins de miséricorde du Seigneur sur le Romain & sur tous les Gentils. La vision avoit à peine cessé, quand les envoyés de Corneille frapperent au logis de Simon le Corroyeur, en demandant Simon-Pierre, qui partit dès le lendemain avec eux.

Le pieux Officier avoit rassemblé ses proches & ses amis, pour la réception de l'Apôtre. Il alla même au-devant de lui,

lui, & se prosterna humblement à sa rencontre. Pierre le releva, & après s'être assuré des dispositions de toute l'assemblée, il les instruisit des Mystères Evangéliques. Il parloit encore, lorsque l'Esprit Saint devenant lui-même leur maitre, & se communiquant d'une manière extraordinaire, leur conféra le don des langues. Les Fidèles de la circoncision, venus de Joppé avec Pierre, furent moins étonnés d'un prodige, peu rare alors, que de la qualité de ceux pour qui il s'opéroit. Ils ne pouvoient revenir de leurs préventions, qui fermoient aux Gentils les portes de l'Eglise, ou du moins qui les assujettissoient à la Loi Mosaïque, avant d'y pouvoir entrer; mais le Vicaire de Jésus-Christ, & le premier dispensateur de ses graces, ne crut pas devoir différer de donner le Baptême à des gens qui avoient déjà reçu le Saint-Esprit: ce qui diminua les préjugés des Juifs convertis, & ouvrit le plus vaste champ aux Ouvriers Evangéliques, resserrés jusque là dans les bornes de la famille de Jacob.

Après cet événement, l'Evangile fit de grands progrès parmi les habitans de la ville célèbre d'Antioche, capitale de la Syrie & de tout l'Orient. Quelques

Diſciples y avoient déjà porté la parole du ſalut, mais en l'annonçant, comme on a vu, aux ſeuls Juifs de naiſſance, ou de religion. Depuis l'ordre que Pierre avoit reçu du Ciel, & le rapport qu'il en fit aux Apôtres; d'autres Prédicateurs nés en Chypre & à Cyrène, où l'on parloit Grec auſſi-bien qu'à Antioche, s'adreſſerent aux Gentils beaucoup mieux diſpoſés que les Juifs. Les bénédictions du Ciel ſe répandirent en abondance ſur cette nouvelle moiſſon, & l'on jugea très-convenable d'envoyer à ces proſélytes nombreux un guide diſtingué, homme de poids & d'expérience, que l'on choiſiroit entre les anciens Diſciples. Tous les yeux ſe porterent ſur Barnabé, né lui-même Helléniſte, d'une foi & d'un déſintéreſſement éprouvés, & particuliérement propre à cette miſſion, par la charité tendre que la culture des plantes nouvelles requiert dans les Ouvriers Evangéliques Il ne put ſuffire à la récolte, & il s'en alla d'Antioche à Tarſe, qui n'en eſt pas éloignée, pour en amener Saul, qui n'aſpiroit qu'au moment de ſe dévouer tout-entier au ſalut des Gentils. Quand Saul eut appris comment le Seigneur avoit levé la barrière qui les ſéparoit de l'Egliſe, il n'y eut, ni jalou-

ſie de préſéance, ni point d'honneur, ni obſtacle qui pût ralentir ſon zèle. Premier ou ſecond dans le miniſtère, tout lui fut égal, pourvu qu'il procurât de nombreux adorateurs à ſon Dieu. Quoiqu'il fût deſtiné à être le chef de l'entrepriſe qui concernoit le ſalut des Nations, il ſuivit en qualité de coopérateur, Barnabé ſon ancien, & paſſa près de trois années avec lui ſur ce pied-là. Ils donnerent un an à la miſſion d'Antioche, & la rendirent ſi floriſſante, qu'on la peut regarder comme le berceau du Chriſtianiſme; & c'eſt-là qu'en effet les Fidèles commencerent à porter le nom de Chrétiens.

Mais plus la Doctrine Evangélique trouvoit de cœurs dociles parmi les étrangers, plus les enfans d'Iſraël accéléroient par leur indocilité la conſommation de leur ruine & de leur réprobation. S'ils ne verſoient point à grands flots le ſang des Fidèles, c'eſt que les Empereurs, ou leurs Officiers, dont la République Juive dépendoit, n'approuvoient nullement les violences où l'on ſe portoit, pour cauſe de Religion, contre des ſujets paiſibles. Mais les Princes de la Synagogue étoient fort attentifs à ſaiſir toutes les occaſions favorables à leurs deſſeins ſanguinaires.

Ils ne manquerent point de profiter des dispositions du Roi Hérode-Agrippa, digne petit-fils de l'auteur du massacre des Innocens, & qui se montrant Juif zélé, cherchoit tous les moyens de gagner l'affection des Chefs de la Loi. Comme Jacques, fils de Zébédée & frere de Jean, leur étoit particulièrement odieux, pour ce zèle ardent qui lui acquit le surnom d'enfant du tonnerre, il lui fit trancher la tête dès l'an 44. Le saint Apôtre s'estima heureux d'être le premier des douze à signer sa foi de son sang, & il rendit témoignage à Jésus-Christ avec une telle constance, que son délateur étonné se convertit sur le champ & subit le même supplice.

Hérode-Agrippa voyant combien cette exécution avoit plu aux Juifs, résolut de faire mourir le Chef même de l'Eglise, qui étoit accouru au secours des Fidèles de Jérusalem, fort troublés de la proscription d'un Apôtre. Comme c'étoit le temps de la Pâque, il fit mettre Pierre en prison, afin de s'en assurer jusqu'à ce qu'il pût donner le spectacle de sa mort au peuple perverti & enfin tout-à-fait changé. Cependant les Fidèles prioient continuellement pour leur Pere. La nuit d'avant le jour marqué pour son

ſupplice, il dormoit entre deux ſoldats enchaînés avec lui, & d'autres faiſoient la garde autour de la priſon, au nombre de ſeize, qui ſe relevoient quatre par quatre. Le priſonnier avoit été recommandé à leur vigilance, & ils en devoient répondre ſur leur tête. Il ne falloit pas tant de précautions contre des gens inſtruits divinement à ſouffrir; mais elle ne ſuffiſoient pas contre les Miniſtres des volontés du Ciel. L'Ange du Seigneur deſcendit dans la priſon, tout rayonnant de lumière. Il éveilla Pierre, à qui les chaînes tomberent auſſi-tôt des mains. *Levez-vous*, lui dit-il, *& me ſuivez*. Pierre obéit, ſans trop diſcerner ſi tout ce qui ſe paſſoit avoit quelque choſe d'effectif & de réel, ou ſi ce n'étoit qu'une viſion figurative. Dans cet état d'étonnement & d'incertitude, il paſſa avec l'Ange, la première & la ſeconde garde. Ils arriverent enſemble à la porte de fer, qui conduiſoit à la Ville; car la priſon étoit hors de ſon enceinte. La porte s'ouvre devant eux; ils entrent dans Jéruſalem, & vont de compagnie juſqu'au bout d'une rue, où Pierre ſe trouvant en ſûreté, l'Envoyé du Ciel diſparut. Ce ne fut qu'à ce moment que l'Apôtre reconnut d'une manière cer-

taine, comment Dieu l'avoit délivré de la fureur d'Hérode & du peuple Juif.

Il rendit au Seigneur ses actions de graces; & s'appercevant qu'il étoit près de la maison de Marie, mere de Jean surnommé Marc, il frappa à la porte, dans le temps même qu'une troupe de Fidèles en prières redemandoit à Dieu le Chef de son Eglise. Une domestique, appellée Rhode, s'avança pour écouter: elle reconnut la voix de Pierre; & sans ouvrir, sans même lui répondre, elle recourut transportée de joie, annoncer le Prince des Apôtres. *C'est une visionnaire*, dirent quelques-uns des Freres. D'autres disoient: *Ce n'est pas lui, c'est son Ange*; nous montrant par-là l'antiquité de la créance Chrétienne, touchant les Anges préposés à notre garde. En attendant, Pierre continuoit de frapper. On ouvrit enfin. Rien n'égala la joie & la surprise de la religieuse compagnie: il modéra leurs transports en faisant signe de la main; leur raconta par ordre le miracle de sa délivrance, & les chargea d'en instruire le reste des Disciples, sur-tout Jacques fils d'Alphée, le seul des Apôtres qui restât dans la Capitale de la Judée, & qui toujours cher au Peuple, craignoit beaucoup moins

que les autres, ou certainement moins que Simon-Pierre, pourſuivi actuellement comme le Chef de tout le troupeau. Quant à celui-ci, ſans perdre de temps, & profitant de cette nuit-là même, il ſortit de la Ville, pour chercher un aſyle plus sûr. Ses gardes ne reconnurent l'état des choſes, que lorſqu'il fit jour. Ils n'avoient aucune négligence à ſe reprocher; & ſans qu'ils euſſent rien vu, ni rien entendu, leur priſonnier ſe trouvoit échappé. Le Tyran les fit néanmoins arrêter; & après les perquiſitions les plus rigoureuſes, il les fit conduire au ſupplice, pour ne point paroître convaincu.

Il reçut peu de temps après, la juſte peine de ſon impiété ſanguinaire. Ce fut dans le lieu ordinaire de ſon ſéjour, ſur le théatre de ſa vanité faſtueuſe, c'eſt-à-dire à Céſarée, ſituée dans la Province de Galilée, où il tenoit ſa cour; quoique le Préſident Romain qui gouvernoit la Judée au nom de Céſar, s'y fût auſſi fixé depuis la deſtitution de Pilate. Hérode ayant eu quelque mé- Act. 12.
contentement des Tyriens & des Sydoniens, il les réduiſit bientôt à rechercher Joſ. Ant. XIX. 7.
ſon amitié, par la ſouſtraction des grains de la fertile province de Galilée, qu'il

empêcha de passer chez ces peuples nombreux, resserrés en des limites fort étroites. Ils envoyerent des Ambassadeurs, à qui le Roi superbe voulut donner audience dans une cérémonie de grand éclat, où il célébroit des jeux pour le rétablissement de la santé de l'Empereur. Le second jour de la solemnité, il vint dès le matin au théâtre avec un nombreux cortège des Juifs & des Romains les plus qualifiés, s'assit couvert du manteau royal, sur un trône étincelant d'or & de pierreries, & se mit à haranguer. La sérénité du jour, l'éclat du soleil, tout concouroit à l'appareil de la fête. Son éloquence, talent dont il étoit fort jaloux, répondit à sa magnificence; ensorte qu'on se mit à crier de toute part: C'est un Dieu qui nous parle, & non pas un homme. Agrippa se repaissoit avec complaisance de ces éloges profanes. Mais son coupable plaisir dura peu. L'Ange du Seigneur le frappa invisiblement. Il éprouva à l'instant des douleurs si vives, que la honte & la confusion succédant à la vanité, il dit à ses flatteurs: Voilà votre Dieu qui va expirer. On le reporta dans son palais, où il continua durant cinq jours à souffrir horriblement; puis il expira, rongé tout vivant des vers.

Avant cet événement remarquable, & dès la seconde année de l'Empire de Claude, qui succéda l'an 41 à Caligula son neveu, le Prince des Apôtres avoit transporté le Siège Pontifical à Rome, & c'est à cette année quarante-deuxième de Jésus-Christ que commencent les vingt-cinq ans de pontificat, que lui donne la chronique d'Eusebe. Il avoit déjà siégé pendant sept ans, en cette qualité de Souverain Pontife, dans l'Eglise d'Antioche, la première des Gentils. Mais il ne fit nulle part une continuelle résidence; sa qualité de Chef de l'Eglise l'appellant de tous côtés, dans ces premiers temps. Il en étoit de même, avec quelque proportion, de ses Collègues dans l'Apostolat, dont il paroît que nul autre que saint Jacques de Jérusalem n'a été attaché à un Siège particulier. Le titre spécial & suréminent de Pierre ne l'empêcha point de porter l'Evangile dans le Pont, dans la Galatie, dans la Cappadoce, dans la Bithynie, ni en beaucoup d'autres provinces de l'Asie.

Orig. in Genes. Eufeb. Chron. an 42. Just Ap. 2. Hier. de Script. Eccl.

En partant pour la Capitale du monde, où il devoit enfin fixer le Trône Pontifical, & la primauté de l'Apostolat, il plaça sur la Chaire d'Antioche son Disciple Evode, qui gouverna vingt-six ans

cette florissante Eglise ; & il amena Marc à Rome, avec plusieurs autres de ses élèves. Dans la suite Marc alla de Rome fonder l'Eglise d'Alexandrie, au nom de son Maître : & telle est l'origine des deux premieres Eglises Patriarchales ; l'une immédiatement régie durant quelques années par le Prince des Apôtres, l'autre fondée sous ses auspices, par un de ses plus chers Disciples. Marc établit plusieurs Eglises en Egypte ; & comme il étoit d'une piété & d'une ferveur extraordinaire, il institua ces premiers Solitaires, qui sous le nom de Thérapeutes qu'ils conserverent en se faisant Chrétiens, exciterent plus que jamais l'admiration des Juifs mêmes, & de leurs Ecrivains célèbres.

Mais avant de remplir cette commission apostolique, Marc passa quelque temps à Rome, servant d'interprète & de Secrétaire au premier Pontife. Là il écrivit son Evangile, où il recueillit, sans beaucoup s'astreindre à l'ordre des temps, ce qu'il avoit oui dire à Pierre, qui revit l'ouvrage, & lui donna son approbation. C'est pourquoi différens Peres de l'Eglise ont attribué cet Evangile au Vicaire de Jésus-Christ. Saint Chrysostome dit que la briéveté en est

conforme au génie de Pierre, qui aimoit à parler peu. On n'y trouve point l'éloge que le Sauveur fit de cet Apôtre, après qu'il en eut été reconnu pour le Fils de Dieu; parce que l'humilité de Pierre, qui depuis sa pénitence parut toujours sa vertu de prédilection, lui faisoit supprimer tout ce qui pouvoit lui concilier de l'estime. On y voit au contraire dans toute son étendue, son triple renoncement. Cet Evangile fut écrit en Grec, qui étoit la langue du commerce dans tout l'Orient, & d'un si grand usage à Rome même, que les femmes l'y parloient avec facilité.

Marc rédigea aussi-tôt, ou du moins traduisit la première Epître de Saint Pierre, qui fut adressée aux Fidèles du Pont, de la Bythynie, de la Galatie & de la Capadoce. Rome y étoit nommée figurément Babylone, comme le centre de l'idolatrie & de toute la corruption qui en est la suite. On trouve dans cette lettre une majesté & une énergie, dignes du premier des Apôtres.

Glaucias que l'hérésiarque Basilide se glorifioit d'avoir eu pour Maître, succéda à Saint Marc, en qualité d'Interprète du Pere commun des Fidèles, à qui la sollicitude de toutes les Eglises ne laissoit

pas le loisir de traduire ce qu'il écrivoit. Marc après environ cinq ans d'Episcopat mourut martyr à Alexandrie, l'an 68 de l'Ere Chrétienne, & fut remplacé par Anien.

C'est vers le temps où Pierre vint à Rome pour la première fois, qu'on place avec le plus de vraisemblance la dispersion des Apôtres par tout l'Univers. Avant de se séparer, ils convinrent d'un Symbole, ou d'une formule commune de Foi qui servant de lien d'unité, fit distinguer les Fidèles croyans des Juifs & des Hérétiques. Tous les Orthodoxes le devoient savoir par cœur; quoique tous les termes ne s'en trouvassent pas absolument les mêmes en plusieurs Eglises.

Saint Jacques, appellé le Mineur, pour le distinguer de l'Apôtre du même nom, que l'on croit avoir été plus âgé, resta à Jérusalem, dont Pierre & ses Collègues l'avoient constitué premier Evêque. Pierre ne laissoit pas d'y résider souvent, & faisoit de-là des courses apostoliques en des régions fort éloignées. Il pénétra jusques dans le pays des Parthes, où l'on présume qu'il fit beaucoup de conversions; puisque sa première Epître portoit anciennement le nom de ces peuples, à qui elle étoit adressée aussi

bien qu'aux autres Asiatiques. Saint André alla prêcher les Scythes, & delà revint en Achaïe, c'est-à-dire, dans la Grèce, qui alors portoit généralement ce nom, & il y souffrit le martyre. Il est en grande vénération chez les Russes, qui possédent le pays des anciens Scythes. Saint Philippe, après avoir prêché dans la haute-Asie, mourut à Hiéraple en Phrygie; mais il est incertain s'il donna son sang pour la Foi; ainsi que d'autres Apôtres, qui n'en mériterent pas moins la palme du martyre, par la disposition de leur cœur, & par leurs immenses travaux. Saint Thomas porta l'Evangile dans toute l'étendue du vaste Empire des Parthes, & jusqu'aux Indes, où les Portugais ptétendent avoir découvert son corps, qu'ils ont transporté à Goa. Saint Barthélemi exerça son zèle dans la Grande-Arménie, & dans la partie occidentale de l'Inde. Il y porta l'Evangile de saint Matthieu, le plus ancien de tous, & dont il se servit, comme la pluspart des Apôtres.

L'Auteur l'avoit composé, à la prière des Fidèles de la Judée, en considération desquels il l'écrivit en Hébreu, c'est-à-dire, en une langue mêlée de Syriaque & de Caldaïque, dont on se servoit alors

en Palestine. Mais il s'en fit aussi-tôt une traduction Grecque, qui n'eut pas moins d'autorité, & se répandit beaucoup plus que l'original; ensorte que le texte Syriaque que nous avons aujourdhui, sous le nom de saint Matthieu, non plus que les autres textes Hébraïques, n'est pas l'original même, mais une traduction faite sur le Grec. Cet Apôtre Evangéliste prêcha les Ethiopiens, qu'il édifia par une abstinence extraordinaire, ne vivant que d'herbes & de graines.

Saint Simon, appellé le Cananéen, ou le Zélateur, travailla en Mésopotamie & en Perse. Saint Jude, autrement dit Thadée, porta l'Evangile dans l'Arabie & dans l'Idumée, peut-être aussi dans la Mésopotamie; mais il ne faut pas le confondre avec un autre Thadée, ou avec celui des soixante & douze Disciples, qui convertit Abgare Roi d'Edesse. C'est de l'Apôtre que nous tenons l'Epître qui fait partie des Livres saints. On ne doute pas que saint Mathias n'ait prêché en Ethiophie; sans qu'on sache aucun détail de ses travaux ni de ses succès. On n'est guère mieux instruit touchant les œuvres particulières de la plupart de ces illustres Envoyés d'un Dieu fait homme; & l'on ne peut rien avan-

cer au-delà de ce qu'en rapportent les Ecrits Evangéliques, & du peu que nous en avons dit, sans donner créance à des histoires apocryphes.

Pour les Docteurs particuliers des Gentils, Saint Paul & Saint Barnabé, le Livre des Actes écrit par Saint Luc nous en dit assez, sinon pour satisfaire une curiosité peu digne des égards d'un Ecrivain inspiré, au moins pour fournir une ample matière à l'édification & à l'instruction. Il nous apprend d'abord, qu'un Disciple doué d'un don éminent de Prophétie, & nommé Agabe, ayant prédit à Antioche qu'une horrible famine désoleroit bientôt l'Orient, puis tout l'Empire Romain dont il faisoit partie; on crut devoir prendre dans l'Eglise des mesures particulières pour le soulagement des Freres de la Judée, où les Chrétiens plus mal accueillis que par-tout ailleurs, auroient aussi beaucoup plus à souffrir. On fit donc une collecte ou quête considérable, la première dont il soit parlé depuis l'établissement du Christianisme. Il convenoit de choisir des hommes d'autorité & de confiance, pour la réception & la distribution des aumônes. On jetta les yeux sur Barnabé & Saul son Associé. Après quelques

mois de voyage ou de séjour, employés à consoler les Freres doublement affligés, & de la disette, & de la violence des persécutions, ils retournerent à leur florissante mission d'Antioche. Un jour que les différens Evêques, aggrégés selon l'usage du temps au Clergé de cette Eglise, se trouvoient rassemblés avec leurs Ministres inférieurs, pour la célébration des divins Mystères, la voix de Dieu parla au cœur, dans le même instant, à tous les grands Sujets dont cette Chrétienté étoit abondamment pourvue; entr'autres à Simon surnommé le Noir, à Lucius de Cyrène, & à Manahen frere de lait d'Hérode le Tétrarque. Séparez Saul & Barnabé, leur dit l'Esprit-Saint, pour l'œuvre à laquelle je les destine. On jeûna, on se mit en prière, on leur imposa les mains; puis on les envoya où l'Esprit de Dieu les appelloit. Saul regardé jusques-là comme le Coopérateur de Barnabé, prit désormais le premier rang, comme ayant été nommé le premier par la voix du Seigneur, qui le déclaroit ainsi le chef de la conversion des Gentils.

C'est alors, à ce qu'on prétend, qu'il fut ravi au troisième Ciel, où Dieu ne lui communiqua pas seulement les lu-

mières convenables au Docteur de toutes les nations, mais encore lui révéla ce qui passe la portée de toute intelligence créée. Pour la conservation de la vertu d'humilité, non moins nécessaire que la science aux Ministres Evangéliques ; ou comme il le dit lui-même, de peur que la sublimité de ses révélations ne lui donnât une haute opinion de sa propre personne, il fut assujetti aux tentations les plus humiliantes. Outre les fatigues de l'Apostolat, l'humble & fervent Apôtre crut devoir employer le travail des mains, les macérations, toutes les ressources de la piété & de la pénitence, afin de ne pas se pervertir en sauvant les autres.

Saul & Barnabé prirent avec eux Jean Marc, différent de Marc l'Evangeliste, mais cousin de Barnabé, & fils de cette veuve pieuse chez qui Saint Pierre s'étoit réfugié au sortir de sa prison. Tous trois ensemble allerent en droiture à Séleucie de Syrie, ainsi appellée, pour la distinguer d'une autre Ville de ce nom, située plus avant dans le continent de la grande Asie. Celle de Syrie avoit un port sur la Méditerranée, où ces Ouvriers Apostoliques, qui ne jugerent pas encore à propos de s'y arrêter,

s'embarquerent pour l'île de Chypre. Arrivés à Salamine, place considérable de l'île, ils commencerent par annoncer l'Evangile à la Synagogue, & telle fut la conduite uniforme de l'Apôtre, dans ses diverses missions. Il présentoit d'abord la lumière du salut aux Enfans égarés de la Maison d'Israël; & ceux-ci se montrant indociles, il cherchoit sa consolation, avec la gloire du Seigneur, dans la simplicité des étrangers. Les deux Prédicateurs, suivant cette méthode, parcoururent toute l'étendue de la Chypre, & vinrent enfin à Paphos, capitale du pays, où résidoit le Proconsul Romain, Sergius-Paulus.

Leur réputation les y avoit dévancés. Le Proconsul souhaita de les entendre, par un désir sincère de connoître la vérité, plutôt que par la curiosité de voir les merveilles qu'on racontoit d'eux. C'étoit un homme sage que cet illustre Romain, juste estimateur de la vertu; plein de mœurs & de doctrine: mais il avoit avec lui un Magicien ou Charlatan, nommé, tantôt Barjésu, tantôt Elymas, qui faisoit le Prophète, & se montroit d'autant plus opposé au progrès de l'Evangile, qu'il étoit Juif d'origine. Il ne manqua point de se trouver à l'entrevue

du Proconsul & des Apôtres, & il fit tous ses efforts pour empêcher le Romain d'embrasser la foi. Mais le Seigneur ayant frappé l'Imposteur d'un aveuglement subit, le Proconsul se convertit solidement. Depuis cet événement, Saul prit toujours le nom de Paul, peut-être, comme l'avancent quelques Ecrivains, en mémoire du triomphe de la grace dans une conversion de cet éclat; ou comme d'autres le conjecturent plus simplement & plus vraisemblablement, parce que l'Apôtre des Nations ayant principalement à travailler dans l'Em Romain, il latinisa son nom, pour procurer un accès plus facile.

Il s'embarqua peu après à Paphos même, ayant toujours en sa compagnie le jeune Marc, avec Barnabé: & ils arriverent à Derbe en Pamphilie, où il paroît qu'il n'y avoit point de Synagogue pour les Juifs, & où les Missionnaires ne firent que passer. Avant de pénétrer plus avant dans les terres, ils renvoyerent à Jérusalem, auprès de sa mere, le jeune Marc, qui se trouvoit, ou se croyoit trop foible, pour suivre les Apôtres. Barnabé son parent eût été bien aise de le retenir: Paul au contraire, en lui facilitant la retraite, parut le soupçonner

d'une puſillanimité, ou d'une inconſtance peu convenable à ſes coöpérateurs. Il n'en pourſuivit pas moins ſon entrepriſe avec Barnabé; & ils arriverent à Antioche de Piſidie, ville conſidérable, quoiqu'inférieure à la capitale de Syrie. Là il y avoit une Synagogue, & beaucoup de Juifs. Le jour du Sabbat, les deux Apôtres ſe rendirent à l'aſſemblée, où il ſe trouvoit d'ordinaire, avec les Iſraélites, un bon nombre de Gentils qui adoroient le vrai Dieu. Il ne s'agiſſoit pas de ſacrifices, ni d'autres cérémonies ſolemnelles du culte Moſaïque, dans ces Temples improprement dits, bâtis hors de Jéruſalem : on y prioit ſeulement en commun, & l'on y expliquoit la Loi & les Prophètes. Quand il s'y rencontroit par hazard quelque frere venu d'ailleurs, en réputation d'habileté dans la ſcience de la Religion, les Docteurs du lieu lui déféroient la parole, & on le prioit de dire quelques mots d'édification. Ainſi Paul paſſant pour éloquent, les Chefs de la Synagogue d'Antioche de Piſidie l'inviterent à parler.

L'Apôtre n'eut garde de manquer une ſi belle occaſion d'annoncer Jéſus-Chriſt. Il ſe leva auſſi-tot, & impoſant ſilence de la main; Enfans d'Iſraël, dit-il, &

vous tous qui craignez le Seigneur, de quelque Nation que vous soyez ; puisque vous m'engagez à parler, écoutez-moi avec l'attention que mérite la nature des choses que j'ai à vous dire. Le Dieu qui a choisie nos peres, tandis qu'ils étoient esclaves en Egypte, & qui en a fait une Nation privilégiée, par une longue suite de prodiges, a sur-tout honoré le sang de David, en promettant qu'il en formeroit le Sauveur de son peuple. Or cette grande promesse, confirmée par tant de Prophéties, vient enfin de s'accomplir dans la Personne de Jesus de Nazareth. Jean que l'excellence de ses vertus a fait prendre pour le Messie, lui a rendu le témoignage le plus formel & le plus honorable, en déclarant qu'il ne se jugeoit pas digne de délier les courroies de sa chaussure. C'est à vous aujourd'hui, mes Freres, vous dignes enfans d'Abraham, qui en avez hérité la crainte du Seigneur, & vous tous adorateurs du vrai Dieu, de quelque sang que vous soyez ; c'est à vous que la parole du Salut est justement portée ; car les habitans de Jérusalem, séduits par leurs Chefs, ont méconnu le Rédempteur que nous vous annonçons. Mais envain l'ont-ils mis à mort. Le

Tout-Puissant, comme il l'avoit prédit, n'a pas souffert que la chair sacrée de son Christ éprouvât la corruption du tombeau. Il l'a ressuscité rayonnant de gloire, le troisième jour après sa mort. Vous n'êtes pas coupables, jusqu'à ce moment où la vérité n'avoit pas encore lui pour vous. Mais tremblez désormais, si vous y fermiez les yeux; tremblez d'attirer sur vous la malédiction annoncée par les Prophètes, contre quiconque méconnoîtroit la grande œuvre du Seigneur, dont ils ont fixé l'accomplissement à vos jours.

Le discours fini, tous les auditeurs se retirerent en silence, avec l'air de la plus profonde réflexion. Des pensées bien différentes occupoient les esprits. On étoit généralement frappé de la justesse avec laquelle l'Apôtre avoit marqué, beaucoup plus au long que nous ne pouvons le rapporter, la conformité des divins Oracles touchant le Messie, avec la mort & la résurrection de Jesus. Les ames droites en étoient au comble de la joie: mais prévenus en tout lieu de l'idée d'un Messie qui devoit rétablir la puissance temporelle de sa nation, & plus obstinés encore à ne point reconnoître celui que les Princes du peuple & de la

nation avoient ignominieusement proscrit, le grand nombre des Juifs d'Antioche frémissoient entr'eux de dépit, d'entendre annoncer avec tant de succès un Rédempteur crucifié. Si comme les ames bien disposées, ils prierent Paul de reprendre le même sujet pour l'instruction du Sabbat suivant, ce ne fut que dans l'espérance d'être mieux préparés à le contredire, & d'arrêter par toutes les voies les effets de son éloquence. Toutefois un nombre assez considérable de pieux Israélites, & de Gentils craignans Dieu, s'attacherent dès ce moment aux Apôtres.

Le jour convenu pour les entendre de nouveau, on vit se rassembler presque toutes les personnes de la ville, où il paroît que la connoissance du Dieu créateur de toute chose étoit fort répandue, jusques parmi les citoyens les plus distingués. Les Docteurs de cette Synagogue opposerent d'abord leurs vains raisonnemens, & bientôt en laisserent eux-mêmes sentir la foiblesse, par l'indécence avec laquelle ils s'emporterent aux injures & aux blasphêmes. Alors Paul & Barnabé leurs dirent tous deux ensemble: » Il convenoit que vous fussiez les pre» miers à qui l'on annonçat la parole

» du salut. Mais puisque vous la rejettez » avec mépris, nous l'adresserons aux » nations, suivant le précepte du Sei- » gneur». Ce peu de mots disposa encore plus favorablement les Gentils, dont les conversions se multiplierent tellement, que ce bon levain répandit sa vertu hors même de la ville, & fort au loin dans les terres. Mais les Juifs userent de tout leur crédit, & sur-tout employerent un grand nombre de femmes de marque qui se piquoient de dévotion, afin de chasser les Prédicateurs de l'Evangile. Ceux-ci secouerent la poussière de leurs pieds contre les endurcis, selon la pratique que leurs Collègues tenoient du Sauveur, & ils se retirerent à Icône.

Là, comme à Antioche, ils entrerent dans la Synagogue; & oubliant ce que la prédication de la vérité venoit de leur coûter, ils la publierent avec un nouveau courage. Dieu bénit ce généreux zèle; & une multitude de Juifs, aussi bien que de Gentils, se soumit au joug de la foi. Les Circoncis & les Incirconcis fréquentoient presque également les Synagogues d'Icône, & de toutes ces provinces; la Providence préparant les voies à l'Evangile, par le moyen des Israélites qui étendoient de toute part la con-

connoiſſance d'un ſeul Dieu parmi les Grecs & les Romains, rebutés enfin des abſurdités de l'Idolâtrie & du Polythéiſme. Toutefois ceux des Juifs qui furent incrèdules, ſouleverent les citoyens d'Icône contre les Ouvriers Evangéliques, qui ne laiſſerent pas d'y demeurer ſept à huit mois. Les grands miracles que le Seigneur daignoit opérer par leurs mains, contrebalançoient puiſſamment les efforts de leurs ennemis; & leur perſévérance fut recompenſée par des ſuccès ſignalés. Paul fit entr'autres une converſion d'un grand éclat, dans la perſonne d'une illuſtre vierge, nommée Thècle. Déjà elle étoit promiſe en mariage à l'un des premiers du pays. Elle renonça généreuſement à cette alliance, & préféra à tous les avantages qu'on lui promettoit l'humble & ſainte Virginité dont elle venoit de connoître le prix. Son époux futur tourna tout ſon amour en fureur, & lui procura la gloire d'obtenir, la première de ſon ſexe, le triomphe du martyre. A la fin la ville d'Icône ſe diviſa en deux partis, l'un pour les Juifs, l'autre pour les Apôtres, qui voyant le moment des derniers excès où les Infidèles alloient ſe porter, leur en voulurent épargner le crime, & s'avancerent da-

vantage dans la Province de Lycaonie.

Ils prêcherent à Listre, à Derbe, & dans tous les lieux circonvoisins. A Listre, Paul remarqua tout en prêchant un boiteux de naissance, qui écoutoit avec cette foi que Dieu se plait à recompenser, par les faveurs les plus merveilleuses. Le Prédicateur adressa la parole à l'infirme, & lui dit de se lever. Il se leva & marcha. A ce spectacle, la multitude s'écria, » que des Dieux revêtus de la » figure humaine, étoient descendus des » cieux au milieu des hommes. » Ils croyoient voir, suivant les rêveries de l'ancienne Mythologie, une nouvelle métamorphose de leurs Divinités; & donnant le nom de Jupiter à Barnabé, plus âgé que Paul & d'une taille plus avantageuse, ils prenoient celui-ci, à cause de son éloquence, pour Mercure l'interprête des Dieux. Cette folle imagination prit en un moment dans tous les esprits; de sorte que le Prêtre de Jupiter courant à son Temple, avec des troupes de peuple, en ramena des taureaux couronnés de fleurs, qu'il se mit en devoir de leur immoler. Mais ces fidèles dispensateurs du pouvoir d'enhaut témoignerent leur horreur, par les démonstrations les plus expressives. » Que faites-

» vous, peuples aveugles, s'écrierent-» ils? Nous ne sommes que des mor-» tels tout semblables à vous, qui pré-» tendons vous marquer, par des œuvres » dont le Dieu suprême est l'unique au-» teur, la nécessité de renoncer à ces » sacrifices impies, & de vous convertir » à ce Dieu très-grand & très-bon, qui » seul a fait le ciel & la terre, avec tout » ce qu'ils contiennent ». Ainsi empêcherent-ils, non sans peine, qu'on ne leur sacrifiât.

Les Sacrificateurs n'avoient pas même cédé tout-à-fait, & ils délibéroient encore, quand d'Antioche & d'Icône il survint quelques députés des Synagogues, toujours plus jalouses de ce qu'elles apprenoient. Ils déclamerent sans nulle pudeur contre le Sauveur & ses Apôtres, les donnerent pour les ministres des démons malfaisans, attribuerent leurs miracles à la magie, & s'armant aussi-tôt de cailloux, ils maltraiterent Paul, jusqu'à le laisser pour mort; après quoi ils le jetterent hors de la ville. Mais il étoit moins dangereusement blessé qu'on ne pensoit. Ses Disciples s'étant rassemblés autour de lui, il se releva, rentra dans la ville, & se trouva dès le lendemain en état de partir pour Derbe, ainsi que

Barnabé, où ils évangéliserent avec autant d'assurance que si leur zèle ne leur eut attiré que de bons traitemens.

Après des succès abondans, qui fournirent un nouvel aiguillon à leur courage, ils n'hésiterent point à reparoître dans Listre même, puis à Icône & à Antioche, afin de confirmer par-tout les nouveaux Disciples dans la foi, & d'ordonner des Prêtres, pour cultiver, sous la dépendance des premiers Pasteurs, le champ que l'on confioit à leurs soins immédiats. Ils traverserent ensuite la province de Pisidie, revinrent en Pamphilie, & ayant pour lors exercé leur zele à Perge, où ils n'avoient fait que passer en commençant leur expédition apostolique, ils se rendirent à Attalie, port de mer dans la même Province. Là ils s'embarquerent pour la grande Antioche, capitale de l'Orient, d'où ils étoient partis en premier lieu.

Ils en rassemblerent aussi-tôt les fidèles, leur firent le récit de ce que Dieu venoit d'opérer par leurs mains, & leur peignirent vivement l'empressement des Gentils vers la porte du Royaume de Dieu, ouverte enfin à tous les enfans d'Adam. Quoiqu'ils ayent alors recueilli dans cette grande ville des fruits abon-

dans de ſalut, on ne ſe perſuade pas que cette Egliſe les ait ſeule occupés, durant le cours de pluſieurs années qui s'écoulerent depuis leur retour en Syrie juſqu'au Concile de Jéruſalem. Il y a toute apparence que ce fut dans cet intervalle que Paul, non-ſeulement prêcha par toute la Judée, mais qu'il acheva de porter l'Evangile depuis Jéruſalem juſqu'à l'Illyrie & aux Provinces d'alentour, comme ſon Epître aux Romains prouve inconteſtablement qu'il l'a fait.

Il ſe trouva à Antioche, auſſi bien que Barnabé, quand il s'éleva qu'elque diſſenſion entre les Diſciples, au ſujet de la circonciſion & des autres obſervances légales. La diſpute commença même dans la capitale de la Judée, où Paul avoit antérieurement conduit un de ſes élèves, nommé Tite, Gentil de naiſſance. Un grand nombre de Juifs convertis, mais toujours fort attachés aux pratiques de la Loi, exigeoient du Proſélyte qu'il ſe fît circoncire. Comme ils prétendoient faire un devoir indiſpenſable de ce qui n'étoit que toléré, le Docteur des Nations & le Protecteur de leur liberté, ne voulut jamais entendre cette onéreuſe complaiſance; d'autant mieux qu'il la regardoit comme une injure faite

à la grace de Jesus-Christ, de la part de ces Chrétiens mal dépouillés de l'orgueil Judaïque, pleins d'une vaine confiance dans les œuvres de la Loi & dans leurs propres efforts. Tite ne fut donc pas circoncis, & l'Apôtre tint ferme pour les Chrétiens de la Gentilité. C'est ce Disciple chéri qu'il mena dans plusieurs de ses missions, prenant plaisir à l'instruire de vive voix, ou par lettre quand ils étoient séparés, & qu'enfin il institua Evêque de Crête; sans qu'on sache l'époque précise de son épiscopat, ni même quand cette isle reçut la semence évangelique.

Mais il est certain que le faux zèle des Chrétiens Judaïsans pénétra jusqu'à l'Eglise d'Antioche, avant le Concile de Jérusalem. Il n'est pas moins constant que le Prince des Apôtres, appellé indifféremment Pierre ou Céphas, se trouvoit alors en Orient, après être sorti de Rome: départ dont on ignore la vraie cause; car celle qu'on voudroit tirer du bannissement des Juifs par l'Empereur Claude, se trouve fort incertaine, & les Chronologistes varient extrêmement sur sa date. Quoi qu'il en soit des autres circonstances, Pierre ou Céphas se trouvoit en Syrie l'année du Concile Apostolique; & suivant l'opinion de Saint Au-

guſtin, ce fut avant ce Concile qu'il eut à Antioche, avec l'Apôtre des Gentils, la diſpute que quelques critiques s'efforcent aſſez inutilement de faire attribuer à un autre Céphas. Entre les différentes manières dont on la préſente, voici la verſion du grand Evêque d'Hyppône.

Depuis la vocation de Corneille, Pierre ſavoit parfaitement qu'il ne falloit plus mettre de diſtinction entre les Fidèles de la Circoncition & les Incirconcis. Auſſi ne faiſoit-il plus aucune difficulté d'avoir commerce avec les Gentils, ni même de manger avec eux. Mais quelques freres de Jéruſalem étant venus à Antioche, il craignit de formaliſer des gens pleins de préventions, & accoutumés à voir garder toutes les obſervances de la Loi. Alors il évita les Gentils, & témoigna ſurtout de la répugnance à manger avec eux. Ceux-ci furent extrêmement choqués de cette conduite, dont bientôt ils s'apperçurent qu'on uſoit de tous côtés à leur égard. Non ſeulement la foule des Juifs convertis ſuivirent un exemple de ſi grand poids, & ſi conforme d'ailleurs à leur diſpoſition habituelle; mais Barnabé, ce compagnon affidé de Paul, & ſon aſſocié à l'Apoſtolat des Na-

tions, usa de la même dissimulation & des mêmes froideurs. Tant de motifs firent la plus vive impression sur le cœur de Paul, si tendre pour ses chers Gentils; & allant du premier pas à la source du mal, il résista en face à Céphas: c'est-à-dire qu'il usa librement du droit de remontrance qu'ont tous les Evêques à l'égard même du premier d'entr'eux, quand la faute ou l'inadvertance intéresse le Corps de l'Eglise, & que le silence augmenteroit le scandale. » Si vous qui êtes Juif, lui dit-il publiquement, avez eu jusqu'ici assez » de condescendance, pour vivre comme les Gentils, & non comme les » Juifs, comment n'appercevez-vous » pas, que démentant cette première » conduite, vous faites à toutes les Nations une obligation du judaïsme »? Le Prince des Apôtres reçut l'avis de son inférieur, avec la plus édifiante modestie, reconnut le danger d'un ménagement abusif, & conforma plus soigneusement ses œuvres à la liberté de l'Evangile, ainsi qu'à sa propre façon de penser.

Mais entre les Disciples venus de Judée il y en eut plusieurs, qui de concert avec l'hérésiarque Cérinthe, demeurerent

indociles. Le Prince des Apôtres étoit reparti pour Jérusalem, quand l'obstination montant à son comble, & la dispute s'échauffant de plus en plus, nonobstant la sage conduite de Pierre, & le zèle de Paul qu'on accusoit de partialité en faveur des Gentils, on ne vit plus d'autres moyens de la terminer, qu'en obtenant une décision solemnelle du Collège Apostolique, présidé par son Chef. Il fut donc résolu que Paul, & Barnabé bien revenu de sa foiblesse, iroient à Jérusalem, avec quelques personnes du parti contraire, pour consulter le Saint-Esprit, qui selon la promesse du Sauveur devoit s'expliquer en pareil cas, par l'organe des premiers Pasteurs.

Alors, c'est-à-dire l'an 51, se tint le plus ancien des Conciles, & qui leur servit à tous de modèle. Le Vicaire de Jesus-Christ convoqua l'assemblée, invitant tout ce qui pouvoit s'y trouver de ses collègues dans l'Apostolat, & des principaux Pasteurs, ou des Evêques, avec les Prêtres & les Anciens, qui avoient le plus de part au Gouvernement Hiérarchique : non que ceux-ci eussent par état voix décisive, ou droit de jugement; prérogative annexée par son divin Auteur à la plénitude du Sacerdoce,

dans le caractère des Apôtres; mais parce qu'on vouloit entendre tout ce qu'ils avoient appris des Apôtres absens, ou de Jésus-Christ même. On s'informa de la tradition, on délibéra mûrement, chacun eut une entière liberté de s'expliquer jusqu'à la décision: après quoi il ne s'agit plus que de soumission, & de procéder à l'exécution. Pierre, premier Pape, est à la tête du Concile, propose la question, & dit son avis avant tous les autres, en leur rappellant comment le Seigneur, depuis la publication de l'Evangile dans la Judée, lui avoit enjoint d'instruire aussi les Gentils, dans la personne de Corneille; d'où il conclut que ce seroit tenter Dieu, de leur imposer un joug, qui maintenu par un reste de respect, ou de condescendance, n'étoit plus nécessaire en soi pour le salut, par rapport aux Juifs mêmes. Paul & Barnabé appuyerent ce sentiment, en racontant les succès dont le Seigneur les avoit comblés, eux qui l'avoient constamment réduit en pratique, dans les fonctions de leur ministère auprès des Gentils. Jacques, Evêque de Jérusalem, c'est-à-dire d'une Eglise toute composée des Fidèles de la Circoncision, dont un bon nombre sortoit de la secte des Pha-

risiens, & soutenoit fortement qu'il falloit tout soumettre à la Loi de Moïse; cet Apôtre n'en fut pas moins zélé pour la liberté des Nations, & ce qui est à remarquer, il ne souscrit pas simplement à l'avis de Pierre, mais il dit formellement, que telle étoit aussi sa décision & son jugement, dont il fit sentir la conformité avec les Livres Saints. Tout le Concile marqua la même façon de penser; & on ne s'occupa plus qu'à la notifier à l'Eglise, où la difficulté avoit pris naissance.

On choisit à cet effet, Jude surnommé Barsabas, & Silas qu'on joignit à Paul & à Barnabé, afin de prévenir toute ombre de défiance, à l'égard de ces deux derniers qui avoient été les promoteurs du décret. Il étoit conçu en ces termes, qui en marquent l'infaillibilité toute divine: » Il a semblé bon au Saint-» Esprit & à nous, de ne vous astreindre » qu'à ces observances que nous conti-» nuons à juger nécessaires, c'est-à-dire » de ne vous interdire que les viandes » immolées aux Idoles, le sang, la chair » des animaux étouffés & la fornication »: Quoique la Loi Naturelle interdise ce dernier article, la corruption du paganisme l'avoit tellement couvert de nuages,

qu'on crût devoir en renouveller la défense d'une manière formelle & positive. C'est ainsi que l'Eglise applique les lumières de la révélation surnaturelle, à beaucoup d'autres points de la loi gravée dans nos ames par la main de la Nature, mais presque effacés par le déréglement des passions. L'Eglise d'Antioche reçut les lettres Apostoliques avec le respect qui leur étoit dû; & au différend qui avoit si fort allarmé les consciences, succéda la concorde & la paix la plus consolante.

Tel est l'ordre des faits que fait Saint Augustin, dans ce qui concerne la dispute fameuse de Paul & de Céphas. Mais quand on la placeroit après le Concile Apostolique, qu'en pourroit-on conclure contre le Vicaire de J. C.? Si Céphas fut en effet Simon-Pierre, comme on n'en peut guère douter, il édifia beaucoup plus l'Eglise par son humilité exemplaire, que sa complaisance pour les Chrétiens Judaïsans, n'avoit pu la scandaliser. Il ne s'agissoit pas d'opinion, ou de doctrine, ni par conséquent d'erreur: mais uniquement d'un point de conduite; en quoi certainement jamais Pontife ne s'est cru irrépréhensible, puisqu'ils ne se sont jamais crus impeccables. La faute même

de Pierre en cette conjoncture, ou ce que Paul reprenoit en lui, n'étoit qu'une faute très-improprement dite. Il n'étoit queſtion que du fait, non de l'intention que Dieu ſeul connoît, & dont on ne ſauroit préſumer que la charité d'un Apôtre voulût juger. Dans le fait même, il eſt encore deux choſes à diſtinguer, le corps ou l'objet de l'action, & l'effet que l'action produiſoit. Quant à l'action, on ne la ſauroit dire condamnable en ſoi, puiſqu'elle avoit pour objet des obſervances légales qui n'étoient pas encore défendues, qu'il étoit même à propos de pratiquer en certaines rencontres, & que l'Apôtre des Nations partiqua lui-même en pluſieurs occaſions. Cet Apôtre n'a donc pu trouver Céphas condamnable, qu'en ce que celui-ci donnoit lieu, contre ſon intention, à de fâcheux inconvéniens; c'eſt-à-dire, que l'exemple de Céphas pouvoit obliger les Gentils à judaïſer, & que Paul tout conſacré à leur ſervice, & connoiſſant mieux leurs diſpoſitions que le Prince des Apôtres, occupé de la ſollicitude de toutes les Egliſes; il eut, & le courage de l'avertir dans le moment critique, & la conſolation de voir la vertu de Pierre faire diſparoître auſſi-tôt le danger. Il en eſt

du fait de Céphas, comme de la plûpart de ces points de dispute, infiniment moins importans que le génie contentieux des Ecrivains de parti, ne s'efforce, de le persuader.

Après que la tranquillité fut parfaitement rétablie parmi les Fidèles d'Antioche, les Députés du Concile, Jude & Silas proposèrent de s'en retourner vers les Peres de Jérusalem, qui les avoient envoyés. Mais ces deux Anges de paix s'étoient acquis l'estime & l'affection de tout le monde, durant le cours de leur commission. Comme ils étoient Prophètes, c'est-à-dire honorés du caractère Episcopal, selon l'interprétation la plus plausible de ces expressions de l'Ecriture, l'éminence de leur dignité n'avoit servi qu'à donner plus de relief à leur habileté & à leur modestie. Lorsqu'il fut question de partir, on leur témoigna tant de regret de les perdre, qu'ils se partagerent, sans qu'on en sache d'autres raisons. Jude s'en alla seul rendre compte de la députation, & Silas resta parmi les Fidèles de Syrie. C'est ainsi que la Providence disposoit celui-ci, sans qu'il le sût, à devenir le plus fidèle compagnon des travaux de Paul.

Brûlé d'un zèle à qui le repos paroif-

ſoit un état plus violent que l'excès même du travail, cet Apôtre eut à peine accordé quelques jours à ſes proſélytes, qu'il propoſa à Barnabé, ſon coopérateur ordinaire, d'aller viſiter les Egliſes qu'ils avoient établies enſemble, pour voir ſi la ſemence du ſalut y avoit fructifié, ou ſi elles ne ſe trouvoient pas en butte à quelques-uns de ces ennemis, que les premiers Paſteurs peuvent ſeuls écarter. Barnabé fut auſſi-tôt prêt à le ſuivre; & propoſa de ſon côté, de mener avec eux Jean Marc, le même qui les avoit quittés en Pamphilie. Paul repréſenta ce qui étoit arrivé, que ce jeune homme n'ayant pu ſoutenir une première fois les travaux Evangéliques, ou ne l'ayant pas voulu, il ne convenoit pas de mettre ſitôt ſa délicateſſe à l'épreuve. La proximité du ſang affectoit autrement Barnabé. Paul réſiſta, dans une rencontre où il croyoit voir l'honneur du miniſtère intéreſſé, & ils ſe ſéparerent; Dieu ne voulant pas ſeulement nous fournir des exemples de modération, dans la diverſité d'avis qui peut ſe trouver entre les plus grands Saints: mais voilant ſous ces apparences les deſſeins de ſa miſéricorde ſur les Peuples divers que les deux Apôtres ſéparés devoient convertir en

plus grand nombre. Barnabé retourna dans l'isle de Chypre, avec Jean Marc. Paul prit Silas, parcourut la Syrie, la Cilicie, & poussa jusqu'en Lycaonie.

A Listre, il fit l'heureuse découverte d'un Disciple, nommé Timothée, fils d'une Juive déjà Chrétienne, & d'un Gentil qui adoroit le vrai Dieu, s'il n'avoit pas déjà embrassé le Christianisme. Le jeune homme avoit en sa faveur le témoignage de tous les Freres de Listre & d'Icône. Le Docteur des Nations l'engagea à sa suite; mais il ne fit aucune difficulté de le circoncire, à cause des Juifs du pays, qui tous le connoissoient pour fils d'un Gentil, aussi bien que d'une Juive, & qui sans la circoncision l'eussent regardé comme ennemi de la Loi. Ils traverserent ensemble la Province d'Asie, sans s'y arrêter, suivant le mouvement de l'Esprit-Saint, qui appelloit l'Apôtre en Macédoine.

On croit qu'en cette course Paul commença à s'attacher Luc son parent, qui, à cette époque, commence à paroître dans l'Histoire des Actes des Apôtres, dont il est l'Auteur. C'étoit un Médecin d'Antioche, homme d'esprit & de lettres, versé même dans l'art d'écrire, & qui s'exprimoit bien plus purement

en Grec que les autres Ecrivains Apostoliques. Dès qu'il se fut mis une fois à la suite de l'Apôtre des Nations ; ni les fatigues, ni les périls, ni les exemples de légéreté de plusieurs autres Disciples, rien ne put ébranler sa constance. Il fut à Paul, ce que Marc fut à Pierre. Comme Marc, il composa son Evangile, de ce qu'il avoit appris de son Maitre ; & le recueil fut trouvé si exact, que l'Apôtre instruit par le Seigneur glorifié, adopta cet ouvrage. Tel est le sens des passages de ses Epitres, où il renvoye ses lecteurs à son Evangile.

Paul s'embarqua pour la Macédoine, à Troade, ville de l'Asie-Mineure, bâtie près des ruines de l'ancienne Troye, & appellée aussi Alexandrie & Antigonie. Un Macédonien lui ayant apparu dans une vision nocturne, en l'invitant au nom de sa patrie, il s'avança promptement jusqu'à Philippes, Colonie Romaine dans la Province de Macédoine. Les Juifs n'avoient point de Synagogue en cette place ; mais seulement un lieu d'oraison hors de la Ville ; comme dans les autres endroits où ils n'étoient que tolérés. Dès le premier jour du Sabbat, l'Apôtre y convertit une Marchande de Pourpre, qu'on appelloit communément

la Lydienne, du lieu de sa demeure ordinaire, qui étoit la ville de Thyatire en Lydie. Elle adoroit déjà le vrai Dieu, & s'étoit rendue à l'oratoire avec les femmes Juives. Elle fut bientôt disposée pour le Baptême, qu'elle reçut avec toute sa maison; après quoi elle demanda, comme une faveur, de loger son pere en Jésus-Christ.

Un autre jour du Sabbat, comme ils alloient tous ensemble au lieu de prière, ils se virent suivis par une fille possédée d'un démon familier, & qui par la divination, procuroit un gain considérable à une troupe d'imposteurs, au service de qui elle s'étoit mise. Elle envisagea d'un air d'admiration les Ministres Evangéliques, & se mit à crier: Ces hommes sont les Ministres du Dieu suprême, & nous montrent la voie du Salut. Durant plusieurs jours consécutifs, ces éloges recommençoient à chaque rencontre, & ne paroissoient pas devoir sitôt finir. Mais Paul méprisant le témoignage aussi-bien que le dépit de l'Esprit de mensonge; je te le commande, lui dit-il, au nom du Christ que je prêche, sors à l'instant du corps de cette malheureuse; & il en sortit. Les Maîtres de la fille, irrités de voir ainsi leur gain disparoître,

ſouleverent le Peuple & les Magiſtrats. Dans le premier emportement, Paul & Silas furent déchirés de verges, & jettés en priſon. Sur le milieu de la nuit, un violent tremblement de terre ébranla l'édifice juſques dans ſes fondemens. Les chaînes ſe briſent, les portes s'ouvrent, le Geolier s'éveille; & croyant tout perdu, tire l'épée pour ſe percer. L'Apôtre oublie ſon propre intérêt, & s'écrie: Nous voici tous ſans exception: pourquoi attenter à votre vie? Le Geolier raſſuré fait apporter de la lumière; & ſaiſi d'un tranſport bien différent du premier, à la vue de ſes bienfaiteurs, il ſe jette reſpectueuſement aux genoux de Paul & de Silas. Il les conduit enſuite à ſon logis, & leur demande avec autant de foi que de reconnoiſſance, ce qu'il faut faire pour être ſauvé. On juge qu'il croyoit déjà au vrai Dieu, ainſi que la Marchande Lydienne, puiſqu'il ne tarda pas davantage à être baptiſé avec tous ſes proches.

Cependant la nuit & le ſommeil avoient calmé les eſprits ſéditieux des Philippiens. Dès la pointe du jour, on envoya l'ordre d'élargir les deux priſonniers. L'Apôtre dit avec une noble fermeté: En eſt-on quitte pour renvoyer

un Citoyen Romain, qu'on a mis ſans forme de Juſtice en l'état où nous ſommes? Il jouiſſoit effectivement du rang & des droits de Citoyen, ainſi que tous les habitans de Tarſe, ſes compatriotes, en récompenſe de l'affection que cette place importante avoit marquée aux deux Céſars, Jules & Auguſte, dans les guerres civiles. Croyaut donc qu'il importoit aux Miniſtres Evangéliques d'obtenir la réparation d'une injure flétriſſante, il exigea que les Magiſtrats vinſſent en perſonne, pour réhabiliter en quelque ſorte leur miniſtère avili, en leur rendant la liberté avec honneur. Au nom révéré de Citoyen Romain, tous les gens en place tremblerent que la plainte ne parvint juſqu'au Sénat; d'autant mieux que Rome vouloit qu'en toute cauſe il y eût des délits réels & bien avérés, avant de procéder au châtiment. Ainſi les Magiſtrats de Philippes n'étant point en règle, ſe ſoumirent à faire la démarche qu'on exigeoit, & vinrent modeſtement prier les priſonniers d'accepter la liberté, & d'oublier le paſſé, en le rejettant ſur l'émotion populaire, dont on avoit peut-être un peu trop appréhendé les ſuites. Ils les ſupplierent en même temps de s'éloigner de leur

Ville, le plutôt qu'ils pourroient, de peur que la populace, difficile à contenir, n'excitât quelque trouble nouveau. Paul & ſes Compagnons, ſans rien perdre de leur aſſurance, & ſans ſe preſſer, pour ne pas donner à leur départ un air de banniſſement; allerent revoir la fidelle Lydienne, leur hôteſſe, encourageront les freres; puis par la route d'Amphipolis & d'Apollonie, ſe rendirent à la Capitale de toute la Province de Macédoine, c'eſt-à-dire à Theſſalonique.

Là il y avoit Synagogue. Paul y entra d'abord ſelon la coutume. Quelques Iſraélites ſe convertirent avec un bien plus grand nombre de Gentils, qui à leur exemple adoroient le vrai Dieu. Les Juifs endurcis ne furent pas tranquilles ſpectateurs de ce ſuccès, par leurs cabales, ils contraignirent l'Apôtre de ſe retirer à Bérée. Ils le pourſuivirent juſqu'en cette ſeconde Ville; & comme ils lui en vouloient perſonnellement, il ſe contenta de partir ſeul pour Athènes, laiſſant ordre à Silas & à Timothée, de l'y venir joindre plus à loiſir.

Cette Ville autrefois ſi puiſſante, & la première de la Grèce, ne conſervoit de ſon antique ſplendeur que la culture de certains arts libéraux, avec la démangeaiſon

de discourir. C'étoit sur-tout en fait de matières philosophiques & d'opinions extraordinaires, le centre de la curiosité & du raffinement. Les naturels du pays & leurs hôtes, pour le moins aussi nombreux que les citoyens, ne connoissoient d'autre occupation, que de débiter ou d'entendre quelque chose de nouveau. On se figure aisément, quel obstacle mettoit aux vues de l'Apôtre, tant cette frivolité, que l'excès où elle portoit les observances, comme les spéculations idolatriques. Il chercha néanmoins à tirer parti de ces dispositions. Déjà il étoit entré en dispute avec les deux sectes dominantes, les Stoïciens & les Epicuriens, qui frappés du nouvel ordre de connoissance qu'il leur présentoit, telles que l'Incarnation du Verbe Eternel, & la résurrection de nos corps, le conduisirent à l'Aréopage, lieu ordinaire des assemblées les plus importantes & les plus nombreuses, pour y entendre une plus ample explication de cette Doctrine étonnante.

L'Apôtre se tenant debout devant le tribunal, qu'on regardoit comme l'oracle de toute la Grèce; Athéniens, leur dit-il, je remarque par-tout ce qui me frappe les yeux, depuis que je suis dans votre

ville, que vous vous diſtinguez principalement entre les autres Peuples, par votre goût pour tout genre de culte. Obſervant en paſſant les différens objets de vos hommages religieux, j'ai lu cette inſcription ſur un autel : *Au Dieu inconnu.* Or, ce que vous adorez ſans le connoître, c'eſt ce que je vous annonce, ſavoir le Créateur du Ciel, de la Terre, & de tout ce qu'ils contiennent, lequel étant maître de ce vaſte Univers, y étale de toute part les marques de ſa grandeur, ſans ſe renfermer dans les temples faits de mains d'hommes. Il n'exige pas nos adorations, ni nos ſervices pour le beſoin qu'il en a; puiſqu'il donne au contraire la vie & le mouvement à tout ce qui reſpire. Il a créé le genre-humain, en le faiſant ſortir tout entier d'un ſeul homme, qu'il avoit formé de ſa propre main; & il a diſtribué les familles & les nations ſur la ſurface de la terre, afin que par la contemplation de ſes œuvres, elles appriſſent à le connoître, & à ſe rapprocher de lui. Ce n'eſt pas qu'il le faille chercher bien loin: c'eſt dans ſon ſein même, c'eſt dans ſon immenſité incompréhenſible que ſe trouvent tous les êtres, & que nous agiſſons, que nous vivons, que nous exiſtons, ſelon ces

paroles qu'on lit dans vos Poëtes : Nous ſommes auſſi de ſa race. Etant donc l'ouvrage & les enfans de Dieu, nous nous écarterions étrangement des principes de la raiſon qu'il nous a communiquée, & nous dégénérerions indignement de la nobleſſe de notre origine, ſi proſtituant nos hommages à des figures de pierre & de métal, nous confondions la Divinité avec les ouvrages des mortels. Auſſi le Tout-Puiſſant ne pouvant plus ſouffrir ces erreurs monſtrueuſes, ni l'affreuſe corruption où elles ne ceſſent d'entraîner les hommes, il leur annonce maintenant qu'ils aient à prévenir le jour fatal où il nous jugera avec une ſévérité redoutable. Car ce terme approche; & déjà il a revêtu de ſon autorité un perſonnage d'autant plus digne de notre foi & de notre vénération, qu'ayant été mis à mort pour notre ſalut, il eſt ſorti vivant du tombeau; comme nous l'atteſtons, avec une foule de témoins irréprochables.

Juſqu'à cet article de la réſurrection d'un mort, ces auditeurs légers, dont on attaquoit fortement, mais très-finement les erreurs & les vices, s'étoient aſſez bien contenus. Mais à la première annonce d'un dogme ſi étonnant pour une ville où l'Epicuréiſme étoit au plus haut

haut point de crédit, la plûpart laisserent l'Orateur, en se moquant de sa doctrine. D'autres, avec plus de ménagement, lui dirent que c'en étoit assez pour ce jour-là, qu'ils l'entendroient là-dessus une autre fois. Ainsi le plus éloquent des Apôtres fut-il accueilli de cette assemblée présomptueuse, où Dieu ne laissa point de s'attacher quelques ames privilégiées; entr'autres, Denis, l'un des Juges de l'Aréopage, & une femme appellée Damaris. Denis, différent de celui qui porta l'Evangile dans les Gaules, fut depuis évêque d'Athènes, où il couronna ses travaux par le martyre. On lui a long-temps attribué des ouvrages qui furent manifestement composés des siècles entiers après sa mort, suivant la date même des choses qu'ils contiennent.

Paul alla droit à Corinthe, la Ville la plus considérable qu'on eût vu en Grèce depuis la décadence d'Athènes & de Lacédémone. Sa situation entre deux mers, avec un bon port sur chacune, y attiroit une quantité prodigieuse d'étrangers; & avec les richesses, y faisoit abonder toutes les délices de la vie. Le Docteur des Nations y fit un séjour de dix-huit mois, le plus long qu'il eût encore fait en aucun lieu, depuis son départ d'Antioche.

Il logea chez le Juif Aquila, nouvellement arrivé de Rome, d'où il avoit été obligé de ſortir par les ordres de l'Empereur Claude, avec ſa femme Priſcille, & tous ceux de ſa nation. Comme cet hôte qu'il avoit trouvé bien diſpoſé pour le Chriſtianiſme, & qu'il acheva d'inſtruire, il travailloit à faire des tentes de cuir à l'uſage des gens de guerre; afin de fournir à ſes beſoins, ſans être à charge à perſonne, & de conſerver la noble liberté de ſon miniſtère.

Les jours de Sabbat, il ne manquoit pas de ſe rendre à la Synagogue, pour annoncer Jéſus Chriſt aux Juifs, & plus encore aux Gentils, bien moins indociles. Les Juifs de Corinthe demeurerent toutefois aſſez paiſibles, juſqu'à ce que leur jalouſie étant pouſſée à bout par la multitude des converſions, au lieu d'uſer, comme l'Apôtre, de raiſons preſſantes & de témoignages de l'Ecriture, ils s'emporterent en des injures groſſières, & d'horribles blaſphêmes. Il en craignit le ſcandale pour les Gentils; & marquant ſon indignation avec éclat, il dit aux blaſphémateurs, en ſecouant contre eux ſes vêtemens: Que la perte de vos ames ne s'impute qu'à vous. Je ſuis innocent de votre réprobation, & de votre mal-

heur éternel; & puiſque mon miniſtère ne ſert qu'à vous rendre plus inexcuſables, je paſſe dès ce moment chez les Gentils. Il quitta effectivement le logis d'Aquila, parce qu'il étoit Juif de naiſſance; & il entra, tout en ſortant de la Synagogue, dans une maiſon attenante, qui appartenoit à un Gentil, nommé Tite, différent de ſon Diſciple de même nom. Celui de Corinthe portoit le ſurnom de Juſte, & il n'étoit encore Chrétien que dans le cœur. Paul ne laiſſa pas de convertir différens Juifs de cette Ville; entr'autres, un des chefs de la Synagogue, appellé Criſpe, avec toute ſa famille. Il baptiſa Criſpe de ſa propre main; & comme il faiſoit ſon capital du miniſtère de la parole, il fit baptiſer les autres par ſes diſciples, ainſi qu'une multitude de Gentils, qui journellement ſe déclaroient Chrétiens. L'endurciſſement des Juifs, & leurs noirs deſſeins, qui n'attendoient qu'une occaſion pour éclater, ne purent abréger ſon ſéjour; Dieu lui ayant révélé qu'il y avoit beaucoup d'élus à Corinthe.

Il employa ſon loiſir à écrire aux Theſſaloniciens qu'il avoit convertis par lui-même, ou par ſes Diſciples, & qu'il n'avoit encore pu viſiter depuis qu'ils

formoient une Eglise. C'étoit un de ses plus beaux établissemens, quoique sa demeure parmi eux eût été très-courte. Silas & Timothée lui en ayant apporté des nouvelles, il témoigna par une première lettre la joie que lui causoit la ferveur de leur foi. Comme il sut bientôt après, qu'on interprétoit, d'une manière à les troubler, ce qu'il n'avoit écrit que pour leur consolation, il les rassura par une seconde lettre. Tel est le but des deux épîtres de saint Paul aux Thessaloniciens, qu'on ne sauroit abréger, sans leur faire perdre infiniment de leur mérite. Tout ce que doit faire un Historien par rapport aux écrits de ce genre, c'est d'en saisir les points qui sont rélatifs à son but, & de répandre par leur moyen plus de jour, ou plus d'intérêt sur les faits.

Les épîtres aux Thessaloniciens sont, dans l'ordre des temps, les deux premières de toutes celles de saint Paul, dont la collection ordinaire se trouve rangée suivant la dignité des villes, ou des Eglises à qui elles furent adressées. Les Fidèles de Thessalonique, comme on le remarque dans ces épîtres, se distinguoient par leur charité: ce qui entre pour beaucoup dans le motif de la tendre

affection que l'Apôtre leur témoigne. Mais il leur marque son désintéressement avec le même soin. S'il recommande à leurs libéralités quelques disciples & quelques pasteurs, il se fait gloire de trouver une ressource assurée pour ses besoins personnels, dans le travail des mains, auquel il les exhorte de s'adonner à son exemple. Ces Thessaloniciens qui paroissent d'un naturel excellent, d'un cœur liant & sensible, s'affligeoient de la mort de leurs proches & de leurs amis : il les console par l'espérance de la résurrection future : mais en les détournant d'appuyer leur espoir de vaines observances, & de fixer superstitieusement le jour du Seigneur, c'est-à-dire la fin du monde : appréhensions vagues, qui déjà commençoient à prendre dans les têtes foibles. Sur cet objet, & généralement sur tous les points de croyance, il donne les deux règles que l'Eglise n'a cessé de suivre dans tous les siècles ; savoir la parole écrite, qu'il appelle les termes de la lettre, & la tradition orale qui supplée à l'Ecriture.

Dans le temps que Paul composoit ses premières épîtres, Luc publia aussi son Evangile, pour l'opposer à des histoires controuvées que faisoient courir de faux Apôtres.

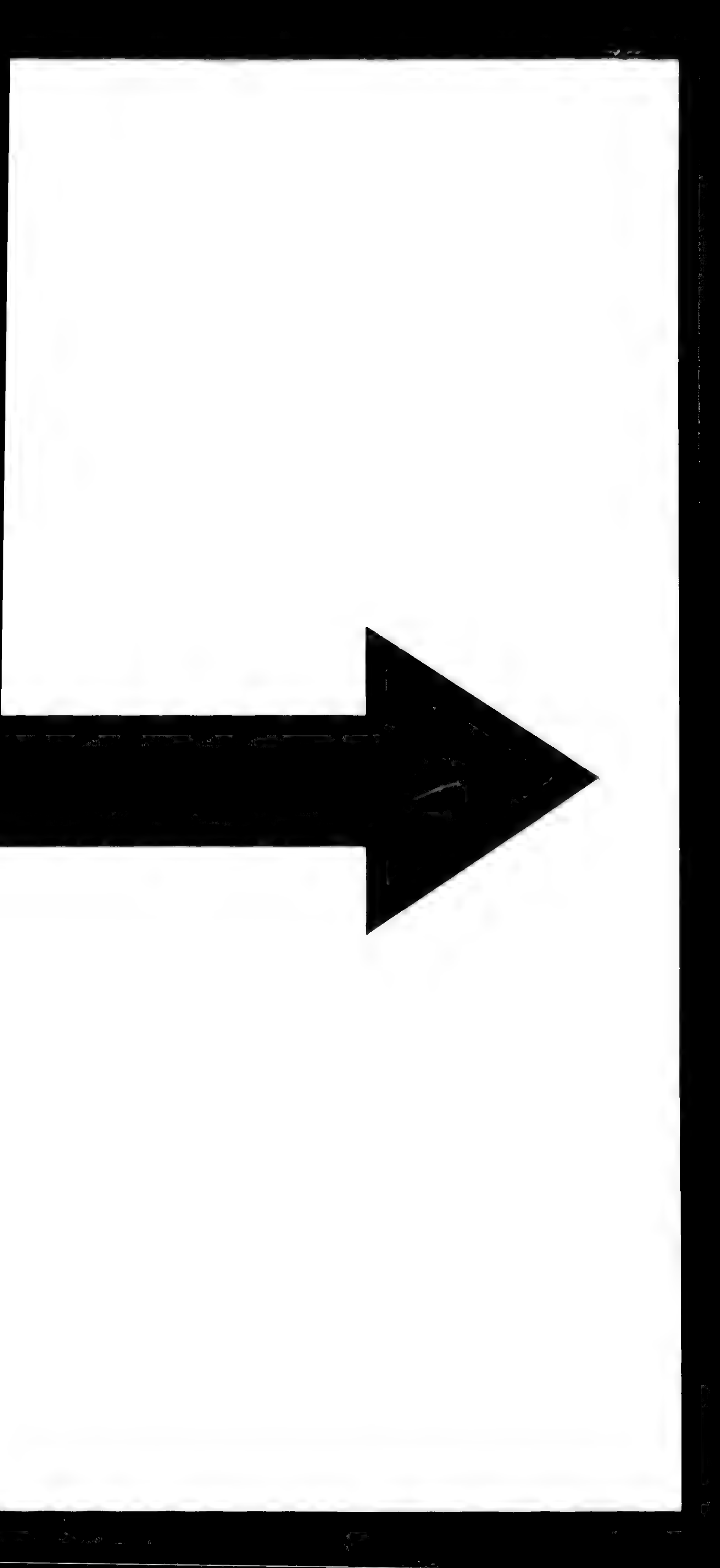
Paul prit enfin ses dernières mesures pour la solide constitution de l'Eglise de Corinthe, & ne pensa plus qu'à porter son zèle où il devenoit plus nécessaire. Il méditoit d'aller jusqu'en Syrie & en Palestine, pour affermir de toute part dans la foi & les bonnes mœurs, les Eglises nombreuses qu'il avoit fondées. Il s'embarqua pour cela au port de Cenchrée, voisin de la ville, emmenant avec lui Priscille & Aquila qui s'étoit coupé les cheveux pour accomplir le vœu de Nazaréat, qu'il avoit fait selon la dévotion du temps. Mais il laissa ces deux Prosélytes à Ephèse. Les Juifs mieux disposés là qu'ailleurs, l'y vouloient retenir lui-même. Il crut qu'un peu de délai le feroit désirer encore davantage: il continua son chemin, après leur avoir promis de revenir; & il se rendit à Antioche, par la route de Césarée. Après quelque séjour, il revint par la Galatie & la Phrygie; s'appliquant sur toutes choses à perfectionner les heureuses dispositions des Galates, qui le reçurent, dit-il, comme un Ange de Dieu.

Pendant son voyage, un Juif, nommé Apollo, homme éloquent & profond dans les Ecritures, vint d'Alexandrie à Ephèse. Il adoroit le Sauveur, le prêchoit

même avec zèle ; mais il ne connoissoit encore d'autre baptême que celui de Jean. Aquila & Priscille lui communiquerent une partie des instructions qu'ils avoient reçues de Paul, & comme il voulut aller en Achaïe, c'est-à-dire en Grèce, ils le munirent de lettres pour les freres de Corinthe. Là il servit beaucoup à diminuer les préjugés des gens de sa nation.

Pour l'Apôtre, après qu'il eut parcouru l'Asie, il arriva enfin à Ephèse, où il trouva quelques Fidèles nouveaux, ou plutôt des Catéchumènes, instruits par Aquila, & en plus grand nombre par Apollo. Celui-ci ne leur avoit administré que le baptême de Jean, le seul dont alors il eût connoissance. L'Apôtre voulant d'abord reconnoître le juste état de ces ames pieuses & simples, leur demanda s'ils avoient reçu le Saint-Esprit. Mais ces bonnes gens répondirent : Nous ne savons pas seulement s'il y a un Saint-Esprit. Il reconnut par-là qu'ils n'avoient pas reçu le Sacrement du Baptême, où l'on fait une mention expresse des trois Personnes Divines, & il le leur fit administrer. Après quoi il leur imposa lui-même les mains, pour les confirmer dans la Foi, par un Sacrement réservé aux Evêques. Dans le moment le Saint-Es-





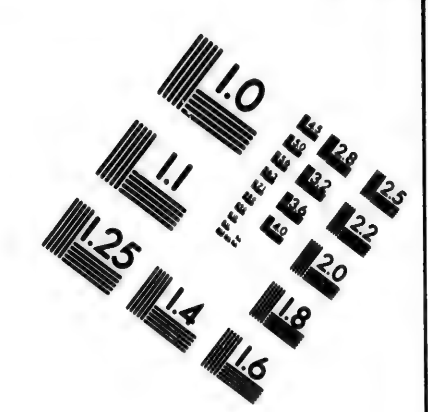
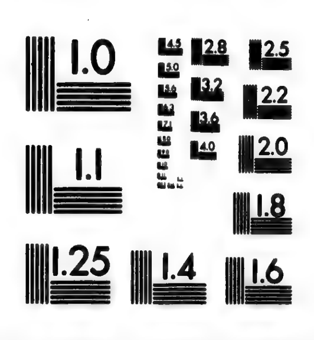
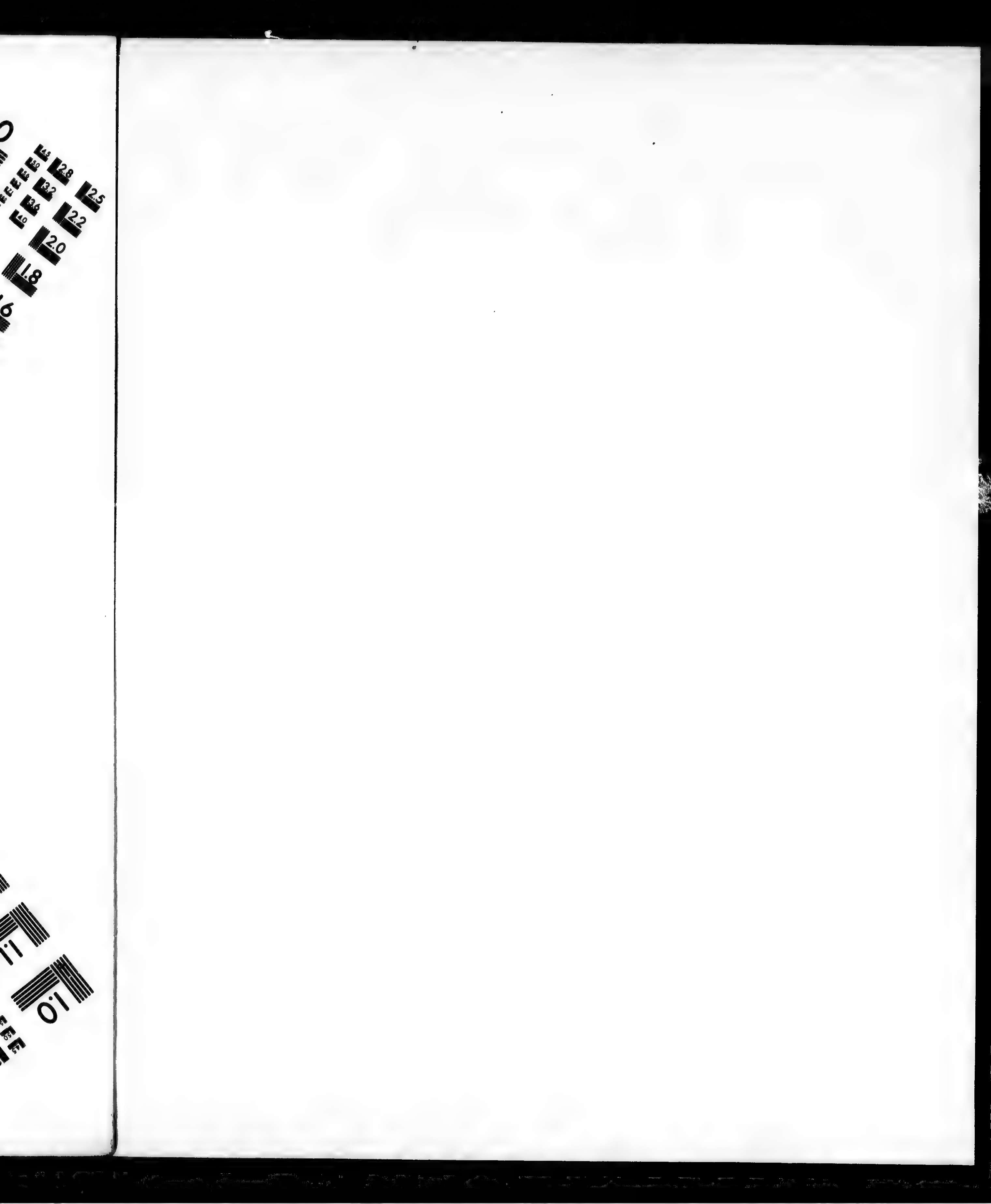


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



prit descendit d'un manière sensible sur cette petite troupe, composée d'environ douze personnes, qui parurent douées du don de prophétie, & du don des langues : merveilles qui surprirent peu, par l'habitude où l'on étoit de les voir en pareilles rencontres.

Paul demeura environ trois ans à Ephèse, depuis les premiers mois de l'an 54, jusqu'en 57. C'étoit la ville la plus fréquentée de l'Asie ; le siège des affaires civiles & du commerce, où se trouvoit le tribunal du Proconsul, un port très-commode, & le fameux temple de Diane, dont les beautés & les fêtes pompeuses attiroient les curieux de tous les pays. Prêcher Jésus-Christ en cet endroit, c'étoit le faire connoître à tout le continent de l'Asie, & à toutes ses isles. Ainsi le zèle de l'Apôtre, animé par ces grandes vues, sembloit de jour en jour prendre un nouvel accroissement ; & par son moyen, tous les Asiatiques, Juifs ou Gentils, eurent connoissance de l'Evangile. Il n'en eut pas moins à souffrir de l'emportement d'une infinité de personnes, souvent plus cruelles envers lui, comme il s'en plaint, que les bêtes féroces. Ceux des Israélites qui demeurerent incrédules, ajouterent à la violence,

l'hypocrisie & la trahison. Mais à proportion de la difficulté & de l'importance de l'entreprise, le Seigneur communiquoit avec plus d'éclat le don des miracles à son serviteur. Il s'opéroit par sa main, souvent même à son insçu, une multide incroyable de prodiges; ensorte que le linge & les vêtemens qu'il avoit quittés, guérissoient les malades, & chassoient les démons.

Des faveurs si prodigieuses donnerent lieu à un incident, dont la Doctrine Evangélique tira un grand avantage. Il y avoit des Exorcistes Juifs qui couroient les provinces, pour délivrer les Energumènes. Ils prétendoient exercer cette puissance sur les Malins Esprits, par des formules de conjuration, dont ils disoient que le Roi Salomon étoit l'auteur. Sceva, Prince des Prêtres, c'est-à-dire l'un des chefs des familles sacerdotales, avoit jusqu'à sept fils, qui se donnoient pour habiles dans cet exercice. Comme leurs pratiques accoutumées ne répondoient pas à leurs espérances, ils employerent le nom de Jésus-Christ, qu'ils voyoient si efficace dans la bouche de Paul, quoiqu'ils ne fussent rien moins que ses partisans. Le premier Démon auquel ils s'adresserent, ne se prêta point

du tout à leur cupidité. Je reconnois Jésus, leur dit-il, pour le Fils de Dieu, & Paul pour son Apôtre; mais vous n'êtes que des imposteurs : & le possédé que gouvernoit cet Esprit, aussi fort que méchant, se jettant sur eux, en maltraita deux à la fois, sans qu'ils pussent lui résister. Ils se crurent heureux d'échaper, couverts de blessures, & leurs vêtemens en pièces.

La chose fut de notoriété publique; dans tous les quartiers d'Ephèse. Tous les habitans indistinctement, Juifs ou Gentils, en furent pénétrés d'une frayeur & d'une vénération religieuse; ensorte que le nom du Rédempteur fut glorifié avec les plus vives acclamations. Ceux qui embrasserent la foi, vinrent en grand nombre se jetter aux pieds des Saints Ministres, en confessant humblement les désordres de toute leur vie; avant de recevoir le Baptême. Ils n'étoient pas obligés à cette confession; mais la voyant pratiquer aux anciens Fidèles moins coupables qu'eux, ils ne s'en tenoient point à l'obligation stricte, & leur humble ferveur ne trouvoit rien de pénible. La magie étoit fort usitée chez les Ephésiens. Les Citoyens convertis apporterent les livres qui en traitoient, afin de les

brûler publiquement. On en supputa la valeur, & l'on trouva qu'elle montoit à plus de cinquante mille deniers. Rien ne donna plus de consolation à l'Apôtre, qu'une preuve de conversion si solide, & si digne de servir de modèle aux âges suivans.

Peu après néanmoins il s'éleva contre lui un dangereux orage. Un orfèvre, nommé Demetrius, fabriquoit de petits temples d'argent, où la statue de Diane étoit placée. Il se faisoit de tous côtés un débit prodigieux de ces sortes d'ouvrages; la plûpart des étrangers qui venoient aux fêtes de la Déesse, remportant avec eux ces marques de leur dévotion. Demetrius en avoit le principal débit; & il fournissoit le travail & la subsistance aux familles d'une infinité d'ouvriers en sous-ordre. Un jour il les rassembla, & leur remontra, que n'ayant point d'autres moyens de gagner leur vie, Paul les alloit tous faire mourir de faim, en persuadant, selon ses principes, non-seulement aux Citoyens d'Ephèse, mais aux habitans de toute l'Asie, que des ouvrages faits de main d'hommes ne sauroient être des Dieux. Joignant les motifs de l'intérêt à ceux de la superstition, les deux plus capables de faire impression sur ce genre

d'auditeurs : Encore, ajouta-t-il, s'il ne s'agissoit que de notre intérêt seul ; mais le temple de notre grande Déesse, si vanté par tout l'Univers, va tomber avec elle dans le dernier mépris. A ces mots, il est interrompu par mille voix différentes, qui s'écrient avec la plus furieuse confusion : La grande Diane des Ephésiens, la grande Déesse des Ephésiens. Toute la Ville se met en mouvement. Ils courent au théatre ; & au défaut de Paul qu'ils ne peuvent trouver, ils entraînent, comme pour répondre de lui, Gaïus & Aristarque, deux de ses compagnons, Macédoniens de naissance.

Comme la Loi de Moïse, aussi-bien que celle de Jésus-Christ, condamnoit le culte des idoles, les Juifs craignirent qu'on ne confondît les sectateurs de l'une & de l'autre ; & l'un d'eux, nommé Alexandre, voulut parler en faveur de sa nation. Mais à peine eut-il ouvert la bouche, qu'on se mit à crier encore plus fort : La grande Diane des Ephésiens ! qu'elle est grande, la Déesse des Ephésiens ! Ce cri d'enthousiasme fut répété durant deux heures entières. Paul vouloit se rendre à l'assemblée ; & il eût méprisé ce fanatisme furieux, si aux instances des Freres, il ne se fût joint quel-

ques-uns des principaux Seigneurs de l'Asie, qui se trouvoient présens, & qui aimant l'Apôtre, l'empêcherent de s'exposer à une mort certaine. Cependant celui qui tient dans sa main les cœurs des Peuples, aussi-bien que celui des Grands, calma tout d'une manière inespérée. Un simple Gréffier eut le talent de se faire écouter. Il représenta qu'il n'y avoit aucun délit effectif; qu'Aristarque & Gaïus n'avoient point violé le temple de la Déesse, ni commis aucune autre impiété; & que pour des appréhensions chimériques, ou pour le démêlé particulier de Demetrius, on s'exposoit à toute l'animadversion des Loix, en troublant l'ordre public, par un procédé si contraire à leurs dispositions. Tout le monde goûta la remontrance, & la sédition fut appaisée au moment de sa plus grande chaleur. Paul ne voulant plus tarder à partir pour la Macédoine, établit son Disciple Timothée Evêque d'Ephèse.

Ce fut encore de cette Ville qu'il écrivit sa première Epître aux Corinthiens. Il leur avoit laissé depuis quatorze ans des guides formés de sa main. Apollo, qui paroît en avoir été le chef, ou l'évêque, revint le trouver à Ephèse. Il lui apprit que des Docteurs, toujours

entêtés de la nécessité des observances Mosaïques, étoient venus à Corinthe; qu'ils y avoient mis le trouble parmi les Fidèles, & la division même entre les Pasteurs; que chacun faisoit bande à part, avec ses disciples particuliers; que depuis ces scissions, non-seulement le nom de Paul n'étoit plus si cher, ni si vénérable aux Corinthiens; mais que la prédication de l'Evangile & ses progrès parmi les Gentils en souffroient considérablement. Trois Députés de l'Eglise de Corinthe, arrivés en même temps pour consulter l'Apôtre sur différens points de dogme & de discipline, lui confirmerent ces tristes nouvelles, & par leur propre témoignage, & par des lettres secrettes de quelques particuliers, gens de bien & d'autorité, qui l'avertissoient même de quelques désordres énormes, tous propres à diffamer la Religion.

L'Apôtre entreprit de remédier par ses lettres à tant de choses affligeantes. Aussi-tôt après le salut & les prévenances ordinaires, il commence dans son épitre à reprendre l'esprit de rivalité & de schisme de ces Chrétiens de Corinthe, trop semblables aux différentes sectes de Philosophes, dont chacune prenoit le nom de son Auteur, & l'exaltoit par-dessus

toutes les autres. Je suis disciple d'Apollo, disoit à leur imitation l'un de ces Chrétiens factieux ; & moi, disoit l'autre, je le suis de Céphas, ou de Paul. Le saint Apôtre qui ne respiroit que la gloire de Jésus-Christ, rappelle tous ces faux zélateurs à la pureté de ses vues, qu'il leur rend sensible, dans sa manière d'évangéliser, infiniment éloignée de toutes les prétentions de l'éloquence du siècle. Il montre combien il est injuste & déraisonnable, de tirer vanité des dons surnaturels & miraculeux, si communs alors dans l'Eglise, que cette première épître aux Corinthiens entre à ce sujet dans le plus grand détail, & donne une suite méthodique de règles pour en écarter les abus. Elle reprend encore ceux qui se glissoient dans la réception de la divine Eucharistie. Dans ces premiers temps, elle étoit suivie de repas de charité, nommés, du mot Grec, Agape. Mais les riches cessant de faire part aux pauvres des mets qu'on leur servoit en abondance, le tendre Pasteur s'éleve avec force contre le scandale de cette avarice orgueilleuse ; & plus fortement encore contre l'inconsidération sacrilège de quelques pécheurs, qui ne discernant point le pain des Anges d'un

pain ordinaire, & profanant indignement le corps & le ſang de Jéſus-Chriſt, s'incorporoient leur jugement & leur condamnation: expreſſions énergiques & préciſes, qu'on ne peut réduire au ſens figuré, ſans violer toutes les loix du langage commun, & ſans démentir l'interprétation des ſaints Docteurs de tous les ſiècles.

L'Apôtre déſapprouvoit auſſi que les Chrétiens de Corinthe portaſſent leurs différends aux tribunaux des Payens. Il en reſpectoit ſans doute l'autorité politique & civile, puiſqu'il ordonne expreſſément d'obéir aux Magiſtrats, quels qu'ils ſoient, bons ou méchans. Mais outre le riſque d'idolâtrer, en faiſant des ſermens pardevant des Juges qui ne connoiſſoient que de fauſſes Divinités; ces procès annonçoient encore un attachement aux biens temporels, que le zèle de Paul ne pouvoit ſouffrir dans une ſociété de Fidèles auſſi parfaits que ceux de Corinthe. Cependant dans cette fervente Egliſe, qu'il avoit formée avec tant de ſoin, qu'il dit s'être fait un plaiſir de préparer, comme une vierge pure, à devenir l'Epouſe chérie du Chriſt, il ne s'y trouva pas ſimplement des défauts; mais des vices à ſcandaliſer les Idolâtres.

Un Chrétien avoit porté l'incontinence jusqu'à avoir un commerce honteux avec la femme de son pere. Le saint commande qu'on le livre à Satan, pour perdre la chair & sauver l'esprit; c'est-à-dire qu'on le retranche pour un temps de la société des Fidèles, afin de l'humilier & de le faire rentrer en lui-même : exemple de l'excommunication, ainsi que des vues charitables que tout Pasteur doit s'y proposer. On sera peut-être surpris de trouver une faute si énorme dans l'une des premières & des plus belles Eglises des temps Apostoliques : mais avec combien plus d'étonnement & d'admiration ne doit-on pas remarquer, dans les réponses du Docteur des Gentils à différens points de consultation, touchant le mariage & la continence, de quelle éminente perfection la Grace avoit rendu capables, en si peu de temps, des hommes nés & nourris dans la plus affreuse corruption?

Rien n'entroit en comparaison avec le débordement de Corinthe, où il faisoit une partie de la religion. Toute la ville étoit dédiée à Vénus; & plus de mille esclaves, attachées au fameux temple qu'elle y avoit, s'y prostituoient au nom de la Déesse. Qu'on infére delà ce que Strab. l. 8. Athen. l. 13.

la pudeur ne peut que voiler, concernant les désordres des Corinthiens, & plus encore des étrangers, au moins de ceux qui étoient opulens; car il falloit être riche pour participer à ce libertinage infâme: d'où vint le proverbe, qu'il n'appartenoit pas à tout le monde d'aller à Corinthe. On combloit d'honneurs ces honteuses victimes de l'esprit immonde. Les meilleurs Poëtes célébroient dans leurs vers ces viles prostituées; & on leur érigeoit des statues. Toutefois le sage Réformateur d'un pareil peuple ne borne pas ses instructions aux loix essentielles de la chasteté conjugale; mais il le porte à la plus haute perfection de la virginité & du célibat chrétien. Ainsi la première épître aux Corinthiens, dans toute son étendue, présente un modèle admirable du zèle le plus éclairé & le plus actif, avec un mélange tout divin de force & de douceur, de réprimandes & d'encouragemens, de vigilance pastorale & de tendresse paternelle; en un mot un zèle digne de servir de règle à tous les Pasteurs, particulièrement lorsqu'il est question de faire honorer la sublimité du Ministère Evangélique, sans se départir des sentimens sincères de la plus édifiante modestie.

Paul partit enfin d'Ephèse, au commencement de Juin, vers la fête de la Pentecôte, & il employa environ six mois à parcourir la Macédoine. Il avoit laissé Luc depuis plus de quatre ans à Philippes, pour y remplir l'office d'évêque. Il lui donna un successeur en cette qualité, & le reprit en sa compagnie, pour ne plus s'en séparer. Tous deux s'avancerent à l'Occident, plus loin que l'Apôtre n'avoit encore poussé, & ils pénétrerent en des régions où le nom de Jésus-Christ n'étoit jamais parvenu. En repassant chez ses premiers élèves, outre les soins ordinaires de l'apostolat, il exhorta les fidèles Gentils à donner d'abondantes aumônes pour les Freres indigens de Jérusalem, à qui il se proposoit de les rapporter bientôt. Le Conseil Apostolique lui avoit instamment recommandé cette œuvre de miséricorde, qui devenoit plus nécessaire de jour en jour; l'impénitente Jérusalem se rendant plus impitoyable, à mesure que le terme de son châtiment approchoit.

Mais tandis que Paul donnoit cette célébrité au nom de Jésus-Christ, l'Enfer vouloit opposer un rival, non-seulement à l'Apôtre, mais à son adorable Maître. Il sortit tout-à coup de Thiane en Ca- Philostr. l. 1 & seq.

padoce, un homme extraordinaire, nommé Apollone, le plus illustre suppôt de la philosophie profane & du paganisme, comme aussi le plus propre à leur donner du crédit. Né de parens nobles & opulens, doué d'un génie supérieur, d'une mémoire sans exemple, habile dans toutes les sciences & dans tous les arts de la Grèce, il joignoit à tous les avantages de l'esprit ceux d'une taille auguste & comme sur-humaine, d'un si grand air de dignité, & d'une telle beauté de visage, que sa figure seule intéressoit & entraînoit les peuples à sa suite. Il suivoit les maximes sévères de Pythagore, s'abstenoit de vin & de viande, ne vivoit que de légumes, laissoit croître ses cheveux & sa barbe, marchoit toujours nuds pieds, & ne s'habilloit que de lin. Il poussa le détachement extérieur jusqu'à se dépouiller de son bien, presque sans réserve. Il faisoit aussi profession de garder la continence: mais tel que la plûpart de ces héros de la philosophie, qui ont si souvent à rougir de leurs foiblesses, sa réputation ne fut pas intacte, du côté de cette vertu angélique, où la seule grace de Jésus-Christ peut élever une chair corruptible.

Outre ses études dans les écoles célè-

bres des Grecs & de Tarse en particulier, il fit de longs & pénibles voyages, pour entendre les Mages de Perse, les Brachmanes de l'Inde, & les Gymnosophistes d'Ethiopie. Avec toutes ces lumières prétendues, il témoignoit un attachement extrême au culte populaire des Idoles. Mais son sens, naturellement droit & fin, lui fit observer que le langage emphatique & la morgue des Philosophes ou Sophistes, loin de leur acquérir de l'estime & du crédit, ne leur donnoit le plus souvent que du ridicule. Il prit une marche toute contraire, & s'exprima clairement & simplement. Faisant néanmoins l'inspiré & le favori des Dieux, il prenoit un ton décisif, avec un air d'autorité, qui lui réussirent si bien, que d'un geste, ou de quelques mots mis par écrit, il calmoit les séditions. Il parcourut les principales villes de l'Empire, principalement dans l'Asie-Mineure & l'Achaïe. La plupart lui envoyerent des députés, pour lui demander son amitié, & recevoir ses conseils touchant le culte & les mœurs. On le recevoit avec des honneurs extraordinaires: les Aruspices & les Oracles les plus révérés, célébroient ses louanges. Il vint à Ephèse, au commencement du

regne de Néron qui avoit succédé à Claude, l'an 54 de Jésus-Christ. Là il déclamoit souvent contre le luxe & la débauche ; les malins esprits accréditant volontiers les principes imposans des mœurs, aux dépens de la foi, sans laquelle toutes les autres vertus ne servent qu'à faire échouer plus sûrement l'affaire du salut. Il exhortoit sur toute chose les Ephésiens, peuple paresseux & mou, passionné pour la musique, la danse & tous les amusemens, à quitter cette vie efféminée, pour s'adonner sérieusement à la philosophie & à la vertu, qu'il n'en séparoit jamais.

Comme il se faisoit passer pour l'ami des Dieux, il falloit paroître en recevoir des faveurs extraordinaires. Un jour qu'il haranguoit près d'un bois où il y avoit une quantité de petits oiseaux, il en survint un qui faisoit un cri aigu & remarquable. Tous les autres prirent à l'instant leur vol & le suivirent. Appollone dit à ses auditeurs d'un ton prophétique, que cet oiseau, digne par son zèle pour son espèce de servir de modèle aux hommes, venoit d'avertir ses semblables, qu'en une certaine rue que nomma le Prophète, un homme qui portoit du blé, en avoit laissé répandre une partie.

On y courut sur-le-champ, & l'on trouva les oiseaux qui le ramassoient. Le peuple ne douta point qu'Apollone n'entendit le langage de ces animaux: les gens sensés se turent, ou ne furent pas écoutés.

On prétendit encore qu'il avoit délivré les Ephésiens d'une peste qui les désoloit. Les ayant un jour rassemblés dans le temple d'Hercule, & là remarquant un pauvre vieillard qui demandoit l'aumône; exterminez, dit l'imposteur cruel, cet ennemi des Dieux, & ensevelissez-le avec son impiété, sous une grêle de pierres. On obéit, avec une aveugle fureur; & le malheureux mendiant, lapidé par tant de mains différentes, fut bientôt couvert d'une montagne de cailloux. Déterrez le cadavre, leur dit-il, après quelque intervalle, & voyez quelle victime vous avez immolée. On fouilla, & on trouva un grand chien. La populace fut pleinement persuadée que c'étoit un mauvais génie; & faisant peu d'attention aux degrés plus ou moins grands de la calamité dont on avoit promis la délivrance, elle ne s'occupa que de la manière dont on en faisoit connoître l'auteur. Dans un si grand concours de monde, la supercherie étoit facile. Car il est plus simple & plus raisonnable de

croire qu'en fouillant dans les pierres entassées, Apollone y fit mettre un chien mort, que d'imaginer qu'un Démon, pour accréditer le devin, y eut fait paroître un fantôme.

Des côtes d'Ionie, ou des rives orientales de l'Asie-Mineure, le Philosophe passa dans la Grèce proprement dite, où il voulut faire croire qu'Achille lui avoit apparu sur les ruines de Troye, & lui avoit révélé bien des mystères contenus dans l'Iliade. Athènes fut moins dupe que les autres villes. Un prêtre y traita même Appollone de Magicien, & l'accusa d'être en commerce avec les Génies malfaisans. Ce qui arriva à un jeune homme qui se moquoit de ses superstitions, minutieuses, lui concilia cependant le respect de quelques Athéniens. Le railleur donna tout à coup des marques de possession. Appollone commanda au Démon de sortir de ce corps, & de renverser une certaine statue pour faire connoître qu'il sortoit. Ce qui prouveroit que le séducteur étoit en commerce avec les Esprits infernaux, & qu'ils s'entendoient avec lui, pour entrer dans les corps, comme pour en sortir: & quelle différence entre ces prétendus miracles & ceux des Disciples du

fils de Dieu, ennemis en tout des malins esprits, ainsi que de leur culte idolâtrique, & qu'on ne sauroit par conséquent soupçonner d'aucune intelligence avec eux?

Mais qui pourroit compter, dans l'histoire d'Apollone, sur la vérité des faits? Elle fut écrite en premier lieu par un certain Damis de Ninive, qu'il s'attacha dans ses voyages d'Orient, & l'un de ces disciples que Lucien traduit comme des avanturiers, indignes de créance & de la moindre considération. Encore n'avons-nous plus de cette histoire que ce qu'en recueillit, environ cent ans après, sur des lambeaux altérés & des bruits vagues, le sophiste Philostrate, qui ne le faisoit que pour flatter dans ses travers de femme savante, l'Impératrice Julie, épouse de Sévère ardent persécuteur, & de son côté ennemie déclarée du Christianisme. Quoi qu'il en soit du fond des choses, le Prophète du Paganisme ne put tenir devant l'Apôtre de Jésus-Christ, dans le même temps & les mêmes Provinces. L'œuvre de Dieu, dont Paul étoit chargé, subsiste après plus de dix-sept siècles, au lieu qu'après deux siècles seulement, on se souvenoit à peine d'Apollone.

L'Apôtre se trouvoit en Macédoine, quand il reçut de Corinthe les nouvelles qu'il en attendoit avec impatience, depuis la première épître qu'il y avoit écrite. Tite, son disciple, qui en étoit le porteur, lui apprit que sa lettre y avoit produit les meilleurs effets; que le nom de Paul en étoit devenu plus cher & plus respectable aux Corinthiens; que la très-grande partie de ces fidèles souhaitoient ardemment son arrivée; qu'ils avoient remédié aux troubles & aux scandales de leur Eglise; qu'ils avoient été touchés jusqu'aux larmes, de l'affliction de leur pasteur & de leur pere. Il ajouta néanmoins qu'il se commettoit encore des fautes en grand nombre, par l'insuffisance ou la contrariété des Docteurs; que des esprits inquiets & jaloux, plus capables de censurer que de réfuter sa doctrine, la mettoient malignement en opposition avec celle des autres Apôtres, & que pour empêcher le fruit de ses écrits, quelques-uns ne rougissoient pas de faire un parallèle insultant entre la dignité qu'ils respiroient, & ce que leur aversion particulière appercevoit de bas dans sa personne.

La première épître aux Corinthiens n'ayant opéré leur correction qu'en par-

tie, l'Apôtre leur en écrivit une seconde, dont la relation de Tite lui fournit principalement la matière. De-là vient la diversité du style de cette seconde lettre, tantôt vive & forte, terrible quelquefois & menaçante, tantôt tendre, compatissante, pleine de condescendance & de ménagement. Mais toujours l'Ecrivain Apostolique, reprenant avec dignité, & conjurant sans bassesse, soutient admirablement ses deux personnages de pere & de maître. D'abord en vertu du pouvoir de lier & de délier, il use d'indulgence à l'égard de l'incestueux qu'il avoit excommunié. Ce pécheur s'étoit sincèrement converti; & la douleur du repentir alloit si loin, que le plus grand péril qu'il courut encore, étoit celui du désespoir. Le sage Pasteur, dans ces conjonctures, regarda la sévérité comme un écueil dangéreux, contraire à l'institution des pénitences exemplaires, qui tout en humiliant le pécheur, doivent tendre à son propre bien, comme à celui de l'Eglise.

Après ce réglement particulier, l'Apôtre reprit le grand objet de sa première lettre, tendant à faire honorer son ministère, pour le rendre utile; le soutenant avec noblesse contre les faux prophêtes, & contre une foule de mini-

ſtres jaloux & ſuperbes. Ces docteurs, Juifs d'origine, s'élevoient à tout propos contre le Docteur des nations. C'eſt pourquoi nous le voyons employer à ſa défenſe tout ce qu'il y a de plus propre à rabaiſſer l'enflure préſomptueuſe & les idées altières du Judaïſme. Mais s'il parle de ſes révélations & de ſes raviſſemens, on ſent que ſa modeſtie en eſt ſincèrement peinée. Il évite même de ſe nommer, & s'attache uniquement à établir, qu'inſtruit immédiatement par le Seigneur, ſa ſcience & ſon autorité ne le cédent en rien aux premiers des Apôtres. Mais quand il en vient aux croix & aux humiliations endurées pour Jéſus-Chriſt, il ſe livre à toute l'ardeur du feu divin qui le conſumoit. Il s'explique avec effuſion de cœur, & nous apprend, outre ce que nous liſons de ſes travaux dans les actes des Apôtres, qu'il fut encore bien d'autres fois couvert de chaînes & en péril de mort; qu'il ſouffrit juſqu'à cinq fois la flagellation, de la part des Juifs; qu'il fut trois fois battu de verges, par les exécuteurs des Magiſtrats Romains; qu'il fut bien plus ſouvent encore l'objet de l'emportement & de la fureur populaire, qui ſe porta juſqu'à le lapider; qu'il fit trois nau-

frages; en un mot qu'il essuya des tourmens & des dangers sans nombre; dangers dans les villes & sur les routes, dangers de la part des brigands & des faux freres, de la part des Juifs & des Gentils.

Quant à l'article de la collecte, ou aux aumônes, il le recommanda en particulier aux porteurs de sa lettre, afin qu'il les trouvât toutes prêtes, lorsqu'il arriveroit lui-même à Corinthe. Ces commissionnaires de confiance étoient Luc & Tite; celui-ci déjà connu & considéré des Corinthiens, l'autre célèbre en tout lieu par la publication de son Evangile. Ils furent accueillis, comme ils le méritoient; & tant par leur soins que par le contenu admirable de leurs dépêches, à l'éloquence desquelles personne ne put résister, tous les cœurs revolerent vers Paul, & rentrerent dans le sentier du devoir & de la perfection: ce qu'ambitionnoit uniquement l'Apôtre. Pour accélérer son arrivée, on travailla vivement au recouvrement des aumônes; & dès qu'il eût appris tant d'heureuses nouvelles, il se mit en marche pour l'Achaïe, dont Corinthe étoit la capitale. Il y arriva au commencement de l'hiver, qu'il y passa tout entier,

pour la consolation de ses enfans en Jésus-Christ, & pour mettre la dernière main au rétablissement de l'ordre & de la discipline.

Il donna même une partie de ce loisir à d'autres Eglises, se croyant sans cesse comptable à tous les peuples, spécialement aux Romains; ce peuple Roi, que la noblesse & l'élévation du zèle de Paul se proposoit de conquérir entièrement à Jésus-Christ, nonobstant les infirmités & la foiblesse qu'il éprouvoit déjà, quoiqu'il n'eut qu'environ cinquante ans. Aquila, avec quelques autres de ses amis ou de ses disciples, avoit profité des conjonctures, plus favorables depuis la mort de l'Empereur Claude, pour aller de nouveau s'établir à Rome. Paul apprit par leur moyen l'état de la Religion dans la capitale de l'Empire, où l'on a vu que le Prince des Apôtres avoit précédemment porté l'Evangile. Dans cette Eglise, comme par-tout ailleurs, les enfans de Jacob étoient en différend avec les Gentils. Mais sur ce premier théâtre de la Gentilité, ceux-ci se prévaloient à leur tour, & affectoient la préséance sur les Israélites. Entêtés de la philosophie, & des vertus qu'elle avoit formées, ils méprisoient la Syna-

gogue, & lui reprochoient d'avoir méconnu le Rédempteur, quoiqu'elle fut dépositaire de la loi & des prophéties: ce qui choquoit extrêmement les Hébreux, choisis par le Seigneur entre tous les peuples du monde, & habitués à se croire d'une masse plus précieuse & plus digne qu'eux des bontés célestes. Confondant en tout lieu l'orgueil national avec l'intérêt de la Loi, Israël s'imaginoit qu'une multitude d'observances purement extérieures conféroit le mérite d'être discerné des autres hommes, & de parvenir à la grace du Désiré des nations.

L'Apôtre regarda comme un point important de son ministère, de donner là-dessus des idées saines au Juif & au Gentil; & telle est la fin qu'il se proposa dans l'Epître qu'il écrivit de Corinthe aux Romains, par le moyen d'un secretaire Latin, nommé Tertius. Bien persuadé que l'humilité fait toute la base du Christianisme, il commence par humilier les deux peuples. Pour cela il remet sous les yeux des Gentils, la vanité & la lâche duplicité de leurs philosophes, qui assez heureux pour avoir eu la connoissance du vrai Dieu, ne l'avoient point honoré publiquement. C'est pourquoi, dit-il, il les a livrés à la cor-

ruption de leurs cœurs; de manière qu'ils se sont déshonorés par toutes sortes de vices, spécialement par les plus honteuses impudicités. Il ne se met pas en devoir de prouver ces faits, trop notoires à Rome, sous le regne affreux de Néron. Sans cela même, reprend-il, les Gentils n'auroient aucun droit de mépriser Israël. Quoique le gros de cette nation, autrefois si chérie du Ciel, soit déchu de son heureuse destination, Dieu se souviendra de ses restes précieux dans les derniers temps; & tous les enfans de Jacob, alors existans, se convertiront.

Ce peuple, de son côté, n'a aucun droit de s'élever par-dessus les autres peuples, n'ayant su profiter des bienfaits célestes, qui lui avoient été communiqués gratuitement. Y eût-il été plus fidèle, des observances charnelles & littérales n'ont pu mériter la grace de la vocation, encore moins de la justification: autrement ce seroit une juste rétribution, & non plus une grace. C'est ici principalement que nous puisons la connoissance du mystère profond & terrible de la prédestination. Après en avoir exposé ce qui fait le principe de l'humilité & de toute la justice chrétienne, le Doc-

teur instruit immédiatement par Jésus-Christ, se récrie & s'arrête effrayé, au bord de ces sombres profondeurs. Et qui ne craindra, devons nous conclure dans les mêmes sentimens que lui, d'être anéanti sous le poids de la gloire divine, en voulant pénétrer ce que les Anges ne comprennent pas, ou en le faisant servir de matière à l'esprit de contention, à la rivalité, à la présomption! Pleine d'élévation, & d'une solide doctrine, l'épître aux Romains, sans s'ingérer dans ces recherches curieuses, fournit une instruction complette, à l'usage des Grecs ainsi que des Romains.

On y salue à la fin Prisque ou Priscille, & son mari Aquila, qui prêtoient leur logis pour les assemblées de l'Eglise Romaine; ainsi que Caïus, chez qui logeoit actuellement l'Apôtre, prêtoit le sien à Corinthe. Paul salue encore Hérodion son parent, Hermas auteur du livre fameux du Pasteur, & plusieurs autres personnes, dont on observe que les noms sont Grecs, & qu'il avoit pu connoître en Grece, ou en Asie. Il nomme aussi la maison de Narcisse, assez fameuse par la faveur du regne précédent, pour être généralement connue. Timothée, ajoute-t-il, Lucius, Jason & Sosipatre vous sa-

luent. Ce Lucius, parent de ſaint Paul, comme il le dit, n'eſt autre que l'Evangeliſte ſaint Luc, au nom duquel il donne une terminaiſon latine, en écrivant à des Romains. Par le grand nombre de ſes proches qu'il nous fait connoître en divers endroits de ſes écrits, il montre autant la ſenſibilité & la bonté naturelle de ſon cœur, que ſes ſuccès ſurnaturels dans la converſion des perſonnes de ſon ſang.

Cette épître aux Romains paſſe pour un des ouvrages de l'Ecriture des plus difficiles à expliquer. Mais qu'on en ſaiſiſſe bien l'objet capital, tel que nous venons de l'indiquer; & la plupart des difficultés s'évanouiront.

Ce fut vers le même temps que ſaint Paul écrivit ſon épître aux fidèles de la Galatie, tous d'une ferveur & d'une droiture admirable, mais d'une ſimplicité qui, après des ſiècles entiers, marquoit encore leur origine, au milieu des peuples infiniment plus rafinés que les bons Gaulois, aïeux des Galates. Ils furent aiſément dupes des flatteurs, moitié Juifs & moitié Chrétiens, qui dans leurs ſchiſmatiques miſſions, travailloient moins pour Jéſus-Chriſt, que pour la loi cérémonielle dont ils ne ceſſoient de prêcher la néceſſité. Il faut partir de ce point,

pour entrer dans l'esprit de l'épitre aux Galates, dont le ton, sans cette observation, pourroit paroître impérieux & peu conforme à la modestie apostolique. L'auteur y exalte plus qu'en nulle autre la gloire de son apostolat, & tout ce qui peut accréditer ses œuvres, avec son ministère. Là-dessus il s'exprime avec une force & une autorité, hors des règles communes. Il va jusqu'à rappeller ce qui s'étoit passé quelques années auparavant, lorsqu'il empêcha Cephas de favoriser les prétentions des fidèles circoncis. Toute-fois il s'humilie personnellement, de la manière la plus touchante; & comme en ce genre les expressions générales prouvent assez peu, il ne se dit pas simplement le moindre ou le dernier des Apôtres, mais il s'efforce de le prouver, en racontant ce qu'il avoit été avant sa conversion, & avec quelle fureur il persécutoit alors l'Eglise de Dieu.

Les fidèles de la Galatie étoient trop simples, pour s'attacher à la doctrine des Chrétiens Judaïsans, par cet orgueil subtil qui faisoit injure à la Croix de Jésus-Christ, en attachant l'espoir du salut, tant aux efforts de la nature, qu'à la loi de Moïse. Mais ces subtilités pernicieuses, en favorisant dans la pratique

les déguisemens du respect humain, devenoient contagieuses pour tout le monde. Les Chrétiens se déroboient par-là aux persécutions des Payens, en se confonfondant avec les Juifs assez généralement tolérés. C'est ce qui animoit l'Apôtre à les combattre en toute rencontre.

Quand il ne vit plus rien dans les Eglises de la Gréce, à quoi des Ministres ordinaires ne pussent suffire, il partit, avec les aumônes qu'il portoit aux fidèles de la Palestine; & fournissant dans tous les détails de sa conduite un modèle parfait aux Ministres évangeliques, il voulut avoir pour témoins de son intégrité, & comme dépositaire, chacun de son département, autant de députés des Eglises diverses, qu'il y en avoit de plus signalées par leurs pieuses largesses. Tels furent Sopatre pour l'Eglise de Bérée, Aristarque & Second pour Thessalonique, Gaius pour Derbe, Timothée, différent du disciple de même nom qu'il avoit mis à la tête des fidèles d'Ephèse, enfin Tychique & Trophime pour l'Asie-Proconsulaire, dont Ephèse étoit la capitale. Au moment de s'embarquer, il découvrit que les Juifs se concertoient entr'eux, pour le faire assassiner en route. Il laissa donc partir ses compagnons à

qui l'on n'en vouloit pas, avec ordre de l'attendre à Troäde : il ne garda que Luc avec lui, & ils prirent ensemble un long détour, pour se rendre à leur terme.

Parmi ces contre-temps, conservant cette présence d'esprit qui marque une grande ame jusques dans les plus petites choses, il réfléchit que son cher Timothée qu'il se réjouissoit d'embrasser à Ephèse, pourroit avoir porté au loin son zèle Evangélique. C'est pourquoi il lui écrivit, afin de lui communiquer surement, quoiqu'il arrivât, ces règles divines & visiblement inspirées, pour le sage gouvernement de la Maison de Dieu.

La première épitre à Timothée comprend en effet un abrégé complet des devoirs de l'épiscopat, de tous les ordres de la cléricature, & même des états divers entre les simples fidèles ; outre les conseils particuliers qui convenoient, tant à la personne de ce disciple, qu'aux lieux & aux autres circonstances délicates où se trouvoit sa jeunesse. Cette épître, en une multitude d'articles, est donc regardée avec raison comme la règle & la base de la discipline ecclésiastique. Tels sont les passages, où elle prescrit de

ne pas se presser d'imposer les mains aux clercs, c'est-à-dire de les élever aux ordres sacrés, de faire néanmoins monter plus haut ceux qui auront bien servi dans les degrés inférieurs; de décerner une récompense plus grande, ou plus honorable, à ceux qui se distingueront dans l'accomplissement de leurs devoirs; de ne point recevoir d'accusation contre un Prêtre, qu'il n'y ait deux ou trois témoins; de ne point sacrer évêque, un Bigame, un Néophite, ni aucun sujet qui ne soit doué de toutes les bonnes qualités que requiert une dignité si éminente. L'Apôtre, en faisant l'énumération de ces vertus, demande sur-tout, tant pour les Prélats que pour les Ministres du second ordre, la chasteté, la frugalité, le désintéressement, une charité généreuse, la douceur & la modération, la prudence, un esprit de maturité & de raison, aussi-bien que d'application au travail, & qui ait fait ses preuves par le sage maniement de ses affaires domestiques. Pour l'afféterie & les vaines parures, il n'imagine pas que des clercs puissent jamais oublier à ce point la sainte gravité, ou les religieuses bienséances de leur état. Il se contente d'interdire aux femmes ce genre de vanité. Il leur dé-

fend aussi de s'ingérer à enseigner, ainsi que d'usurper l'autorité sur leurs maris, qui sont les chefs de la maison. Il donne encore des règles de conduite pour les veuves, & il veut qu'entre elles les jeunes se marient, plutôt que de courir les risques d'une vie indépendante & oiseuse, où tout le temps se consume à faire & à recevoir des visites, en des conversations vaines, curieuses, licencieuses, au milieu des périls sans nombre qui en sont la suite.

On trouve d'ailleurs en cette épître, & c'en est le point le plus important, des règles sûres & précises pour la conservation du sacré dépôt de la foi. L'Apôtre y recommande de se tenir en garde contre toute espèce de nouveautè profane, ne fût-elle que dans les expressions; à plus forte raison, contre les idées singulières & bizarres, les assertions paradoxes, les faits apocryphes, les contes de vieilles & les généalogies interminables, ainsi qu'il s'exprime; désignant par-là les héréfies des Gnostiques & des Manichéens, qui surviendront, ajoute-t-il, dans les derniers temps, c'est-à-dire, suivant le style des écrits apostoliques, dans les siècles qui suivent celui des Apôtres. Il nomme quelques faux

Docteurs qui dogmatiſoient dès-lors ; entr'autres, Hyménée qui anéantiſſoit le dogme de la réſurrection future, en l'expliquant de la réſurrection ſpirituelle du péché à la grace.

Enfin l'Apôtre inſtruit ſon diſciple, de manière à pouvoir ſe promettre que perſonne n'aura lieu de mépriſer ſa jeuneſſe. Timothée n'avoit que trente ans ; âge en effet bien peu avancé pour l'épiſcopat, dans un temps où l'on en exigeoit pour l'ordinaire environ cinquante. Je vous écris, conclud ce ſage Maître, quoique j'eſpére vous joindre bientôt ; mais afin que ſi je venois à être trompé dans cette eſpérance, vous n'en ſuſſiez pas moins la manière ſûre de vous conduire dans l'Egliſe, qui eſt la colonne de la vérité : dernier trait qui détermine le vrai ſens de l'aſſiſtance perpétuelle que Jéſus-Chriſt avoit promiſe aux premiers Paſteurs de ſon Egliſe, qui nous incline en même temps à croire que cette lettre fût écrite, comme l'Auteur ſe diſpoſoit à paſſer de Grèce en Ionie.

L'épître à Tite fut compoſée depuis celle-ci, quoiqu'on n'en puiſſe pas fixer la date avec la même préciſion. Comme elle s'adreſſoit à un diſciple chargé des mêmes obligations que Timothée, & qui

ſe trouvoit à-peu-près dans les mêmes conjonctures, elles ont l'une & l'autre beaucoup de reſſemblance. On permet à Tite d'élever des hommes mariés au ſacerdoce, à cauſe de la difficulté d'en trouver alors qui euſſent gardé la continence juſqu'à un âge avancé, principalement en Crête, où les loix obligeoient à ſe marier dès la jeuneſſe : mais on veut toujours que ces ſujets n'ayent épouſé qu'une ſeule femme. Comme on ne voit rien dans les écrits de l'Apôtre, qui faſſe raiſonnablement préſumer que les Miniſtres ſacrés ne vécuſſent pas dès-lors avec leurs femmes comme avec leurs ſœurs, on ne ſauroit préſumer non plus que le Docteur des nations ait approuvé dans ceux de Crête une diverſité de mœurs, qui ne pouvoit manquer de les rendre mépriſables aux autres Egliſes. S'il y a quelque choſe de particulier pour les premiers Crêtois, c'eſt que parmi ceux-ci ces ordinations d'hommes mariés étoient plus communes que par-tout ailleurs.

Paul, tout en ſe dérobant aux pièges de ſes aſſaſſins, n'oublia point le reſpect religieux que l'on doit aux grandes fêtes, juſques dans le cours des voyages les plus indiſpenſables. Voulant même former ſes élèves au pieux uſage de paſſer ces

ſaints jours, chacun dans ſa propre égliſe, il ſe rendit à Philippes, pour y célébrer les Azymes, c'eſt-à-dire la fête de Paques. Comme toutes les égliſes établies & régies par ſes ſoins étoient cenſées ſa propre Egliſe, il ne pouvoit inſtruire avec plus de préciſion ſur cet article, que par l'attention qu'il eut conſtamment, comme l'obſerve Saint Jean Chryſoſtôme, à célébrer les fêtes dans les grandes villes. Après les ſix jours des Azymes, il s'embarqua avec Luc; & en cinq jours de navigation, ils arriverent à Troade, rendez-vous indiqué au reſte de la troupe, qui déjà les y attendoit.

Il y reſſuſcita un jeune homme qui s'étoit tué en tombant d'un troiſième étage, où les fidèles étoient aſſemblés pour l'inſtruction & la célébration des Saint Myſtères. On voit par le Journal même de la route, que nous tenons de l'Hiſtorien Sacré, que c'étoit la première férie, ou le Dimanche, qu'on ſe faiſoit dès-lors un devoir de ſanctifier. Comme la fête commençoit, ſelon la coutume reçue des Juifs, dès le ſoir du jour précédent, il y avoit une multitude de lampes allumées, tant pour cette raiſon, que pour la célébrité du Saint Sacrifice.

L'Apôtre repartit aussi-tôt après, avec ses compagnons. Le navire côtoya d'abord la partie Occidentale de l'Asie, où l'on devoit encore relâcher. Mais le tendre médiateur des pauvres de la Judée, craignant d'être trop long-temps retenu à Ephèse, qui étoit la Capitale de l'Asie-Proconsulaire, il aima mieux aborder à Milet, ville moins considérable. Il y convoqua néanmoins une espèce de Synode, rassemblant avec les Prêtres & les anciens de la ville d'Ephèse peu éloignée, le Clergé & les Evêques du voisinage. Il les précautionna contre tous les périls à venir, & leur fit une exhortation d'autant plus touchante, qu'ils le voyoient, à ce qu'il leur prédit, pour la dernière fois. Il partit aussi-tôt après, & la navigation fut si favorable, qu'en quatorze jours, y compris le séjour de Milet, il alla de Troäde à Tyr, situé dans la petite Province de Phénicie, contigue à la Palestine. Delà il passa à Ptolémaïde, puis à Césarée, où il logea chez le Diacre Saint Philippe, l'un des sept institués en premier lieu, & personnellement distingué par les grandes œuvres auxquelles le Seigneur l'avoit employé. L'Historien Sacré lui donne ici le nom d'Evangéliste, soit qu'il eût été appli-

qué à la prédication de l'Evangile, en qualité d'Evêque, soit qu'il eût reçu pour cela une commission particulière des Apôtres. Il avoit quatre filles, qu'on nomme aussi Prophéteſſes, du titre qu'on donnoit alors aux personnes du sexe, qui étoient admises à chanter dans l'Eglise les louanges divines.

Plusieurs Fidèles d'Orient, doués du don de prophétie, eurent connoissance des persécutions que l'Apôtre des Gentils alloit essuyer à Jérusalem, & ne les lui laisserent point ignorer. Le Prophète Agabe les lui annonça même d'une manière encore plus effrayante que n'est souvent l'exécution. Il entra sans mot dire dans la maison de Philippe, alla droit à Paul, qu'environnoit la multitude des Fidèles, détacha la ceinture de l'Apôtre, s'en lia les pieds & les mains, à la vue de toute l'assemblée fort attentive à ce procédé mystérieux; puis élevant la voix, voici, s'écria-t-il, ce que dit le Seigneur: Ainsi les Juifs enchaîneront à Jérusalem celui à qui appartient cette ceinture, pour le livrer entre les mains des Idolâtres. A ces mots, la troupe des Fidèles & les compagnons de Paul s'abandonnant aux impressions naturelles de leur tendresse, ils s'unirent

pour le détourner d'achever son voyage. Il savoit, avant ces prédictions, & le Seigneur lui avoit immédiatement révélé tout ce qu'il avoit à craindre des Juifs, dans leur Capitale. Mais la sensibilité des Freres ne l'en affecta pas moins vivement. Rien n'ébranla cependant la résolution qu'il avoit prise, par les ordres d'en-haut. Non, mes freres, leur dit-il, vous ne me retirerez point de la voie de Dieu. Vous-mêmes, sans doute, vous ne faites pas attention que là tendent vos sentimens trop humains, & votre aveugle tendresse. Il n'est plus question de délibérer : le Seigneur commande, & je ne fais qu'obéir. Que sa volonté s'accomplisse, lui répondirent ses compagnons de voyage; & il partit aussi-tôt avec eux de Césarée, afin d'arriver à Jérusalem, encore éloignée de vingt lieues, avant la fête de la Pentecôte qu'il y vouloit célébrer.

Jacques, Evêque de la Ville Sainte, & tous les anciens rassemblés pour faire honneur à l'Apôtre des Nations, lui apprirent d'abord les préventions de leurs concitoyens contre sa personne, en des termes qui avoient de quoi l'étonner. Peu de jours après, malgré toutes les précautions qu'il n'avoit pas manqué de

prendre, il éprouva qu'on lui avoit à peine accusé la vérité. Comme il parcouroit les différens quartiers de la ville, pour y diſtribuer les aumônes qu'il apportoit, & qu'il ſe faiſoit ſcrupuleuſement accompagner par les députés des différentes Egliſes où on les avoit recueillies, il arriva que dans une multitude de Juifs étrangers, quelque-uns du pays d'Ephèſe reconnurent Trophime leur compatriote, à la ſuite de Paul. Ils prirent ſur le champ leur réſolution; mais ils épierent l'occaſion pour éclater. Ayant trouvé Paul dans le Temple, ils ſe jetterent ſur lui, en s'écriant: Au ſecours, enfans d'Iſraël; cet homme que nous tenons, ne ceſſe de blaſphémer contre le peuple de Dieu, & contre le ſaint Temple, qu'il a même eu l'audace de profaner, en y introduiſant les Gentils. Ils vouloient parler de Trophime, qu'ils avoient rencontré avec lui dans les rues; mais il étoit faux qu'ils l'euſſent vu dans le Temple, bien moins encore dans la partie intérieure, interdite aux Nations. Tout le peuple s'attroupa néanmoins, & dans un moment l'émeute fut générale. Ils tirerent brutalement du Temple l'objet de leur haine, craignant, dans leur zèle inhumain, non de répan-

dre le sang, mais d'en rougir le lieu saint, dont ils eurent même la précaution de fermer les portes. Aussi-tôt après, ils frapperent si rudement l'Apôtre, qu'il fût resté sous leurs coups, si le Commandant de la cohorte Romaine, qui faisoit la garde autour de l'édifice, ne l'eût arraché à leur fureur. Mais il le fit en même temps charger de chaînes, avant de s'informer s'il étoit coupable, ni même de ce dont on l'accusoit. Le tumulte augmentant à chaque instant, Lysias, c'étoit le nom du Tribun, ordonna de conduire Paul dans la citadelle où logeoit la garnison Romaine. C'étoit une forteresse détachée du Temple, où elle ne communiquoit que par une longue suite de degrès. Cet étroit passage se trouvoit déjà rempli par une populace animée; & il fallut que les soldats portassent leur prisonnier.

Il demanda cependant de parler, & on le lui permit. Mais cet amas de fanatiques poussant des cris furieux, jettant leurs manteaux, & faisant voler la poussière, Lysias fit bien vîte entrer Paul dans la citadelle. Toutefois pour donner aux Juifs quelque sorte de satisfaction, & sous prétexte de découvrir la cause de cet emportement général, il ordonna

que l'Apôtre fut flagellé, & mis à la question. Tout étoit déjà disposé, quand Paul dit à l'Officier qui devoit présider à l'exécution: Pensez-vous qu'il vous soit permis de faire subir la peine du fouet à un Citoyen Romain, sans qu'il ait été condamné? Le Centurion courut porter ces mots au Tribun. Lysias revint promptement, & demanda au prisonnier, d'un ton fort radouci, s'il étoit vraiment Citoyen. Oui, je le suis, dit-il avec un fermeté noble. Il m'en a couté bien de l'argent, reprit Lysias, pour acquérir ce titre & moi, répartit Paul, je ne le dois point à la fortune; mais je le tiens de la naissance. Les exécuteurs se retirerent confus, & l'on détacha le prisonnier.

Lysias cherchant à sortir avec honneur de cette affaire embarrassante, assembla dès le lendemain le conseil de la nation Juive, & fit comparoître l'Apôtre, qui n'étoit plus lié. Mais si les Romains avoient des égards pour leur concitoyen, le dépit des Juifs n'en devint que plus furieux. Paul avoit à peine commencé de parler, que le Grand-Prêtre Ananie, traitant le disciple comme on fit autrefois son divin Maître, commanda de le souffleter. Muraille blan-

blanchie, dit l'Apôtre au violent Pontife, Dieu ne manquera pas de vous frapper, vous qui faites ici le personnage d'interprète de la loi, & qui contre la disposition de la loi, ordonnez qu'on me maltraite sans que j'aie été ni condamné, ni entendu. Le reproche étoit vif: mais Paul ne savoit pas qu'il parloit à un Grand-Prêtre. Depuis le regne du premier Hérode, que le Pontificat n'étoit plus à vie, il y avoit eu un si grand nombre de ces Pontifes, que l'Apôtre, étranger à Jérusalem, ne pouvoit guère les connoître: d'autant mieux que le Sanhédrin s'assemblant hors du temple, ou de la salle du conseil, les conseillers se rangoient simplement en demi-cercle, le Président au milieu, sans nulle marque de distinction. Dès qu'on eut averti Paul, qu'il parloit au Grand-Prêtre, il ne manqua point de lever ce scandale involontaire, & de rendre à la chaire de Moïse le respect convenable. Mais le contre-temps ne l'empêcha point de tirer parti de l'opposition qu'il remarqua dans les sentimens des différens membres du Conseil. Ils étoient partagés en deux sectes bien différentes. Les uns, à l'ombre de la loi Mosaïque, cachoient le dogme impie des Sadducéens, c'est-à-dire, une

eſpèce de Matérialiſme, qui ne croyoit ni réſurrection des corps, ni ſubſtances ſpirituelles, excepté celle de Dieu ſeul, ni aucune providence à l'égard des hommes, au-delà de cette vie. Ce parti n'étoit pas encore le plus fort; & il ne domina par la ſuite dans la Synagogue, que pour en conſommer la réprobation: mais il faiſoit alors des progrès rapides, ſurtout parmi les Prêtres & les Docteurs de la loi, qui bien inſtruits des rigueurs de la divine Juſtice, & ne voulant pas employer les moyens de la déſarmer, tâchoient d'étouffer, avec leur foi, les allarmes de leur conſcience. L'autre partie du conſeil Judaïque, quoiqu'également oppoſée à l'établiſſement de la Religion de Jéſus-Chriſt, & mêlant à celle de Moïſe des innovations abuſives, croyoit toutefois la ſpiritualité de nos ames, & la réſurrection de nos corps. L'Accuſé profita de cette diviſion des eſprits; & parlant d'une voix forte, mes freres, dit-il, apprenez-tous que je ſuis Phariſien, & comme vous vous exprimez, fils de Phariſien, invariablement attaché à tous les bons principes de cette école: c'eſt au ſujet de la réſurrection des morts, qu'on me traduit en juſtice.

Auſſi-tôt la diviſion éclata dans l'aſſemblée. Chacun ſe mit à conteſter, cha-

cun s'efforça de grossir son parti; & le Maître souverain des cœurs changea en apologistes de son Apôtre, la moitié de ses antagonistes. Après tout, dirent les Pharisiens, quel mal cet homme a-t-il fait? Sa doctrine est pure. Qui sait même si quelqu'un des esprits célestes n'inspire pas le Docteur qui leur rend un si beau témoignage? Ils passerent des paroles à l'action, & le tirerent de leur côté, pour le dérober aux Sadducéens. Ceux-ci s'efforcerent à leur tour de l'arracher à ses défenseurs; & jamais peut-être le péril ne fut plus grand pour Paul, qui se vit au moment d'être mis en pièces: ce qui fût infailliblement arrivé, si le Tribun, sans perdre un instant, n'eût fait approcher les gens de guerre, pour l'enlever & le renfermer dans la citadelle.

La nuit qui suivit tant de fatigues & de périls, le Maître pour qui Paul souffroit, lui apparut, & lui dit: Prenez courage, & sachez que vos jours sont en assurance: il faut que vous me rendiez, au milieu de Rome, le même témoignage qu'à Jérusalem. Si Paul, sans pénétrer les desseins de son Dieu, s'étoit montré si fidèle, cette apparition changea sa foi sur cet article en une évidence bien encourageante. Le tableau de l'ave-

nir dévoilé à ses yeux lui fit concevoir que ses tribulations & ses chaînes, sa comparution aux différens tribunaux de la Palestine, avec mille incidens merveilleux qui ne manqueroient pas de faire du bruit, étoient autant de moyens d'acquérir la célébrité convenable, pour rendre son ministère respectable à la capitale du monde, & au plus superbe des Césars. Un nouveau danger, le plus grand que sa vie eût encore couru depuis sa vocation à l'apostolat, ne servit qu'à confirmer son courage.

Les Juifs, & sur-tout les Sadducéens, qui à l'exemple de toutes les sectes opposées à la religion dominante, se piquoient avec ostentation de tolérance, d'humanité & de probité, résolurent néanmoins d'assassiner Paul. La rage étoit telle, que plus de quarante d'entre eux s'engagerent, par les plus terribles sermens, à ne boire ni manger, qu'ils n'eussent exécuté leur dessein.

Mais le comble de l'horreur, c'est que leurs Pontifes étoient leurs complices. Nous sommes déterminés, dirent-ils sans façon à ces scélérats décorés, qu'ils ne connoissoient que trop bien; nous sommes tout prêts à immoler votre ennemi, au milieu de ses gardes. Il n'est question

pour vous, que de l'attirer hors de la citadelle. Comme vous êtes juges en Israël, & les interprètes de la loi, engagez le Commandant à faire comparoître un Israélite accusé d'y avoir contrevenu, sauf le droit Romain de confirmer ou de modifier la sentence: nous vous répondons de tout le reste, quelle que soit l'escorte. La proposition fut agréée, & la députation fixée au lendemain. Mais tout échoua, par le moyen d'un jeune homme, fils d'une sœur de Paul, & très-exactement informé du complot. Il avertit son oncle, ensuite le Tribun, qui commanda sur le champ deux Centeniers, avec une escorte considérable, afin de conduire le prisonnier, non à Jérusalem, mais à Césarée, pardevant le Gouverneur de toute la province, auquel il donna en même temps avis de la conspiration & de l'accusation intentée contre l'Apôtre.

Ce Gouverneur étoit un homme de basse naissance, nommé Felix, qui s'étoit élevé par le crédit de son frere Pallas, affranchi célèbre de l'Empereur Claude. Il attendit, pour instruire le procès de l'accusé, l'arrivée des accusateurs, qui suivoient l'objet de leur haine, par-tout où il leur restoit quelque espoir de le perdre. Mais ici la scène étoit bien chan-

gée. Il n'y avoit plus d'espérance de porter une main violente sur l'innocent; encore moins de l'opprimer, de pleine autorité. De juge au contraire, on devenoit partie; & il ne restoit qu'à procéder, dans les formes régulières, pardevant un tribunal étranger.

Quoique ce personnage ne fût pas flatteur, le Grand-Prêtre Ananie ne dédaigna point de le remplir en personne: l'intérêt de l'impiété le faisant passer pardessus toutes les considérations, contre l'homme du monde qui la combattoit avec le plus d'avantage. Le Président ou Gouverneur n'eut pas de peine à démêler la cabale. Il donna des délais, pour ne point choquer les Juifs de front; mais il fit traiter Paul avec bonté, & même avec distinction.

Les bonnes dispositions de ce Romain venoient principalement de sa femme Drusille, que l'on croit sœur du jeune Agrippa, Roi de Galilée, & de la Princesse Bérénice. On dit que, pour se faire un appui contre cette sœur, si fameuse sous l'empire de Tite, & au temps dont nous parlons jalouse de la beauté de Drusille, celle-ci plus ambitieuse que sensible avoit quitté son premier mari, Asis, Roi d'Emesse, pour épouser Fe-

lix, quoique Payen & de basse naissance, mais puissamment protégé. Quoi qu'il en soit de son origine, elle étoit Juive de religion, dans les bons principes sur la nature des ames, & sur l'espérance de l'immortalité. Elle paroît même avoir eu du zèle pour engager son époux dans la même croyance; au moins le porta-t-elle à avoir de temps en temps des conférences avec Paul, dont elle se montra la protectrice.

Elle se rendit un jour, avec Felix, au lieu même où le prisonnier étoit gardé. On le fit paroître, & on l'interrogea sur la doctrine qui faisoit la matière ordinaire de ses enseignemens. Il exposa, d'une manière assez générale, les principes de la foi Chrétienne; mais accommodant son discours au caractère de ses auditeurs, il retraça plus particulièrement les règles sévères de l'équité, de la chasteté, & peignit de couleurs terribles l'éternel châtiment réservé aux infracteurs. Felix en fut troublé jusqu'à l'effroi, & craignit d'entendre plus longtemps le saint Orateur. C'en est assez pour aujourd'hui, lui dit-il en l'interrompant; je vous manderai, quand j'aurai plus de loisir. Il le fit à la vérité paroître plusieurs fois depuis; mais ayant

résisté à la première grace, il n'alla plus que de prévarication en prévarication. Enfin cet indigne Président qui aimoit l'or, parut n'avoir plus d'autre dessein dans ces occasions de salut, que d'assouvir sa sordide avarice. Il avoit appris, par les moyens de défense de l'Apôtre, qu'il n'étoit pas venu à Jérusalem pour y porter le trouble, mais bien les pieuses libéralités des Fidèles Gentils. Il espéra recevoir des offres d'un prisonnier si considéré, & deux ans se passerent dans cette vaine attente. Après quoi il fut remplacé par Portius-Festus.

Le nouveau Gouverneur fut bientôt importuné par les Prêtres & les autres Ordres de la nation Juive. Ils presserent plus que jamais, pour que l'on renvoyât le Prisonnier à Jérusalem. On avoit tout lieu de croire qu'ils l'obtiendroient. En un mot, le danger de l'oppression & de l'abus de puissanee, de la part de la Synagogue, devint si évident; que l'Apôtre crut pouvoir se soustraire à cette autorité, & appeller dans l'ordre des tribunaux séculiers où il se trouvoit déjà, du Gouverneur à l'Empereur. Usant donc de son droit de Citoyen Romain, je suis, dit-il, au tribunal de César; c'est le droit de ma condition, de ne pouvoir

ſans mon aveu être traduit ailleurs; je requiers formellement d'être renvoyé à César. Feſtus conféra un moment avec ſon conſeil, puis il répondit: Vous avez appellé à César, vous irez à César. Après quoi il ne fut plus queſtion que d'attendre un embarquement, pour tranſporter l'Appellant en Italie.

Durant cet intervalle; le Roi de Galilée vint avec ſa ſœur Bérénice, pour complimenter Feſtus ſur ſon avénement au gouvernement de la Paleſtine. Ils ne furent pas long-temps à Céſarée, ſans entendre parler du priſonnier extraordinaire que le dernier Gouverneur y avoit laiſſé dans l'attente de ſon jugement, après deux ans de priſon. Feſtus leur fit une expoſition ſuccinte de cette affaire: Mais en voulant ſatisfaire leur curioſité, il la piqua encore d'avantage. Ils témoignerent la plus grande envie de voir & d'entendre ce fameux Accuſé, pour qui ils n'avoient pas, à beaucoup près, les ſentimens des Juifs de Jéruſalem. Il eſt aiſé, répondit Feſtus, de vous ſatisfaire; dès demain Paul paroîtra devant vous. Agrippa & Bérénice ne manquerent pas de venir à l'heure convenue; & avec eux, une ſuite nombreuſe de gens de marque, Tribuns, Magiſtrats, Officiers, & tout

ce qu'il y avoit de plus diſtingué dans la ville. Ainſi la providence formoit-elle au plus digne Prédicateur de l'Evangile, le plus illuſtre auditoire où il eût encore parlé. Ainſi la privation de la liberté fournit-elle à Paul une occaſion qu'il eût difficillement trouvée en tout autre état. Auſſi n'y parut-il pas moins libre, ni moins ſublime dans ſes diſcours, qu'autrefois dans les villes d'Aſie, où on le prenoit pour le Dieu de l'éloquence.

Lorſqu'il ſe préſenta, Voilà, dit Feſtus, l'homme célèbre dont tout Jéruſalem ſollicite la mort. Pour moi, je ne trouve en lui rien qui la mérite; Il appelle à Céſar, je me diſpoſe à l'y envoyer. Mais je ne ſais que mander pour l'inſtruction de ſa cauſe, ou pour en diriger le jugement. Les griefs prétendus, intentés contre lui, ne me paroiſſent que des minuties peu dignes de l'attention de Céſar. Je ſuis ravi de le faire comparoître devant un Prince éclairé, & ſpécialement inſtruit des loix & des uſages du peuple Juif. Uſez de vos lumières, & daignez me fournir les connoiſſances convenables, pour informer l'Empereur avec la préciſion que demande la nature de l'affaire, & le reſpect dû à la Majeſté Impériale.

Agrippa ainsi chargé de l'interrogatoire, dit à Paul de parler pour sa défense. Ce n'étoit pas là ce qui intéressoit l'Apôtre, fort tranquille sur son sort, qui d'ailleurs ne dépendoit plus de ces Puissances subalternes. Il n'envisagea que l'occasion favorable de rendre témoignage à Jésus-Christ, ou de confondre l'incrédulité, s'il ne la convainquoit pas. C'est pourquoi sous l'ombre de se justifier, il insista dans toute la suite de son discours sur ce qui devoit faire reconnoître le Fils de Dieu, ou le Messie, dans la personne de Jésus de Nazareth, le terme & l'accomplissement de toutes les prophéties. Comme il s'étendoit fort au long sur cet article, ainsi que sur la résurrection glorieuse du Sauveur; le Gouverneur Idolâtre, pour qui il parloit beaucoup moins que pour le Prince Juif, & qui ne comprenoit rien à ces profonds mystères, interrompit le discours, s'écriant à haute voix: Paul vous extravaguez, à force de doctrine; l'étude & les lettres vous ont renversé l'esprit. Je n'ai pas perdu l'esprit, illustre Festus, reprit tranquillement l'Orateur, & je ne vous dis que des vérités exactes quoiqu'extraordinaires. Le Roi qui m'entend, peut en rendre témoignage. Il

n'ignore aucun des points dont il est question. Prince, ajouta-t-il, en fixant les yeux sur Agrippa, croyez-vous aux Prophètes? Vous y croyez, je le sais. Agrippa qui se sentoit ébranlé, sans vouloir le paroître, craignit d'être poussé davantage; & faisant diversion par la plaisanterie: Bientôt, lui dit-il ironiquement, vous me persuaderez de me faire Chrétien. Ce sort, repliqua Paul, est tout autre que vous ne pensez. Plut à Dieu, que vous, Prince, & tous ceux qui vous intéressent, prissiez dès ce moment le même parti que moi, sans toutefois courir les mêmes périls!

Le Roi, la Princesse sa sœur, & le Gouverneur se leverent, & s'étant retirés un moment à l'écart; cet homme, dirent-ils, n'a rien fait qui mérite la mort, ni la privation de sa liberté. Tous trois parurent fâchés qu'un appel public les empêchât de le renvoyer absous. On auroit encore aujourd'hui les mêmes regrets, si l'on ne pensoit que la confession & les chaînes de Paul, outre qu'elles donnoient plus de poids à son ministère, lui servoient comme de sauvegarde contre la fureur des Juifs, qui devoient le faire périr en Orient, s'il y eût été mis en liberté.

Festus le fit embarquer avec d'autres prisonniers, sous une bonne escorte. Luc fut toujours son compagnon, avec Aristarque de Thessalonique, l'un de ces députés qui avoient apporté les aumônes de Grèce & d'Asie aux pauvres de Judée, & qui s'attacha dès-lors à l'Apôtre, avec une fidélité & une constance que celui-ci comble des plus grands éloges dans ses épîtres. La navigation fut longue & pénible, & l'on ne se trouva sur les côtes de Crète, que dans le déclin du mois de Décembre. Paul qui avoit déjà gagné la confiance de tout l'équipage, représenta d'une manière à devoir faire impression, qu'il n'étoit pas prudent de poursuivre alors la route. L'avis contraire du Pilote & du Maitre du navire ne laissa pas de prévaloir. On eut bientôt lieu de s'en repentir. On essuya une tempête affreuse. Durant plusieurs jours consécutifs, le ciel fut couvert de ténèbres si épaisses, qu'on ne voyoit ni le soleil, ni les étoiles. Il fallut faire le jet des marchandises, & même des agrêts. On voguoit au hasard, sans nul espoir d'échapper à une mort prochaine ; en sorte que l'on ne tenoit plus compte de la vie, ni de prendre de la nourriture. Cependant le Seigneur révéla à son serviteur,

que le navire feroit brifé; mais que de tous les voyageurs, pas un feul ne périroit. Tout fe ranima, à cette annonce, on reprit vivement la manœuvre, & l'on arriva fur la côte de Malte, où le navire fut en effet brifé; mais où tous les paffagers aborderent, foit à la nâge, foit à la faveur des planches & des débris du vaiffeau. De deux cent foixante & feize perfonnes qu'on étoit, il n'en périt pas une feule.

Les Maltois, qu'on nommoit Barbares, parce que pour la langue ils n'étoient ni Grecs, ni Romains, montrerent, par leurs fentimens d'humanité, qu'ils valoient pour le moins les uns & les autres. Ils commencerent par allumer des feux, pour réchauffer ces infortunés, tranfis de froid par la rigueur de la faifon, & par une pluie glaçante qui furvint après tous les autres accidens. Paul, toujours actif & charitable, prit une braffée de farmens, qu'il porta au feu. Mais il apportoit auffi une vipère engourdie par le froid, & qui, ranimée aux approches du feu, faifit la main de l'Apôtre, & y demeura fufpendue. Les Infulaires, par cette horreur du crime, qui eft une impreffion de la loi éternelle, & que les mœurs les plus groffières n'effa-

cent jamais entièrement, se dirent les uns aux autres, dans leur langue : C'est là sans doute un scélérat, que la vengeance divine poursuit encore après le naufrage. Paul ne fit que secouer la main, & jetta sans effroi la vipère au milieu des flammes. On s'imaginoit qu'il alloit enfler, & bientôt après tomber sans vie. Mais ayant long-temps attendu sans qu'il lui arrivât le moindre mal, au lieu d'un homicide, ils crurent voir un Dieu.

Il y avoit près delà une maison, avec des terres considérables, appartenant au premier de l'isle, nommé Publius. Il voulut loger cet ami du Ciel & durant trois jours il n'omit rien pour le remettre des travaux d'une navigation fâcheuse, lui & ses compagnons. Le procédé de Publius étoit desintéressé ; mais il ne demeura pas sans récompense. Son pere détenu au lit par une dyssenterie opiniâtre, accompagnée d'une fièvre ardente, se trouvoit en danger de mort. Paul se mit en prière, lui imposa les mains, & le guérit sur le champ. Ce miracle concernant un des Princes de l'isle, ainsi que le nomme l'Historien Sacré, dévint notoire dans toute son étendue ; & de tous les cantons on apportoit les malades au Saint, qui les soulagea sans nulle exception

Ainsi ouvroit-il à la foi, non-seulement les cœurs simples de ces pauvres Insulaires; mais ceux des Romains, la mettant en recommandation à la porte de l'Italie, & parmi ses différens compagnons de voyage, qui naturellement ne devoient pas manquer de publier, en arrivant à Rome, ce qui venoit de faire leur admiration.

On remit à la voile après la mauvaise saison, & la fin de la route fut aussi heureuse, que les commencemens en avoient été facheux. A Pouzzoles, dans la campagne de Naples, où l'on débarqua pour achever le voyage par terre, l'Apôtre trouva des Chrétiens qui l'accueillirent avec les plus vives démonstrations d'amour & de respect. Un grand nombre d'entr'eux l'accompagna même jusqu'à son terme. Cette suite honorable ne cessoit de grossir, à mesure qu'on approchoit. Les Fidèles de Rome, si bien prévenus par la lettre admirable qu'il leur avoit écrite, vinrent par troupes au-devant de lui, les uns à trente milles, les autres jusqu'à cinquante. Ainsi vers le commencement de Mai de l'an 61, arriva-t-il comme en triomphe, nonobstant ses chaînes, à la Capitale de l'Empire, le siège du Chef de l'Eglise & du

Monde Chrétien, depuis que Pierre y avoit transféré la Chaire Pontificale d'Antioche.

C'étoit l'usage à Rome de laisser certains prisonniers hors de prisons, sous la garde d'un soldat à qui on les enchaînoit, au moins pour le temps de la nuit. On ne refusa point cette grace à Paul, qui étoit si avantageusement annoncé, & qui passa deux années entières dans cet état. Il se mit peu en peine de solliciter sa délivrance, content du degré de liberté qui lui suffisoit pour annoncer l'Evangile. Nous voyons au contraire, dans les différentes épîtres qu'il écrivit de Rome, qu'il s'estimoit heureux de porter des chaînes si utiles au progrès de la Foi.

Trois jours après son arrivée, il fit prier les plus considérables des Juifs habitués dans la Ville, de se rendre auprès de lui, afin de les prévenir au sujet de son appel, qu'on pouvoit mal interpréter. Il n'omit rien pour les convaincre qu'il venoit à César, non dans le dessein de nuire à personne de sa nation; mais par l'extrême nécessité où il s'étoit vu réduit de se soustraire à des procédés que les Idolâtres avoient peine à concevoir dans les citoyens de Jérusalem. Ces Israélites de Rome n'avoient pas été avertis par

leurs freres de Judée, qui regarderent leur tentative comme un coup manqué, dès qu'ils surent Paul au tribunal de l'Empereur. Ceux de Rome ne reçurent donc pas seulement la justification de l'Apôtre; mais ils voulurent encore l'entendre discourir sur la Religion nouvelle qu'il annonçoit. Rien n'étoit plus conforme à ses désirs : on prit jour pour une conférence en règle.

La question de l'avènement du Messie y fut traitée si à fond, & l'application des prophéties qui avoient trait à Jésus de Nazareth, si mûrement discutée, que, dans cette assemblée qui étoit fort nombreuse, l'Apôtre parla du matin jusqu'au soir. La docilité des Auditeurs ne répondit point à leur empressement. Quelques-uns furent à la vérité touchés & convertis; mais le très-grand nombre prit le parti de l'endurcissement; de manière que, dès cette première conférence, Paul leur déclara, selon sa méthode, qu'il alloit présenter la lumière du salut à des ames qui en profiteroient mieux qu'eux: ce qu'il exécuta aussi-tôt, avec un succès capable de le consoler. Des prosélytes sans nombre se joignirent aux anciens fidèles; & l'on affluoit nuit & jour à la maison qu'il avoit louée, sous

le bon plaisir des Officiers du Prétoire.

C'est l'Evangéliste S. Luc qui nous apprend tous ces faits, dans l'histoire des Actes des Apôtres, que nous avons eu jusqu'ici l'avantage de suivre presque uniquement. On remarque qu'il s'y étend avec complaisance sur les travaux de son maître. L'Esprit-Saint qui l'inspiroit, & qui n'a pas jugé à propos de satisfaire notre curiosité touchant les autres Apôtres, prétendoit sans doute nous fournir dans celui-ci des leçons & des exemples suffisans. C'est pourquoi nous avons cru les devoir recueillir aussi soigneusement que notre plan pouvoit le permettre.

Pour ce qui est de la personne même de Luc, outre son attachement inviolable au Docteur des Nations, nous savons qu'il prêcha la foi dans les Gaules, en Italie, en Dalmatie & en Macédoine: mais on ne peut rien dire de particulier, ou de bien circonstancié, sur ces diverses missions. Il garda le célibat toute sa vie, & mourut âgé de quatre-vingt-quatre ans, à Patras en Achaïe. Il étoit médecin. On a dit aussi qu'il étoit peintre; mais sans en donner de preuves.

Paul se trouvant soustrait à la vengeance des Juifs de Jérusalem, ceux-ci tournerent leur dépit contre Jacques,

Evêque de cette ville, & prirent leur temps pour le faire avec succès. L'an 62 de J. C. le Gouverneur Festus étant mort, & Albin son successeur n'étant pas encore arrivé, les Prêtres & les Grands de la nation citerent Jacques devant le Sanhédrin. Le Grand-Prêtre Ananus étoit l'ame de cette nouvelle cabale : digne fils du premier Ananus, connu dans l'Evangile sous le nom d'Anne, & d'autant plus ennemi de la doctrine des Apôtres, qu'il étoit Sadducéen, comme son beau-frere Caïphe, & toute son odieuse famille. Les fourbes, pour en venir plus sûrement à leurs fins, exalterent d'abord la piété & toutes les vertus du saint Evêque, qui faisoient en effet l'édification & l'admiration de tous les citoyens, Juifs obstinés, ou Fidèles. On l'appelloit tantôt le Juste, tantôt d'un nom hébreu qui signifie le soutien du peuple. Il avoit la liberté d'entrer, toutes les fois qu'il vouloit, dans cette partie du Temple, où les seuls Prêtres pouvoient pénétrer, quand ils étoient dans l'exercice actuel de leurs fonctions. Il prioit sans interruption, presque toujours prosterné; ensorte que son front, aussi-bien que ses genoux, s'étoit durci, disent les anciens Historiens, comme la peau d'un cha-

Joseph. Antiq. xx. 8.

Hegesip. apud Euseb. his. xx 23.

meau. A cette ferveur angélique répondoit une pureté semblable, une austérité & une abstinence exemplaire. Il ne buvoit, ni vin, ni autre liqueur qui pût enivrer, & n'observoit pas seulement ces règles du Nazaréat qu'il avoit voué; mais n'usoit jamais de bain, & ne mangeoit rien qui eût eu vie; ne s'habilloit jamais que de lin, & fort légérement en toute saison.

Quand il parut dans l'assemblée, on redoubla les témoignages de vénération & de confiance à son égard, & on lui demanda ce qu'il falloit croire de la doctrine de Jésus. Il répondit, avec un zèle qui fit impression sur une multitude de cœurs droits, mêlés dans la foule des étrangers, que la circonstance du temps de Pâques rassembloit. Les Scribes, les Pharisiens, & sur-tout les Sadducéens avoient leurs vues. A l'instant ils excitèrent des mouvemens séditieux, en criant que bientôt l'ancienne religion seroit anéantie. Un zèle apparent les emporte, ils s'atroupent en tumulte, ils environnent le S. Confesseur: il faut, lui disent-ils, que sur-le-champ tu tires d'erreur ce peuple innombrable qui pense encore que Jésus peut être le Christ. Puisque tous ont confiance en toi, comme au Juste par excellence, monte au haut

de ce Temple afin que tout le monde puisse te voir & t'entendre; rends de-là témoignage à la vérité: on s'en rapporte à toi.

Ils le conduisirent à l'instant sur la terrasse, au point d'élévation convenable, dans les dehors du temple. Lorsqu'on l'y vit monté: Homme juste, lui cria-t-on d'en bas, avec une grande apparance de respect, dites-nous ce qu'il faut croire de Jesus qui a été crucifié. La confession ne pouvoit être plus éclatante: le zèle de l'Apôtre en tira tout l'avantage qu'offroit l'occasion. Pourquoi, dit-il d'une voix fort élevée, m'interrogez-vous sur Jésus Fils de l'Homme, & tout à la fois Fils de Dieu? Inutilement vous affectez de révoquer en doute ma foi en ce vrai Rédempteur. Je vous déclare qu'il est assis dans les Cieux, à la droite du Tout-Puissant, d'où il viendra juger l'univers. Plusieurs crurent, dans la simplicité de leur ame, & commencerent à s'écrier: Gloire au Fils de David. Les gens de secte tout déconcertés dirent entre eux: Nous avons eu tort de courir un pareil hasard. Montons bien vîte, & précipitons le Juste, aux yeux de la multitude. Que la terreur empêche au moins la séduction de s'étendre davantage. Aussi-tôt ils s'écrierent:

Oui, oui, le Juste a erré lui-même : remplissons la prophétie d'Isaïe, effaçons ce Juste pernicieux, du nombre des vivans. Ils coururent incontinent au haut de la terrasse, & l'en précipiterent.

Il ne mourut pas sur-le-champ ; mais il se releva, puis se mit à genoux, en disant, à l'imitation de l'adorable victime à qui lui même il s'immoloit : Pardonnez-leur, Seigneur, ils ne savent ce qu'ils font. Ses ennemis n'en devinrent que plus furieux. Par l'ordre du Pontife, & à l'instigation de sa cabale, on lança sur le Saint Evêque une grêle de pierres. Cependant un homme de la race des Réchabites, c'est-à-dire, de ces anciens prosélytes agrégés au peuple de Dieu, qu'ils édifioient par une vie fort retirée, & leur constance religieuse à suivre les coutumes de leurs peres ; un de ces hommes droits & vertueux s'écria : Que faites-vous, Israélites ingrats & dénaturés ? n'entendez-vous pas le Juste qui prie pour ses bourreaux ? Rien n'arrêta la fureur. Enfin un foulon acheva de lui ôter la vie, en lui déchargeant sur la tête, de grands coups de son maillet. Le Martyr fut enterré au même endroit. Peu aprés on y érigea un monument qui ne fut ruiné qu'avec Jérusalem, & dont il subsistoit

même encore une colonne au temps de l'Historien Eusebe, dans le quatrième siècle de l'Eglise. Il y eut plusieurs Fidèles massacrés avec cet Apôtre, & pour la même cause, c'est-à-dire, en haine du Christianisme; mais toujours sous le prétexte du mépris de la Loi Judaïque.

Le Pontife profitoit de la vacance du Gouvernement, pour assouvir sans gêne son dépit sanguinaire. Mais les citoyens modérés ne voyoient ces attentats qu'avec indignation. Les plus estimés d'entr'eux attribuerent à cette cause, avec l'Historien Joseph, les horreurs du siège de Jérusalem, & toutes les calamités qui ne tarderent point à se faire sentir. Grand nombre allerent au devant du Gouverneur Albin qui venoit par Alexandrie, & porterent leur plainte contre le Grand-Prêtre. Albin lui écrivit une lettre remplie de reproches amers, & de menaces terribles. Le roi Agrippa, secondant les vues du Gouverneur, dépouilla honteusement Ananus du Pontificat, après trois mois seulement d'exercice, en vertu du pouvoir que les Empereurs avoient donné à ce Prince sur le Temple.

Saint Jaques de Jérusalem avoit écrit une épître adressée aux fidèles convertis des différentes tribus d'Israël & répandus par-

par-tout l'univers: c'est pourquoi on la nomme catholique ou universelle. De son temps, il s'étoit élevé une erreur contre la nécessité des bonnes œuvres, à l'occasion de quelques passages mal entendus de saint Paul, dont le frere du Seigneur, aussi bien que le Prince des Apôtres, s'appercevoit déjà qu'on abusoit. Ce fut principalement pour combattre ce principe de relâchement & de corruption, qu'il composa son épître, où il insiste fortement sur cet article. Il y donne aussi la notion la plus précise que nous ayons dans les divines Ecritures, touchant le Sacrement de l'Extrême-Onction. C'est pourquoi les Sacramentaires, avec tous ceux qui veulent que la foi nous sauve indépendamment des œuvres, ne pouvant soutenir leurs sentimens hérétiques, après que le Saint-Esprit les avoit condamnés si expressément par cet écrit divin, l'ont d'abord retranché du catalogue des livres canoniques, quoique la force de la vérité les ait obligés en grand nombre à l'y replacer par la suite. Il est vrai qu'on a douté autrefois si cette épître étoit de S. Jacques le Mineur. L'Historien Eusebe la croyoit donnée, sous le nom de cet Apôtre, par un autre Ecrivain; mais il attestoit en même-temps,

que dés-lors elle étoit reçue dans la plûpart des Eglises. Sur la fin du quatrième siècle, elle acquit une autorité universelle. Tous les saints Docteurs de ce bel âge & des suivans, la citent avec le respect que le doute seul où l'on fut de son auteur, empêcha de lui marquer aussi généralement d'abord.

Il en est de même de l'épître de saint Jude, frere de saint Jacques, adressée pareillement à tous les fidèles en général, & composée un peu plus tard contre les mêmes erreurs, que de nouveaux sectaires rendoient de jour en jour plus communes; c'est-à-dire, contre les principes corrompus des Nicolaïtes, des Simoniens & des Gnostiques, qui tous se contentoient d'une foi morte & infructueuse. Elle fut à la vérité suspecte à quelques anciens; parce qu'elle cite le livre d'Hénoch, & qu'on ne faisoit pas attention, qu'indépandemment des écrits qui couroient faussement sous le nom de ce Prophète, on pouvoit le citer d'ailleurs. C'est la réflexion de saint Augustin, qui conclut même, d'après cette citation faite par un Apôtre, qu'on ne sauroit douter qu'Hénoch n'ait composé, par l'inspiration divine, quelque ouvrage qui ne sera point parvenu jusqu'à nous. Aussi

l'épître de ſaint Jude, comme celle de l'Apôtre ſon frere, étoit-elle généralement comptée parmi les livres ſaints, avant la fin du quatrième ſiècle.

Ces deux Apôtres avoient un troiſième frere, nommé Siméon, proche parent de Jéſus-Chriſt, auſſi-bien qu'eux, & lui appartenant de même, par l'eſprit ou la vertu, d'une manière plus recommandable. C'eſt à ce titre qu'auſſi-tôt après la mort de ſaint Jacques, il fut élevé ſur le Siège épiſcopal de Jéruſalem, par le choix unanime des Apôtres & des Diſciples qui purent alors ſe raſſembler. La patience & le courage de ces hommes débonnaires, tels au milieu de leurs ennemis, que des agneaux parmi les loups, triompha de la violence & de la perfidie des Juifs, ſoit Phariſiens, ſoit Sadducéens, qui ne purent empêcher le miniſtère épiſcopal de ſe perpétuer juſques dans leur Capitale.

D'un autre côté, l'Apôtre des Nations ne conſervoit pas ſeulement ſon aſcendant ſur les Juifs de Rome; mais il acquéroit de la célébrité juſqu'à la Cour de Néron, & formoit de vrais Chrétiens parmi les courtiſans du plus vicieux des Céſars. Sa qualité de priſonnier, enviſagée avec une foi vive, ne leur inſpi-

roit que le respect, la docilité, l'esprit de charité. C'est ce qu'il écrivit aux Chrétiens de Philippes en Macédoine, disciples distingués par les preuves effectives de leur attachement pour lui, & qui ne l'avoient pas plutôt su dans les prisons de Rome, qu'ils lui avoient envoyé Epaphrodite leur Apôtre, c'est-à-dire, leur Evêque, avec des largesses dignes de leur générosité. Mais Epaphrodite ayant fait à Rome une dangereuse maladie, dont la nouvelle porta l'alarme dans son troupeau, Paul le renvoya aussitôt après son rétablissement, & le chargea d'une lettre pour les Philippiens.

Cette épître est adressée aux Fidèles, aux Prêtres qu'il appelle Evêques ou surveillans, comme il nomme les Evêques Apôtres, & aux Diacres, tant de sa part, que de celle de son disciple Timothée, qui se trouvoit à Rome avec lui. Après leur avoir marqué les progrès que faisoit le Christianisme dans la ville, & jusques dans le palais impérial, il les prémunit contre la séduction des faux Apôtres, ennemis de la Croix de Jésus-Christ. C'est ainsi qu'il s'exprime, au sujet des Juifs endurcis, & des hérétiques, tels que Simon le Magicien, & peut-être l'apostat Cérinthe, qui soute-

noient tous ensemble que le Christ n'avoit été crucifié qu'en apparence. Voilà pourquoi cette épitre éloquente releve avec tant de noblesse le mystère de la Croix. Sur la fin, le Saint remercie de nouveau les Philippiens de leurs pieuses libéralités; mais avec la noble élévation d'une ame qui n'est sensible au bienfait, qu'en vue du profit spirituel qui en revient au bienfaiteur. Ce qu'on eût pris pour un tour ingénieux dans la bouche d'un autre, ne parut en lui qu'une expression ingénue du fond de son ame, depuis qu'on l'avoit vu tant de fois user de tout sans attache, & s'en priver sans regret; &, comme il s'en explique ailleurs, supporter également la faim & l'abondance, l'indigence & le superflu. On commence à connoître dans l'épître aux Philippiens, les vertus de saint Clément, son attachement à la personne & à la doctrine de l'Apôtre, avec toutes les grandes qualités qui dans la suite éleverent cet illustre Disciple sur le Siège Apostolique.

Une des plus belles œuvres de saint Paul captif, fut la conversion d'Onésime, qui, d'esclave déserteur & voleur, devint un des plus dignes serviteurs de Jésus-Christ. Il appartenoit à un Citoyen

de la ville de Colosse en Phrygie, appellé Philémon, fidèle distingué, qui de sa maison avoit fait une Eglise, & qui assez peu de temps après, sous l'empire même de Néron, couronna sa pieuse charité par le martyre. Paul dans les fers se servit utilement de l'esclave repentant, qui avoit des talens fort supérieurs à sa condition; ensuite il le renvoya, accompagné de Tychique, médiateur habile & affidé, avec une lettre pour le maître d'Onésime, & une autre pour l'Eglise de Colosse. L'épître à Philémon, dans sa briéveté, est un chef-d'œuvre de cette éloquence de sentiment, qui ne part que du cœur. Aussi produisit-elle tout son effet. Le maître ne fit pas seulement grace à son esclave; mais il le renvoya libre au saint Apôtre, qui en cultiva soigneusement les rares dispositions, & en fit un des ornemens de l'Eglise, dans son plus bel âge.

Dans l'épître au Colossiens, il insiste avec autant de force que de dignité, sur les grandeurs de Jésus-Christ; parce qu'il se trouvoit à Colosse de faux Docteurs qui rendoient un culte superstitieux aux Anges, & qui les faisoient nos médiateurs auprès de Dieu, d'une manière injurieuse au Rédempteur. Il paroît que

ces corrupteurs de la doctrine évangélique, étoient ou des disciples de Simon le Magicien, ou des Chrétiens philosophes, toujours entêtés des rêveries Platoniciennes, dont ils faisoient un mélange informe avec nos mystères. C'est pourquoi l'Apôtre s'efforce d'inspirer à ses lecteurs l'esprit de la vraie piété, dégagée d'une crainte basse & servile, ainsi que de toute vaine observance. Il leur donne dans le troisième chapitre, un excellent abrégé de la vie chrétienne. Il comble d'éloges leur Evêque Epaphras, alors prisonnier à Rome avec lui; sans toutefois nous apprendre la cause de cette détention. L'estime & l'affection de Paul pour cet Evêque, ne pouvoit qu'accroître l'intérêt que prenoit Epaphras à l'Eglise de Colosse, comme à celles d'Hiéraples & de Laodicée, capitale de la province. Epaphras avoit le premier prêché l'Evangile aux Colossiens ses compatriotes, & apparemment encore aux habitans d'Hiéraples & de Laodicée, très-proches voisins de Colosse. Entre les Disciples dont l'Apôtre fait ici mention, on retrouve Jean-Marc, ce parent de Barnabé, dont Paul avoit eu autrefois sujet d'être peu content. Ce jeune homme avoit pris, avec le

temps, l'esprit de ses illustres maîtres; & il s'étoit si bien formé au ministère Evangélique, & à la constance qu'il exige, que nous le voyons ici compté entre les trois principaux coópérateurs de l'Apôtre des Nations.

Il y a toute apparence que l'épître aux Ephésiens fut écrite de Rome dans le même temps, & envoyée par la même occasion, c'est-à-dire, quand Tychique, ce disciple distingué, apporta la lettre de son maître à Colosse, dont la route ordinaire passoit par Ephèse. Tychique ne partoit pas sur le pied de simple commissionnaire; mais plutôt en qualité de visiteur, chargé d'examiner l'état des Eglises, & même de statuer par provision sur ce qu'il pourroit s'y trouver de pressant. Telle est l'antiquité du droit & de la coutume des visites épiscopales par délégués. Comme les deux Eglises d'Ephèse & de Colosse se trouvoient dans la même contrée, ayant les mêmes mœurs & les mêmes besoins, les leçons faites à l'une & à l'autre différent très-peu, quant au fond des choses. L'épître aux Ephésiens comprend toutefois un point important, qu'on ne lit pas dans l'autre, touchant le mariage érigé en Sacrement. L'Ecrivain Sacré dit ici tout ce qu'il y

a de plus noble & de plus expressif, en faveur des conjonctions de la Loi Nouvelle, qu'il compare à l'union de Jésus-Christ avec son Eglise.

Il écrivit encore de Rome son épître aux Hébreux, c'est-à-dire, aux Juifs convertis de la Palestine, afin de les prémunir contre les séductions, ou les vexations des autres Juifs. Quoique la mission propre de Paul eût pour objet les Gentils, rien n'échappoit à sa charité sans bornes. Il s'efforça d'épurer enfin la foi des Chrétiens de la Circoncision, & de leur bien persuader que toute la Loi de Moïse n'étoit qu'une ombre, dont le Christianisme est la réalité. Dans cette lettre, comme dans celle qu'il avoit écrite autrefois aux Galates, il tend surtout à prouver que la vraie justice ne vient pas de la Loi; mais il montre spécialement aux fidèles de la Galatie, l'inutilité des Cérémonies & de la Circoncision; aux Hébreux, celle des sacrifices anciens & figuratifs. Pour cela il établit la vertu surabondante de l'ineffable sacrifice du Verbe Incarné, & la surémi-nence de son Sacerdoce: après quoi le Sacerdoce d'Aaron & les sacrifices multipliés n'ayant plus aucun effet à produire, tomboient d'eux-mêmes. Par-

tout on voit ce divin Auteur, enflammé d'un zèle dévorant & d'une sorte de passion pour la gloire du Rédempteur & de sa grace. Mais, contre sa coutume, il ne mit pas son nom à la tête de cette épître ou traité, de peur de rébuter, tout en commençant, un grand nombre d'Israélites qui conservoient, quoique convertis, de fâcheux préjugés contre sa personne. On observe même que le style est ici différent de celui de ses autres écrits; les pensées étant cependant de la même force, & de la même noblesse. Quelques anciens se sont persuadés que l'Apôtre n'avoit pas composé lui-même, ni dicté mot à mot l'épître aux Hébreux; mais qu'un de ses disciples l'ayant écrite par son ordre, il l'avoit revue & adoptée; ou que l'auteur l'ayant composée en Syriaque, un de ses disciples l'avoit traduite & publiée en Grec. On prétend même trouver de la ressemblance entre le style des actes des Apôtres de la main de saint Luc, & celui de cette épître. Il est du moins incertain en quelle langue, de la Grecque ou de l'Hébraïque, elle parut d'abord.

Après la publication de cet ouvrage, Luc ne demeura pas long-temps avec son maître, quoiqu'ils se soient rejoints

par la suite. Voila pourquoi l'histoire des Actes ne va pas jusqu'au temps, où saint Paul au bout de deux ans de prison à Rome, obtint son élargissement. Nous n'avons aucun autre monument sûr, qui nous apprenne comment cela arriva, ni ce que fit l'Apôtre depuis qu'il fut libre. Il avoit eu dessein d'aller en Espagne, comme nous l'apprenons par son épitre aux Romains, écrite cinq ans auparavant: mais dans ses lettres postérieures, datées de Rome même, il n'exprime qu'un dessein vif de revoir les Fidèles du Levant, sans plus parler de s'avancer davantage chez les Occidentaux. Il est vraisemblable qu'il leur envoya quelqu'un des grands ouvriers qu'il avoit formés de sa main; savoir, Trophime, aux peuples d'Arles dans les Gaules, Crescent, à ceux de Vienne, peut-être même Serge-Paul, à Narbonne. Quoique le détail des travaux & des succès de ces fondateurs de nos premières Eglises paroisse fort incertain, le fait même, ou la réalité de leur mission porte néanmoins sur de très-bonnes preuves. Au moins est-il sûr en général, que l'Evangile porté dans les Gaules, du temps des Apôtres, s'y étendit fort au loin, avant l'institution des Eglises en règle, dont

nous avons des hiſtoires ſuivies & dignes de foi.

Quoi qu'il en ſoit, en ſuivant avec attention la lecture des écrits apoſtoliques, on ne ſauroit douter que le Docteur des Nations, après ſon voyage de Rome, ne ſoit retourné en Aſie, & juſqu'en Judée. Il commença même par accomplir la promeſſe qu'il avoit faite, en écrivant aux Hébreux, de les aller voir : après quoi il viſita différentes Egliſes de l'Aſie-Mineure, Antioche de Piſidie, Icône, Lyſtre, Ephèſe, Milet, Troade; en Macédoine, Philippes & Nicopolis. Il parcourut encore de nouvelles contrées, fonda des Chrétientés nouvelles; & il eut de nouveau à eſſuyer les violences, les embûches, les perſécutions de tout genre; tout cela, dans un affoibliſſement extrême de ſa ſanté, dans une ſorte de décrépitude cauſée par l'excès de ſes fatigues & de ſes travaux, plutôt que par ſon âge, qui n'étoit guère que de ſoixante ans. Saint Athanaſe dit que cet Apôtre apprit, par une révélation poſitive, qu'il ſouffriroit le martyre en retournant à Rome, & que cette connoiſſance, loin de l'effrayer, rappella cette grande ame vers la nouvelle Babylone, qui devoit bientôt ſe baigner dans

le sang des Saints. Alors Paul se rencontra dans Rome avec le Prince des Apôtres, qui n'y demeura pas toujours depuis qu'il y eut établi la Chaire Apostolique.

La sollicitude de toutes les Eglises, dans ces premiers temps où le régime ne pouvoit être aussi fixe que nous le verrons bientôt, rendoit souvent la présence du Vicaire de Jésus-Christ nécessaire au loin. Aussi est-il hors de doute que Pierre, depuis la translation du Saint-Siège, fit différens voyages en Orient, & jusqu'en Palestine. On sait par les Livres saints, qu'il assista au Concile de Jérusalem, postérieur à cette translation. On croit encore, sur des autorités respectables, qu'il se transporta en Judée, pour élire & ordonner saint Siméon évêque de Jérusalem, après le martyre de saint Jacques. De retour à son siège, il eut connoissance qu'il seroit bientôt immolé lui-même, en la manière que lui avoit annoncée le Fils de Dieu pendant sa vie mortelle.

Il profita du peu de temps qui lui restoit à vivre, pour transmettre à la portion des fidèles la plus difficile à régir, l'abrégé des leçons qu'ils avoient toujours bien reçues de sa bouche. Tel est le but

de la ſeconde épître du Prince des Apôtres, adreſſée comme la première aux Chrétiens de la Circonciſion, qui étoient diſperſés en Aſie, dans le Pont, la Cappadoce, & les Provinces voiſines. Il s'attache ſur-tout, dans cette ſeconde lettre, à confirmer dans la foi les Iſraélites convertis, en leur rappellant que pluſieurs d'entr'eux avoient éte les témoins oculaires des miracles & de l'état glorieux du Sauveur. Il les prémunit contre les fauſſes doctrines qui commençoient à ſe répandre, & qu'il prévoyoit devoir prendre un cours bien plus rapide, ſitôt que les ſéducteurs ne ſeroient plus gênés par la préſence des Apôtres. Il fait l'éloge des épîtres de ſaint Paul, en obſervant qu'il s'y rencontre des paſſages difficiles à entendre, dont les ignorans abuſoient. On a voulu douter que cette épître fût de ſaint Pierre, parce qu'elle ne paroît pas du même ſtyle que la première. Mais en ſuppoſant cette diverſité de ſtyle, que la plupart des critiques n'apperçoivent point, ne pourroit-elle pas provenir de ce que Marc, interprète ordinaire du Prince des Apôtres, n'étoit plus alors avec lui? Auſſi cette foible préſomption n'a-t-elle point altéré le reſpect de l'Egliſe pour un écrit vrai-

ment digne de son auteur, & placé avec la distinction qui lui est due, dans le canon des Divines Ecritures.

On attribue encore à Pierre différentes prophéties qu'il publia de concert avec Paul, peu avant le martyre qu'ils souffrirent ensemble. Instruits par Jésus-Christ même, ces deux Apôtres prédirent que les Juifs alloient être punis de leur aveuglement volontaire; que Dieu leur préparoit un maître qui les subjugueroit, le fer à la main, qui feroit de leur Ville un vaste amas de ruines, & les réduiroit à de telles extrêmités, qu'ils se mangeroient les uns les autres; que ceux qui survivroient, seroient mis aux mêmes usages que les bêtes de somme; qu'ils auroient la douleur de voir écraser leurs jeunes enfans, & prostituer publiquement leurs femmes; qu'enfin on mettroit à feu & à sang toute l'étendue de leur pays. Ces terribles prédictions demeurerent par écrit à Rome, & ne manquerent pas d'être communiquées aux fidèles de Jérusalem, qu'elles firent souvenir d'abandonner à temps ce lieu d'anathême.

Après cet avertissement, les Saints Apôtres parurent avoir rempli leur mission. Mais au terme de lenr carrière,

ces deux grandes lumières de l'Eglise n'en eurent que plus d'éclat & plus d'ardeur. Pierre osa prêcher, non-seulement l'équité & la modération; mais la piété, la pénitence, l'austère chasteté aux esclaves & aux adulateurs du plus impur & du plus sanguinaire des Césars. Paul ayant percé jusques chez les favoris de Néron, avoit converti son grand Echanson, & persuadé à l'une de ses concubines, d'embrasser, avec la foi, les règles étroites de la pureté qu'elle prescrit.

Chrys. in vitup. mon. Ambrs. in Aux.

La nouvelle en parvint au Tyran, qui fit jetter l'Apôtre dans un cachot, avec tant de marques d'indignation, que de tous les sectateurs de l'Evangile, ou de ses admirateurs, qui avoient quelque crédit, & auroient pu assister le Saint persécuté, pas un seul ne laissa paroître le moindre attachement pour lui. Alors vraisemblablement arriva ce qu'il écrivit peu après, que tout le monde l'avoit abandonné. Mais le Seigneur le secourut d'une façon d'autant plus merveilleuse, que, contre toutes les apparences, il amortit soudainement la fureur de Néron: non que le Confesseur vit briser ses chaînes; mais, comme il est plus vraisemblable, il échappa pour cette fois à

la mort qui le menaçoit prochainement. Pendant une année que dura encore sa détention, il eut assez de liberté pour mettre la dernière main à l'œuvre de Dieu.

Dans cet intervalle, à ce que prétendent la plûpart des chronologistes, il écrivit sa seconde épitre à Timothée. Il y annonce sa mort prochaine, d'une manière si positive, qu'on ne sauroit douter que l'évènement n'ait suivi de fort près la prédiction. Après avoir fait connoître à Timothée la tranquillité qu'il conservoit, nonobstant ses chaînes & les poursuites des faux freres, autant que des payens, il l'exhorte à résister de même aux contradictions, & à toutes les tentatives des ennemis de la foi. Sûr de quitter bientôt la vie, & fort incertain s'il reverroit ce Disciple, quoiqu'il le pressât d'arriver, il l'exhorte plus instamment que jamais, à conserver religieusement le dépôt de la sainte doctrine, & à s'employer de tout son pouvoir à la perpétuer. En pressant Timothée de le venir joindre, il se proposoit beaucoup moins sa consolation propre, que l'assistance des fidèles, dans les troubles que sa mort & celle de Pierre pouvoient occasionner: conjoncture où la présence

des Disciples les plus distingués, après les Apôtres, devenoit infiniment avantageuse. Il recommande à Timothée de venir avant l'hiver, & de lui rapporter un gros manteau qui étoit resté à Troade : exemple bien touchant du détachement de ce Pasteur illustre, qui ayant pû se procurer l'abondance par les largesses de plusieurs prosélytes fortunés, se trouvoit, à Rome, dans la nécessité de redemander un ancien vêtement resté en Asie.

Cette épître fournit encore une des plus fortes preuves en faveur de la tradition. Ce que vous m'avez oui dire, écrivoit l'Apôtre ; représentez-le à des hommes religieux & capables de l'inculquer à d'autres après vous. Ainsi voyons-nous, qu'outre la doctrine écrite, il est des vérités non moins salutaires, ni moins sûres, qui doivent se transmettre de bouche en bouche, par une succession non interrompue jusqu'à la consommation des siècles. L'Apôtre n'établit pas moins solidement la nécessité de la résidence pastorale, d'une résidence active & laborieuse, en avertissant son Disciple, que les Pasteurs sont dans l'étroite obligation d'enseigner sans relâche. Ce fut ici sa dernière épître, dans l'ordre des temps ; & elle paroît se ressentir de la force &

de la véhémence que la proximité du martyre imprimoit à son zèle.

Bientôt après, la confusion dont les saints Apôtres; Pierre ainsi que Paul, couvrirent Simon le Magicien, fit prononcer la sentence de leur proscription. L'Imposteur de Samarie avoit porté la séduction à Rome, où l'on dit que le Prince des Apôtres fit son dernier voyage, pour en arrêter les progrès. Simon étoit digne de la protection de Néron. Sous cet Empereur abandonné à tous les vices, & passionné en particulier pour la magie, il parvint à un tel degré de vénération, qu'on lui éleva une statue dans l'isle du Tibre, avec les titres de Saint & de Dieu, dont Rome à la vérité n'ètoit pas avare. On en avoit de même élevé une à Hélène, cette Tyrienne prostituée qu'il appeloit Minerve, tandis qu'il se nommoit Jupiter. Car souvent aussi il se nommoit le Christ; faisant un monstrueux mélange des religions les plus insociables, & s'accommodant de tout ce qui facilitoit la séduction. Entre les secrets qui piquoient la curiosité de Néron, ce Prince étoit sur-tout curieux de voir un homme voler. Déjà plusieurs Enthousiastes avoient fait en sa présence l'essai de cet art pé-

Arnob. in Gent. l. 2. Cyrill. Catech. 6. Séver. Hist. l. 2. Aug. hær. 1.

rilleux; mais toujours avec une iſſue funeſte. Simon au plus haut point de ſa renommée, promit que non-ſeulement il voleroit; mais qu'il alloit pénétrer au plus haut des Cieux, & y occuper enfin le trône qu'il attendoit. On prit jour, & toute la Ville voulut être ſpectatrice d'une choſe ſi extraordinaire.

Les ſaints Apôtres ſentirent les conſéquences qui réſulteroient contre la religion, ſoit de la fraude, ſoit du preſtige; & comme deux athlètes intrépides, ils ſe tranſporterent apparemment ſur le champ de bataille, après s'être préparés par le jeûne & la prière. Ils engagerent les fidèles à ſolliciter le Ciel, de leur côté. Ils ſe proſternerent, ils invoquerent la vertu toute-puiſſante de Jéſus-Chriſt, pour confondre un ſuborneur ſacrilège, qui portoit l'audace juſqu'à ſe déclarer publiquement ſon rival, & à contrefaire ſa glorieuſe aſcenſion. Simon ne laiſſa pas de s'élever dans les airs: mais il retomba auſſi-tôt, & ſe briſa les jambes. On le tranſporta hors de la foule, dans la chambre haute d'une maiſon voiſine, où, ne pouvant ſurvivre à ſa honte, il ſe précipita par la fenêtre, & rendit le dernier ſoupir.

Alors toute la haine de Néron ſe reveilla contre les Apôtres, qu'il avoit

omme oubliés. Il les fit reſerrer étroite-
nent; & après neuf mois que dura en-
ore cette rigoureuſe priſon, ils furent
ondamnés à perdre la vie. Les Gou- Clem. Ep. ad Cor.
erneurs de Rome prononcerent la ſen-
ence, & la firent exécuter, en l'abſence
e l'Empereur, qui, dans l'intervalle,
toit parti pour la Grèce. On dit que les
Apôtres furent détenus dans la priſon
e Mammertin, au pied du Capitole;
u'ils convertirent & baptiſerent deux de
urs gardes, Proceſſe & Martinien,
vec quarante-ſept autres perſonnes em-
riſonnées au même lieu. Cependant
es fidèles trouverent occaſion de mé-
ager aux deux Apôtres les moyens de
'évader, & ils les conjurerent avec
rmes de conſerver des jours ſi précieux
l'Egliſe.

Pierre y conſentit par humilité, ſe
éfiant extrêmement de lui-même, de-
uis la triſte épreuve qu'il avoit faite de
a foibleſſe, & des dangers de la pré-
omption, en reniant le Sauveur. Il
'échappa de ſa priſon pendant la nuit,
arvint même à ſortir de la ville; &
éjà il s'éloignoit des portes, quand Jéſus- Ambr. in Aux.
Chriſt lui apparut, entrant au contraire
ans Rome. Pierre lui demanda où il Ado. de feſt. SS. Apoſt.
lloit. Je ſuis venu à Rome, lui dit le

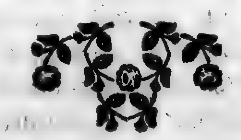
Sauveur, pour être crucifié de nouveau. Pierre saisit la pensée de son divin Maître, & comptant sur le secours de sa grace, il rentra dans la ville, où il fut aussitôt condamné. La croix, selon la prédiction divine, fut l'instrument de son supplice, qu'il endura indubitablement le 29 de Juin, & très-vraisemblablement l'an 66 de Jésus-Christ. Ses terreurs s'évanouirent au moment de la mort. Alors uniquement occupé de la gloire du Rédempteur, il demanda par humilité, d'être crucifié la tête en bas; parce qu'il se réputoit indigne d'être traité, même dans les tourmens, comme le Fils de Dieu.

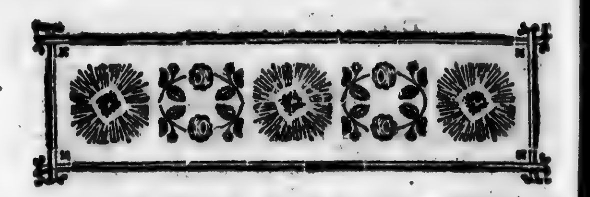
Paul fut mis à mort le même jour. En qualité de Citoyen Romain, il eut la tête tranchée. Outre les conversions que les deux Apôtres opérerent dans les prisons, le Docteur des Nations convertit encore trois soldats, en allant au supplice. Il fut exécuté à trois milles de Rome, au lieu dit *les Eaux Salviennes*, & enterré sur le chemin d'Ostie. On avoit crucifié S. Pierre, dans le quartier des Juifs, au haut du Mont Janicule; mais son corps fut déposé au Vatican. Les fidèles avoient pris soin de faire tirer les portraits des Saints Apôtres, que l'on

Euſ. vit. 18.

conserva plus de deux siècles, & qui ont servi de modèle à ceux où l'on a depuis représenté saint Pierre, de petite taille, la tête chauve & le nez aquilin. Sa femme avoit souffert le martyre avant lui : car il y eut alors une persécution ouverte, où beaucoup d'autres fidèles furent compris. Lui-même l'avoit exhortée, avec une fermeté digne de cet amour qui ne tenoit plus rien de la chair, ni du sang ; se réjouissant de la fin de son exil, ou de la voir retourner à la patrie, ainsi qu'il s'en exprimoit. Pétronille, sa fille, vécut vierge, & mourut saintement à Rome.

Telles furent les prémices de la persécution de Néron, la plus fatale en soi ; puisqu'elle servit d'exemple à tous les persécuteurs des âges suivans : mais infiniment avantageuse à l'Eglise Romaine, où, par la mort du Prince des Apôtres, elle fixoit à jamais la primauté de l'Apostolat.





HISTOIRE
DE L'ÉGLISE.

LIVRE SECOND.

Depuis la mort des Apôtres ſaint Pierre & ſaint Paul en 66, juſqu'à la diſſolution du corps de la Nation Juive en 137.

LEs prédictions du Sauveur touchant les calamités & la réprobation de la Nation Juive, approchoient de leur terme. La génération qui les avoit entendu publier, & qui devoit être témoin de leur accompliſſement, comptoit plus de trente ans depuis cette menace terrible. Loin de chercher à la détourner par la pénitence, les habitans endurcis de Jéruſalem, & ſur-tout la portion la plus diſtin-

distinguée de la République, les Chefs du Peuple & les Princes des Prêtres avoient mis le comble à leurs attentats par une impiété consommée, suite funeste, mais commune des grands crimes: l'esprit de vertige, l'obscurcissement de la raison, des principes de la conduite, & de la politique même, avoient suivi le mépris de la religion & des mœurs. Ainsi l'Etat ébranlé jusques dans ses fondemens, se trouvoit à un point de crise, que la première révolution devoit naturellement conduire à sa catastrophe.

Toutefois le Tout-puissant, avant de porter le dernier coup, voulut leur faire éprouver les prémices de sa vengeance, par la dureté de leurs différens Gouverneurs, plus avares, plus impitoyables & plus tyranniques les uns que les autres. Cuspidius-Fadus, Tibère-Alexandre, neveu du savant Juif Philon, Ventidius-Cumanus, tous trois postérieurs à Ponce-Pilate, les ruinerent comme à l'envie par de continuelles concussions.

Joseph. Phil. & Eus. *passim*.

L'Empereur Caligula les avoit presque réduits au désespoir, par sa folle obstination à placer sa statue dans leur temple, pour s'y faire adorer. Alors les peuples d'Alexandrie, autorisés par la disposition de la Cour, & de leur Gou-

verneur Flaccus, traiterent de la façon la plus atroce la multitude des Juifs qui montoient à un million de personnes, tant en cette grande Ville que dans le reste de l'Egypte. Outre la haine générale contre cette Nation, le Gouverneur étoit personnellement jaloux d'Hérode-Agrippa, qui, nouvellement revêtu du titre de Roi, passoit par Alexandrie, en retournant de Rome à Jérusalem. On abattit & l'on brûla une partie des Synagogues; on érigea dans celles qui restoient, la statue de l'Empereur, pour lui rendre les honneurs divins. Flaccus publia des ordonnances, par lesquelles tout Israélite étoit non-seulement déchu du droit de Bourgeoisie, mais réduit à l'état des captifs pris en guerre. On leur enleva presque toutes leurs habitations. On pilla leur logis, on enfonça leurs boutiques, on en partagea les marchandises, comme un butin fait sur les ennemis de l'Etat; on brûla & on massacra une infinité de ces malheureux, dont on traînoit ensuite les cadavres par toutes les rues. On flagella leurs Sénateurs, on arracha de leurs retraites, & l'on appliqua à de honteuses tortures les premières d'entre leurs femmes, qu'on vouloit contraindre à manger, contre la loi, de la chair de pourceau.

Dans le pays des Parthes, en Mésopotamie, & vers Babylone, les enfans de Jacob se virent encore plus maltraités; leur sang y fut répandu avec autant de mépris que de fureur. Ils se réfugierent à Séleucie, ville la plus considérable de ces contrées, qui étoit peuplée de Grecs & de Syriens, habituellement divisés entre eux. Les Hébreux s'attacherent aux Syriens, avec qui ils sympathisoient davantage. Mais les Grecs chercherent & réussirent à désunir ces nouveaux alliés; puis se joignant aux Syriens, ils se jetterent à l'improviste sur les Juifs, & en massacrerent plus de cinquante mille. A Jérusalem, où le concours des Peuples fut prodigieux pour la Pâque, sous le Gouvernement de Cumanus, on mit à l'ordinaire des troupes sous les armes, dans les galeries du Temple, afin de prévenir le tumulte. Un soldat y ayant commis quelque sorte d'impiété, ou d'irrévérence, le Peuple s'emporta, & se mit à crier que ce n'étoit pas aux Juifs qu'on en vouloit, mais à leur Dieu; il fit à l'instant voler une grêle de pierres sur les cohortes. Le Gouverneur s'approcha pour calmer l'émeute, & ne reçut que des injures. Il n'en falloit pas tant à un homme si mal dis-

posé; il fit prendre les armes à toutes ses troupes, qu'il rassembla dans la Tour Antonienne, espèce de citadelle qui commandoit le Temple. Alors la populace effrayée, voulant prendre la fuite, se pressa tellement dans les passages qui étoient fort étroits, qu'il y en eut jusqu'à vingt mille d'étouffés.

Après cela, différens Séducteurs se mirent à leur tête, faisant les hommes inspirés, & leur promettant, non-seulement l'indépendance, mais l'empire des Nations. Ils furent tous défaits. Avec eux périt une multitude innombrable de ce malheureux Peuple, aussi docile à l'imposture, que sourd à la parole du salut.

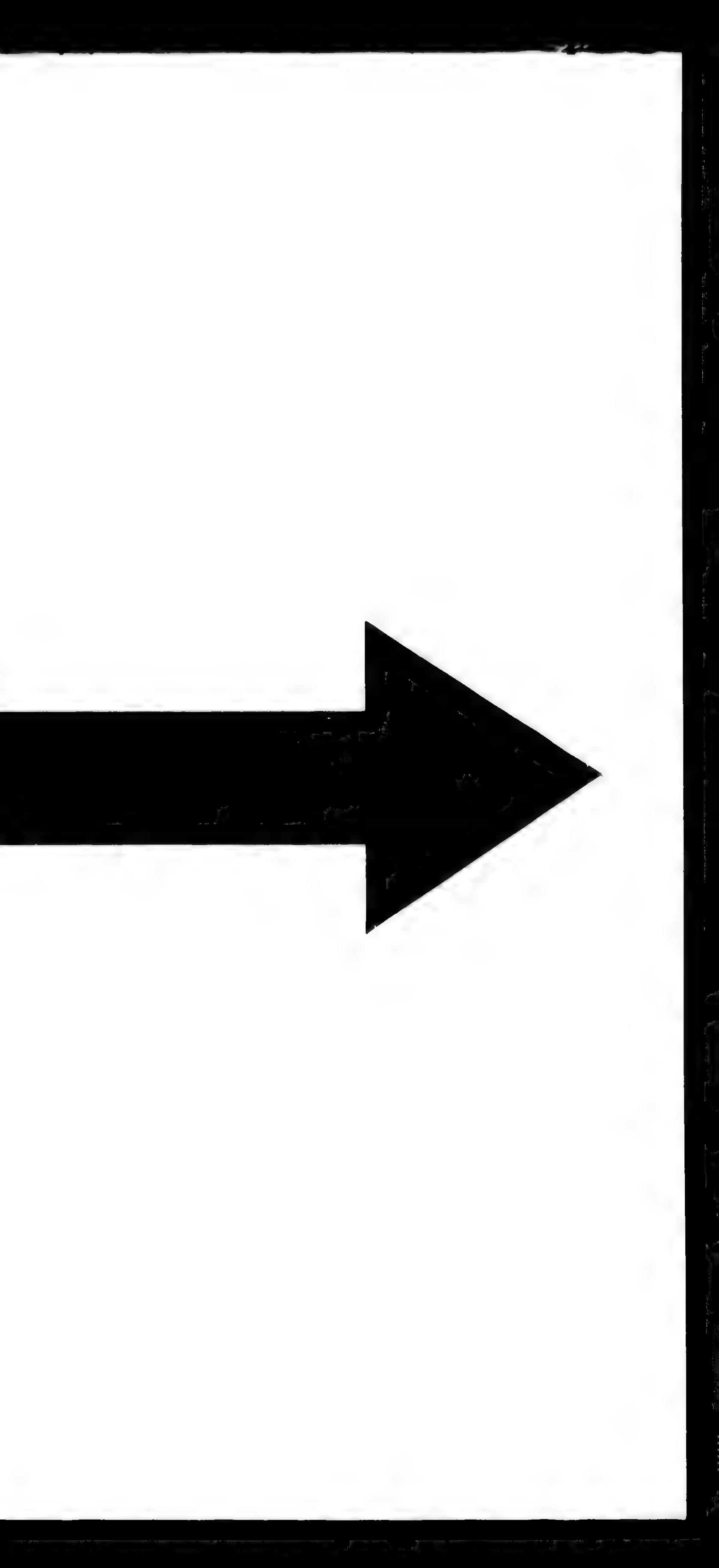
Sous le gouvernement de Felix, le même qui prit la défense de saint Paul, & le fit transporter à Rome, il s'établit en Judée des troupes d'assassins, qu'on nomma Sicaires, à cause du poignard dont ils étoient continuellement armés. Voici comment ce désordre commença. Le Pontife Jonathas étant devenu odieux à Felix, ce Gouverneur le fit assassiner par quelques-uns des vagabonds, qui déjà infestoient le pays en très-grand nombre. L'impunité, après un pareil attentat, inspira l'audace la plus effrénée

à ces troupes de scélérats. C'étoient chaque jour des meurtres nouveaux, principalement les jours de fête. Les Sicaires, ou assassins, muni d'un poignard caché, se méloient par-tout dans la foule ; & au moment qu'on s'y attendoit le moins, ils exerçoient leur vengeance personnelle, & plus souvent encore celle des lâches qui les soudoyoient. Bientôt ils se montrerent en force, souleverent le peuple contre l'Empire, & pillerent ceux qui demeuroient soumis aux Romains.

Le nombre de ces perturbateurs s'accrut encore, par l'imprudence du Successeur de Felix. Albin, c'étoit son nom, voulut regagner l'affection des Juifs par quelques témoignages de bonté. Mais rigueur ou clémence, tout tournoit à la ruine de ce peuple réprouvé. Le Gouverneur ayant pris l'état de tous les prisonniers de Jérusalem, fit exécuter ceux dont les forfaits trop crians ne pouvoient demeurer impunis, élargit tous les autres, dont le nombre s'étoit extraordinairement multiplié dans cet affoiblissement de l'autorité légitime & par-là renforça les troupes de brigands, au point de ne les pouvoir plus contenir.

Le Gouverneur Gessius-Florus, qui vint après, passa d'un excès à l'autre,





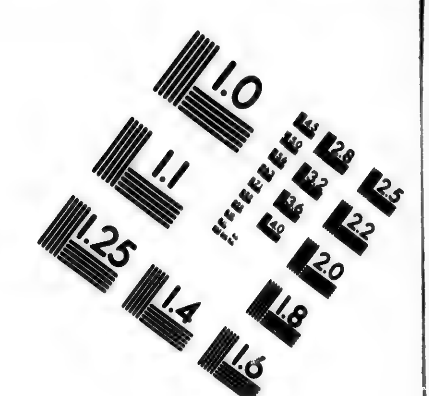
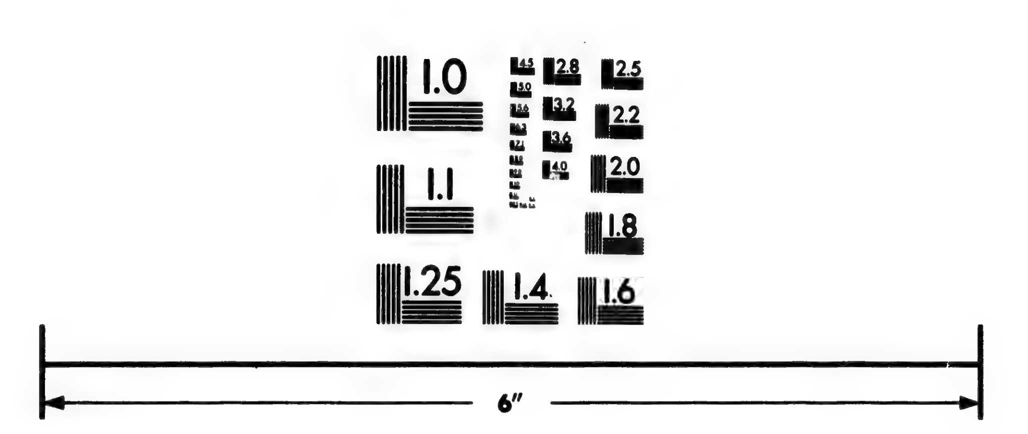
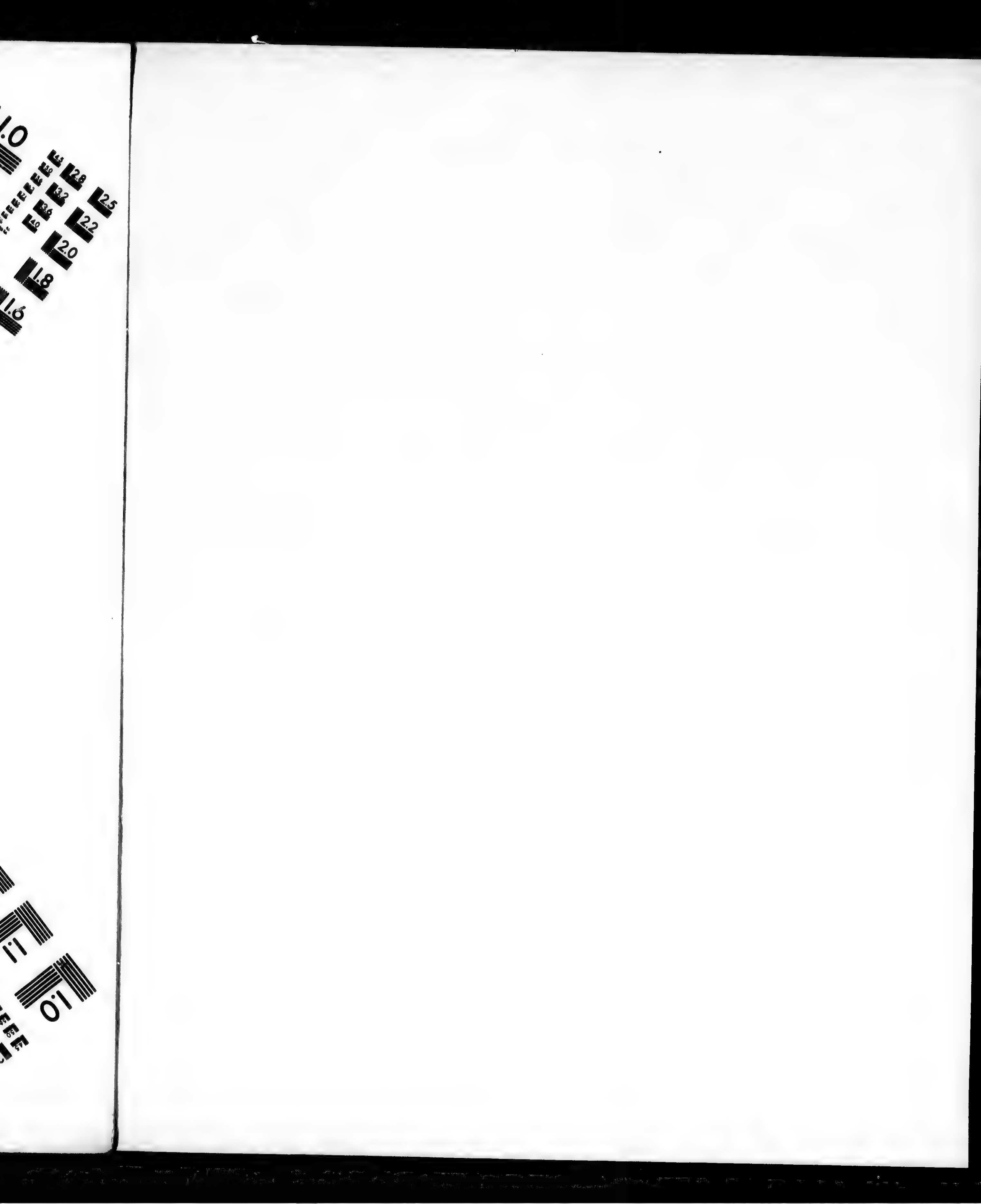


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





& n'eut aucune ſorte de ménagement. Sa femme Cléopatre avoit la faveur de l'Impératrice Poppée. Les concuſſions & les vexations furent exercées dans la province, avec toute la dureté & l'inſolence d'un méchant en place, qui ſe ſent un appui à la Cour. Il étoit de moitié avec les brigands qui pilloient les campagnes, & il ne daignoit pas s'en cacher. La déſolation publique fit déſerter les naturels de la Paleſtine, qui allerent par troupe s'établir dans les pays étrangers. Ceſtius-Gallus, Gouverneur de la Syrie, dont la Judée dépendoit, venant un jour à Jéruſalem, une multitude incroyable de ces infortunés, au nombre de trois millions, à ce qu'on prétend, allerent audevant de lui, pour le ſupplier de les délivrer de Florus. Ils ne purent rien obtenir. La tyrannie, ainſi étayée de la politique, ne fit qu'augmenter. Mais tant d'horreurs n'étoient qu'un foible prélude des horreurs à venir. Il falloit que la malédiction à laquelle les Juifs s'étoient dévoués eux-mêmes, en demandant avec la condamnation du Fils de Dieu, que ſon ſang retombât ſur eux & ſur leurs enfans, eût tout ſon effet. Bientôt des ſignes effrayans annoncerent ce comble du malheur.

L'an 67 de J. C. le 8me jour d'Avril, auquel tomboit la fête des Azymes, une lumière éclatante environna le Temple, au milieu de la nuit, en ſorte qu'on ſembloit être en plein jour. La porte Orientale qui étoit toute d'airain, & ſi peſante qu'il falloit vingt hommes pour l'ébranler, s'ouvrit d'elle-même, quoique fermée par des verroux énormes & des barres de fer qui entroient bien avant dans les murs. Peu de temps après la Fête, le vingt-unième jour de Mai, ſur le ſoir, le ſoleil étant encore ſur l'horiſon, toute la ville apperçut des feux ſiniſtres & des phénomènes, auxquels on ne pouvoit donner une cauſe naturelle. A la ſolemnité de la Pentecôte, après un bruit épouvantable qui retentit dans le Temple, où l'on étoit bien aſſuré que perſonne ne reſtoit, on entendit une voix aiguë qui dit très-diſtinctement : Sortons d'ici, ſortons d'ici.

Joſ. bell. vij. 12.

Mais une particularité beaucoup plus frappante encore, fut le cri de menace qu'un certain Ananus ne ceſſa de proférer contre Jéruſalem & contre le Temple, pendant les quatre dernières années qui en précéderent la ruine. Cet homme étant venu de la campagne à la capitale pour la fête des Tabernacles, qu'on cé-

Joſ. ibid.

lébroit encore dans la plus profonde tranquillité, & sans nulle apparence de révolution, commença tout-d'un-coup à crier : Malheur au Temple, malheur au Temple, voix de l'Orient, voix de l'Occident, voix des quatre vents, malheur au Temple, malheur à Jérusalem ! Il ne cessoit ni le jour ni la nuit de parcourir la ville, en répétant perpétuellement les mêmes cris. Les Magistrats, pour lui fermer la bouche, le firent châtier rigoureusement. Il ne dit pas un mot pour se disculper, ni pour se plaindre ; mais il continua de crier sans la moindre interruption : Malheur au Temple, malheur à Jérusalem ! Alors on le conduisit au Gouverneur Romain, qui le fit déchirer à coups de verges, avec tant de rigueur qu'on lui voyoit les os. Ce traitement ne lui fit point demander gr[illegible] pas jetter une larme ; mais à chaque coup qu'on lui donnoit, il répétoit d'une voix plus lamentable : malheur, malheur à Jérusalem ! Et quand on lui demandoit d'où il venoit, qui il étoit, & ce qu'il prétendoit par ses cris, il ne répondoit à aucune de ces questions ; mais il continuoit de crier de la même manière, & avec la même force.

A la fin on le renvoya comme un in-

sensé, sans qu'il changeât jamais de langage. Il ne parloit à personne, & comme il n'injurioit point ceux qui le frappoient, il ne remercioit pas non plus ceux qui lui donnoient à manger. On observa que sa voix, si continuellement & si violemment exercée, car il crioit de toutes ses forces, ne fut jamais affoiblie. Au contraire, quand après plus de trois ans il vit la ville assiégée, il redoubla ses cris avec une force nouvelle; faisant alors & recommençant sans fin le tour des remparts, jusqu'à ce que l'instant de son propre malheur étant arrivé, il s'écria: Malheur à moi-même! A l'instant une pierre lancée d'une machine l'atteignit, & l'étendit roide mort.

Rien n'empêcha ses compatriotes de courir à leur perte. Plus aveuglés de jour en jour, un attentat heureux, une ombre de succès leur inspiroit une folle sécurité. Après avoir mis en fuite le Roi Agrippa, qui s'efforçoit de les ramener à la raison, & de les réconcilier avec les Romains, le peuple furieux s'empara du Château de Massade, & massacra la garnison Romaine. En même temps Eléazar, fils du Grand-Prêtre Ananus, & Capitaine du Temple, c'est-à-dire, Commandant des gardes établis

pour sa sûreté, empêcha qu'on n'offrît désormais les sacrifices accoutumés pour l'Empereur : signe outrageant de rupture & d'une entière rébellion.

Les hommes sages désapprouverent cette conduite ; mais ils ne furent point écoutés. Les assassins, connus sous le nom de Sicaires, se joignirent aux séditieux, & tous ensemble forcerent la ville haute, puis s'emparerent de la forteresse Antonienne. Survinrent les brigands des campagnes, qui se parerent du nom de Zélateurs. Ainsi les Romains, surpris de toutes parts, furent réduits à se renfermer dans quelques tours. Bientôt ils eurent consommé le peu de vivres qui leur restoit, & la faim les contraignit à se rendre. On leur avoit promis la liberté avec la vie ; mais ils furent tous égorgés.

Le jour même de cette perfide exécution, à Césarée où les Romains étoient en force, on fit main-basse sur les Juifs, qui furent massacrés au nombre de plus de vingt mille. Afin qu'il n'y en restât plus du tout, Florus fit prendre ceux que la politique avoit épargnés, & les distribua, chargés de chaînes, dans les ports de la Province. A cette nouvelle, toute leur nation entra dans une fureur

qui n'écouta plus de raison. Ils se répandirent dans les bourgs & dans les villes qu'ils purent forcer, brûlerent les unes, renverserent les autres, pillerent & massacrerent les habitans de tout âge & de tout sexe. Les Syriens, de leur côté, ne se montrerent pas moins cruels. Ils se jetterent sur les Hébreux, dans tous les lieux où ceux-ci étoient les plus foibles, & les égorgerent sans rémission. Le soin de sa propre sûreté animoit les moins vindicatifs. Mais comme les Hébreux se trouvoient en grand nombre dans beaucoup d'autres places, chacune d'elles se vit partagée en deux troupes de meurtriers, qui en firent autant de boucheries.

Les Juifs mêmes de Scytopolis, pour mériter grace auprès des Syriens qui s'y trouvoient les plus forts, prirent les armes avec eux, contre les Israélites furieux qui dévastoient le pays. Mais les Syriens ne pouvant prendre confiance en ces faux freres, exigerent d'eux, comme un témoignage assuré de leur fidélité, que tous avec leurs familles se concentrassent dans un petit bois voisin. Là ils les égorgerent sans exception, au nombre de plus de treize mille. Simon, fils de Saül, qui avoit le plus influé dans l'indigne résolution des autres Juifs, s'a-

bandonna au plus affreux désespoir, quand il vit l'issue tragique de sa perfidie. J'ai bien mérité ce châtiment, s'écria-t-il, en armant mes freres contre mes freres; mais il n'appartient qu'à moi de m'en punir. Tout en proférant ces mots, il envisage, d'un œil égaré, les différentes personnes de sa famille; il saisit son pere par ses cheveux blancs, & le perce de son épée; ensuite sa mere, puis sa femme & ses enfans, qui, loin de résister, couroient au devant de ses coups. Enfin il éleve le bras pour se faire mieux remarquer, & du même fer, qui fumoit encore du sang de ses proches, il se perce lui-même. Toutes les places de Syrie traiterent les Juifs avec la même inhumanité, excepté les seules villes d'Antioche, d'Appamée & de Sidon. Partout, les rues & les chemins étoient jonchés de leurs cadavres. Les corps des vieillards se trouvoient confondus avec ceux des hommes armés; & les femmes dépouillées restoient exposées publiquement, pour insulter à leur pudeur, jusqu'après leur mort.

La cruauté ne fut pas moindre en Egypte. Un jour que le peuple d'Alexandrie étoit rassemblé dans l'amphithéatre, où il se trouvoit plusieurs Juifs,

les ennemis de ceux-ci s'écrierent tout-à-coup, que c'étoit des espions & des traitres. Les Juifs prirent la fuite. On en saisit trois, qu'on se mit en disposition de brûler vifs. Tous les autres accoururent au secours, des différens quartiers de la ville. Ils commencerent par lancer une grêle de pierres ; puis prenant des torches allumées, ils se porterent vers l'amphithéatre, pour le brûler avec la multitude. Le Gouverneur Tibère-Alexandre fit aussi-tôt marcher deux légions Romaines, & cinq cens soldats Lybiens, avec ordre de faire main-basse sur tous les Hébreux, de piller leurs maisons, & de mettre le feu à leur quartier. Les troupes les attaquerent dans cet endroit isolé qu'on appelloit le Delta. Ils s'y défendirent en désespérés. Ils plierent enfin, & périrent en si grand nombre, que toute cette partie de la ville fut inondée de sang, dans toute la rigueur des termes : ce qui n'est pas difficile à concevoir, puisqu'après le carnage, les cadavres entassés monterent à cinquante mille. Emu à cet affreux spectacle, le Gouverneur arrêta la fureur des légions ; mais il ne put contenir les Barbares indisciplinés, encore moins la populace, qui acheva d'assouvir sa haine sur les morts,

quand elle ne trouva plus rien à massacrer.

Cependant le Gouverneur de Syrie, Cestius-Gallus rassembla, le plus vite qu'il pût, une armée considérable de légionnaires & de troupes auxiliaires. Les rebelles se renfermerent dans l'enceinte intérieure de leur capitale, & dans le Temple. Là, il les attaqua d'abord vivement, puis se retira avec une précipitation qui avoit tout l'air de la fuite. Les Juifs ranimés par cette apparence d'avantage, chargerent avec furie les troupes de Gallus, battirent son arrière-garde, & le poursuivirent à plusieurs lieues de distance.

Il n'y eut plus moyen, après cela, de les ramener à la soumission, & ils se préparerent à une guerre sérieuse. Les murs de Jérusalem furent réparés, & mis en bon état. On forgea des armes avec empressement; on les distribua à la jeunesse, qui accourut de toute la Judée. Mais les Israélites convertis au Christianisme ne prirent aucune part à la révolte. Prévoyant même que bientôt il ne dépendroit plus d'eux de rendre à César ce que l'Evangile ordonne de lui rendre, & ne doutant plus de l'accomplissement prochain des terribles prédictions du Fils

de Dieu, si souvent renouvellées par les saints Apôtres, ils s'enfuirent vers les montagnes qui leur avoient été indiquées, & s'établirent dans la petite ville de Pella, sur les frontières de la Syrie.

Après que Gallus eut imprimé aux armes Romaines la honte que nous venons de dire, on commit à Vespasien le soin de la guerre de Judée. Les affaires prirent dès-lors une toute autre face. Ce grand Capitaine ayant rassemblé soixante mille hommes, tout plia d'abord dans la Galilée, excepté la ville de Jotapat où commandoit l'Historien Joseph, homme brave, mais non moins sage. Il sentit toute la supériorité des légions sur un tas de furieux, & n'avoit osé attendre l'ennemi en rase campagne, quoiqu'il eût cent mille Juifs à ses ordres. Il soutint un siège de quarante jours, au bout desquels Jotapat fut pris & brûlé. Le Commandant Juif y perdit près de la moitié de ses gens. Il se retira avec le reste dans des cavernes où ils s'égorgerent les uns & les autres. Joseph aima mieux faire l'essai de la clémence du vainqueur; & fondé, tant sur le mérite militaire de Vespasien, que sur la situation des affaires de l'Empire, il lui dit avec assurance, en se donnant un air de

Prophète: Vous me rendrez la liberté, quand vous serez Empereur, & bientôt je la recouvrerai. Les villes de Tibériade & de Tarichée voulurent aussi se défendre. Tibériade qui ne s'opiniâtra point, fut épargnée, à la prière du Roi Agrippa; on ruina Tarichée, & l'on y fit trente mille captifs.

Les choses en étoient là, quand les Romains secouerent le joug de Néron, qui avoit enfin poussé à bout la haine publique. Il s'attaquoit au Ciel, aussi-bien qu'aux hommes; & il persécuta les adorateurs du vrai Dieu d'une manière si atroce & si lâche, qu'il excita l'horreur des Payens mêmes. Ce fut le premier des Empereurs qui publia des édits contre le Tertul. Apol. Christianisme, & qui prouva, dit Tertullien, que cette Religion, toujours révérée par les Gentils depuis sa naissance, devoit être quelque chose d'excellent, puisqu'il avoit fallu un Néron pour lever contre elle le signal de la persécution. Les Historiens prophanes ne parlent qu'avec exécration, des cruautés qu'il exerça contre les Sectateurs innocens du Christ, sur-tout à l'occasion de l'incendie de Rome, dont il étoit le seul auteur. Il se fit d'abord un amusement de cet affreux spectacle: mais craignant

ensuite tout un peuple réduit au désespoir, il chargea de ce forfait, dit Suétone, ceux que le vulgaire appelle Chrétiens, & leur fit subir des tourmens inouis. Non-seulement on les attachoit à des croix, poursuit cet Historien; mais on revêtoit les uns de peaux de bêtes, pour les faire dévorer par les chiens, on enduisoit les autres de cire, ou on les couvroit de tuniques trempées dans la poix, auxquelles on mettoit le feu; en sorte que ces victimes gémissantes servoient comme de torches pour éclairer les passans durant la nuit. Ce dernier genre de cruauté étoit sur-tout assorti au goût du Tyran. Il en fit un jeu public dans ses jardins, où lui-même conduisit son char, à la lueur funèbre de ces flambeaux animés. La persécution s'étendit hors de Rome; & c'est alors qu'endurerent le martyre les saints Gervais & Protais, ainsi que saint Celse & saint Nazaire à Milan. Saint Vital fut tourmenté à Ravenne. Néron prodiguoit d'autant plus volontiers le sang Chrétien, qu'il n'avoit rien à craindre de gens qui ne savoient qu'obéir & souffrir.

Suet. Ner. c. 16. Juv. Sat. 1 & 8. Sen. ep. 14

Mais ses sujets idolâtres n'étoient pas dans les mêmes principes. Le mécontentement fermenta sur-tout pendant son

voyage de Grèce. Comme il en revenoit, il apprit que Galba, Gouverneur de l'Espagne-Tarragonoise, avoit été proclamé Empereur par les peuples & par les troupes qu'il commandoit. Aussi lâche que cruel, l'excès de la frayeur sembla lui ravir le jugement. Il attendit le coup du destin dans une stupide inaction, sans donner aucun ordre; en sorte que ses propres gardes proclamerent Galba. Alors il s'enfuit de Rome au milieu de la nuit, couvert d'un méchant manteau, pour mieux se déguiser; & se retira à une lieue & demie de la ville, dans la maison de campagne de Phaon, l'un de ses affranchis. Dans sa fuite, pressé de la soif, il se vit réduit à boire de l'eau bourbeuse dans le creux de sa main; & il ne pût s'empêcher de gémir, en disant: Sont-ce là les liqueurs de Néron? Le lendemain il fut averti que le Sénat ne venoit pas seulement de le proscrire, mais qu'il l'avoit condamné à être fouetté jusqu'à expirer sous les coups. Peu de momens après, il vit le lieu de sa retraite investi de gens qui le cherchoient. Pour se dérober au supplice, il se perça la gorge d'un poignard, & mourut l'an 68 de Jésus-Christ, le 9 de Juin, à pareil jour qu'il avoit fait mon-

rir sa mere. Il regnoit depuis treize ans & demi, & n'en avoit pas tout-à-fait trente-un: monstre de cruauté, qui, dans le cours d'une vie si courte, trouva le moyen d'imprimer l'horreur de son nom aux Tyrans mêmes.

Galba, âgé de soixante-dix ans, fut généralement reconnu. Mais il ne jouit de l'empire que neuf mois. Son esprit d'épargne & de sévérité le rendit odieux aux troupes, qui le massacrerent par les intrigues d'Othon. Celui-ci fut sur le champ proclamé Empereur. L'armée de la Basse-Germanie proclama presque en même temps Vitellius qui la commandoit. Il marcha en Italie, & vainquit Othon, qui se tua lui-même, après un regne de trois mois. Cependant les légions de Syrie apprenant, avec la mort du dernier Empereur du sang des Césars, les entreprises des autres armées, & qu'un homme tel que Vitellius avoit osé s'arroger la souveraine puissance, elles la déférerent à Vespasien leur Général, qu'elles forcerent de l'accepter. Il partit aussitôt de la Palestine, laissant à Tite, son fils, le soin de réduire la Capitale de Judée. Le voluptueux & débauché Vitellius n'étoit pas un rival à résister au seul nom de Vespasien. Il fut

défait au milieu de Rome, que Vespasien étoit encore en Orient. On le massacra; & après mille outrages exercés sur son corps, on le jetta dans le Tibre. Il n'avoit pas regné une année entière. Assuré de l'estime & de l'affection des Romains, le Chef du parti vainqueur attendit à Alexandrie un temps propre à s'embarquer.

Il vit en Egypte Apollône de Thyane. Ce Philosophe revenoit d'Espagne, où il s'étoit retiré quelque temps auparavant, quand Néron obligea tous les Philosophes à sortir de la Capitale de l'Empire. Il n'avoit point eu d'égards pour les opérations extraordinaires d'Apollône, qui n'eut pas le bonheur de plaire à un Tyran aussi capricieux qu'inhumain. D'ailleurs ce Philosophe, par un genre d'inconséquence, ou de fourberie, trop ordinaire à de pareils sages, blâmoit hautement les Magiciens, qu'il mettoit au rang des impies & des homicides. La magie, selon lui, consistoit à sacrifier à la façon des Barbares, en employant le secours des Démons; au lieu qu'il prétendoit, en pratiquant les cérémonies Grecques, opérer ses prodiges par l'intervention des Dieux. Tel étoit le vertige du préjugé & de l'orgueil national!

Mais la supercherie paroît avoir au moins égalé, dans Apollône, l'aveuglement ou la prévention. Ainsi eut-on lieu d'en juger, à l'occasion de l'évènement le plus merveilleux qu'on raconte de lui.

Une jeune personne de famille Consulaire, au moment de se marier, tomba dans une léthargie si profonde, qu'on la crut morte. Comme on la portoit au tombeau sur un lit découvert, selon la coutume, & suivie de son fiancé tout en pleurs, Apollône s'approcha, & promit de tarir bientôt ces larmes. Après qu'il eut proféré quelques paroles inintelligibles, la jeune personne sortit peu à peu de son assoupissement, recouvra la parole & les forces, enfin se sentit en état de marcher & de retourner à la maison paternelle. Mais plusieurs témoins oculaires, inspecteurs très-attentifs du prétendu Thaumaturge, attesterent qu'on avoit remarqué quelque apparence de respiration, avant le moment du prodige, & prétendirent que la fraîcheur de la rosée avoit pu suffire pour ranimer les sens de la léthargique.

Apollône, comme tous les Séducteurs, aimant les grands théâtres, eut soin de se trouver des premiers auprès de Vespasien. Les partisans du nouvel Empe-

reur s'efforçoient de lui procurer une célébrité, qui, malgré la médiocrité de sa naissance, lui assurât un sort différent de celui de tant d'ambitieux qui avoient été précipités en si peu de temps du trône des Césars. Alexandrie où il alloit s'embarquer pour Rome, étoit la première ville de l'Orient, & la seconde de l'Empire. Ses habitans, mêlés de Grecs & d'Egyptiens, c'est-à-dire, des plus superstitieux de tous les peuples, devoient révérer sur-tout un Empereur ami des Dieux. On érigea Vespasien en homme à miracles. Il en rit d'abord: mais il laissa faire. On peut croire qu'Apollône, rompu dans ces sortes de pratiques, ne fut pas inutile au Prince, qui, dit-on, guérit, au nom du Dieu Sérapis, un aveugle & un homme dont la main étoit disloquée. Les Médecins qu'on avoit eu la sage précaution de consulter, assuroient que ces infirmités n'étoient pas incurables.

Suet. Vesp. c. 4. Tacit. Hist. 5. Quels que fussent ces prestiges, ou ces artifices, ils n'en contribuerent pas moins à affermir la puissance de Vespasien. Tout l'Orient, ainsi que la Judée, étoit dans la ferme persuasion, originairement fondée sur les divines Ecritures, qu'en ce temps-là il devoit sor-

tir de la Palestine un Conquérant qui régneroit sur l'Univers. Ainsi confondoit-on la puissance temporelle avec le regne spirituel du Messie. Les charnels Israélites appliquoient les Prophéties, entendues de la sorte, au Libérateur d'Israël qu'ils attendoient avec impatience. Les Courtisans de Vespasien les appliquoient à ce Prince; & le savant Joseph, tout Juif qu'il étoit, ne rougit point de se prêter à cette sacrilège adulation. Jos. bell. III. 27.

Tite, resté en Palestine, pour en réduire les rebelles, procéda avec cette sagesse & cette clémence qui firent dans la suite les délices de Rome. Il étoit secondé dans son amour pour la paix, par tout ce qui restoit entre les Juifs de gens estimables, pour leur prudence & leur maturité. Mais la multitude emportée ne respiroit que le trouble & la violence, colorant sa fureur du beau nom de liberté & de zèle pour la Religion. Ainsi s'affermit & s'accrédita l'horrible faction des Zélateurs, qui s'étoit élevée avec la révolte. C'étoient d'abord différens partis qui déchargeoient leur animosité sur tous ceux qui les contredisoient, principalement dans les bourgs & les campagnes. Ils se réunirent insen-

ſiblement entr'eux, & avec les gens de guerre qu'ils trouverent moyen de débaucher; puis vinrent tous enſemble fondre ſur Jéruſalem abandonnée à l'anarchie, & s'y emparerent ſans peine du ſouverain pouvoir. Dans ces brigandages publics, le vol & les inſultes journalières étoient les moindres maux auxquels on fut expoſé. L'eſprit de ſédition ne reſpectoit pas plus la vie des citoyens, que les propriétés, ou les droits communs. Toutefois le Pontife Ananus, encore révéré du peuple, ſoit pour ſon expérience, ſoit pour ſon âge & ſon air vénérable, anima la multitude contre les ſéditieux; mais il ne put les empêcher de s'emparer du Temple, poſte auſſi avantageux par la ſituation que par la conſtruction, où ils ſe fortifierent en règle. On vint à bout de les forcer dans l'enceinte extérieure. Craignant de l'être encore dans la ſeconde, ils appelerent les Iduméens à leur ſecours.

Ces barbares, toujours prêts à combattre ou à piller, accoururent au nombre de vingt mille. Il ne leur étoit pas facile de pénétrer juſqu'au poſte de ceux qui les appeloient; mais à la faveur d'un orage effroyable qui ſurvint pendant la nuit, ils s'avancerent aſſez, pour que les

les Zélateurs, en faisant une sortie, pussent les joindre. Alors accablant tous ensemble leurs ennemis, qui ne savoient de quel côté faire face, il y eut un si horrible carnage, que le sang inonda tous les dehors du lieu saint. Huit mille cinq cents personnes périrent dans l'horreur de cette nuit. Les Iduméens se répandirent ensuite dans la ville, où ils ne signalerent pas moins leur férocité. Mais s'ils étoient capables d'un premier emportement de fureur, ils n'avoient pas contracté cette scélératesse habituelle & de sang-froid que donne l'excès du crime, & qui ne pouvoit convenir qu'aux meurtriers d'un Homme-Dieu. Sitôt qu'ils les eurent bien connus, ils se retirerent avec exécration, & délivrerent même deux mille personnes de marque, que les Zélateurs tenoient dans les fers.

La faction raffermie par ce secours passager, & devenue plus effrénée par leur retraite, ne mit plus de bornes à l'iniquité. On vit bientôt immoler, sous différens prétextes, tout ce qu'il y avoit de distingué parmi les citoyens. L'accusation la plus fatale, c'étoit de vouloir passer au camp des Romains. Bien ou mal fondée, elle coûtoit infailliblement la vie à tous ceux qui en étoient char-

gés. On les pourſuivoit juſqu'après la mort ; on empêchoit de leur donner la ſépulture ; on aimoit mieux s'expoſer à l'infection la plus contagieuſe, que de déroger à la ſévérité de la proſcription, en faiſant retirer les cadavres, dont tous les lieux étoient couverts.

Enfin ces ſcélérats ſe diviſerent entre eux. Jean qui étoit venu de Giſcale ſe joindre à leur parti, s'y arrogeoit inſenſiblement la plus grande autorité : ce que ſes Anciens ne voyoient qu'avec un dépit qu'ils ne purent contenir ; de maniere qu'il fallut faire deux bandes. Eléazar qui étoit à la tête des uns, ſe confina dans l'enceinte intérieure du Temple. avec deux mille quatre cents hommes. Jean de Giſcale occupa la grande enceinte, avec le reſte qui montoit à ſix mille.

D'un autre côté, Simon, fils du proſelyte Giora, & par conſéquent étranger d'origine, mais qui s'étoit ſignalé dans la défaite de Gallus, ayant appris la mort du Grand-Prêtre, porta l'ambition juſqu'à vouloir ſe faire Chef du peuple de Jéruſalem, à la place du ſouverain Pontiſe, afin de contrebalancer le pouvoir des Zélateurs. Il ſortit de Maſſade, où il étoit en ſous-ordre parmi les Sicaires,

& alla se cantonner pour un temps dans les montagnes de Judée. Là cet aventurier se fit bientôt une armée considérable, tant des brigands qui infestoient la campagne, que des esclaves qu'il attiroit par l'appas de la liberté. Ses premiers Maitres, c'est-à-dire, les Sicaires, devenus ses rivaux, s'opposerent à ses progrès. Il leur livra plusieurs combats, où il eut l'avantage; après quoi il vint camper aux portes de la capitale, avec trente mille hommes.

Les conjonctures ne lui pouvoient être plus favorables. La haine publique contre Jean de Giscale étoit montée à son comble. Outre ses hauteurs & sa dureté naturelle, il ne pouvoit maintenir son autorité sur des bandits, qu'en permettant tous les crimes. Cruels à l'excès, ils n'étoient pas moins voluptueux, & s'abandonnoient à la plus honteuse mollesse. Après avoir déshonoré les femmes les plus qualifiées, ils prenoient leurs vêtemens, leur fard, tous leurs ajustemens; les contrefaisoient dans leur maintien, leurs artifices, dans tout ce que la pudeur ne permet pas de retracer. Le peuple de Jérusalem, outré de mépris & d'indignation contre de pareils monstres, crut beaucoup gagner à prendre Simon

pour son Général, lui ouvrit les portes, & se mit à la discrétion des brigands qu'il commandoit.

Alors il y eut trois partis à la fois dans la République, deux des Zélateurs divisés entr'eux, & celui des Sicaires amenés par Simon de Giora. Ils se firent les uns aux autres une guerre ruineuse, brûlerent la plûpart des dehors du Temple, & consumerent, avec ces édifices, les blés qu'on y avoit amassés en abondance, & qui leur devenoient si nécessaires pour soutenir un siège opiniâtre. Ils joignoient cependant leurs efforts, quand il s'agissoit de faire tête aux Romains; & par une dévotion convenable à leur fanatisme, ils se réunissoient même pour les sacrifices, dont les victimes fournissoient de quoi vivre à une partie d'entr'eux. Mais ce concert passager ne servit qu'à prophaner davantage un culte que l'Eternel ne regardoit plus avec complaisance. Souvent la fureur des partis s'allumant au milieu des exercices de la Religion, il arrivoit que les Sacrificateurs, & ceux pour qui l'on sacrifioit, étoient immolés eux-mêmes, ou griévement blessés. Chaque jour les saints parvis regorgeoient de sang humain.

Les Romains informés de ces dé-

ſordres & de ces diviſions, ne s'étoient pas preſſés d'attaquer la Capitale. Ils avoient laiſſé les citoyens s'affoiblir & ſe conſumer par eux-mêmes; pillant cependant le plat-pays, pour leur retrancher tous les moyens de ſubſiſtance. Peu avant la Pâque, Tite forma enfin le ſiège de Jéruſalem, avec quatre Légions Romaines, ſoutenues des troupes du Roi Agrippa, d'Antiochus, Roi de Comagène, de Sohen, Roi d'Emeſſe, & de Malc, Roi d'Arabie. Cette multitude d'aſſaillans vint auſſitôt camper à un quart de lieue de la place qui ſe trouva extrêmement reſſerrée. Il y eut une quantité prodigieuſe d'Iſraélites renfermés dans ſon enceinte. On en peut juger par le nombre des agneaux qui furent conſumés à cette dernière Pâque, & que les Romains vérifierent: il paſſa deux cent cinquante mille. Or on étoit au moins dix perſonnes pour manger chaque agneau: ce qui fait plus de deux millions cinq cent mille perſonnes purifiées ſelon la Loi, ſans compter celles qui ne l'étoient pas, ou que leur âge diſpenſoit de l'obſervance. Ainſi les vivres ne tardant point à manquer, la famine exerça ſes ravages; & la peſte cauſée par l'infection des cadavres qui demeuroient ex-

posés de toute part, y joignit ses horreurs.

Le jour des Azymes, qui cette année soixante-dix de J. C. tomboit au quatorzième d'Avril, la faction des Zélateurs établie dans l'intérieur du temple, en ouvrit les portes au peuple qui venoit adorer. Jean de Giscale, Chef de la faction cantonnée dans la première enceinte, glissa furtivement parmi le peuple une multitude de ses gens, avec des armes cachées. Ils firent main-basse sur le parti d'Eléazar, lui tuerent une bonne partie de ses troupes, soumirent les autres, & se rendirent maîtres de l'intérieur, aussi-bien que de l'extérieur de ce vaste édifice. Ainsi les Zélateurs ne formerent plus qu'un parti, sous les ordres de Jean. Mais les Sicaires, plus animés que jamais par l'ambitieux Simon, perpétuerent la discorde & la désolation.

Tite se détacha, avec six cents chevaux, afin de reconnoître la place. Il comptoit que les citoyens, ennuyés de leurs maux, lui ouvriroient les portes. Les Tyrans avoient pris de trop bonnes mesures: personne n'osa risquer de leur déplaire. On fit au contraire une sortie, où le Prince Romain fut enveloppé, & manqua de périr. Il s'approcha le lende-

main avec plus de circonspection, & il établit ses quartiers presque sous les murs.

La situation de Jérusalem étoit extraordinairement avantageuse, & l'art y avoit ajouté tout ce que l'on connoissoit alors de meilleur en fortification. La ville occupoit deux montagnes; elle avoit une triple muraille, par-tout où l'on pouvoit s'approcher pour l'attaque; elle étoit munie d'une excellente citadelle, connue sous le nom de Tour Antonienne; & le palais, ainsi que le temple, en faisoient deux autres qui ne lui étoient pas inférieures: d'ailleurs on avoit eu le temps de tout mettre en état de défense. Les Romains ne laisserent pas de forcer le premier rampart, dès le quinzième jour du siège, qui étoit le troisième de Mai; & ils entrerent par une large brêche, faite avec le belier, à la vue des assiégés. Par-là ils se trouverent maitres de la partie septentrionale de la ville, jusqu'à la vallée du Cédron, au delà de laquelle il y avoit encore deux remparts. Espérant toujours que les citoyens se rendroient, sans attendre les dernières extrémités, ils s'abstinrent de toute violence. Cinq jours après, Tite força le second rempart, où il y eut plusieurs combats très-

ſanglans, avant qu'il pût s'y établir. Il y laiſſa repoſer ſes troupes, & ne profita de ſon avantage, que pour exhorter de nouveau les rebelles à la ſoumiſſion; ſon ame ſenſible & bienfaiſante ne pouvant ſe déterminer à les détruire.

Il leur envoya Joſeph, l'ancien Gouverneur de Jotapat, dans l'idée qu'un homme de leur nation, qui ſe trouvoit ſi bien de la clémence du vainqueur, les engageroit plus facilement à faire le même eſſai. Mais tout ce que ce médiateur éloquent put dire de plus perſuaſif, ne fit aucune impreſſion ſur les Chefs. Il ne perſuada que des particuliers, en aſſez bon nombre, à qui même il convint de diſſimuler, & qui ſe rendirent ſecrètement aux camp des Romains, où on les reçut avec humanité. Les deux tyrans Jean & Simon redoublerent leur cruelle vigilance; faiſant maſſacrer tout homme qui approchoit ſeulement des portes de la ville, ſans être muni d'un ordre de leur part; uſant même de ce prétexte pour accuſer de trahiſon quiconque leur déplaiſoit.

Cependant la famine devenoit intolérable. On ne voyoit plus de grains d'aucune eſpèce ſur les marchés, ni partout ailleurs. Les factieux s'embarraſ-

ſant fort peu du reſte des habitans, faiſoient dans tous les logis les recherches les plus rigoureuſes, afin de tout mettre en réſerve pour eux-mêmes. Ils maltraitoient cruellement ceux chez qui il ſe trouvoit des vivres qu'on n'eût pas déclarés. Ils jugeoient, à l'inſpection du viſage & de la corpulence, la manière dont on étoit nourri; & ils appliquoient à la queſtion ceux qui paroiſſoient vivre avec quelque aiſance. Mais la misère fut bientôt ſi extrême, que pluſieurs vendirent leur héritage pour une meſure d'orge; puis s'enfermant dans l'endroit le plus caché de leur maiſon, ils en faiſoient du pain à la hâte, ou mangeoient le grain tout crud, en attendant une mort déſormais inévitable. Si l'on pouvoit avoir quelque viande, on la dévoroit, ſans prendre le temps de la cuire. On ſe l'arrachoit des mains dans la même famille; le mari à ſon épouſe, ou à l'enfant qui languiſſoit entre ſes bras. La force décidoit du droit. Le péril, & le beſoin plus preſſant encore, avoient étouffé tout ſentiment naturel.

Mais on ne pouvoit ſe cacher long-temps aux factieux. Dès qu'ils voyoient une porte fermée: ils l'enfonçoient ſur le champ; prenoient aux cheveux les

femmes qui tenoient du pain; traînoient les enfans, avec le morceau auquel ils s'attachoient; les fouloient aux pieds, ou les froissoiént aux murs, pour le leur faire lâcher. On arrachoit aux plus malheureux, quelques méchans herbages qu'ils alloient cueillir la nuit hors de la ville, au péril de leur vie: car Tite faisoit enlever ceux qui sortoient à ce dessein; & comme ils étoient presque toujours suivis par les émissaires des Tyrans, ceux-ci les forçoient de combattre avant de se rendre.

Or, tous ceux que les assiégeans prenoient les armes à la main, ils les crucifioient sans pitié, pour épouvanter les rebelles; & il y eut des jours où l'on en fit périr jusqu'à cinq cents par ce supplice; en sorte qu'on manqua de croix & de places pour les dresser. Ainsi cette nation déicide éprouva-t-elle un châtiment analogue au forfait qui faisoit la première cause de ses calamités. En crucifiant ces misérables, la soldatesque idolâtre leur rendoit encore tous les outrages & les raffinemens de cruauté, dont eux-mêmes avoient usé envers le Fils de Dieu. On exposoit ces suppliciés à la vue de leurs proches & de leurs amis, qui du haut des murs poussoient des cris de

rage & de déſeſpoir. Il y eut quelques-uns de ces infortunés captifs, qu'on leur renvoya, les mains, le nez & les oreilles coupés, ou mutilés d'une manière plus affreuſe, ſans que rien pût jamais vaincre leur obſtination.

Le Général fut obligé d'employer tout l'art des ſièges. Il fit élever quatre terraſſes ou plate-formes en terre, pour attaquer la citadelle. Il y avoit dix-ſept jours qu'on y travailloit, quand le fils du Roi de Comagène arriva au camp, avec des troupes fraîches, & auſſi ardentes que leſtes. Le jeune Prince blâma la lenteur des Romains, & courut à l'aſſaut. Tous ſes gens furent taillés en pièçes, & il fut trop heureux d'échapper preſque ſeul. Dès que les plate-formes furent achevées, on y dreſſa les machines. Mais comme on ſe diſpoſoit à battre le mur, on fut étrangement ſurpris de voir s'écrouler à l'inſtant deux de ces immenſes ouvrages tout embraſés. Jean de Giſcale, par un travail prodigieux, & tout-à-fait inconcevable dans ces temps-là, les avoit fait miner pardeſſous les murs de la ville; & il avoit enſuite mis le feu aux bois qui les étayoient. Les aſſiégés firent en même temps une ſortie qui produiſit le plus grand effet, dans la ſurpriſe où ſe trou-

voient les Romains. Les Juifs ruinerent les deux autres terrasses, brûlerent les machines, & repousserent l'ennemi jusques dans son camp. Le travail eût été infini pour réparer tant d'ouvrages, & le soldat commençoit à se rebuter. Le Général prit le parti d'investir, par un nouveau mur de deux lieues de circuit, ce qui restoit de ville aux Juifs; accomplissant, sans le savoir, la prédiction du Sauveur, dans toutes ses circonstances.

La famine, après cette circonvallation, devint affreuse. Elle emportoit tout-à-la-fois des familles entières. On voyoit par troupes, sur les places publiques, des gens enflés & défigurés se traîner, comme autant de phantômes, puis tomber tout-à-coup. Les rues, ainsi que les maisons, regorgeoient de morts. On entreprit d'abord de les enterrer; & par une seule porte de la ville, on enleva dans l'espace de deux mois & demi, cent quinze à seize mille de pauvres seulement, dont on tenoit le compte pour payer les porteurs. Mais après cela, on n'eut, ni le courage, ni la force d'inhumer personne. L'air fut bientôt empesté à un tel point, que le vent en porta l'infection jusqu'au camp de Tite qui leva les yeux au Ciel, en soupirant,

& en prenant Dieu à témoin, que ce peuple intraitable ne devoit imputer qu'à soi l'excès de ses calamités. Ces misérables ne versoient plus de larmes, ne proféroient plus de plaintes. On ne remarquoit en eux qu'un accablement stupide. Un morne silence regnoit dans toute la ville.

Les séditieux auteurs de ces maux s'y montroient parfaitement insensibles. Ils parcouroient les maisons pour dépouiller les morts, & on les en voyoit sortir, en s'applaudissant & en plaisantant. Ils essayoient la pointe de leurs épées ou de leurs javelots, sur les malheureux qui venoient d'expirer, & quelquefois sur ceux qui respiroient encore. Comme l'ennemi fut quelque temps sans trop les presser, voulant toujours donner lieu à une soumission volontaire; ils s'enivrerent d'une folle présomption, comme si on les eût craint, & se flatterent d'une prochaine délivrance. Les Chefs de factions avoient de faux Prophètes apostés pour abuser le vulgaire, qu'ils ne persuadoient cependant qu'en petit nombre. La plûpart de ceux qui pouvoient s'échapper, passoient au camp des Romains. Là ils trouvoient abondamment à manger; mais le grand nombre périssoit, en

se surchargeant d'une nourriture qu'ils ne pouvoient plus digérer.

Plusieurs de ces transfuges, dans la crainte d'être volés, avoient avalé, en désertant quelques pièces d'or qui leur restoient du débris de leur fortune. Des soldats Arabes & Syriens, qui faisoient partie de l'armée Romaine, leur virent retirer cet or de leurs excrémens. Aussitôt le bruit se répandit dans l'armée, que tous les Juifs qui sortoient de Jérusalem avoient les entrailles pleines d'or : ce qui excita tellement la cupidité du soldat, qu'il les alloit attendre au passage pour leur ouvrir le ventre. Dans une seule nuit, il s'en trouva deux mille qui périrent de la sorte. Tite fit publier les plus terribles défenses contre ces atrocités; mais elles ne laisserent pas de continuer, quoique plus secrètement.

Il falloit user de ménagement avec une armée où il y avoit beaucoup d'étrangers, & qui ennuyée de la longueur du siège, commençoit à se mutiner. De peur même de la voir bientôt rebutée totalement, le Général ne vit plus d'autre parti à prendre que de faire violence à sa propre douceur, & d'attaquer de rechef à force ouverte. Il employa presque tout le mois de Juin à préparer de nouvelles

machines & de nouvelles plate-formes. L'entreprise paroissoit d'une difficulté insurmontable : on étoit réduit à tirer le bois de quatre lieues de distance, & à le recueillir çà & là, en démolissant les bâtimens épars dans la campagne. On vint pourtant à bout de cet ouvrage, où l'on ne manqua pas de prendre les précautions que l'expérience avoit montrées nécessaires. Les machines étoient presque finies, quand les rebelles firent une sortie nouvelle pour les ruiner. Les Assiégeans les défendirent avec une vigueur proportionnée à la peine qu'elles leur avoient coûtée. Le succès répondit à leur constance. Dès le lendemain ils firent jouer le bélier, allerent à la sappe, & le mur ébranlé s'écroula pendant la nuit. Ils entrerent par les brêches, s'établirent de maniere à ne pouvoir plus être délogés, & se rendirent maîtres de toute la ville basse.

Déjà la famine, devenue générale, se faisoit sentir aux factieux mêmes. Ils couroient comme des loups affamés, sur la moindre apparence de nourriture, pour forcer l'entrée des maisons. Tout leur manquant à la fin, ils mangerent le cuir de leurs ceintures & de leurs boucliers, après quoi l'on mit sous la dent

ce dont la ſeule idée fait horreur : les ronces & les orties, des reſtes foulés de vieux foin, étoient des mets recherchés, & quelques brins s'en vendirent juſqu'à quatre dragmes, c'eſt-à-dire, plus de trente ſols de notre monnoie.

Joſ. vij. 7. Une femme nommée Marie, fille d'Eléazar, d'une naiſſance & d'un rang diſtingués, étoit venue du pays ſitué au delà du Jourdain, pour célébrer la Pâque dans la Ville-Sainte, où elle ſe trouva inopinément renfermée avec la multitude. Les ſéditieux lui eurent bientôt enlevé tout ce qu'elle avoit apporté, ſans lui laiſſer la moindre choſe pour ſe nourrir, elle & un jeune enfant qu'elle allaitoit. Dans le déſeſpoir où ils la réduiſirent, elle les accabla d'injures, ne cherchant qu'à les mettre en fureur pour ſe faire égorger. N'y ayant pu réuſſir, elle ſe retire avec ſon enfant, fixe un moment les yeux ſur cet innocent, qui ſuçoit envain ſes mamelles deſſéchées. Malheureux, lui dit-elle, à quoi te réſerve-je ? A ſouffrir mille horreurs avant d'expirer, ou à ſubir, pour plus grand bonheur, un indigne eſclavage. Elle l'égorge, le fait rôtir, en mange la moitié, & serre le reſte. Bientôt l'odeur eut attiré les factieux. Ils lui mettent l'épée ſur

la gorge, en lui demandant ce qu'elle a caché. Je vous en ai gardé une bonne part, leur dit-elle ; voyez & mangez. Ils furent ſaiſis d'horreur, & demeurerent immobiles. C'eſt mon enfant, reprit-elle, c'eſt moi qui l'ai mis dans cet état : vous en pouvez bien manger après ſa mere. Ils s'éloignerent en friſſonnant, & le bruit de ce forfait ſe porta juſqu'au camp des Romains qui avoient peine à le croire.

La pitié de Tite redoubla ; mais la plus grande partie de ſon armée réſolut d'exterminer une Nation qui engendroit de pareils monſtres. Les Chrétiens qui apprirent ces horreurs juſqu'à Pella, y reconnurent, avec un religieux effroi, l'accompliſſement littéral des paroles adreſſées aux femmes de Sion par le Rédempteur portant ſa croix ; qu'un jour viendroit où l'on eſtimeroit heureux les ſeins ſtériles, & les mamelles qui n'auroient point allaité.

Il reſtoit aux Juifs le Temple & la ville-haute ; ce qui formoit comme une ſeconde place avec ſa citadelle. Les Romains, pour les forcer dans ces poſtes, profiterent de la conſternation où la ceſſation du ſacrifice perpétuel jetta tout-à-coup les différentes factions. Ce peuple maudit ne reconnut qu'avec effroi, le

dixième de Juillet, l'impoſſibilité de ſacrifier ſelon la Loi; parce-qu'il ne ſe trouvoit plus, ni Pontiſe, ni Sacrificateur dans aucun parti. Mais vérifiant, d'une manière encore plus fatale, ce qu'avoit ajouté le Prophète, qu'ils auroient des yeux inacceſſibles à la lumière; en voyant la prophétie la mieux caractériſée de leur réprobation tournée en évènement, ils n'y reconnurent pas leur réprobation même. Ils s'aveuglerent, par la confiance qu'ils avoient dans la ſolidité & la hauteur extraordinaire des murs du Temple, & dans les accompagnemens, également forts & ſuperbes, que le vieil Hérode avoit ajoutés au corps de l'édifice. Ces bâtimens étoient immenſes, & de magnifiques galeries de communication s'étendoient depuis la tour Antonienne juſqu'au lieu ſaint. Les Aſſiégeans ne purent en effet, ni eſcalader les murs, ni les abatre avec le belier.

Ainſi Tite ſe vit contraint, le huitième d'Août, de mettre, contre ſon inclination, le feu aux portes de la ſeconde enceinte du Temple. La flamme gagna les galeries, qui brûlerent le reſte du jour & toute la nuit ſuivante. Les légions vouloient tout conſumer; mais le Général, avec ſes principaux Officiers, ne

pouvoit se résoudre à détruire ce monument unique par sa beauté, & qui faisoit l'objet de la vénération comme de l'admiration de tous les peuples. Il commanda l'assaut, & marcha le premier. Les soldats montoient avec d'autant plus d'assurance, que personne ne paroissoit pour défendre les murs : mais à peine les légionnaires y eurent-ils arboré quelques-unes de leurs aigles, qu'ils furent chargés avec une furie qui n'avoit point encore eu d'exemple. Toute la valeur Romaine ne pût résister. Les Juifs précipiterent les Assaillans du haut de l'édifice, après leur avoir arraché les drapeaux, qu'ils remporterent en triomphe.

Alors un soldat Romain ne se possé- Jos. vij. 10
dant plus, & par une impulsion que Joseph nomme divine ou surnaturelle, prit un tison de feu qui embrâsoit l'enceinte extérieure, & que le Prince s'efforçoit d'arrêter; puis se faisant soulever par ses compagnons, il le jetta par une fenêtre des appartemens qui tenoient au Temple, du côté du septentrion. Le feu prit en une multitude d'endroits à la fois, avec une rapidité qui ne parut point naturelle aux Idolâtres mêmes. Les Juifs, en voyant brûler les sacrés parvis, demeuroient immobiles, comme autant de statues.

Tite accourut bien vîte pour arrêter l'incendie. Il sembloit n'avoir pas moins à cœur la conservation du Temple, que la réduction des rebelles ; mais il ne pût se faire obéir. Le soldat ne vouloit que confusion, pour piller à son aise. Les dehors du Temple étoient couverts de lames d'or : ils jugeoient par-là des richesses du dedans. Tite se fit néanmoins jour, à travers les Romains & les étrangers. Il apperçut en effet, dans l'intérieur du lieu saint, un amas étonnant de choses inestimables, bien supérieures encore à tout ce que la renommée en publioit.

Mais tandis qu'il appaisoit l'incendie en un endroit, le feu reprenoit ailleurs avec plus d'activité. Ainsi ce fameux Temple, le plus beau, le plus grand & le plus riche de l'Univers, en exécution des décrets du Tout-Puissant, malgré les vaincus & le vainqueur, fut réduit en cendres, le même mois & le même jour que le premier Temple, bâti par le Roi Salomon, avoit été brûlé par Nabuchodonosor, c'est-à-dire, le dixième jour du mois Judaïque, qui correspond à notre mois d'Août, l'an soixante-dix de J. C.

Dans la confusion de l'incendie, les deux Chefs des séditieux, Jean de Gis-

cale & Simon Bargiora, se firent jour, l'épée à la main, avec quelque suite, & se retirerent à la ville-haute. Tout ce qui resta dans le Temple fut massacré, sans distinction de rang, d'âge, ni de sexe. Des monceaux de corps, entassés autour de l'autel, en égaloient la hauteur. Le pavé ne paroissoit nulle part sous l'affreux amas du sang & du carnage. Il y périt, entr'autres, six mille personnes, hommes, femmes & enfans, qui, la veille, dans l'état désespéré où étoient les affaires, avoient encore eu la fanatique imprudence d'accourir de la ville-basse, à la suite d'un faux Prophète, sur la promesse d'une délivrance prochaine.

La ville-haute étoit située sur la montagne escarpée de Sion. L'avantage du lieu inspira une confiance toute nouvelle au reste des révoltés. Tite les ayant sommés de se rendre à discrétion, mais la vie sauve, ils exigerent, sans l'obtenir, qu'il leur fût libre de se retirer au désert avec leurs femmes & leurs enfans, & continuerent de se défendre. Le Romain irrité de la nécessité où il se voyoit de commencer un nouveau siège, fit brûler toute la ville-basse, & construire de nouvelles terrasses contre la haute. L'armée

y travailla depuis le vingtième du mois d'Août jusqu'au septième de Septembre, où elle fit jouer les machines. Tout fut bientôt forcé, & dès le lendemain les Assiégeans entrerent par la brêche. Ils mirent tout à feu & à sang. Ce que la flamme avoit épargné, Tite acheva de le raser, ne laissant pas pierre sur pierre dans ce lieu d'anathême, & y fit passer la charrue. Il réserva seulement quelques pans de murs à l'occident, avec quelques tours, comme un monument de terreur pour la postérité. Le butin fut si grand, malgré les ravages de l'incendie, que le prix de l'or baissa de moitié dans les provinces circonvoisines.

On trouva, dans les égouts souterrains, les corps d'environ deux mille personnes mortes de misère, ou qui s'étoient égorgées les unes les autres, plutôt que de se soumettre aux vainqueurs. Les tyrans Jean & Simon s'y étoient aussi réfugiés. La faim ne tarda point à en tirer Jean, qui vint demander quartier. On lui accorda la vie: mais après qu'il eut servi au triomphe, on l'emprisonna pour le reste de ses jours. Simon qui avoit quelques provisions dans son antre, y demeura caché jusqu'à la fin d'Octobre. Il en sortit alors, & vint se

présenter, d'un air assuré & majestueux, magnifiquement vêtu de lin d'Egypte & de pourpre. Les gardes étonnés lui demanderent avec respect, qui il étoit? Il se nomma fièrement. On l'enchaîna, & peu de jours après, il fut transporté à Rome. pour servir aussi au triomphe de son vainqueur; après quoi il périt de la main du bourreau, pour son opiniâtreté & sa qualité de Chef principal de la rebellion.

Il est impossible de marquer au juste le nombre des Israélites qui périrent dans cette guerre, la plus funeste & la plus meurtrière que jamais nation ait essuyée. On compta onze cents mille Jos. vij. 7. morts, dans le cours du siège. En y ajoutant ceux qui périrent en même temps, ou peu auparavant, dans les autres places de la Palestine, le nombre en passe treize cent trente-sept mille, sans ceux qu'on ne put compter. Il y en eut outre cela quatre-vingt-dix-sept mille réduits en esclavage. Mais à peine Philost. daignoit-on les acheter. Tite refusa les vj. 14. couronnes que les Nations voisines vinrent lui offrir, selon la coutume, en le félicitant de sa victioire. Il publioit devant tout le monde, qu'elle n'étoit pas son ouvrage, & qu'il n'avoit que prêté

ſon bras au Dieu terrible de ce peuple impie.

Pour étouffer jusqu'à la dernière étincelle d'une rebellion ſi funeſte, il paſſa l'hiver dans le voiſinage, & ne partit de Syrie qu'au printemps, pour aller s'embarquer en Egypte. Repaſſant alors près des ruines de Jéruſalem, il ne put s'empêcher de verſer des larmes ſur la deſtinée d'une ville autrefois ſi floriſſante; & il maudit cent fois les auteurs de la révolte, qui l'avoient contraint à une pareille rigueur.

Quand il fut arrivé en Italie, l'Empereur ſon pere vint au devant de lui, aſſez loin de Rome, où ils rentrerent enſemble en triomphe, avec une pompe proportionnée à l'importance & aux difficultés de l'expédition qui en étoit l'objet.

Afin de mettre la dernière main à la réduction de la Judée, on y envoya Lucilius-Baſſus avec de nouvelles troupes. Elles prirent le château d'Hérodion, puis celui de Machéron, d'une force extraordinaire. Deux années après la priſe de Jeruſalem, l'an 72 de J. C., l'Empereur Veſpaſien fit vendre toutes les terres des Juifs. L'an 74, Publius-Silva, qui avoit ſuccédé à Baſſus mort dans ſon gouvernement, aſſiégea la fortereſſe de

de Maſſade qui paſſoit pour imprenable, & continuoit d'être occupée par un reſte de ces brigands qu'on nommoit Sicaires. On les mit, en peu de temps, hors d'état de ſe pouvoir défendre, malgré la force de la place, & toute la furie de leur déſeſpoir. Voyant qu'ils ne pouvoient plus tenir, ils prirent le parti d'égorger leurs femmes & leurs enfans; puis ils ſe tuerent les uns les autres. Mais chacun regardant comme une faveur de mourir des premiers, il fallut tirer au ſort celui qui ſurvivroit aux autres. Ce malheureux, après s'être aſſuré que perſonne ne reſpiroit plus, mit le feu au palais où cette ſcène barbare venoit de ſe paſſer, puis s'enfonça un poignard dans le ſein. Dès le lendemain les aſſiégeans entrerent dans la place, qui n'étoit plus qu'un vaſte tombeau; mais qui les rendoit paiſibles poſſeſſeurs de toute la Judée.

Il s'étoit échappé pluſieurs de ces aſſaſſins. Ils ſe jetterent en Egypte, où ils chercherent de nouveau à exciter des troubles, & à inſpirer l'horreur qu'ils avoient du nom Romain. Tous furent pris & appliqués à divers ſupplices: mais leur opiniâtreté fut la même dans tous les genres de tourmens; on n'en put engager un ſeul, pas même entre les en-

fans, à jamais nommer l'Empereur du nom de maître. Le jeune Agrippa, ainsi appellé pour le distinguer du premier Hérode-Agrippa, & qui, dès le commencement de la révolution, avoit si bien marqué son zèle pour Rome, fut dédommagé de la perte qu'il faisoit d'une ville aussi considérable que la capitale de la Judée. On attribua des possessions voisines à ce frere de Bérénice, avec tout l'avantage d'une compensation faite en faveur d'une femme dont les charmes avoient captivé le conquérant de sa patrie. On ne comptoit plus que ces deux rejetons de la race d'Hérode, qui, si nombreuse peu auparavant, & toujours si puissamment protégée, fut entièrement éteinte dans le siècle même de son élévation.

Nulle histoire au reste n'est plus authentique, ni plus certaine que celle de cette étrange révolution. Elle a été écrite, avec autant de sens que d'élégance, par le Juif Joseph, distingué par son rang & ses talens, fils d'un Sacrificateur, & qui ayant toujours persévéré dans la religion de ses peres, ne peut être soupçonné de prévention en faveur du Christianisme. Outre les sept livres de la guerre des Juifs, écrits par cet Auteur, il nous reste de lui vingt Livres des

Antiquités Judaïques, & deux Livres contre Appion.

Après la ruine de Jéruſalem, il ne fut preſque plus queſtion de Phariſiens, ni de Saducéens. On vit encore des Nazaréens; mais c'étoient des Chrétiens judaïſans, qui faiſant un mêlange bizarre des deux Religions, n'étoient, à proprement parler, ni Juifs, ni Chrétiens. Bientôt ils ſe joignirent aux Sectateurs d'Ebion. Cet Héréſiarque avoit commencé à dogmatiſer dans le bourg de Cacata, ſa Patrie, au voiſinage de Pella; tandis que les Chrétiens de Jéruſalem ſe trouvoient encore réunis dans cette petite ville. Ses diſciples ſe piquoient ſur-tout d'imiter ceux qui s'étoient dépouillés de leurs poſſeſſions, pour en apporter le prix aux pieds des Apôtres. Ils tiroient vanité du nom même de leur Chef Ebion, qui ſignifie pauvre; quoiqu'il l'eût reçu fortuitement à ſa naiſſance. Grands panégyriſtes de S. Pierre, qu'ils faiſoient auteur de leur doctrine corrompue, ils ne ceſſoient de calomnier l'Apôtre des Nations, & ne pouvoient ſouffrir ſes écrits, qui font ſi fortement ſentir l'inutilité de la circonciſion & de la loi cérémoniale. Ces Novateurs impies ſoutenoient que Jeſus étoit né de Joſeph

& de Marie, comme les enfans ordinaires; qu'il n'étoit pas le fils de Dieu par nature: mais que le Chriſt étoit deſcendu en lui du haut des Cieux, en forme de colombe; qu'alors Dieu lui avoit donné l'empire du ſiècle futur, abandonnant au Démon l'empire de ce monde. Ils rejetoient & admettoient des Divines Ecritures ce qu'il leur plaiſoit, tronquoient même les Livres les plus anciens de la Loi, ainſi que l'Evangile de S. Mathieu, pour lequel néanmoins ils affectoient un reſpect particulier. Ils obligeoient tous leurs diſciples à ſe marier, même avant l'âge de puberté, & permettoient la pluralité des femmes.

La doctrine de Cérinthe n'étoit guère différente. Il ne penſoit pas mieux de la divinité du Rédempteur, & il déterminoit le temps où le Chriſt étoit deſcendu dans Jeſus, ſavoir à ſon baptême, quand l'Eternel glorifia ſon fils aux yeux du monde, de la manière qu'il eſt rapporté dans l'Evangile. Il ajoutoit que par cet organe Jeſus avoit inſtruit les hommes, & opéré des œuvres admirables juſqu'au temps de ſa paſſion; mais qu'alors le Chriſt s'étoit envolé au ciel, d'où il étoit deſcendu; en ſorte que Jeſus tout ſeul étoit mort, puis reſſuſcité. Ici l'on peut

reconnoître, en passant les premiers germes du Nestorianisme, qui met deux personnes en J. C., & la perpétuité de la foi contraire, reçue dans l'Eglise dès son origine. Ces erreurs capitales de Cérinthe, directement opposées à la doctrine de S. Paul & aux décrets du Concile Apostolique de Jérusalem, où cet Apôtre eut tant de part, donnent un nouveau jour à ce qui s'y passa. On voit par-là, pourquoi le Docteur des Nations s'y éleva avec tant de chaleur contre les prétentions de certains Judaïsans, qui tendoient au fond à anéantir toute la vertu de la Croix de J. C. Ces faux Chrétiens furent aussi des premiers à établir l'erreur des Millénaires, dans le sens le plus grossier & le plus pernicieux. Ils n'enseignoient pas seulement qu'après la résurrection générale il y auroit un regne terrestre de Jesus à Jérusalem; mais que les hommes y passeroient mille ans dans les festins & tous les plaisirs charnels. La mort de S. Paul donnoit à ces faux Docteurs des facilités, & une audace que sa présence avoit toujours arrêtée.

Alors Ménandre, né en Sarmatie, enseigna, outre les erreurs de Simon le Magicien dont il avoit été disciple, que le baptême de cet imposteur étoit la vraie

résurrection, & que ceux qui le recevroient jouiroient, dès ce monde, de l'immortalité. Alors aussi de pieux & de zélés Docteurs, formés à l'école des Apôtres, retracerent en grand nombre, de vive voix & par écrit, des instructions si semblables aux maximes apostoliques, que quelques-uns des plus anciens Peres parurent porter un respect presque égal aux unes & aux autres. Le Livre du Pasteur fut mis au jour par un fervent Laïc, nommé Hermas, qui vivoit sous le Pontificat de S. Clément; & dont l'Apôtre des Gentils fait mention entre les Fidèles de Rome les plus illustres. Cet Ouvrage, composé dans un style simple, & rempli d'onction, est divisé en trois parties, dont la première & la troisième présentent une multitude de révélations en forme d'apologues, pour porter à la sainteté des mœurs. La seconde comprend, en douze chapitres ou préceptes, les règles principales de la morale chrétienne: c'est cette seconde Partie qui a fait donner à tout l'Ouvrage le nom de Livre du Pasteur, parce que l'Ange tutélaire d'Hermas y apparoît sous cette figure afin de l'instruire; ce qui prouve l'antiquité de la doctrine Chrétienne touchant les Anges Gardiens.

L'Auteur dit formellement que tous les hommes ont chacun deux Anges, l'un bon & l'autre mauvais. Ce qu'il ajoute, que les Apêtres après leur mort ont prêché Jésus-Christ aux Saints, ne nous est pas assez intelligible pour le trouver aussi remarquable que le font certains Auteurs. Quoiqu'on attribue communément le Livre du Pasteur à S. Hermas, car il est compté au nombre des Saints, quelques Savans pensent qu'il a été composé contre le Montanisme, & par conséquent dans le second siècle de l'Eglise.

Le Pape S. Clément communiqua des lumières bien plus pures encore aux Fidèles de son temps. Il avoit succédé à S. Clet ou Anaclet, Successeur de S. Lin, environ vingt-quatre ans après la mort de S. Pierre, c'est-à-dire, l'an 91, le 13 Janvier, jour auquel on célébroit autrefois la fête de sa chaire, comme celle du Prince des Apôtres. Il s'éleva sous Clément des factions très-vives dans la florissante Eglise de Corinthe. Des gens de cabale ayant fait déposer injustement quelques Prêtres, ceux-ci eurent recours à l'Eglise Romaine, la mere & la maîtresse de toutes les autres. Clément, Pape alors, comme le dit Eusebe, envoya vers les Corinthiens, Claude, Ephebe,

Valère, Viton, & Fortunat, chargés d'une lettre bien propre à pacifier les esprits, & si digne de vénération, qu'on la lisoit publiquement à Corinthe, plus de soixante-dix ans après.

Cette épître, accueillie avec le plus grand honneur, après celle des Apôtres, mérite cette distinction, & soutient parfaitemeut le ton apostolique qu'y prend le Pontife. On n'y trouve pas sans doute ce degré d'élévation, ce sublime, cet enthousiasme divin qui se rencontre dans les Auteurs inspirés; mais une grande clarté dans les idées, beaucoup de pureté & d'élégance dans le style, tout ce qui annonce la culture de l'esprit, un enchainement admirable dans les raisonnemens & toute la suite des matières. Pour en donner une idée convenable, il en faudroit transcrire la plus grande partie. Les bornes que nous nous sommes prescrites ne nous le permettent pas. Mais ce qu'elle contient de relatif aux mœurs & à la discipline, doit trouver place dans une Histoire de l'Eglise, & donnera quelque connoissance de la manière noble & ingénieuse de l'Auteur, sans nous écarter de notre plan.

Pour inspirer aux Fidèles de Corinthe l'horreur qu'ils devoient avoir de la di-

vision : Il est honteux, mes très-chers freres, leur dit-il, il est indigne des Disciples de l'Evangile, que le bruit des troubles de votre Eglise, de l'Eglise de Corinthe, si ancienne & si respectable, soit parvenu, non seulement jusqu'à nous; mais, jusqu'à ceux qui en tirent contre nous des sujets de triomphe. Par votre déférence inconsidérée pour un petit nombre de téméraires & de séditieux, le nom du Seigneur est blasphémé parmi les Gentils. La renommée des illustres enfans de Paul, si respectés & si chéris de tout le monde, en a souffert de la flétrissure : car qui n'estimoit votre foi & toutes vos vertus, pour peu qu'il eût demeuré parmi vous? Qui ne bénissoit votre hospitalité, & n'en étaloit ou n'en publioit la magnificence? Qui n'admiroit votre sagesse, votre modération, l'esprit de science & de conseil, selon lequel vous vous conduisiez? Vous faisiez tout sans acception de personnes, & vous marchiez à grands pas dans la carrière de la Loi de Dieu, sous le gouvernement paisible de vos Pasteurs. Vous rendiez l'honneur convenable à vos anciens : vous donniez aux jeunes gens l'exemple de l'honnêteté & de la modestie : vous avertissiez les femmes de s'at-

tacher à leurs époux comme elles le doivent, de bénir leur dépendance dans l'humilité & la ſimplicité de leur cœur, de s'appliquer à la conduite de leur maiſon dans la retraite & la réſerve, d'ennoblir toutes leurs œuvres par la pureté & la ſainteté de leurs intentions. Vous étiez tous dans des ſentimens d'humilité & ſans aucune préſomption, plus enclins à obéir qu'à commander, à donner qu'à recevoir, contens de la ſubſiſtance pour ce monde, que vous regardiez comme un lieu de paſſage, & allant ſans détour à votre patrie, la Loi du Seigneur toujours ſous les yeux, & les oreilles du cœur inceſſamment ouvertes à ſa parole. Ainſi jouiſſiez-vous des bénédictions de la douceur & de la paix. Vous aviez une faim & une ſoif inſatiables de la juſtice; & comblés de la plénitude de l'Eſprit-Saint, la ſurabondance de vos biens ſe répandoit au loin ſur tout le monde. Dans la joie de la bonne conſcience & d'une confiance juſte & raiſonnable, vous étendiez vos bras vers le Tout-Puiſſant, à qui vous n'aviez à demander le pardon que des péchés de fragilité. Mais vous le preſſiez jour & nuit par des gémiſſemens ineffables, afin qu'il ne périt aucun de ceux qu'il a don-

nés à son fils. Vous conversiez dans la sincérité & l'innocence, sans malignité & sans ressentiment. Si quelqu'un péchoit contre vous, c'étoit sa chûte que vous pleuriez : vous estimiez que les fautes du prochain étoient les vôtres. Le premier germe de la division, l'ombre de la sédition vous faisoit horreur. »

Par ces derniers mots, le saint Pontife rentre dans son objet direct, & s'étend fort au long, toujours avec la même éloquence, sur les maux de la discorde. En s'élevant contre les troubles & les téméraires entreprises qui lui donnent naissance, il nous apprend l'ordre établi, de toute antiquité, dans le Ministère Ecclésiastique. Nous devons, dit-il, faire avec ordre tout ce que le Seigneur nous a commandé. Il nous a ordonné d'accomplir dans le temps, & de la manière convenable, les offices & les oblations : il a déterminé lui-même, quand & par qui elles doivent être faites. Dans le culte Mosaïque, il y a des fonctions particulières au Souverain Pontife. Les Sacrificateurs ont leur place réglée : les Lévites sont chargés du service qui leur est propre : le peuple est astreint aux préceptes qui lui conviennent. Chacun de vous, mes freres, doit à cet exem-

ple se tenir dans son rang avec modestie, sans sortir des bornes qui lui sont marquées. Dieu a envoyé Jésus-Christ, & Jésus-Christ a envoyé les Apôtres selon l'ordre & la volonté de Dieu. Ils ont annoncé l'Evangile dans les provinces & dans les villes, où ils ont établi les premiers d'entr'eux pour Evêques & pour Diacres de ceux qui devoient croire. Ils ont aussi connu, par les lumières du Seigneur, qu'il y auroit de la contention pour la dignité de l'Episcopat; c'est pourquoi, après avoir institué les premiers Pasteurs, ils ont encore statué qu'après leur mort, d'autres hommes éprouvés succéderoient au ministère des premiers. Ceux donc qui ont été établis par eux, ou ensuite par d'autres, avec l'approbation de l'Eglise, & qui ont régi sans reproche le troupeau de Jésus-Christ, on ne peut sans injustice les rejeter du ministère. Voilà ce qui se trouve de plus relatif à notre dessein dans la précieuse épître de S. Clément, qui nous est parvenue toute entière.

Il reste des fragmens considérables d'une seconde Lettre, dont il est regardé comme l'auteur par de bons Critiques, & qui n'est pas indigne de lui. Mais il est étonnant qu'après des ouvrages de ce

caractère, on lui ait encore attribué le Livre des Reconnoissances, ou l'Itinéraire de S. Pierre, avec d'autres écrits visiblement supposés. Pour les Canons Apostoliques qu'on a voulu aussi lui prêter, ils ne sont pas plus de ce Pontife que des Apôtres. C'est une collection, ancienne à la vérité, de divers réglemens de discipline établis dans plusieurs Conciles du second & du troisième siècle. Mais quoique respectables à cet égard, ils sont néanmoins comptés parmi les écrits apocryphes, pour plusieurs défauts, & en particulier pour avoir favorisé l'erreur des Rebaptisans. La lettre de S. Clément aux Fidèles de Corinthe, en leur proposant des exemples propres à inspirer l'horreur de la discorde, fournit un témoignage formel du martyre des Apôtres S. Pierre & S. Paul à Rome sous les Gouverneurs, suivant ses expressions, c'est-à-dire, tandis que Néron étoit absent. Elle nous apprend en même temps, que c'est par la jalousie des faux freres que ces deux Saints furent mis à mort, après avoir été très-souvent persécutés, pendant leur vie, par les mêmes intrigues.

Clément occupa neuf ans le Saint-Siège, c'est-à-dire depuis l'an 91 jusqu'à

la fin du premier siècle de l'Ere Chrétienne. Les Ecrivains les plus anciens & les plus dignes de foi, tels qu'Eusebe & saint Jérôme, ne disent rien de particulier touchant sa mort. On ignore où les actes si bien circonstanciés de son exil & de son martyre, peuvent avoir été puisés.

L'Empereur Vespasien étoit mort dès l'an 79 de Jésus-Christ, en marquant d'une manière digne d'attention tout le fonds qu'il faisoit sur les superstitions Romaines. Comme tout le monde paroissoit fort affligé de sa mort inévitable, le Prince conservant toute la gaieté naturelle de son humeur, & voulant l'inspirer à ceux qui l'environnoient, s'écria tout-à-coup: Je pense que je deviens Dieu. C'est ainsi qu'il traitoit l'apothéose qu'on devoit faire de lui après sa mort. Quoiqu'on ne compte pas Vespasien au nombre des persécuteurs, il périt néanmoins sous son regne un assez grand nombre de Chrétiens, que l'on confondoit avec les Juifs, alors extrêmement odieux dans l'Empire.

Tite, son fils aîné, lui succéda. Il avoit fait malgré lui le malheur de la Nation Juive. Quand il put se livrer en Souverain à toute la bonté de son natu-

rel, il ne ſe plut qu'à compter ſes jours par ſes bienfaits. Mais il ne demeura qu'environ deux ans ſur le trône, où il fut remplacé par ſon frere Domitien. On conçoit à peine qu'il ſoit iſſu du même ſang deux Empereurs de mœurs ſi différentes. Domitien fut un ſecond Néron, pour l'impudicité & la cruauté. Plus ſemblable dans ſes goûts à un bourreau qu'à un Empereur, un de ſes plus doux amuſemens étoit le ſupplice des criminels, qu'il faiſoit mourir la plûpart ſous ſes yeux. Il ne manqua point d'imiter Néron, dans ſa haine contre les Chrétiens, qu'il proſcrivit par des édits en forme, dès la ſeconde année de ſon regne. Flavius-Clémens, ſon couſin-germain, s'étant converti avec toute ſa famille, il le fit exécuter à mort, au ſortir du Conſulat; quoiqu'il l'eût affectionné au point de deſtiner l'Empire à ſes deux fils, encore enfans, dont il avoit changé les noms en ceux de Veſpaſien & de Domitien. Flavie-Domitille, femme de ce Conſul, & de ſon propre chef, parente de l'Empereur, auſſi-bien que ſon époux, fut condamnée au banniſſement. On relégua, comme elle, mais en un lieu ſéparé, une autre Flavie-Domitille, nièce de Clément. Achille & Nérée, deux de

ses gens aussi Chrétiens, la suivirent & eurent la tête tranchée.

On déféra au Tyran le Disciple bien-aimé du Sauveur, le dernier qui rendit encore témoignage sur la terre à ce qu'il avoit vu & entendu dans la compagnie de ce Dieu fait homme. Il étoit revenu à Ephèse, lieu le plus ordinaire de sa demeure, après avoir consumé ses années & ses forces à porter l'Evangile bien avant dans la Grande-Asie. Tertullien nous apprend que cet illustre Evangéliste fut conduit à Rome, & par Sentence plongé, près la porte latine, dans l'huile bouillante; dont il ne reçut aucun mal. Après quoi on le relégua dans l'isle de Patmos, l'une de l'Archipel. Là dans le silence de la retraite, il eut des révélations prophétiques, qu'il communiqua aux sept principales Eglises de l'Asie, plus spécialement commises à ses soins, c'est-à-dire, aux Eglises d'Ephèse, de Smyrne, de Pergame, de Thyatire, de Sardis, de Philadelphie & de Laodicée. Le Prophète y adresse la parole aux Anges de ces Eglises; c'est ainsi qu'il en nomme les Evêques. Mais on présume très-plausiblement que les avis qu'il leur donne, & qui laisseroient sans cette explication des impressions assez désavanta-

Præscr. c. 36.

geuses touchant quelques uns d'entr'eux, concernent plutôt l'état général du troupeau, que celui du pasteur. Dans la suite de l'ouvrage, l'Auteur inspiré & ravi par l'Esprit du Seigneur, s'éleve avec la rapidité de l'aigle à qui on le compare, au plus haut des Cieux, où, sous des images aussi nobles qu'extraordinaires, on lui donna connoissance de la fin de l'Idololâtrie, & du triomphe de l'Epouse de l'Agneau, ou de l'Eglise.

Quelques Interprètes ont tenté de faire l'application de ces Oracles aux âges modernes : mais il paroît que l'Apocalypse, à l'exception de quelques articles, tels que la Prophétie des premières persécutions, est jusqu'ici un livre scellé, & chacun de ses emblêmes couvert d'un voile impénétrable. On y voit généralement & très-clairement le souverain domaine de Dieu sur l'Univers & sur les Nations ; mais on a mal réussi jusqu'à présent à spécifier les évènemens, les temps & les personnes ; & plusieurs de ceux qui l'ont entrepris, n'ont pas échappé au reproche de fanatisme, ou d'enthousiasme. Après les victoires du Christ sur les derniers ennemis qui lui restoient à combattre, on trouve encore dans ces visions mystérieuses une pein-

ture effrayante du jugement dernier, & de la destruction du monde visible par l'élément du feu. Suit le tableau magnifique de la résurrection générale, & de la gloire de l'Eglise Triomphante, sous le nom de la Céleste Jérusalem, ou sous d'autres expressions symboliques accommodées à la foiblesse du langage humain.

Si Jean l'Evangéliste, en sa qualité de Disciple de Jésus-Christ, avoit donné des inquiétudes à Domitien, les parens de cet Homme-Dieu, issus de la famille royale de David, inspirerent de tout autres soupçons au Tyran. Il se les fit amener, du fond de la Judée: mais il les trouva si simples & si mal pourvus de tout ce qui peut favoriser les soulèvemens, qu'il ne put s'empêcher de rire de ses appréhensions, & les laissa retourner en toute liberté à leurs hameaux & à leurs chaumières; mais il chassa de Rome tous les Philosophes, & tous les hommes indociles revêtus de ce titre superbe.

Appollone de Tyane sur-tout, avec ses vertus spécieuses, ignoroit les principes de l'obéissance due aux Puissances établies de Dieu. L'Empereur fut informé qu'il fomentoit dans l'Asie une conspiration en faveur de Nerva. Il ordonna

d'arrêter le Philoſophe ſéditieux. Celui-ci étoit déjà ſur le chemin de Rome. Il avoit plus de quatre-vingt-dix ans. Il vint ſe préſenter lui-même, à ce que rapporte ſon Hiſtorien Philoſtrate. Son air & ſon habit extraordinaire, ſa longue barbe, ſes cheveux blancs causerent un ſaiſiſſement ſubit à Domitien, qui l'apperçut, comme il alloit avec ſes gardes ſacrifier à Minerve. C'eſt un démon, s'écria-t-il avec effroi. Je vois bien, reprit froidement Appollone, que la Déeſſe ne vous a point encore fait la même grace qu'à Dioniède, puiſque vous ne ſavez pas diſcerner les mortels d'avec les immortels. Domitien l'interrogea ſur la conjuration. Il n'y avoit point de preuves. Appollone nia tout. Mais pour l'arrogance qu'il avoit montrée, on lui coupa les cheveux & la barbe, & on le mit en priſon. Il ne parut point avoir peur. Mon deſtin, dit-il à ſon confident Damis, eſt au deſſus de celui du Tyran; il ne pourra me nuire. En effet, Domitien le déclara innocent, & lui défendit cependant de s'abſenter.

Il n'obéit pas, diſparut ſubitement, & ſe trouva le même jour ſur le ſoir à Pouzzol, à cinquante lieues de Rome. Damis qui l'y attendoit, par ſes ordres,

mais ſans avoir beaucoup de foi à ſes promeſſes, ſe promenoit avec un autre Philoſophe ſur le bord de la mer. Eh quoi! lui diſoit-il, ne reverrons-nous plus Apollone? Vous le voyez, lui dit à l'inſtant Apollone-même, en lui touchant ſur l'épaule. Damis penſa mourir de frayeur. Son compagnon, un peu plus aſſuré, demanda au revenant, s'il étoit vif ou mort. Serrez-moi bien, lui dit-il, & ſi je vous échappe, alors vous me prendrez pour un phantôme. Il ne fut pas long-temps à converſer avec eux; mais il alla ſe coucher, en leur avouant qu'il étoit prodigieuſement fatigué; comme il arrive, ajoute Philoſtrate, à tous ceux que les Génies tranſportent d'un lieu en un autre. Il paſſa quelques jours après dans le Péloponèſe, pour repaître ſon orgueil des honneurs qu'il attendoit des Grecs aſſemblés pour les jeux Olympiques. Après quoi il retourna chez les Ephéſiens, les plus aveugles de tous ſes admirateurs.

Un jour qu'il les haranguoit, ſelon ſa coutume, entre onze heures & midi, il interrompit bruſquement ſon diſcours. Ses yeux parurent égarés, puis étincelans; & faiſant d'un mouvement convulſif trois ou quatre pas en avant, frappe,

s'écria-t-il, frappe le Tyran. Puis il garda quelques momens un profond silence. Ensuite il dit au peuple : Le Tyran vient d'être mis à mort ; j'en jure par Minerve. On lui crut le cerveau troublé. Mais quand la nouvelle arriva, que Domitien avoit été assassiné ce même jour, & à cette heure précise, on regarda le Devin comme un Dieu. Nerva lui-même, qui pensoit lui avoir obligation de l'Empire auquel il succédoit, lui écrivit, pour prendre ses conseils. Mais le Philosophe lui fit réponse, qu'ils ne se reverroient que dans l'aure vie. Il mourut en effet l'année suivante, après avoir pris ses mesures pour que personne ne fût témoin de sa mort. Son apothéose en devenoit plus facile ; & ses Disciples ne manquerent pas de publier qu'il avoit été enlevé dans les Cieux. Il fut reconnu pour un Dieu, sans autre examen. La ville de Thyane lui bâtit un Temple ; & différens Empereurs lui décernerent un culte religieux. Toutefois cette Divinité, si bien protégée, eut peu d'adorateurs, & en moins de deux siècles tomba dans l'oubli.

Toutes les choses changerent de face, sous le Successeur de Domitien. Une des premières attentions de Nerva, ce

fut de soulager les Citoyens opprimés par la tyrannie du regne précédent, & de rappeler tous ceux qui avoient été bannis. Saint Jean l'Evangéliste, en vertu de l'amnistie générale, retourna à Ephèse. Il n'y trouva plus l'Evêque Timothée, qui avoit été martyrisé cette année-là même, dans une émeute populaire des Idolâtres dont il reprenoit les vices. Jean jouissoit d'une bonne santé, quoiqu'âgé de quatre-vingt-dix ans, employés à des travaux continuels. Il ne reprit pas seulement l'inspection de l'Eglise d'Ephèse ; mais usant de son autorité supérieure & apostolique, il visita les Provinces voisines, pour y entretenir la ferveur primitive ; & lui-même établit son disciple Polycarpe à Smyrne.

Ce fut aussi dans ce temps-là qu'il convertit un fameux chef de voleurs, qui avoit été son disciple dans un âge encore tendre. L'Apôtre surchargé d'affaires capitales, avoit confié l'instruction de ce jeune homme à un Evêque, qui n'épargna pas ses soins, tandis que l'élève n'étoit que Cathécumène. Mais il le négligea depuis son baptême, comme si tout eût été fait après l'administration de ce Sacrement. Le Néophyte se débaucha, devint voleur de grand chemin, &

chef de brigands. En revenant à Ephèse, l'Apôtre demanda compte à l'Evêque du dépôt qu'il lui avoit confié, & très-particulièrement recommandé. La nouvelle de l'égarement du jeune homme accabla de douleur le saint vieillard, qui retrouvant sa première vivacité, demanda aussitôt un cheval, pour courir après la brebis égarée. Il vole par les vallées & les montagnes, il s'enfonce dans les forêts, il gémit, il appelle. Le bon Pasteur découvre enfin l'ouaille fugitive. Mais le jeune homme confus, à la rencontre de son ancien maître, ne put soutenir sa présence, & reprit la fuite. Le vieillard le suivit, en criant de toutes ses forces: Pourquoi me fuyez-vous, mon fils? Je suis prêt à donner mon sang pour vous. Revenez à votre pere. revolez dans le sein de la plus tendre des meres, & si je ne puis vous attirer par aucun de ces titres, revenez à Jésus-Christ; c'est lui qui vous tend les bras, c'est lui qui vous parle par ma bouche. Le voleur s'arrêta, laissa tomber ses armes, & fondit en pleurs. Le Saint l'embrassa avec tendresse, ne lui fit aucun reproche, ne lui donna que des signes de contentement; & le ramenant à l'Eglise, il fit pénitence avec lui, jusqu'au terme d'une réconciliation parfaite.

Jean écrivit alors son Evangile, à la sollicitation des Chrétiens d'Asie, à qui il fit faire des prières publiques, avant d'entreprendre ce divin ouvrage, dont le but principal étoit d'établir la divinité de Jésus-Christ contre les impiétés d'Ebion & des Nicolaïtes. C'est le plus sublime des Evangiles; mais sa sublimité ne lui ôte rien de son onction. Par-tout on sent la charité tendre & engageante que l'Auteur avoit puisée comme immédiatement dans le cœur du Fils de Dieu, sur lequel il reposa. Ses épitres respirent de même les ardeurs du pur amour. La première qui roule presque tout-entière sur cet objet, a le ton noble, la diction douce, & tous les caractères de son Evangile. Elle fut adressée aux Parthes. Les deux autres, adressées à des personnes particulières, Electe & Caïus ses amis, sont fort courtes, & plutôt des lettres familières que des épitres Apostoliques. Il n'y prend pas le titre d'Apôtre, mais le nom de vieillard qu'on lui donnoit alors communément.

Il survécut assez long-temps à ces écrits. Dans ses dernières années, il étoit d'une foiblesse extrême. Ne pouvant plus marcher, il se faisoit porter à l'Eglise, où sa seule présence suffisoit pour l'édification

fication publique. Alors toutes ses exhortations se réduisoient à répéter sans cesse : Mes chers enfans, aimez-vous sincèrement les uns les autres. Ses Auditeurs s'ennuyoient d'entendre perpétuellement la même chose ; & quelques-uns s'imaginoient que la tête du saint vieillard étoit affoiblie. Un jour on lui demanda, pourquoi il tenoit si souvent le même langage. Mais il répondit d'une manière bien propre à les convaincre, qu'il n'avoit pas cessé d'être l'organe de la sagesse increée. C'est-là, dit-il, le commandement du Grand-Maître ; & il vous suffit, pourvu qu'il soit bien observé. Sa vertu & sa vieillesse n'étoient pas chagrines. Il vouloit qu'on prît des récréations innocentes, & en donnoit l'exemple. Comme il s'amusoit d'une perdrix apprivoisée, un Chasseur, peu sensible à ce genre d'amusement, le trouva indigne d'un si grand Saint, & lui communiqua assez librement sa manière de penser. Cet homme avoit à la main son arc débandé. L'Apôtre lui demanda, pourquoi il ne tenoit pas toujours son arme prête à tirer ? C'est, dit-il, afin qu'elle ne perde point sa force. Hé bien, ne trouvez pas mauvais, repartit le Saint,

Hier. de Script. Eccl.

que pour la même raison l'on accorde quelque relâche à l'esprit.

Il mourut, ou plutôt cessa de vivre, sans nulle douleur, à la fin du premier siècle de l'Ere Chrétienne, étant âgé d'environ cent ans. On l'enterra hors d'Ephèse, & il s'opéra une infinité de miracles à son tombeau. Les Fidèles, sur une parole mal-entendue de l'Evangile, avoient cru long-temps qu'il ne mourroit point; mais il s'efforça lui-même de les détromper. Cet Apôtre fut surnommé le Théologien, à cause du début majestueux de son Evangile, où il s'exprime, touchant le Verbe Divin, avec une dignité & une profondeur sans exemple, même dans les écrits inspirés. Il portoit une lame d'or sur le front; ce que faisoit aussi saint Jacques le Mineur, Evêque de Jérusalem, & vraisemblablement tous les Evêques des premiers Sièges, à l'exemple des Pontifes de l'ancienne Loi. Avec saint Jean finirent les temps apostoliques, tous les autres Apotres étant morts avant lui.

La Sainte Vierge l'avoit précédé de plusieurs années, sans qu'on sache au juste le temps, ni les autres circonstances de sa mort. Mais on a cru dès le plus bel âge de l'Eglise, que la Mere de Dieu

étoit ressuscitée peu de jours après son trépas. Saint Epiphane professe clairement cette croyance. Elle a été embrassée, depuis une longue suite de siècles, par la plupart des Docteurs de l'Eglise Grecque & Latine, & se fonde enfin sur l'office & la persuasion de l'Eglise Universelle. Il y avoit déjà long-temps qu'on célébroit la mort glorieuse de Marie, ou, comme s'expriment les Grecs, son sommeil & son passage; quand l'Empereur Maurice ordonna de la fêter, dans tout l'Empire d'Orient, le quinzième jour d'Août. Les Latins qui se sont quelquefois servi du terme de sommeil, n'employent plus que celui d'Assomption, consacré par un usage ancien.

Il restoit encore sur la terre un proche parent du Sauveur, dans la personne de saint Siméon, Evêque de Jérusalem. C'étoit le dernier des Disciples qui eût conversé avec le Verbe fait Chair, & appris de sa bouche la Doctrine Evangélique. Il servoit infiniment à conserver dans son intégrité le dépôt de la révélation. On le dénonça, sous sa double qualité de Chrétien & de parent de Jésus-Christ, ou de descendant des anciens Rois de Judée.

Trajan avoit succédé à Nerva, son

pere adoptif, le 27 Janvier de l'année 98. Ce fut au nom de ce nouvel Empereur que le Proconsulaire Attique condamna Siméon. Car Trajan persécuta les Fidèles, & fut même l'auteur de la troisième persécution, nonobstant toutes ses bonnes qualités, auxquelles on ne sauroit se dispenser de rendre témoignage. Son zèle pour la Religion Romaine, ainsi que pour toutes les Loix de Rome, & l'aversion qu'il marquoit pour ceux qui ne la pratiquoient point, souleva contre eux, sans aucun édit, le peuple & les hommes en place. D'ailleurs cet Empereur philosophe, doué des vertus humaines les plus éblouissantes, n'avoit le plus souvent pour fin, comme les autres Sages du Paganisme, que l'estime & les applaudissemens publics. Il ne fut pas même s'affranchir de ces passions honteuses & avilissantes auxquelles le Seigneur livroit les savans superbes, qui refusoient de reconnoître & d'honorer devant les hommes, l'éminence infinie de ses perfections. Sous de pareils Maîtres, le peuple Idolâtre ne cessoit de s'élever contre les Chrétiens, dont la seule conduite étoit une censure perpétuelle de la corruption de ses mœurs.

Comme, depuis l'horrible guerre de

Judée, on faisoit une recherche toute particulière des Chrétiens de cette Province, toujours confondus avec les Juifs, & plus encore de ceux qui par la noblesse de leur extraction pouvoient donner lieu à de nouveaux soulèvemens, on traduisit l'Evêque Siméon, fils de Cléophas & de Marie, sœur ou plutôt belle-sœur de la sainte Vierge. Car l'opinion généralement reçue, c'est que la Mere de Dieu étoit fille unique d'Héli ou Joachim, & par conséquent n'avoit point de sœur propre. Siméon avoit échappé aux perquisitions de Vespasien & de Domitien. Les Fidèles de Jérusalem s'étant retirés à Pella, sous la conduite de ce digne Pasteur, il ne put empêcher qu'il ne se mêlât quelque ivraie avec le bon grain, ou que dans cette Eglise privilégiée il ne se coulât de faux freres & des hérétiques, tels que les Ebionites & les Nazaréens. Ceux-ci n'étoient d'abord que des Chrétiens de la circoncision; mais par leur entêtement pour les observances légales, à quoi ils vouloient obliger les Gentils mêmes, ils se firent séparer de l'Eglise, vers le temps de Domitien. Quand les Fidèles de Pella furent de retour à Jérusalem, que les Romains avoient laissé rebâtir, le trouble aug-

menta par les factions des Nicolaïtes, & d'un essaim d'autres faux Docteurs, beaucoup plus Juifs que Chrétiens. Dans leur attachement passionné pour ce qu'ils appelloient toujours la Ville Sainte, ils continuoient de faire corps avec les Fidèles; trouvant plus de sûreté sous le nom de Chrétiens, que sous celui d'Israélites, toujours si suspect au Gouvernement. Mais leur amère & cruelle émulation alla si loin, qu'ils traduisirent leur saint Evêque pardevant le Proconsulaire Attique, Gouverneur de la Syrie. Les délateurs ayant été convaincus d'être eux-mêmes du sang de David, ils furent punis les premiers. Le saint vieillard Siméon n'en fut pas moins cruellement traité. On le tourmenta durant plusieurs jours, au grand étonnement des spectateurs, & d'Attique lui-même, qui ne pouvoit assez admirer tant de force dans un homme de six vingts ans. Enfin, n'ayant pu le contraindre à sacrifier aux Dieux de l'Empire, il le condamna à être crucifié. Ainsi le dernier témoin oculaire du Rédempteur subit-il le même genre de mort, que le divin Maître auquel il rendoit témoignage.

Ce fut, pour la Religion, une perte que le plus digne Successeur qu'on pût

lui donner, ne répara qu'imparfaitement. Il étoit encore Juif d'origine, & se nommoit Juste.

Thébutis, d'autant plus indigne de cette place qu'il y aspiroit avec plus d'ardeur, se fit Hérétique de dépit. Il s'éleva beaucoup d'autres Sectaires, à cette époque précise où prennent fin tous les Disciples revêtus de ce caractère d'autorité que leur donnoit l'avantage d'avoir conversé avec le Fils de Dieu. Nous n'entreprendrons pas d'exposer les visions de ces Fanatiques, ou pour mieux dire, les modifications différentes qu'ils donnoient aux mêmes erreurs.

Entre tant de Sectes, une des plus remarquables par sa bisarrerie, étoit celle des Osséniens ou Osséens, nommés encore Esséniens. Ils infestoient l'Arabie & les confins de la Palestine. Un mauvais Juif, nommé Elxaï, se joignit à eux, & enchérit sur leurs extravagances. Il exaltoit beaucoup le Christ; mais on ignore s'il reconnoissoit le même que les Chrétiens. Il en faisoit une peinture monstrueuse, & mettoit une partie de sa vertu dans les forces & la grandeur démesurée de son corps. La morale du Sectaire étoit assortie à ses dogmes. Ennemi déclaré de la virginité & de la continence,

apologiste de la dissimulation & de l'hypocrisie, il étoit libre, selon lui, de professer à l'extérieur toutes les religions que l'on jugeoit à propos; d'offrir même de l'encens aux idoles, pourvu que le cœur n'y prit point de part. Les disciples d'Elxaï s'unirent avec les Ebionites & les Nicolaïtes, au moins par la pratique de la Circoncision & l'observance du Sabat. Ces derniers tiroient leur nom de Nicolas, l'un des sept premiers Diacres de Jérusalem, & qui donna lieu à l'hérésie, par quelques démarches & quelques expressions déplacées, sans être lui-même hérétique. Tous ces Novateurs également superbes & corrompus, furent beaucoup plus connus par la suite, sous le nom général de Gnostiques, qui signifie des hommes versés dans les choses de Dieu. Ils se l'attribuoient avec l'arrogance de tant d'autres Sectaires, à qui dans la suite le seul masque de la réforme a fait prendre le titre de Réformés. Après avoir été long-temps réduits au silence, du moins à la réservé, par la présence des premiers Disciples de Jésus-Christ, ils leverent le front avec audace, dès qu'on manqua d'un frein si propre à les contenir.

Leurs dogmes & leurs maximes impies firent un tort infini à la religion. Comme ils prenoient tous le nom de Chrétiens, les Payens confondoient souvent les vrais enfans de l'Eglise avec ces visionnaires sans pudeur, & concevoient les idées les plus désavantageuses & la plus furieuse aversion du Christianisme. Les impressions furent telles, que les esprits du premier ordre ne purent entièrement s'élever au dessus des préjugés populaires.

Pline II, dit le jeune, qui avoit trouvé dans son gouvernement de Bithynie un très-grand nombre de Fidèles, prit la peine de les observer avec une grande attention. Mais, selon la lettre qu'il en écrivit à Trajan, il ne les trouva coupables d'autre chose, que de s'assembler à certains jours, pour chanter les louanges du Christ, & s'engager à ne commettre, ni larcin, ni adultère, ni parjure. Il les condamnoit néanmoins à la mort, quand on les lui dénonçoit, & qu'ils persévéroient dans leur religion.

L'Empereur avoit prescrit cette inconséquence tyrannique. Une des plus anciennes Loix des Romains défendoit de reconnoître aucun Dieu, à moins qu'il n'eût reçu, pour ainsi dire, son

investiture, du Sénat orgueilleux qui s'arrogeoit le droit de faire les Dieux aussi-bien que les Rois. Or jamais Jésus-Christ n'avoit été mis au nombre des Dieux de Rome; quoique Tibère en eût fait la proposition, & qu'aucun Empereur n'eût depuis inquiété ses adorateurs, par la seule considération de cette Loi. Mais Trajan se piquoit d'un zèle plus exact. Il avoit d'ailleurs interdit toutes les assemblées extraordinaires, & faisoit un crime aux Chrétiens de se réunir pour la célébration des louanges divines. Toutefois depuis les remontrances de Pline, il défendit de dénoncer personne, pour le seul fait du Christianisme: ce qui n'empêcha, ni le peuple, ni les magistrats, de tendre des pièges multipliés à la confiance ingénue des Fidèles; & l'on vit encore des persécutions violentes, quoique peu durables, dans une multitude de provinces. On trouve même des martyrs condamnés personnellement par cet Empereur.

Ignace, Evêque d'Antioche, fut de ce nombre. Successeur d'Evode établi sur ce Siège par le Prince des Apôtres, il faisoit depuis quarante ans l'édification & le bonheur de son troupeau, qu'il avoit su conserver sain & sauf, durant

la rigoureuse persécution de Domitien. Le mérite d'Ignace influoit, du sein de son Eglise, sur tout l'Orient; & son autorité prémunissoit toutes les sociétés Chrétiennes du voisinage, contre les tentatives des faux freres. Mais au comble de la gloire, il avoit les plus bas sentimens de lui-même. Il se jugeoit indigne du martyre, qui faisoit néanmoins l'objet de ses vœux, depuis le premier moment de sa conversion, & sur-tout depuis les exhortations qu'il avoit faites à une multitude de confesseurs, pendant deux persécutions consécutives.

Trajan, après avoir réduit les Daces & les autres Barbares du Nord, voulut subjuguer les Parthes. La huitième année de son regne qui répond à la cent sixième de Jésus-Christ, il passa en Orient. Comme on connoissoit son attachement à ses Dieux, dont il se croyoit le secours fort nécessaire, dans une expédition si critique; Ignace trembla pour son Eglise, l'une des plus renommées de l'Empire, & d'où le nom Chrétien s'étoit communiqué à toutes les autres. Dès que l'Empereur fut arrivé à Antioche, le charitable Pasteur prit la résolution de s'immoler lui-même, pour épargner son troupeau. Il se persuadoit

volontiers, que le Prince naturellement humain, en privant les Chrétiens de leur Chef, croiroit l'expiation ou la précaution suffisante, du reste useroit de clémence, pour le peu de temps qu'il avoit à rester en Syrie. Dans cette pensée, il ne voulut ni s'éloigner, ni se cacher; & bientôt le bruit de son nom parvint à l'Empereur, qui le fit comparoître en sa présence.

Dès qu'il l'apperçut; c'est donc vous, misérable, lui dit-il d'un ton assez peu convenable à la majesté de l'Empire & à sa propre douceur; c'est vous, qui tel qu'un mauvais Démon, séduisez les citoyens, & les engagez à se perdre par la transgression de nos ordres. Ignace répondit en ces termes: Personne n'a encore donné le nom de Démon à Théophore qui met les Démons en fuite, à l'exemple de tous les vrais serviteurs de Dieu. Que si vous m'appellez mauvais Démon, parce que je suis insupportable aux Démons, je me ferai gloire de ce titre. Par la vertu de Jésus-Christ que je porte dans mon cœur, quoiqu'il soit au plus haut des Cieux, nous dissipons en effet tous les prestiges de l'Enfer. Et qui est ce Théophore, reprit Trajan? C'est, répondit Ignace à qui

l'on donnoit souvent ce nom, si conforme à la ferveur de sa foi & de sa charité, c'est celui qui a dans le cœur Jésus-Christ, vrai Fils de Dieu. Vous persuadez-vous, repliqua le Prince, que nous ne ressentons pas aussi dans notre ame l'impression de ces grandes Divinités qui nous rendent vainqueurs de nos ennemis? C'est une erreur pernicieuse, dit le Saint, de prendre pour des Dieux, les Démons qu'ont divinisés les Grecs. Il n'en est qu'un seul, qui a créé le ciel & la terre, & dont Jésus-Christ est le Fils unique. Par ce Fils de Dieu, dit Trajan, n'entendez-vous pas ce Jésus crucifié à Jérusalem par sentence de Ponce-Pilate? Lui-même, dit Ignace; mais il a crucifié avec lui le péché, & le Démon auteur du péché. Trajan dit : Vous faites donc gloire de porter le Crucifié dans votre cœur. Je m'estime heureux, répondit Ignace, d'être compté parmi les hommes, dont il est écrit dans les Livres divins : *J'habiterai au milieu d'eux, & me reposerai dans leur cœur.*

L'Empereur ne pouvoit être mieux convaincu de la croyance & de la persévérance de l'accusé. Il parut néanmoins, Act. Ignat. par la longueur de son colloque avec lui, que la liberté du Docteur des Chrétiens

n'offensoit pas le Prince Philosophe. Mais il falloit à cette affaire un dénouement, où le Souverain ne parut pas avoir fait une fausse démarche. Trajan ne le trouva que dans le pouvoir suprême, & finit par prononcer cette sentence: *Nous ordonnons qu'Ignace qui se vante de porter en lui le Crucifié, soit mis aux fers, & conduit à la grande Rome, pour y être donné en spectacle au peuple, & en proie aux bêtes.* C'étoit la coutume d'envoyer ainsi à la Capitale les criminels les plus fameux des Provinces; & les Chrétiens faisant déjà une très-grande sensation dans l'Empire, on dut regarder comme un personnage de conséquence, le Chef qu'ils avoient dans la Capitale de l'Orient. Dès qu'Ignace eut entendu son arrêt, il s'écria: Je vous rends graces, ô Dieu d'amour! de ce que vous m'accordez la même faveur qu'à vos Saints Apôtres, en m'admettant au partage de leurs souffrances. Il fit une courte prière pour l'Eglise, & présenta ses mains aux gardes qui l'enchaînerent.

On le conduisit à Séleucie, où il devoit être embarqué; & delà à Smyrne, par une navigation très-lente & très-pénible, le long des côtes de l'Asie-Mineure. Le reste de la route, & toutes

les autres circonſtances du voyage furent ſi facheuſes, qu'on regarda les préludes de ce ſacrifice, comme une épreuve plus rude que ſa conſommation. Il ſemble que les Puiſſances des ténèbres ſe plaiſoient à tirer les premiers Paſteurs du ſein de leurs freres & de leurs enfans en Jéſus-Chriſt, pour les priver les uns & les autres des grands avantages qu'ils pouvoient retirer de leurs ſecours mutuels. Ignace fut commis à la garde de dix ſoldats, dont la brutalité les lui faiſoit enviſager, malgré ſa patience héroïque, comme autant de léopards. Ce qui n'empêcha pas trois de ſes Diſciples, Reus, Agathopode de Syrie, & Philon Diacre de Cilicie, de l'accompagner. Pluſieurs autres Fidèles Orientaux, prenant le plus court chemin, l'allerent attendre à Rome. On croit Agathopode & Philon, auteurs des actes de ſon martyre.

Il eut la conſolation de trouver à Smyrne ſaint Polycarpe qui en étoit Évêque, & qui avoit été, comme lui, diſciple de ſaint Jean. Les autres Paſteurs, établis dans les Egliſes voiſines, vinrent avec empreſſement lui rendre leurs hommages, comme s'il eût été conduit au triomphe. Les plus connus ſont Oneſyme d'Ephèſe, Damas de Ma-

néſie, & Polybe de Tralles, qui vinrent, tant en leur nom, qu'en celui des Fidèles de toutes ces contrées. Nous l'apprenons par les trois excellentes lettres, où le ſaint Confeſſeur témoigne ſa reconnoiſſance à ces peuples, & qui ſont un monument des plus précieux de la Sainte Antiquité. Quoique les impreſſions de la grace s'y rendent plus ſenſibles que les règles de la Réthorique & de la Grammaire, on y remarque cependant une élévation, une force & une beauté unique de génie. Mais tout y eſt plein d'un ſens profond, qui a beſoin de méditation pour être pénétré. C'eſt cette qualité du ſtyle, ainſi que l'emphaſe & la quantité des épithètes, la longueur des adreſſes & des titres; en un mot, toute la manière Orientale, qui fait croire ſaint Ignace plutôt Syrien que Grec d'origine. Par-tout il témoigne une horreur extrême des doctrines particulières & des diviſions. Il recommande ſur toute choſe le reſpect pour les écrits & les traditions apoſtoliques. La vénération due au caractère d'Apôtre ou d'Evêque, il en parle en termes ſi énergiques & ſi précis, qu'ils ſemblent dictés pour confondre les Acéphales de tous les temps, c'eſt-à-dire, tous les Sectaires ſans épiſcopat & ſans

vrai sacerdoce. Aussi quelques-uns d'entr'eux, des plus obscurs à la vérité, & démentis par leurs Savans, ont voulu révoquer en doute, dans ces derniers siècles, l'authenticité de ces épîtres si justement & si constamment révérées. Mais si l'esprit de parti & de prévention a produit cet effet dans quelques Censeurs subalternes, les Docteurs du premier ordre dans tous les partis, ne trouvent rien de plus respectable, après les Divines Ecritures, que les lettres écrites au nombre de sept, par le saint Martyr, dans le cours de son voyage.

A Smyrne où on le fit arrêter, il trouva quelques Fidèles d'Ephèse qui alloient à Rome en droiture, & qui devoient y arriver avant lui. Il leur donna pour l'Eglise Romaine cette lettre précieuse qu'on admire encore pour la noblesse des sentimens qu'elle respire, pour l'esprit de foi & de ferveur, l'humilité la plus profonde, & sur-tout pour l'amour ardent, & en quelque sorte passionné, du martyre. Il conjure les freres de Rome de ne point mettre d'obstacles à son bonheur; c'est ainsi qu'il regardoit sa mort. Il craint que par argent, ou par sollicitation, ils ne viennent à gagner le peuple, ou que par la vertu de

leurs prières, ils ne dépouillent les bêtes de l'amphithéâtre, de leur férocité naturelle; comme il étoit arrivé pour différens Confesseurs. Puis par une humilité qui met le sceau à toutes ses autres vertus, il se prémunit lui-même contre l'instabilité des volontés humaines, & leur dit: Si par hasard, je vous marque moins ce courage, quand je serai au milieu de vous, n'écoutez nullement la voix de ma foiblesse. Conformez-vous invariablement à ce que je vous demande mûrement & par écrit. Et leur suggérant des motifs capables de les faire entrer dans ses vues; j'ai reconnu, ajoute-t-il, que tous les avantages de la vie n'en seroient pas pour moi. Tel est le fond de ma pensée & de mon inclination. Je ne m'en départirois que par un mouvement aveugle d'effroi & de lâcheté, que je désavoue d'avance. Plus j'y pense, plus je me persuade, & sans doute vous en conviendrez avec moi, qu'il vaut mieux mourir avec Jésus-Christ, que de regner sur tout l'Univers.

Il partit de Smyrne, & relâcha sur les rives de l'Hellespont, au port de Troade. Là il apprit l'heureux effet des prières qu'il avoit demandées à tous les Fidèles, pour l'Eglise d'Antioche. La dissension

y avoit cessé, & avec elle la persécution causée par les faux freres, plus que par la malignité des Payens. Cette nouvelle le combla de joie. Rien ne troubla plus l'idée du parfait bonheur qu'il attachoit à sa mort prochaine : il en écrivit aux Fidèles de Philadephie & de Smyrne, qu'il pria en même temps d'envoyer quelques-uns de leurs freres à Antioche, pour la consolation de ses ouailles. C'étoit la coutume de faire ces sortes de députations ; & elles s'exécutoient avec une affection & une promptitude, qui faisoient l'admiration des Infidèles ; comme on l'apprend par les écrits de Lucien. L'épitre aux Philadelphiens rend à leur Evêque, l'un de ceux qui étoient venus voir Ignace sur sa route, un témoignage digne de l'idée que nous conservons de ces premiers Prélats.

L'épitre au saint Evêque de Smyrne, car il y en eut une pour lui personnellement, outre celle qui fut adressée à son Eglise ; cette épitre peint Polycarpe, Disciple immédiat des Apôtres, de couleurs encore plus avantageuses que ses collègues. Ignace met en lui sa principale confiance, non-seulement pour son Eglise d'Antioche qu'il lui recommande instamment ; mais pour toutes les Eglises ;

de l'Asie, auxquelles il se croyoit redevable jusqu'à son dernier soupir. Il le conjure de leur écrire & les consoler à son défaut, parcequ'on l'oblige de partir précipitamment. On le fit en effet sortir aussitôt de Troäde. On alla débarquer à Naples de Macédoine, & l'on se rendit incontinent à Philippes.

Dans le peu de temps que le Confesseur séjourna chez les Philippiens, il leur inspira une si haute estime de sa doctrine, qu'ils envoyerent sur le champ vers Polycarpe, tant pour tirer copie de la lettre qu'il avoit reçue d'Ignace, que pour recueillir par son moyen toutes celles que cet illustre Docteur pourroit avoir écrites. Ils ne doutoient point, qu'en sa qualité d'ancien & constant ami du saint Evêque d'Antioche, il n'eût communication, ou du moins connoissance de ses écrits. Telle étoit dans ces beaux temps la faim & la soif de la justice, si recommandée par le Sauveur. Polycarpe se trouva effectivement en état de remplir ces vœux; & c'est ainsi que cette partie inestimable de l'ancienne tradition est parvenue aux âges postérieurs. Les Lettres de saint Ignace furent en si grande vénération, qu'on les lut longtemps dans les Eglises comme celles des Apôtres.

Il y en avoit un bien plus grand nombre que les ſept dont nous venons de parler ; mais on ne peut regarder que celles-ci comme authentiques. Elles furent même altérées aſſez long-temps, par l'infidélité ou la négligence des copiſtes. Enfin elles ont été rétablies dans toute leur pureté, d'une manière d'autant moins ſuſpecte aux ennemis de l'Egliſe, qu'elle doit ce bon office à deux Docteurs Proteſtans ; quoiqu'elle en tire de ſi bonnes preuves en faveur de la perpétuité de ſa foi ſur le Sacrement de l'Ordre, & ſur d'autres points également combattus par les Sectes modernes. Uſſerius ayant découvert en Angleterre deux copies d'une ancienne traduction Latine de ces épîtres, & Iſaac Voſſius, un manuſcrit Grec, dans la Bibliothèque de Florence ; le texte original s'eſt trouvé parfaitement conforme aux verſions Britanniques, & en même temps aux citations faites de S. Ignace par les Anciens.

De Philippes, on conduiſit ce ſaint Evêque par terre juſqu'à la ville de Duraze, ſituée ſur la mer Adriatique. Il s'y embarqua, gagna la mer de Toſcane ; & le vent ſecondant l'empreſſement du Martyr, le rendit en fort peu de temps à l'embouchure du Tibre. C'étoit un

contraste bien touchant, que les dispositions d'Ignace & celles de ses compagnons de voyage, ainsi que de tous les Fidèles. Ceux de Rome étant venus en foule au devant de lui, sur le premier bruit de son arrivée, ils lui témoignerent une joie sensible de le voir parmi eux : mais bientôt ils ne continrent plus leurs gémissemens & leurs larmes, en pensant qu'ils ne le recevoient que pour le perdre aussitôt. Le Saint les consola & les encouragea, comme si ce n'eût pas été lui, mais eux-mêmes qui fussent en péril. Il en réprimanda même assez vivement quelques-uns, qui ne prenoient conseil que de leur tendresse, & proposoient de gagner le peuple idolâtre, afin qu'assemblé pour le spectacle, il criât de l'Amphitéâtre, comme il étoit quelquefois arrivé, pour conserver la vie à ce vieillard vénérable. Il les conjura d'avoir pour lui une amitié moins terrestre & plus éclairée, de ne point lui ravir ainsi la félicité suprême, au moment d'y atteindre. Il leur en dit beaucoup plus de vive voix, qu'il ne leur en avoit écrit de Smyrne ; & sans leur laisser le temps de revenir de leur surprise, ils se jette à genoux au milieu d'eux, prie pour la prospérité de l'Eglise & la fin de la persécu-

tion, pour la charité fraternelle, qu'il avoit des raiſons ſi particulières de bien apprécier; puis ſe relevant promptement, il excite ſes gardes, marche à grands pas & gagne l'arêne.

Il n'étoit pas entré, qu'il entendit les lions pouſſer d'horribles rugiſſemens. La proximité du péril ne lui ôta rien de ſa fermeté, ni de ſon ardeur. Son viſage & ſa contenance annonçoient au contraire le contentement & la joie; mais une joie modeſte & paiſible. Sans braver la mort, il la mépriſoit. Il ne l'attendit pas long-temps. En un moment les lions l'eurent dévoré, & il ne reſta preſque rien à recueillir de ſon corps. C'eſt ce qu'il avoit demandé à Dieu, en ſe comparant dans la prière à un blé qui devoit être moulu ſous la dent des bêtes féroces, pour devenir un pain digne d'être incorporé avec le Chriſt. On ne retrouva que ſes plus gros os, qu'on reporta à ſon Egliſe. Ce martyre arriva l'an 107, le 20 de Décembre, jour où l'on célébroit la fête que les Romains appelloient *Sigillaria*, & pour laquelle le Saint fut donné en ſpectacle. » Nous fûmes nous-» mêmes les ſpectateurs de cette mort » héroïque, diſent les Ecrivains de ſes » actes; mais ce ne fut qu'en verſant

» des torrens de larmes, & en suppliant
» le Seigneur durant toute la nuit de
» soutenir notre foiblesse ».

Héron succéda au saint Martyr, dans le siège d'Antioche, dont il étoit diacre; & qu'il occupa vingt ans. Au temps de son élection, saint Evariste, successeur du Pape saint Clément, remplissoit encore la chaire de saint Pierre. Quelques Ecrivains Ecclésiastiques attribuent à ce Souverain Pontife l'établissement des paroisses de Rome. Saint Alexandre le remplaça. A saint Alexandre, succéda saint Sixte; & à saint Sixte saint Tellesphore qui mourut martyr, suivant le témoignage exprès de saint Irénée. Cet ordre de successions est certain: mais on ignore la durée de chacun de ces pontificats.

Dans l'Eglise de Jérusalem on trouve une suite de six Evêques en treize années, sans qu'on sache mieux les époques de ces épiscopats. Tant de changemens de Pasteurs en un si court espace de temps font connoître le caractère de la persécution de Trajan, dont l'humanité, ou la politique ménageant le sang du peuple, sévissoit avec d'autant plus de rigueur contre les chefs de ses assemblées religieuses, ou contre les premiers

Pré-

Prélats. On rapporte à cette même persécution le martyre de saint Onésyme, Evêque d'Ephèse, & disciple de saint Paul.

Quoique l'Eglise eût alors souffert principalement dans les Provinces Orientales, où se trouvoit l'Empereur, les autres contrées ne laisserent pas de fournir bien des Martyrs. C'est à ces années qu'on rapporte la mort de saint Crescent, disciple des Apôtres, & martyrisé à Vienne dans les Gaules; de saint Zacharie, son successeur dans le même siège; & aux environs de Rome, celle de l'illustre vierge Domitille, que le respect du sang impérial qui couloit dans ses veines, n'empêcha point le peuple de faire périr tumultuairement, en haine de la foi. Il est vraisemblable, que saint Césaire, diacre célèbre de Tarragone, fut martyrisé dans le même temps; aussi-bien qne les saints Zozyme & Ruffe, compagnons de saint Ignace, & dont il est parlé dans l'épître de saint Polycarpe aux Philippiens. On dit que saint Parmenas, l'un de sept premiers Diacres institués par les Apôtres, & qui vivoit encore sous Trajan, endura la mort à Philippes. Le soldat Zozyme, fort exalté dans tous les Martyrologes Grecs & Latins,

Lib. 10. ep. 97. fut condamné dans la province de Pisidie par le Président Domitien. Enfin Pline nous apprend dans ses lettres, qu'il fit lui-même plusieurs martyrs dans la Bythinie, tandis qu'il en étoit gouverneur.

Mais ce fut en Syrie que le sang Chrétien coula avec le plus d'abondance. Saint Barsimée, Evêque d'Edesse, souffrit la mort, avec saint Barbele & sainte Barbée, que le saint Evêque avoit tous deux convertis. Sainte Eudoxie l'endura à Heliopolis, en Phénicie. Les Grecs en racontent une infinité de merveilles, ainsi que de plusieurs autres martyrs de ce temps; entr'autres, d'une armée entière de Chrétiens relégués en Arménie, pour n'avoir pas voulu sacrifier aux Dieux de l'Empire. Mais le zèle indiscret de ces auteurs a tellement mêlé la fable à la vérité, qu'il est souvent difficile d'en faire le discernement. Tout ce qu'on peut assurer en général, c'est que le faux zèle de Trajan immola dans les Provinces Orientales une infinité d'innocentes victimes, avant que Tibérien, Gouverneur de la Palestine, eût fait ses remontrances à cet Empereur. Il lui écrivit qu'il ne pouvoit plus suffire dans son gouvernement à imprimer la crainte de la mort

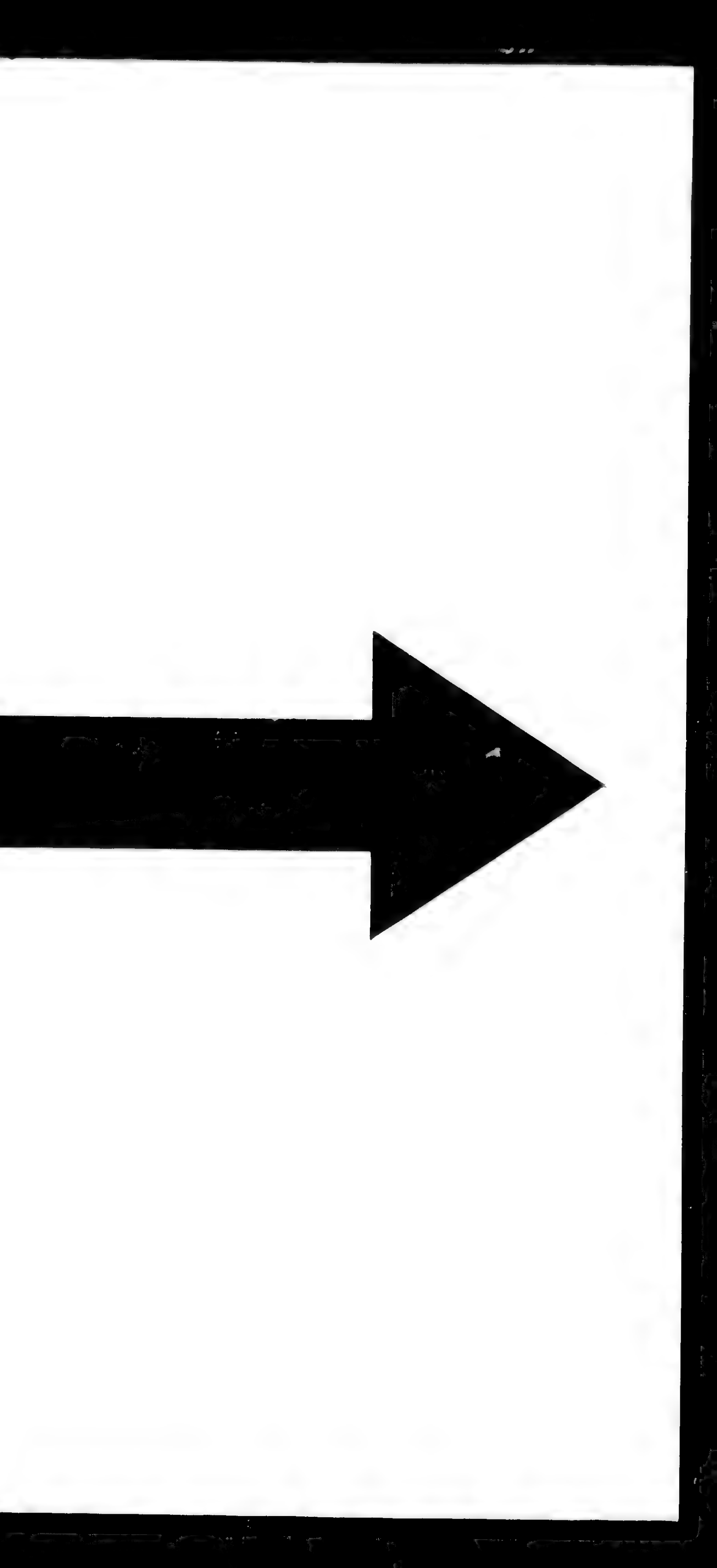
aux adorateurs du Chrift, pas même à condamner dans les formes ceux qui s'offroient d'eux-mêmes aux fupplices.

Trop fage pour dépeupler ainfi fes Provinces, le Souverain fit d'ab[illegible] ralentir, puis ceffer tout-à-fait ce[illegible] vexations ; autant néanmoins [illegible] comportoit l'ordre autrefois don[illegible] Gouverneurs, de ne pas rechercher les Chrétiens, & de fe borner à punir ceux qui feroient dénoncés. Cette indulgence ne commença que fur la fin du regne de Trajan. Il avoit couru un de ces dangers finguliers & ménagés par une difpofition marquée de la Providence, pour rappeller aux Princes du fiècle l'idée d'un Premier Moteur, qui tient dans fa main le fort des maîtres de l'Univers, & de l'Univers même.

Comme il paffoit l'hiver à Antioche, pour fe repofer avec fon armée, au retour de fes expéditions glorieufes contre les Parthes, il furvint un affreux tremblement de terre, qui ne caufa que peu de dommage aux villes voifines ; mais qui renverfa de fond en comble la capitale de Syrie. Il y avoit dans fa vafte enceinte un concours prodigieux, foit des gens de guerre qui partageoient la gloire du Triomphateur de l'Afie, foit



[redacted]



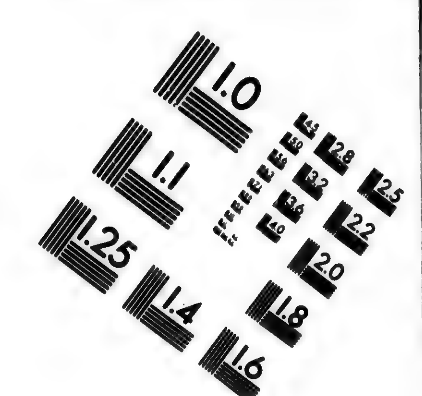
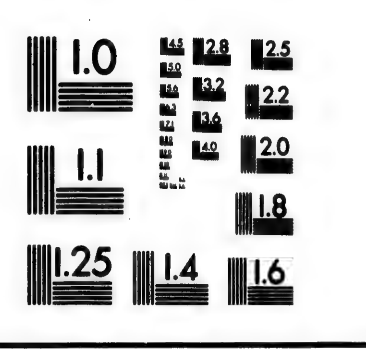


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8

des députés des nations & des Ambassadeurs des Princes étrangers, soit enfin des curieux de toutes parts attirés par la magnificence des fêtes & des spectacles. Ainsi, dit Dion-Cassius, à peine y eut-il une province, ou seulement une place, dont les habitans n'eussent part à la funeste catastrophe, qui changea si inopinément cette scène des plaisirs en un deuil universel.

Epitom. ad Traj.

D'abord l'horison tout en feu, & des tourbillons de vent d'une violence sans exemple, causerent les plus vives allarmes. Bientôt après, un bruit effroyable retentit dans les entrailles de la terre, la mer se bouleversa, les vagues s'éleverent avec une furie qui redoubloit à chaque instant. Le Mont Casius, peu éloigné d'Antioche, fut si violemment ébranlé qu'on n'attendoit que le moment de le voir renversé sur les habitations voisines. Les édifices les plus solides, agités en des sens contraires, se heurterent, se fendirent, s'écroulerent, rentrerent dans leurs fondemens. Les eaux écumantes du fleuve blanchirent au loin; la terre, aux endroits où elle n'étoit pas chargée de bâtimens, parut s'élever & s'affaisser tour à tour, comme les flancs d'un animal qui palpite en expirant. En un mot,

le ciel, la mer & la terre, tout présenta un spectacle affreux. Bientôt la poudre & la fumée, changeant le jour en une nuit profonde, déroberent tout à la vue; & l'on ne put plus juger de l'horreur de la scène, que par les cris lamentables, ou plutôt par les hurlemens des malheureuses victimes que la terre engloutissoit dans son sein entr'ouvert, ou de ceux qui croyant trouver le salut dans la fuite, se précipitoient des plus hauts étages, & demeuroient ensevelis sous les ruines. Ceux qui furent assez heureux pour éviter la mort, demeurerent estropiés, ou dangéreusement blessés; & de tant de milliers d'habitans qu'il y avoit dans Antioche, on ne compta que deux personnes échappées saines & sauves.

Le Consul Pédon qui avoit eu la poitrine enfoncée, vomit quelque temps le sang à gros bouillon, & mourut peu après. Pour comble de malheur, les blessés, & ceux qui comptoient avoir trouvé un asyle sous des voûtes, ou en d'autres lieux qui leur paroissoient à l'abri du danger, y périrent de faim & de misère, par l'impossibilité où l'on fut de leur porter du secours; ce terrible fléau ayant duré fort long-temps, sans interruption le jour ni la nuit. Les secousses

appaiſées, on commença à fouiller ſous les débris, pour ſauver ceux qui n'avoient été, ni étouffés, ni écraſés. Entr'autres objets attendriſſans, on trouva un petit enfant collé ſur le ſein de ſa mere expirée, ſuçant encore ſa mammelle, & diſputant à la faim une vie échappée à tant d'autres périls. L'Empereur regarda comme un prodige, d'avoir pu dans ce malheur général ſe ſauver par une fenêtre de ſon palais. Il avoit été bleſſé au bras, & il paſſa le reſte du temps que durerent les allarmes, ou ſur la place de l'Hippodrome, en plein air, ou ſous une mauvaiſe tente, dreſſée à la hâte, au milieu des cadavres & des ruines de cette ville infortunée, la troiſieme de ſon Empire.

Tout, dans un déſaſtre ſi terrible, porte le ſceau de la vengeance divine. Les Hiſtoriens, dans le peu d'écrits qui ont échappé au naufrage des temps, ne nous apprennent rien en particulier du ſort des Chrétiens d'Antioche. Mais on a tout lieu de préſumer, qu'ils furent inſtruits prophétiquement de ce péril, & qu'ils s'y déroberent par une ſage retraite, à l'imitation de leurs freres de Jéruſalem, retirés quelque temps auparavant à Pella. Au moins eſt-il con-

ſtant, qu'Héron, Evêque d'Antioche, ſurvécut à tant de morts, & qu'il gouvernoit encore ſon Egliſe pluſieurs années après cet évènement.

Sur la fin de l'Empire de Trajan, l'erreur des Millénaires commença à prendre faveur. Des hérétiques déclarés l'avoient miſe au jour beaucoup plutôt; mais ils ne purent l'accréditer parmi de vertueux Chrétiens. Papias, Evêque d'Hieraple en Phrygie, lui concilia une toute autre autorité, par ſon ouvrage de l'expoſition des diſcours du Seigneur en cinq livres, où il la mêle avec une quantité de choſes excellentes. C'étoit un homme d'une vertu rare, mais d'une ſimplicité encore plus extraordinaire, d'un eſprit au deſſous du médiocre, au jugement d'Euſèbe, de peu de ſagacité & de diſcernement: ce qui lui fit confondre les paraboles & les ſens myſtiques des Apôtres avec le ſens littéral de l'Ecriture. Il marquoit un reſpect extrême pour les diſcours des Anciens. S'il trouvoit quelqu'un qui les eût fréquentés, il l'interrogeoit avec empreſſement. Que diſoit, lui demandoit-il, André, ou Pierre, ou Mathieu, ou le Prêtre Jean, l'ancien diſciple du Seigneur? Lui-même avoit été diſciple de ce Prêtre Jean, que l'on croit être Jean-

Marc, le parent de S. Barnabé, dont il est question en plusieurs endroits des Actes des Apôtres, & d'une manière bien plus honorable, dans les épîtres de S. Paul. L'attachement de Papias à la tradition, sa piété, son grand âge, lui acquirent beaucoup de considération, & servirent à autoriser son erreur.

S. Irénée qui avoit été son disciple, cet illustre Docteur adopta une si étrange opinion: non précisement par cette prévention respectueuse qu'on a quelquefois pour un maître que l'on surpasse en capacité; mais parce qu'il avoit cru voir dans les écrits de S. Jean, cette doctrine qui fut embrassée, pour la même raison, par plusieurs autres Docteurs. Mais elle étoit bien différente dans les Ecrivains soumis à l'Eglise, & dans ses ennemis. Les Catholiques abusés croyoient seulement, qu'après la venue de l'Antechrist il se feroit une première résurrection pour les seuls Justes décédés, & que tous les hommes alors en vie, bons ou méchans, seroient conservés sur la terre; les bons, pour obéir aux Justes ressuscités, comme à leurs Princes; les méchans, pour devenir les esclaves des bons; que la Ville & le Temple de Jérusalem seroient rétablis, avec une mag-

nificence convenable à ce nouveau regne. Ils appliquoient à cette ville la description allégorique que l'Apôtre S. Jean fait dans l'Apocalypse de la Jérusalem Céleste ; & ils publioient que Jésus-Christ descendroit alors sur la terre, pour y regner mille ans, durant lesquels les Saints des deux testamens vivroient avec lui dans un contentement parfait : première résurrection qui, selon ces interprètes, trop attachés à la lettre des Divines Ecritures, devoit être comme un essai de l'immortalité, afin de s'accoutumer insensiblement à la vue de Dieu.

Les Hérétiques prenoient la chose dans un sens beaucoup plus grossier, & qu'on ne put regarder comme excusable dans aucun temps. Ils soutenoient avec opiniâtreté, que les Saints passeroient le même espace de mille ans en de continuels banquets & en toutes sortes de voluptés charnelles. En rejettant l'une & l'autre de ces imaginations, l'Eglise nous apprend qu'il est un choix à faire dans les traditions mêmes, & qu'il en est quelques-unes de particulières qu'on ne doit adopter, sur-tout quand elles sont contredites par d'autres, qu'après qu'elle leur a apposé le sceau de son approbation. Papias ne l'aisse pas d'être compté au

nombre des Saints. Il avoit erré par une simplicité, que le temps & bien d'autres conjonctures rendoient excusable.

Trajan vivoit encore, quand sous la conduite d'un certain Andrias ou André, les Juifs, poussés tout à coup par un esprit de sédition & de frénésie, firent main-basse dans Alexandrie & dans les contrées voisines, sur tout ce qu'ils purent surprendre de Grecs & de Romains. Ils ne se contentoient pas de les faire mourir; mais ils employoient ce que la cruauté a de plus odieux & de plus révoltant. Après le massacre, ils mangeoient les chairs de leurs ennemis, se couvroient de leurs peaux, & se ceignoient de leurs entrailles encore fumantes. Ils firent périr plus de deux cents mille personnes dans l'Egypte seulement. Dans l'isle de Chypre, ils en immolerent à peu près un pareil nombre, c'est-à-dire qu'ils en exterminerent presque tous les habitans, sous la conduite d'Artemon. Ils s'y rendirent si odieux, qu'on les chassa enfin de l'isle, & qu'on porta une loi qui défendoit à toute personne de leur nation d'y aborder sous peine de la vie: ce qui fut exécuté dans toute sa rigueur, contre ceux mêmes qui y étoient jettés par la tempête.

Epitom. Dion, ad Traj.

L'année suivante, dernière de Trajan, les Juifs livrerent encore une bataille réglée où ils demeurerent vainqueurs. Les vaincus se réfugierent à Alexandrie, dont ils restoient maîtres, & y massacrerent tout ce qu'ils purent découvrir de Juifs. Il y avoit aussi à Cyrène des Israélites rebelles, qui avoient compté sur leurs frères d'Alexandrie. La nouvelle de leur défaite, loin de les abattre, les rendit furieux. Ils reconnurent pour Roi un certain Lucus, & sous sa conduite, coururent le pays en désespérés, pillant en brûlant tout ce qui se rencontroit sur leurs pas. Martius-Turbo eut ordre de marcher contre eux, avec de la cavalerie, de l'infanterie & de forces navales. Leur résistance fut opiniâtre & longue, elle fit périr un nombre infini, non seulement de ces forcénés, mais des Hébreux de toute l'Égypte, qui étoient accourus au secours de Lucus.

L'Empereur craignant de pareils troubles pour la Mésopotamie, que les Juifs habitoient en grand nombre, donna ordre à Lucius-Quiétus de les prévenir. Ce Général les trouva déjà en défense, & leur livra une bataille, où il en resta une multitude incroyable. Ainsi tandis que l'Eglise, par les tribulations aux-

quelles elle n'oppoſoit que la patience, devenoit de jour en jour plus floriſſante; la Synagogue juſtifiant par ſes révoltes la dureté du Ciel, s'enſeveliſſoit elle-même ſous ſes ruines & ſon opprobre.

Trajan mourut peu après ces ſanglantes victoires, dans la vingtième année de ſon regne, & la cent dix-ſeptième de Jéſus-Chriſt. Il eut pour ſucceſſeur Adrien, ſon couſin-germain & ſon fils adoptif, qui ne fut pas plus favorable aux ſéditieux enfans de Jacob. Cependant comme tant de pertes, eſſuyées coup ſur coup, les forçoient à être tranquilles, & qu'ils ne paroiſſoient plus à craindre aux Romains: la pitié, ou plutôt le mépris, ſuccéda à la vengeance. Mais ils n'uſerent de ce relâche que pour ourdir de nouvelles trames, qui aboutirent bientôt, ſous l'empire même d'Adrien, à la deſtruction preſque entière de leur nation.

L'habitude où étoient les Romains de confondre avec ce peuple inquiet & indocile, les Chrétiens originaires de la Judée, fut la première cauſe de la perſécution d'Adrien, que S. Jérôme dit avoir été violente. Toutefois Euſèbe ne compte pas ce Prince au nombre des perſécuteurs, ſans doute parce qu'il ne

porta point d'édit contre le Christianisme, & ne fit que rallumer le feu mal éteint de la persécution de Trajan. Ce qui nous engage aussi à ne regarder les rigueurs impies de ces deux regnes, que comme une seule & même persécution. L'aversion qu'avoit Adrien pour toute autre Religion que celle des Romains & des Grecs, son amour pour la divination, pour l'astrologie judiciaire & pour la magie, l'indisposoient étrangement contre les adorateurs sincères du vrai Dieu, qu'il confondoit d'ailleurs avec les différentes sectes des Gnostiques.

Il s'étoit depuis peu élevé, sous ce nom, un essaim de Sophistes corrompus, qui autorisoient les vices les plus infâmes. Saturnin, Basilide, Carpocrate, avoient pris les leçons de Ménandre; disciple de Simon le Magicien, Rien de plus affreux que les dogmes & la morale de ces Sectaires, qui faisoient un mêlange monstrueux des vérités de l'Evangile avec les chimères du Paganisme. La noble simplicité de notre Religion ne leur suffisoit pas: ils vouloient enchérir sur elle, dans le goût des initiations & des observances idolâtres; ce qui forma un phantôme de Religion plus extravagant même que le Paganisme. Ainsi pri-

verent-ils le Christianisme de l'avantage que lui donnoit sur toutes les petitesses de la superstition, ce caractère de sagesse & de dignité qui en est si différent. Saturnin soutint le premier que le mariage étoit une conjonction impure & damnable. Basilide avança que le Corps de Jésus-Christ n'étoit que fantastique, & n'avoit pas été véritablement crucifié. Carpocrate tint à peu près la même doctrine, regardant le Sauveur comme un pur homme, distingué seulement par l'éminence de ses vertus.

Tous ces Gnostiques ou Illuminés, car ils prenoient indifféremment ces deux noms qu'ils ont rendus également méprisables, tous à l'envi les uns des autres, joignoient à leurs folles spéculations les plus abominables maximes de conduite. Ils posoient pour principe qu'il est inutile, & même défendu de résister à la concupiscence; qu'on en devoit tôt ou tard suivre les impressions; que la chair est l'ennemi à qui l'Evangile ordonne de céder dans le voyage de cette vie; qu'ainsi les œuvres de la chair ne sont pas seulement permises, mais commandées. Ils avoient le jeûne en horreur, vivoient voluptueusement, passoient tout ce qu'ils pouvoient de leur temps dans la licence

& la mollesse. Ils prioient nuds, tous ensemble. Les femmes étoient communes entr'eux : cet usage faisoit partie de l'hospitalité qu'ils exerçoient envers leurs freres. Ils donnoient de somptueux festins dans leurs assemblées de Religion. Après les excès de bouche, l'un des Ministres, à ce qu'on assure, jettoit un morceau de pain à un chien attaché aux chandeliers qui éclairoient l'assemblée ; & la lumière étant éteinte, chacun assouvissoit ses désirs charnels, sans nulle distinction d'objet. Ils empêchoient néanmoins la génération, autant qu'ils le pouvoient, faisant à cet effet une étude exécrable des pratiques les plus honteuses, où ils méloient le sacrilège. Ils soutenoient expressément que toutes les actions sont indifférentes de leur nature, & qu'il n'y en a aucune de bonne ou de mauvaise en soi ; mais uniquement dans les préjugés des hommes. Ce que S. Epiphane rapporte de ces Novateurs, ne trouveroit aucune croyance, si l'on ne savoit d'ailleurs quelle étoit la corruption de la doctrine des anciens Philosophes : faits si bien confirmés par les exemples de ceux qui prenant de même leur imagination ou leurs passions pour guides, au sein d'une Religion si lumineuse, au moins

quant à la morale, font consister dans les noms ou les préventions toute la différence des vices & des vertus. Or ces premières hérésies n'étoient qu'un mélange informe de la Philosophie mal conçue avec la Religion.

Carpocrate eut pour disciple, un certain Prodicus, qui devint chef d'une secte nouvelle, appellée des Adamites; parce qu'ils prétendoient imiter la vie d'Adam & d'Eve dans l'état d'innocence. Mais tout en se permettant les plus licencieuses privautés, ils ne laissoient pas de rejetter le mariage, qui suivant eux n'auroit jamais eu lieu, sans le péché du premier homme. Carpocrate laissa un fils, nommé Epiphane, qui ne passa point l'âge de dix-huit ans, & toutefois se rendit plus célèbre encore que son pere. Après sa mort, il fut honoré comme un Dieu. On alla jusqu'à lui consacrer des Temples, dans l'isle de Céphalonie; & l'on célèbra sa fête par des sacrifices & des libations: car le culte des Gnostiques étoit mêlé d'idolâtrie, aussi-bien que de magie.

Iren. l. 1. c. 1. Tertul. in val. c. 7. & seq.

Mais personne ne contribua plus que Valentin, à répandre la doctrine des sectes connues sous le nom de Gnostiques. Il avoit été fort attaché à la vraie Foi,

avoit marqué son zèle en Egypte, d'où on le croit natif, puis à Rome, & partout il s'étoit fait admirer par son esprit, son éloquence, & plusieurs autres qualités propres à l'épiscopat. Malheureusement il ambitionna cette dignité sainte; ce qui suffisoit dans ces heureux temps de ferveur, pour avoir l'exclusion. On ne sait avec certitude, ni quel siège il brigua, ni quel fut le digne Ministre qu'on y jugea le plus propre. Certains auteurs prétendent qu'il s'agissoit de la Chaire Apostolique; & nomment saint Pie, ou saint Eleuthère, comme le Pontife élu au lieu de Valentin. Ils s'appuient sur un passage de Tertulien, qui attache en termes formels la primauté de l'épiscopat à ce siège: ce qui fait voir que la primauté pontificale étoit reconnue d'une manière expresse, dans les temps les plus antiques. Quoi qu'il en soit des autres circonstances qui concernent Valentin, on fit un Evêque, moins savant peut-être que ce compétiteur; mais beaucoup plus humble, & mieux affermi dans la Foi. De dépit, Valentin se mit à combattre la doctrine de l'Eglise, dont il se croyoit méprisé. Il avoit beaucoup étudié la Philosophie Grecque, & sur-tout celle de Platon, ainsi que tous les So-

phistes du même temps. Mêlant donc la science des idées, les mystères imaginaires des nombres, & la génération des Dieux d'Hésiode, avec l'Evangile de saint Jean, le seul qu'il révérât, il bâtit un systême de Religion, tel qu'il pouvoit résulter de ce bizarre assemblage. Il y confondoit la notion des corps avec celle des esprits, prenoit au pied de la lettre les termes les plus métaphoriques; & des mots faisoit des personnes, auxquelles il attribuoit des corps, & même des sexes différens.

Les chimères de Valentin roulent principalement sur ses *Éones*, qui ne sont autre chose que le nom des siècles, répété fort souvent dans les Livres Saints, & que la langue Grecque rend par le mot *Aïones.* Ces Aiones ou *Éones* étoient pour notre visionaire autant de personnes, tant peres & meres qu'enfans, qu'il distinguoit jusqu'au nombre de trente: ce qui formoit la plénitude invisible, ou le mystérieux *Pléroma*, ainsi que l'on s'exprimoit dans la secte. Valentin prétendoit prouver toutes ces rêveries par les Divines Ecritures. On voit cependant à travers ces profanes & ridicules emblêmes, que le Novateur retenoit la foi des premiers mystères. Par

les Eones de la Profondeur & du Silence, il entendoit la première personne de la Trinité, Dieu le Pere; le Fils, par l'Intelligence & la Vérité; & le Saint-Esprit, par la Vie & le Discours. Il prétendoit même, suivant une découverte moderne, ou une conjecture que nous ne garantissons point, que l'Intellect ou Intelligence procédoit de la Profondeur, comme étant son fils; & que de ces deux Eones ensemble, procédoit la Vie; c'est-à-dire, que la seconde personne de la Trinité recevoit sa naissance éternelle de Dieu le Pere, & en même temps le pouvoir de produire la troisième personne, conjointement avec lui, comme étant de la même nature: ce qui montreroit contre les Grecs modernes l'ancienneté de la foi universelle, touchant la procession du Saint-Esprit, provenant du Fils aussi-bien que du Pere. Mais toute la majesté de nos saints mystères se trouvoit dégradée, par cette étrange manière de les énoncer: la vérité même y prenoit l'air de la Mythologie & des Superstitions Payennes. Faid. anc. Héréf.

Les dogmes qui influent directement sur les mœurs, n'étoient pas moins corrompus. Valentin établissoit formellement l'inamissibilité de la justice: dogme

aussi digne de son premier auteur, que de ses Restaurateurs. Il en concluoit, qu'en vertu de la seule adoption divine, on pouvoit se sauver même en reniant sa foi à l'extérieur, & qu'on ne devoit pas la confesser au péril de la vie. Mais nous ne prétendons pas exposer ici toutes les absurdes impiétés de cette secte. L'on en a bien assez vu, pour concevoir à quel point d'extravagance peut se porter l'esprit humain, lorsqu'il abandonne la règle prescrite pour l'interprétation des Ecritures. Toutefois ces absurdités avoient un nombre prodigieux de partisans, qui se subdiviserent bientôt en une multitude de partis divers & souvent opposés; les uns voués aux observances les plus superstitieuses, les autres, par l'excès diamétralement contraire, rejettant toute cérémonie, & tout culte extérieur. Entre ces derniers, quelques-uns nommés Séthiens se montroient pénétrés d'un respect suprême pour Seth, fils d'Adam dont ils faisoient le Rédempteur. Les Caïnites au contraire affectoient d'honorer Caïn, & tous les méchans condamnés par les divines Ecritures. D'autres enfin adoroient un serpent, qu'ils prenoient pour le Sauveur; & selon l'étymologie Grecque du nom de serpent, ils se nommoient Ophites.

Des génies supérieurs donnoient dans ces écarts. Tatien, disciple de l'illustre Docteur saint Justin, & célèbre lui-même par un fort bon traité contre les Gentils tomba dans l'hérésie de Valentin, qu'il s'efforça de répandre en différentes contrées de l'Asie-Mineure & de la Syrie. Il fut chef des Sectaires, qu'on nomma Encratites ou continens, pour l'abstinence outrée qu'ils affectoient. Ils n'usoient jamais de viande, ni de vin, pas même dans la consécration de l'Eucharistie, où ils n'employoient que l'eau pour le Calice. Comme les Adamites, ils traitoient le mariage de débauche & de corruption.

Cassien ajouta aux erreurs de Tatien, & acquit un nouveau nom à ces Sectaires, qu'on appella Docites ou Apparens; parce qu'ils soutinrent avec lui, que le Corps du Sauveur n'avoit été qu'apparent ou fantastique. Ce furent ces étranges visionnaires qui avancerent les premiers, que le fruit défendu dans le Paradis-Terrestre n'étoit autre chose que le mariage.

La malignité des Payens leur faisant confondre les vrais fidèles avec tant de vicieux hérétiques, ils ne conçurent pour tous les Chrétiens en général que

du mépris & de l'horreur. Delà les calomnies dont on les chargea si souvent, à l'occasion de leurs agapes & de leurs assemblées religieuses. A ce que nous venons de rapporter touchant les Gnostiques, on ajoutoit, & les Juifs étoient les principaux auteurs de cette nouvelle imposture, que quand les Chrétiens vouloient initier un prosélyte à leurs mystères, ils étendoient sur une table un enfant couvert de farine, & tellement disposé, que l'initié comptant couper un pain, égorgoit l'enfant; qu'à l'instant ils achevoient tous ensemble de mettre en pièce cette innocente victime, que chacun en mangeoit un morceau, & s'abreuvoit de son sang; que par cet artifice le prosélyte se voyant malgré lui coupable d'homicide, se trouvoit intéressé à garder le secret. Le vulgaire ne doutoit point de la vérité de ces imputations; & les hommes qui auroient dû se montrer supérieurs à la crédulité populaire, avoient leurs raisons pour n'être pas plus équitables envers les fidèles.

Celse, fameux Philosophe, les attaqua violemment dans ses prétendus discours de vérité. Cet Ouvrage, qui met d'abord les Chrétiens aux prises avec les Juifs, les tourne après cela les uns &

les autres en ridicule, les rend également odieux & méprisables. A mesure que les adorateurs du Crucifié, dit le satyrique Philosophe, se sont multipliés dans le monde, il s'est formé parmi eux une infinité de partis: chacun de ces esprits inquiets s'est efforcé de l'emporter sur ses rivaux & de les détruire; & les Chrétiens aujourd'hui n'ont plus que le nom de commun entr'eux. La simplicité & l'innocence ne pouvoient que succomber sous tant d'attaques artificieuses. L'Empereur céda au cri public, & l'on tourmenta les Fidèles en mille manières dans toute l'étendue de l'Empire, principalement dans les provinces Occidentales, plus voisines du centre de l'autorité & de la tyrannie.

On y compte une infinité de Martyrs du temps d'Adrien, quoiqu'on ne puisse faire fonds, pour la particularité des évènemens, que sur un petit nombre de leurs actes. Ce fut alors, selon quelques Auteurs, que fut immolé S. Eustache, avec sa femme & ses enfans. D'autres placent sous Trajan cet éclatant martyre. Les actes en sont remplis de merveilles: mais leur antiquité ne paroît pas remonter au delà du huitième siècle. Sainte Sophie, dont le nom est devenu si fameux

en Orient, fut martyrisée à Rome avec ses trois filles. S. Eleuthère Evêque, & sa mere Sainte Antie, moururent de même dans la capitale de l'Empire, avec une multitude de généreux Fidèles. On en compte aussi un grand nombre qui souffrirent en Lombardie, où S. Faustin & S. Jovite se rendirent des plus célèbres. S. Prime mourut à Trieste; les SS. Antiope & Crispule en Sardaigne. Les Grecs nous ont encore transmis les noms des Martyrs Sainte Zoé & S. Hespère son mari, ainsi que de leurs enfans Cyriaque & Théodule.

Nous avons des mémoires plus circonstanciés du sacrifice de Sainte Symphorose, immolée avec ses sept fils. Elle étoit veuve d'un Tribun nommé Gétule, déjà honoré de la couronne du martyre. L'Empereur venoit de bâtir un palais à Tivoli, où demeuroit Symphorose. Il voulut en faire la dédicace, suivant les superstitions du temps, & commença par consulter les Oracles que rendoient les Idoles du lieu. Soit par le ministère des Démons avides du sang chrétien, soit par l'artifice de quelque Prêtre ennemi de la vertueuse Symphorose, ils répondirent que les Dieux ne pouvoient se rendre propices, tandis qu'elle & ses fils refuseroient de sacrifier.

Adrien la fit arrêter avec eux, & s'efforça d'abord de la persuader. Ce fut pour ne pas consentir à ce que vous exigez, lui répondit l'illustre veuve, que mon mari Gétule & son frere Amance, tous deux vos tribuns, ont enduré mille tourmens, & enfin la mort. C'est là un opprobre aux yeux du monde : mais il leur a procuré, dans la société des immortels, une gloire & une félicité qui ne finiront jamais. Tous mes vœux tendent à la partager. Choisis, reprit brusquement l'Empereur, ou de sacrifier avec tes fils aux Dienx de l'Empire, ou de leur être toi-même sacrifiée. Seigneur, dit Symphorose, ma résolution n'est pas de nature à être ébranlée par des menaces. J'y ai mûrement pensé : je n'aspire qu'au bonheur de rejoindre mon époux. Adrien la fit conduire au Temple d'Hercule, où elle fut cruellement souffletée, ensuite pendue par les cheveux. Comme elle n'en marqua que plus de courage, on lui attacha une grosse pierre au cou, & on la précipita dans la rivière. Son frere Eugène, un des principaux Seigneurs de Tivoli, fit enlever son corps, qu'il inhuma près de la même ville.

Le lendemain on amena les sept freres, tous ensemble, au tribunal de l'Empe-

reur. Il les sollicita long-temps de sacrifier, mais sans succès. Il les fit attacher à sept poteaux qu'on avoit plantés autour du Temple ; & après qu'on leur eût étendu violemment les membres avec des poulies, on les poignarda avec une cruauté barbare ; Justin plus cruellement encore que les autres. Eugène fut fendu par le milieu du corps. Adrien les fit prendre ensuite & jetter tous sept dans une fosse profonde, qui devint célèbre sous le nom du tombeau des sept Biothanates, c'est-à-dire, mis à mort d'une manière violente. Quand la persécution vint à cesser, on transféra ces Martyrs, avec de grands honneurs, sur le chemin qui conduit de Tivoli à Rome, & on les déposa à huit milles de cette dernière ville.

Le nom des Martyrs Sabine & Sérapie n'est pas moins glorieux que ceux de cette héroïque famille. Sabine étoit une veuve avancée en âge ; dont le mari avoit tenu un rang distingué dans la capitale de l'Empire dès le temps de Vespasien. Sérapie, vierge chrétienne, originaire d'Antioche, que Sabine avoit chez elle sous le regne d'Adrien, eut, quoique fort jeune, assez d'ascendant sur l'esprit de cette illustre Romaine, pour

l'engager à embrasser le Christianisme. La Vierge zélée fut le premier objet de l'inhumanité de Bérylle, Préfet de la province d'Ombrie, où les deux Saintes s'étoient retirées. On décapita Sérapie, après toutes sortes d'indignités & de cruautés. Pendant quelque temps, on marqua des égards pour le rang de Sabine. Mais elle fut emprisonnée à son tour, & décapitée sous le successeur de Bérylle.

Tant de poursuites de tous les genres obligerent les Fidèles à prendre le soin de se justifier. La première apologie qui parut en leur faveur, fut celle de saint Quadrat. Il avoit été disciple des Apôtres, & il étoit du nombre de ceux que l'antiquité nomme Evangélistes, parce qu'ils portoient l'Evangile de contrée en contrée, & qu'après avoir établi la foi dans un lieu, ils y instituoient des Pasteurs ordinaires, & passoient aussitôt à de nouvelles missions. L'Empereur Adrien, en visitant les provinces de l'Empire, se trouva dans la Grèce en même temps que Quadrat. Cet homme vraiment apostolique, & doué du don d'écrire aussi-bien que d'évangéliser, crut ne pouvoir faire un meilleur usage de ses talens, qu'en s'efforçant d'épargner aux Chrétiens nouvellement formés, des épreuves tou-

jours cenſées dangereuſes. Il préſenta lui-même à l'Empereur une apologie, qu'on dit avoir été fort touchante. Par le peu qui nous en reſte, nous voyons qu'il inſiſtoit beaucoup ſur les miracles de Jéſus-Chriſt, moins pour établir des faits qu'on révoquoit rarement en doute, que pour faire diſtinguer ces divines merveilles des preſtiges de la magie, dans un temps où l'on n'avoit rien de plus plauſible à reprocher à nos ſaints Thaumaturges. Les malades guéris par Jeſus, dit l'Apologiſte, & les morts reſſuſcités n'ont pas ſeulement paru tels dans une aſſemblée d'appareil & de peu de durée; mais ils ſont demeurés dans le même état de vigueur, long-temps après la mort & la réſurrection de leur adorable médecin. Quelques-uns d'eux ſont parvenus pleins de vie juſqu'à nos jours. Dans toute la ſuite de cette pièce, fort exaltée par les Anciens, on admiroit la ſolidité & la beauté du génie de Quadrat.

Un autre Orateur, Athénien de nation, nommé Ariſtide, qui faiſoit tout à la fois profeſſion de la Philoſophie & du Chriſtianiſme, préſenta une ſeconde apologie, encore plus éloquente & beaucoup plus remplie d'érudition que la première, ſi nous en croyons ceux qui

ſavoient lue. Car il n'en eſt rien du tout parvenu juſqu'à nos jours.

Serenius-Granianus, Proconſul d'Aſie avoit auparavant & aſſez librement remontré à l'Empereur, le peu d'équité & de politique qu'il y avoit à condamner les Chrétiens en ſi grand nombre, ſur les cris d'un peuple échauffé, le plus ſouvent ſans aucune forme légale, & ſans autre crime que leur nom. Adrien ſe laiſſa fléchir par ſes remontrances; loin de s'en tenir offenſé, il écrivit à Minutius-Fundanus, ſucceſſeur de Granianus, & ſtatua deux choſes: l'une qu'on ne procéderoit plus déſormais contre les adorateurs du Chriſt, autrement que par des accuſations articulées en bonne forme, & non ſur des clameurs ou de plaintes vagues; l'autre que l'accuſateur, ſuivant le droit commun, ſeroit tenu de les convaincre de quelque forfait contre les Loix ordinaires, ſous peine d'être châtié lui-même en qualité de calomniateur. Il eſt à croire que ces ordres furent envoyés aux autres Provinces; puiſque la perſécution ſe ralentit de toute part, depuis cette époque. Euſ. iv. 8 & 9.

Ce ne fut plus un crime, préciſément d'être Chrétien; quoique la Religion Chrétienne, comme étrangère aux Ro-

mains, fût toujours en ce ſens contraire à leurs Loix. Autrement la conſtitution d'Adrien eût été parfaitement inutile. L'Empereur étoit véritablement changé à cet égard. Les Hiſtoriens de ſon temps aſſurent, qu'il forma le deſſein de mettre Jéſus-Chriſt au nombre des Dieux de l'Empire & qu'il fit conſtruire différens temples dans cette intention. Mais s'il ne conſomma point ſon entrepriſe, retenu, dit-on, par les Oracles qui annonçoient que ce culte nouveau feroit tomber tous les autres cultes, il apprit du moins à diſcerner les adorateurs de Jeſus-Chriſt, toujours tranquilles & ſoumis aux puiſſances, des Juifs indociles, & de jour en jour plus ſéditieux. Un dernier incident, en achevant de lui faire ſentir cette différence, conſomma le malheur d'Iſraël, & rendit ſa réprobation ſenſible à tout l'Univers.

Depuis les ſanglantes expéditions du dernier regne contre les enfans de Jacob, ils excitoient la compaſſion, bien plus que la défiance & la crainte. Il n'étoit plus queſtion de les affoiblir : mais ſeulement de veiller à ce qu'ils ne puſſent ſe rétablir dans leur Capitale, où ils ſembloient ne pouvoir reſpirer que l'air contagieux de l'indépendance. Cepen-

dant l'Empereur ne vouloit pas laisser Jérusalem en ruines, à cause de sa situation extraordinairement avantageuse, & de son ancienne renommée. Il envoya une Colonie pour la réédifier ; mais dans une forme de police & de religion, qui ne ressentit en rien le Judaïsme. Il avoit changé jusqu'au nom de la ville, qu'il faisoit appeller Elia, du surnom de sa famille. On bâtit un Temple à Jupiter, dans la place où avoit été l'ancien Temple ; & il étoit défendu, si l'on vouloit rester dans le pays, de se faire circoncire. Les enfans d'Israël ne purent se résoudre à devenir ainsi étrangers dans l'héritage de leurs peres. Ils se continrent néanmoins ; & le temps nécessaire à l'exécution du plan d'Adrien, ils l'employerent à pratiquer une quantité de souterrains & des retraites ignorées, pour se rassembler furtivement, & s'évader au besoin. Le Gouvernement méprisa longtemps les bruits qui en coururent. On ne pouvoit se persuader que les Hébreux, réduits à la plus déplorable foiblesse, eussent la volonté, non plus que la faculté de rien entreprendre. Bientôt on s'apperçut, qu'en ce qui concerne la tranquillité publique, on ne sauroit porter trop loin les précautions & la dé-

fiance. La partie étoit liée, non-seulement entre les Juifs qui restoient dans la Province; mais avec ceux de toutes les régions. Par-tout ils causerent des embarras & des désordres infinis. Il fallut envoyer des renforts nombreux à Tinnius-Rufus, Gouverneur de la Judée, qui avec tant de forces nouvelles ne se trouva point encore en état de se commettre en rase campagne avec ces furieux. Un déluge de peuples avides, tant voisins que barbares éloignés, se confondirent avec eux, dans l'espérance du pillage; en sorte que cette guerre bouleversa tout l'Orient. Rufus les attaqua par pelotons. Il prenoit si bien son temps contre ces attroupemens tumultueux, & incapables de discipline, qu'il ne manquoit pas de les battre. Il traitoit avec la dernière rigueur tous ceux qui tomboient entre ses mains. Il en fit mourir un nombre infini, sans épargner les femmes, ni les enfans: caractère spécial des calamités de cette Nation, depuis que tous, sans exception: avoient pris sur eux la malédiction attachée à leur déicide. Toutes leurs terres furent confisquées au profit du peuple Romain; & Israël se vit, suivant l'expression littérale des divins Oracles, sans vignes &

ſans moiſſons, comme ſans Temple & ſans Pontife.

Ils n'avoient à leur tête qu'un brigand, nommé Barcoquéba, ſorti de la plus vile populace, & mépriſable par tous les endroits. Mais dans le vertige univerſel, le nom ſeul de l'Aventurier ſuffit pour lui donner l'autorité la plus abſolue. Comme ce nom ſignifie en Syriaque *Fils de l'étoile*, il ſe diſoit le fils de cette étoile de Jacob dont il eſt mention dans la prophétie de Balaam ; c'eſt-à-dire qu'il ſe donnoit pour le conducteur qui devoit faire triompher les enfans d'Iſraël, de tous les Gentils, ou pour le Meſſie, tel qu'ils ſe le figuroient. Ce premier Antechriſt prétendit groſſir ſa faction, en offrant d'abord aux Chrétiens la faveur de devenir ſes ſujets ; mais ceux-ci s'étant refuſés à ſes offres, il ne ceſſa plus de les pourſuivre avec une atroce barbarie.

Dion. in Adr. Spart in Adr.

Cependant Adrien avoit extrêmement à cœur la fin de cette guerre. Ne regardant pas encore Rufus, comme un Général capable de la terminer, il envoya de nouvelles troupes, ſous la conduite de Jule-Sévère, qu'on fit paſſer en diligence des Iſles Britanniques à l'autre extrémité de l'Empire, & dont le rare mé-

rite parut tout entier néceſſaire pour cette expédition. Sévère, ainſi que ſon prédéceſſeur, ne voulut point engager d'action générale. Selon le plan de Rufus, qu'il étoit plus en état de remplir, ayant plus de forces, il forma beaucoup de détachemens qui prenoient les rebelles par autant d'endroits, les reſſerroient, & leur coupoient les vivres. Par cette méthode peu éclatante, mais d'autant plus ſage & plus efficace, il réuſſit à les ruiner entièrement. Cinquante forteresſes conſidérables, & près de mille places de moindre importance furent détruites. Cinq cent quatre-vingt mille hommes tomberent ſous le tranchant des armes. Le nombre de ceux qui périrent par la faim, par le feu, par toutes ſortes d'accidens & de misères, ne peut s'évaluer. On mit dans les chaînes, on vendit comme des bêtes de ſomme & à pareil prix, ceux que les marchands daignerent acheter. Car on mépriſoit & l'on haïſſoit ces miſérables, au point de ne les vouloir pas même pour eſclaves. Cette vente ſe fit dans la vallée de Mambré, au lieu même qu'avoit habité Abraham, le pere & la ſouche de tout Iſraël, & où l'on tenoit annuellemeut la foire du Térébinthe,

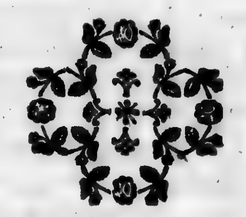
pour la vente des animaux. On y montroit encore un de ces arbres, d'une groſſeur extraordinaire, & que les habitans du canton diſoient avoir ſubſiſté du temps d'Abraham.

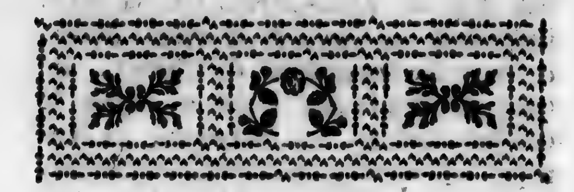
Ainſi cette malheureuſe Nation, tombée dans un aveuglement qui tenoit de la ſtupidité, trouva la conſommation de ſa ruine, avec les circonſtances les plus humiliantes, au lieu même qui lui avoit ſervi de berceau Les Juifs qui ne purent être vendus, furent tranſportés en Egypte; & la Judée demeura preſque déſerte. Ce peuple ſe trouva dès-lors comme anéanti dans ſa patrie. Jamais les Hébreux ne ſe raſſemblerent depuis en corps de nation. Ils ſe diſperſerent parmi tous les autres peuples, ſans ſe confondre avec aucun d'eux, & ſans y acquérir aucun droit d'indépendance, ou de vraie liberté, ſans propriétés même, & ſans loix, ſans autel, ſans ſacrifice, portant par-tout avec le ſpectacle unique d'un peuple, qui n'a plus aucune forme de peuple, le ſigne frappant de leur réprobation, & de la ſubſtitution des Gentils en leur place.

Cependant Adrien rétablit encore la Capitale de la Judée: mais il défendit aux Iſraélites, ſous peine de la vie, d'y

mettre le pied ; & l'on uſa de la plus grande vigilance, pour tenir la main à l'exécution. Il falloit que tous les habitans fuſſent Gentils, au moins d'origine. Par cette diſpoſition du Prince, ou plutôt de la Providence, qui fait ſouvent ſervir leur politique à des uſages tout différens de ce qu'ils ſe propoſent ; l'Egliſe de Jéruſalem ſe trouva tout-à-coup purgée du levain de diviſion qui l'avoit tant de fois troublée, pendant la vie & depuis la mort des Apôtres ; c'eſt-à-dire de cette inquiète & jalouſe obſtination des Chrétiens Judaïſans, beaucoup plus dangereuſe que le pur Judaïſme. Avant cela, cette Egliſe n'étoit guère compoſée que d'Iſraélites convertis, qui obſervoient toujours la Circonciſion, & les cérémonies de la Loi Moſaïque. Chacun même de ces Evêques avoit été ſcrupuleuſement élu entre les Fidèles Circoncis. Mais depuis cette entière réduction de la Paleſtine, il n'y eut plus de Chrétiens dans la Ville-Sainte, qui ne provinſſent de parens Gentils. On en ordonna Marc Evêque, le premier de ce Siège, qui fût Chrétien de la Gentilité, & en tout le ſeizième depuis l'établiſſement du Chriſtianiſme. Ainſi arriva, ſur la fin de l'Empire d'Adrien,

l'an 137 de Jésus-Christ, & la ruine irréparable du Corps de la nation Juive, & la pleine tranquillité de l'Eglise, du côté de ces jaloux ennemis. Pour le déseſpoir éternel des Hébreux, les Romains placerent un pourceau de marbre, sur la porte d'Elia ou Jérusalem, du côté de Bethléem. On érigea aussi une statue de Vénus, à l'endroit du Calvaire où Jésus étoit mort; & l'Idole de Jupiter, sur le tombeau d'où il étoit sorti plein de vie. Mais ce profane étalage, en donnant lieu de faire la comparaison des deux cultes, ne servit qu'à décrier l'Idolâtrie, & à établir sur ses ruines avec plus d'éclat la majesté du culte Chrétien.





HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

LIVRE TROISIÈME.

Depuis la dissolution du corps de la Nation Juive en 137, jusqu'à la fin de la cinquième persécution en 211.

L'Empereur Adrien survécut peu à ses terribles exploits contre les Juifs; & dès l'année qui suivit la réédification de Jérusalem, sous le nom d'Elia, c'est-à-dire, l'an 138 de Jésus-Christ, il mourut âgé de soixante-deux ans, le 10 de Juillet, en sa maison de Tivoli, où quelques années auparavant il avoit si cruellement traité l'illustre Martyre Symphorose, avec sa nombreuse & sainte famille.

Il souffrit prodigieusement dans sa dernière maladie, qui ne paroissoit cependant qu'une hydropisie ordinaire. L'excès de ses souffrances lui aigrit le caractère. Il s'abandonna à une humeur atrabilaire, qui lui fit commettre les plus odieuses cruautés. Il fit mourir quantité de personnes de la première distinction, & de sa propre famille; & il en eût immolé un bien plus grand nombre, si le digne successeur qu'il s'étoit désigné, Arrius-Antonin, n'eût fait cacher la plûpart de ceux qu'il condamnoit. Il voulut plusieurs fois attenter à sa propre vie, ou se faire tuer, pour mettre fin à ses souffrances; se plaignant avec des cris de désespoir, de ne pouvoir disposer de sa propre personne, lui qui avoit droit de vie & de mort sur tant d'autres. Enfin il se mit à boire & à manger immodérément; & dans l'état d'affoiblissement où il se trouvoit, il fut bientôt étouffé par l'excès de la nourriture. Antonin, son fils adoptif, surnommé le Pieux, fut sur le champ proclamé Empereur avec applaudissement, & tâcha de faire oublier les vices & les travers, dont l'auteur de son élévation avoit terni le mérite de beaucoup d'esprit, d'une pénétration extraordinaire, & d'un grand nombre de talens.

Comme le nouvel Empereur étoit doué de toutes les vertus morales & religieuſes qu'on honoroit dans ces temps-là, les peuples aveuglés par leurs préventions imaginerent que c'étoient là autant de titres pour perſécuter les adorateurs du vrai Dieu. Ainſi vit-on recommencer ; contre les Chrétiens, les emportemens calmés avec peine dans les dernières années du regne précédent. Mais Antonin étant vraiment Philoſophe, & ayant de l'Être-Suprême une idée plus juſte que la plûpart des Sages du Paganiſme ; les erreurs publiques ne l'empêcherent pas d'eſtimer la pureté du culte Chrétien, & les éclatantes vertus qui en étoient le fruit.

Il ne blâmoit en eux que leur fermeté inébranlable, ou leur attachement excluſif à la Religion qu'ils profeſſoient ſans nul reſpect humain ; incapable, avec toute ſa Philoſophie & ſes connoiſſances, de pénétrer & d'apprécier convenablement la plus ſalutaire de toutes les vérités.

Saint Juſtin, Philoſophe auſſi-bien que cet Empereur ; mais qui avoit eu le bonheur de paſſer de l'infidélité à la foi la plus ſincère & la plus fervente, préſenta au Prince, en faveur de la vraie Reli-

gion, une apologie qu'Eusèbe dit avoir été composée à Rome. Ce Philosophe Chrétien, natif de Naples en Palestine, colonie Romaine avec droit de bourgeoisie, avoit reçu une éducation distinguée; & il étoit versé dans toutes les sciences cultivées alors. Quoiqu'élevé dans les ténèbres du Paganisme; il marqua toujours un amour ardent pour la vérité, qu'il cherchoit sans cesse, & dans toutes les écoles. Après avoit essayé d'une multitude de sectes philosophiques, sans pouvoir rien trouver de propre à le fixer, il se livra à la lecture des Prophètes: & voici comment il nous apprend lui-même, dans son dialogue avec le Juif Triphon, les particularités de sa conversion. D'abord, dit-il, je me mis entre les mains d'un Stoïcien. Mais voyant après un certain cours de leçons, que je n'apprenois rien de l'Être-Créateur; parce que ce Maître n'en savoit rien lui-même, & qu'il estimoit peu ce genre d'étude; je le quittai, pour m'attacher à un Péripatéticien. Celui-ci m'eut à peine souffert quelques jours, qu'avec une avidité sordide il me parla de présens & de rétributions. Cette vénalité d'ame me parut indigne d'un Sage de profession, & me le fit laisser avec

mépris. Je vis un Pithagoricien qui avoit beaucoup de célébrité, & plus encore de suffisance. Il me demanda si je savois la Musique, & les autres parties des Mathématiques, qu'il regardoit comme un prélude nécessaire à dégager notre esprit des objets grossiers & terrestres, & à lui faciliter la perception des choses intellectuelles. J'ignorois ces arts, & ne pouvois les apprendre qu'avec beaucoup de temps; ce qui m'engagea à tenter si je ne réussirois pas mieux avec les Platoniciens. L'un des principaux d'entr'eux s'étoit habitué dans mon voisinage. Je prenois un plaisir infini à ses leçons; & je crus m'appercevoir que j'y gagnois. Dans cette prévention, je cherchois la solitude, pour méditer plus tranquillement. Un jour que j'étois dans un lieu écarté, sur le rivage de la mer, je me vis suivre par un vieillard de fort bonne mine. La douceur & la gravité, mêlées l'une avec l'autre dans son air & toutes ses démarches, me frapperent extraordinairement. Je m'arrêtai, pour le considérer avec plus d'attention; mais sans lui rien dire. Il m'en témoigna sa surprise. Bientôt la conversation devint intéressante. Il la fit tomber sur ce que j'avois tant à cœur d'apprendre. Mais

après avoir donné quelques éloges à mon émulation, il me reprocha d'aimer plus les ſpéculations que les œuvres ; & me fit entendre que la ſcience à laquelle j'aſpirois, étoit toute pratique. Je lui demandai reſpectueuſement, ce qu'il me convenoit de faire. Il faut, me répondit-il, méditer les livres des Prophètes, les ſeuls véritables Sages, & demander avec inſtance à l'Être-Suprême, de vous ouvrir les portes de la lumière, & les routes de la vérité.

Tant de candeur & de bonne volonté dans Juſtin fut ſuivi de l'accompliſſement de ſes déſirs. L'étude des Livres Saints lui eut bientôt fait connoître la folie du Paganiſme, qu'il mettoit en parallèle avec la ſainteté de la Religion des Chrétiens. Les calomnies atroces dont on les noirciſſoit, reprend-t-il, ceſſerent de faire impreſſion ſur moi ; quand je remarquai, non ſans admiration, le mépris qu'ils faiſoient des douceurs de la vie, & de la vie elle-même. Quel eſt, me demandois-je, l'homme, ou intéreſſé, ou voluptueux, ou livré à toute autre paſſion, qui ne craignit la mort, & ne s'eſtimât heureux de pouvoir par un déſaveu facile, ſauver une vie qu'il regarderoit comme la baſe & le terme de ſa félicité ?

Juſtin, en changeant de Religion, conſerva le manteau de Philoſophe, moins par attachement à cette profeſſion indifférente en elle-même, que par ſon goût pour la modeſtie & la ſimplicité, pratiquée d'ailleurs en ce point par la plûpart des maîtres en tout genre de ſciences & de beaux arts. Il voyagea beaucoup en Orient, pour y répandre la doctrine ſalutaire dont il s'étoit rempli, & que la vivacité de ſon zèle ne lui permettoit plus de tenir renfermée dans ſon cœur. A Rome où il eſpéroit faire plus de bien, il ouvrit comme une école de Religion, pour quiconque vouloit conférer avec lui, & s'inſtruire. Il enſeignoit ſans nulle crainte des hommes; & jamais il ne diſſimula rien de la vérité, ſoit avec les Juifs, ſoit avec les Gentils; car ſa charité lui faiſoit rechercher les uns & les autres.

En adreſſant ſon apologie à l'Empereur, au Sénat & au Peuple Romain, loin de ſe cacher, il fit connoître, avec ſon nom, celui de ſon pere, le lieu de ſa naiſſance, & tout ce qui pouvoit le faire découvrir. Et ſoutenant cette noble fermeté dans la ſuite de l'apologie: Seigneur, dit-il, en adreſſant la parole à Antonin, & à ſes ſucceſſeurs préſomp-

tifs, Marc-Aurèle & Luce-Vere, on vous nomme de toute part Pieux & Philosophes, c'eſt-à-dire, amateurs de la vérité & de l'équité; votre conduite va montrer à l'Univers, à quel point l'exercice de la vertu vous eſt cher. Car nous venons demander juſtice, ſuivant les règles de la plus exacte raiſon; moins pour notre propre défenſe, que pour vos vrais intérêts. Quant à nous, on ne ſauroit nous nuire véritablement, quoiqu'on nous raviſſe la liberté, ou la vie. Mais vous flétririez votre gloire; & tout maîtres du monde que vous êtes, vous ſeriez condamnés au Tribunal de l'Eternel, ſi vous puniſſiez par paſſion, ou par prévention. La forme légitime des jugemens demande que les ſujets accuſés, ou ſuſpects, rendent un compte exact de leurs actions, & que les Souverains en ordonnent ſur les règles invariables de la ſageſſe, non ſur de frivoles préſomptions, ni ſur les caprices de la puiſſance arbitraire. C'eſt donc à nous d'expoſer au plus grand jour, & notre manière de vivre, & notre doctrine; ſinon pour éviter la mort qui n'eſt qu'un bien pour le Chrétien, au moins pour n'être pas complices d'une criminelle ignorance, que nous aurions négligé d'éclairer.

Il expose ensuite fort au long la conduite ordinaire des Fidèles, la pureté angélique de leurs mœurs, & plus encore des règles de morale qui leur sont prescrites; enfin la sainteté, la simplicité & la dignité de leurs observances religieuses. On les accusoit d'athéisme: le saint Orateur fait sentir que l'athéisme ne consiste point à refuser son encens à une multiplicité de génies mauvais, ou fantastiques; qu'à l'égard de ces Dieux imaginaires, & de tous les vains simulacres, les Chrétiens ne se défendoient point d'être athées; mais qu'envers le Dieu suprême, le seul grand, le seul véritable, l'Être Créateur & conservateur, éternel, indépendant, connu & célébré par les Poëtes mêmes, les Chrétiens sont les plus religieux de tous les hommes; qu'ils s'efforcent de l'honorer comme il mérite de l'être, & de la manière qu'il nous l'a enseigné par le moyen de son Fils, ou de son Verbe, éternel & tout-puissant comme lui; mais revêtu de notre chair & de notre humanité, pour nous instruire immédiatement & plus efficacement.

Ici pour prouver aux Payens l'existence d'une révélation, le Saint employe le témoignage des Prophètes, des Sybilles, ou des vers qui couroient sous leur nom,

avec les autres preuves accommodées à la nature des choſes, ou à la circonſtance des temps. Il s'étudie ſur-tout à lever les préjugés de ſon ſiècle, qui formoient le plus grand obſtacle aux progrès du Chriſtianiſme. C'eſt pourquoi il ne craint pas d'entrer dans l'explication de nos cérémonies religieuſes, de nos Sacremens mêmes; quoique régulièrement cela fût défendu. Il s'énonce très-clairement touchant la Sainte-Euchariſtie. C'étoit ſur ce Myſtère ineffable, que les ennemis du Chriſtianiſme avoient fabriqué leurs principales calomnies contre les Chrétiens.

Ne vous laiſſez pas abuſer, dit-il, en ouvrant une oreille imprudente à des contes abſurdes. Voici au juſte la manière dont nous admettons parmi nous ceux que vous appellez nos initiés. Après que l'Admis a été lavé dans l'eau, en ſigne de la purification intérieure qui s'opére dans ſon ame par la céleſte vertu, nous l'amenons au lieu où les freres ſe trouvent aſſemblés, pour y prier en commun. La prière finie, nous nous ſaluons par le baiſer de paix. Puis on préſente à celui qui préſide, du pain & une coupe où il y a du vin mêlé d'eau. Il l'offre au Pere Céleſte, par le Fils & le S. Eſ-

prit ; & les Diacres diſtribuent à chacun ce pain & ce vin, qu'on ne reçoit pas ainſi qu'une nourriture ordinaire. Mais comme il nous eſt connu, que le Verbe de Dieu s'eſt revêtu de chair & de ſang ; nous ſavons auſſi que la nourriture ſanctifiée par les formules ſacrées qu'il nous a tranſmiſes, devient la chair & le ſang de ce même Chriſt, fait homme pour l'amour de nous. Car les Apôtres nous apprennent dans leurs écrits, que Jéſus-Chriſt leur ordonna d'en uſer comme il avoit fait, lorſqu'après avoir pris le pain en diſant : *Ceci eſt mon Corps*, & le vin en diſant : *Ceci eſt mon Sang* ; il ajouta : *Faites la même choſe en mémoire de moi.*

Mais à quoi bon tant de diſcours pour nous juſtifier ? On ne croit pas ſérieuſement les imputations dont on nous noircit, & qu'on allégue pour nous opprimer. On ſouffre toutes les Religions les plus inſenſées & les plus corrompues ; tandis qu'on nous perſécute opiniâtrément. Punit-on les adorateurs du bois, de la pierre, des chats, des rats, des crocodiles ? Punit-on même les mauvais Chrétiens, ceux qui ne le ſont que de nom ? Les partiſans, par exemple, de Simon, de Ménandre, de Marcion ? Ils anéan-

anéantissent l'idée & le culte du premier Être ; on ne les accuse de mille abominations qu'avec trop de fondement ; & vous les laissez tranquilles. Que vous fait la sainteté de notre doctrine ? Voulez-vous être appellés, & vous convient-il de vous rendre les ministres des Démons malfaisans qui ne peuvent nous souffrir ? Si elle vous paroît absurde, laissez-la tomber d'elle-même. Si elle est pure & sainte, si elle est divine & céleste ; que ne risquez-vous point à la combattre ? Princes & maîtres des peuples, ordonnez de notre sort, à présent que vous êtes instruits ; Quoi que vous prescriviez, nous dirons paisiblement : Que la volonté de Dieu s'accomplisse. Ainsi nous le dicte ce respect, cet attachement sincère que notre religion nous impose pour nos Maîtres légitimes. Mais nous devions préalablement vous déclarer, & cela au nom du Maître qui du haut des Cieux regne à jamais sur tous les Maîtres de la terre, que vous n'échapperez point à la rigueur de ses arrêts, si vous persistez dans une injustice que l'on vous rend manifeste.

Un des plus anciens Auteurs Ecclésiastiques, Orose nous apprend que ce discours fit impression sur Antonin, &

le rendit favorable au Christianisme. L'apologie de Justin avoit été appuyée par les Chrétiens d'Asie. Ils s'étoient plaints de leur côté à l'Empereur, des traitemens inouis que leur faisoient leurs concitoyens. Il y eut même quelques Gouverneurs de Provinces, moins inhumains que les autres, qui en écrivirent à ce bon Prince. Il ne put résister à tant de justes sollicitations ; & il porta des édits, pour qu'on cessât de persécuter les Chrétiens. Il écrivit en leur faveur à

Euſ.iv.15 plusieurs villes de la Grèce, spécialement à celles de Larisse, de Thessalonique & d'Athènes ; & défendit en général à tous les Grecs, d'exciter contre eux aucun trouble. Pour satisfaire aux plaintes particulières des Fidèles d'Asie, il envoya des ordres précis aux Etats de cette province. On verra avec plaisir l'éloge qu'un

Melit. ap. Euſ.iv.26 Empereur, philosophe payen, fait de nos Peres, dans ce précieux rescrit, conservé par S. Méliton & par Eusèbe.

Les Infidèles, selon leur coutume & leurs anciens préjugés, rejetterent sur les Chrétiens, les fléaux qui affligerent l'Empire sous le regne d'Antonin. Ce Prince avertit ses sujets payens, à l'occasion des tremblemens de terre, qui ruinerent quelques-unes de leurs villes, de

ſe comparer à ceux qu'ils pourſuivoient avec tant d'animoſité. Quand ces malheurs arrivent, leur dit-il, vous perdez honteuſement courage. Eux au contraire ne témoignent jamais plus de fermeté, ni plus de confiance en Dieu. Auſſi ſemble-t-il que hors le cas de ces calamités frappantes, vous ne connoiſſez pas ſeulement la Divinité. Ce qui concerne la Religion vous eſt indifférent, & vous ne vous ſouciez nullement du culte de l'Eternel. Parce que les Chrétiens l'honorent, vous en concevez une indigne jalouſie, qui vous les fait pourſuivre juſqu'à la mort. N'appréhendez-vous pas que ce procédé ne rende encore plus durs ou plus fermes, ceux que vous nommez Athées, & qui ont moins d'attache à la vie, que d'ardeur à la ſacrifier pour Dieu? Que ſi ces repréſentations ne ſuffiſent point, je ſtatue, en conformité & en confirmation des ordres de mon pere Adrien, de glorieuſe mémoire, que quiconque eſt accuſé pour la ſeule cauſe de Religion, ſera renvoyé abſous, quoiqu'effectivement Chrétien; & que l'accuſateur ſera puni ſuivant les formes ordinaires.

Ce reſcrit fut affiché à Ephèſe, dans l'aſſemblée des Etats d'Aſie, & ralentit

la violence des persécutions, sans les arrêter entièrement. Car on trouve encore beaucoup de martyrs, depuis cette époque, & durant tout le cours du regne d'Antonin. Le calme de l'Eglise, dans ces temps d'orage & d'épreuve, dépendoit de tant de causes différentes, qu'il ne pouvoit être que local & passager.

Saint Télesphore, le septième Pasteur de l'Eglise Romaine, fut certainement martyrisé sous cet Empereur, après un Pontificat de dix à onze ans. S. Irénée le compte pour le premier martyr entre les Papes, depuis saint Pierre. Ce qui rend extrêmement probable le sentiment des Critiques, qui se persuadent que le titre de Martyrs accordé à quelques autres, par des Auteurs qui ne sont pas du poids de ce Pere, ne doit s'entendre que du martyre qu'ils étoient continuellement disposés à souffrir, ou des tourmens qu'ils ont réellement endurés, sans terminer par-là leur carrière. S. Hygin succéda à S. Télesphore; & à S. Hygin, S. Pie, puis le Pape saint Anicet.

Hégésippe vint à Rome sous ce dernier Pontife, qui mourut l'an 168. Il y demeura durant tout le Pontificat de S. Soter, & jusqu'à celui de S. Eleuthère, qui commença l'an 177. Hégésippe avoit

passé du Judaïsme à la foi Chrétienne. Il écrivit en cinq livres ce qui étoit arrivé depuis la Passion de Jésus-Christ jusques à son temps. On a perdu cet Ouvrage, la première Histoire Ecclésiastique dont on fasse mention, & qui n'étoit qu'un recueil fort simple des Traditions Apostoliques, quoique l'Auteur fût très-savant. Mais il s'étoit proposé pour modèle, la manière d'écrire des Apôtres, aussi-bien que leur manière de vivre. Nous apprenons, par les fragmens qu'Eusèbe nous en a conservés, que S. Hégésippe (car l'Eglise l'honore de ce titre) avoit étudié, en de longs & fréquens voyages, la doctrine & les maximes des diverses Eglises. Il trouva la plus exacte conformité entre ces usages & ce que les Apôtres avoient enseigné. Depuis ces premières colonnes de l'Eglise, dit-il, jusqu'à notre temps, il n'est aucun siège épiscopal, qui n'ait gardé avec une inviolable fidélité ce que les Prophètes ont prescrit, & ce que le Seigneur a prêché.

L'Empereur Antonin le pieux, après avoir donné la paix, ou quelque relâche aux Fidèles, mourut en 161, à l'âge de soixante-quatorze ans. Il avoit deux fils adoptifs, Marc-Aurèle, son neveu & son gendre, & Luce-Vère. Marc-Aurèle

avoit quarante ans, avec la ſageſſe & l'expérience convenables à cet âge. L'eſtime particulière dont on étoit prévenu pour lui, le fit reconnoître ſeul Empereur; mais il fit voir à quel point il la méritoit, en déclarant Vère ſon collègue. Ce fut pour la première fois que l'Empire obéit à deux maîtres égaux. Le ſecond ne regna que huit ans, au bout deſquels il mourut, peu regretté par l'auteur même de ſon élévation, qui déjà trouvoit beaucoup de peine à réprimer les mauvaiſes inclinations de ce vicieux collègue.

Marc-Aurèle, l'un des plus grands Empereurs & des Philoſophes les plus diſtingués qu'ait produit le paganiſme, n'en étoit que plus attaché aux préjugés de Religion dans leſquels on l'avoit élevé. Il n'étoit pas ſorti de l'enfance, qu'Adrien l'avoit mis dans la compagnie des Saliens conſacrés à Mars. Il y paſſa par toutes les charges; & on lui fit un ſi grand mérite de ſon habileté à s'en acquitter, qu'il s'accoutuma lui-même à donner du prix & de la valeur à ces obſervances minutieuſes. Il prétendoit tirer ſon origine du Roi Numa, & ſe piquoit de lui reſſembler, par ſon attachement & ſon zèle pour l'ancienne Religion des

Romains. La Philosophie Stoïcienne qu'il professoit étoit à la vérité la plus conforme de toutes à la saine raison; mais en même temps la plus attachée à son sens propre, & la plus inflexible par rapport à tout ce qu'elle jugeoit condamnable. Ce Prince étoit encore animé contre le Christianisme, par les impressions qu'il ne cessoit de prendre dans ses fréquens rapports avec toutes sortes de Philosophes, vertueux en propos; mais vains discoureurs, qui ne pouvoient souffrir la pureté des vertus Evangéliques, supérieures à tous les efforts de leur ostentation. Ainsi sa clémence naturelle ne l'empêcha point de se montrer extrêmement dur, & même cruel, à l'égard des Chrétiens. S'il ne rendit pas la persécution générale par des édits en forme, il donna lieu à de tyranniques vexations en plusieurs provinces.

Quadrat, Proconsul d'Asie, fit exposer aux bêtes, dans l'amphithéatre de Smyrne, Germanicus, & dix autres Chrétiens. Leur courage confondit les Idolâtres; & le peuple se mit à crier dans son dépit: Qu'on extermine tous les ennemis des Dieux, en commençant par leur Chef Polycarpe.

Polycarpe, disciple de l'Apôtre S. Jean, & préposé au gouvernement de la florissante Eglise de Smyrne, cet homme vraiment apostolique ne se bornoit point à sa mission, pas même aux Eglises nombreuses de l'Asie, où il perpétuoit les enseignemens & les usages qu'il tenoit presque immédiatement du Seigneur. Il avoit fait le voyage de Rome quelques années auparavant, quand il fut question du différend touchant le jour de la Pâque. Les progrès que fit Marcion dans cette Capitale de l'Univers, devenue aussi le premier siège de la Religion, y rendirent la présence du saint Docteur encore plus nécessaire, que n'avoit fait l'intérêt de la discipline.

Cet Hérésiarque étoit d'autant plus séduisant, qu'il prenoit une route opposée en apparence à tout ce qu'on avoit vu jusques-là de faux Docteurs. Il affectoit la plus grande sévérité, obligeoit ses sectateurs à s'abstenir par pénitence du vin & de la viande, à faire des jeûnes fréquens & rigoureux, à se présenter d'eux-mêmes au martyre. Il ne recevoit aucun disciple, qu'il ne fît profession de continence, & condamnoit absolument le mariage; se fondant sur la doctrine des deux principes, qui fut plus

développée dans la ſuite par les Manichéens; mais qu'il enſeigna le premier. Par cette affectation d'auſtérité, il vouloit faire oublier ce qui avoit donné lieu à ſa honteuſe défection. Fils d'un ſaint Evêque, il s'étoit fait chaſſer de l'Egliſe, pour un péché d'incontinence. N'en ayant pu obtenir le pardon auſſi vite qu'il vouloit, il étoit allé juſqu'à Rome, où les tréſors des ſatisfactions du Chriſt ſe diſpenſant avec plus d'abondance, il eſpéroit de trouver plus de facilité à la réconciliation. Mais on ne put qu'y approuver la conduite d'un Evêque, plus ſenſible à l'honneur de l'Egliſe qu'aux impreſſions de la chair & du ſang. Le dépit & le déſeſpoir emporterent le mauvais pénitent, qui menaça hautement de déchirer la Religion pure, où on le traitoit avec cette rigueur.

D'abord il ſe fit diſciple de Cerdon, de qui il emprunta les extravagans & ſacrilèges principes ſur la nature & la diviſion de la Divinité, aſſez ſemblables à ceux de Valentin; puis il s'érigea lui-même en Chef de parti. Entre ſes Diſciples, le plus fameux fut Appellès, pareil en tout à ſon Maître; engagé comme lui dans l'erreur par un péché d'incon-

tinence, dont il ne put ſoutenir la pénitence humiliante, & comme lui de pécheur aveuglé, devenu ſéducteur en chef. Ainſi que Marcion, il reconnoiſſoit deux Dieux, l'un bon & l'autre mauvais; mais il n'en faiſoit pas deux principes. Il prétendoit au contraire, que le mauvais avoit été formé par le bon. Par rapport à Jéſus-Chriſt, il enſeignoit que ce divin Réparateur n'avoit pas eu ſeulement l'apparence d'un corps, comme le ſoutenoit Marcion; ni une véritable chair, comme le dit l'Evangile: mais qu'en deſcendant des Cieux, il s'étoit fait un corps céleſte & aërien; & qu'en y remontant après ſa réſurrection, il avoit rendu à chaque ciel ce qu'il en avoit pris; de manière que l'eſprit ſeul étoit retourné au ſein de la Divinité. Auſſi nioit-il la reſurrection de la chair, il n'admettoit au ſalut que les ames ſeules, & leur attribuoit une différence de ſexe, en ſorte que les corps mêmes n'en avoient de déterminés que par les ames qui les animoient. Il donnoit pour des révélations dignes du plus religieux reſpect, les rêveries d'une fille, nommée Philumène, qui ſe diſoit inſpirée par un ange, & que l'on croit avoir été poſſédée. Malgré cette aſſociation ſuſpecte, il évita ou

cacha si bien tout ce qui en pouvoit résulter au préjudice de ses mœurs, que Rhodon, Docteur Catholique, qui confondit ses erreurs, le traite de vieillard vénérable par son âge & par sa manière de vivre. Ce Docteur orthodoxe nomme encore Potius & Basilique, qui admettoient deux principes, à l'exemple de Marcion; & Syneros qui en admettoit jusqu'à trois. Un jour que Rhodon poussoit plus vivement la dispute contre Appelles, ce malheureux vieillard, trouvant qu'il étoit trop tard pour changer, fut réduit à dire, qu'il ne faut point examiner la Religion, que chacun doit persister dans celle qu'il a une fois embrassée, & que tous ceux qui auront mis leur espérance en Jésus crucifié, & qui auront opéré le bien, seront sauvés.

Pour en revenir à Marcion, il ne mettoit que trop bien à exécution ses menaces contre l'Eglise, quand S. Polycarpe se rendit à Rome. Ces Docteurs si différens s'y étant un jour rencontrés face à face, l'Hérétique demanda au Saint, s'il le connoissoit. Oui, lui répondit-il, je te connois pour le fils aîné de Satan. Polycarpe avoit tant de zèle pour la foi de l'Eglise, que quand il entendoit quelque propos contraire, il

avoit coutume de se boucher les oreilles, en se retirant avec précipitation, & en s'écriant: A quels temps, ô mon Dieu! m'avez-vous réservé? Valentin se trouvoit à Rome, en même temps que Marcion; & l'autorité du saint Evêque de Smyrne ramena au sein de la Catholicité une foule de personnes que ces deux Sectaires avoient perverties. Ils feignirent même d'abjurer leurs erreurs, & furent reçus dans l'Eglise Romaine, jusqu'à ce que manifestant leur hypocrisie, ils s'en firent chasser sans retour.

On conçoit par ce crédit & ces œuvres de saint Polycarpe, combien les Infidèles étoient fondés à le regarder comme l'une des principales colonnes de la Religion qu'ils haïssoient. Il quitta Rome, dès que sa présence cessa d'y être nécessaire à l'Eglise Universelle; & il se trouva à Smyrne, lorsqu'on y amena plusieurs Chrétiens du voisinage pour les tourmenter. Ils le furent si cruellement, qu'ils exciterent d'abord la pitié d'un bon nombre d'Idolâtres. On les flagella avec tant de barbarie, qu'on découvroit tout le tissu de leurs veines & de leurs artères. Après quoi on les étendit nuds & sanglans sur des coquilles pointues. Mais enfin la honte d'une atrocité dont chaque

fpectateur fe rendoit complice, changea tous les autres fentimens en dépit & en fureur ; & alors l'affemblée demanda unanimement la mort du Chef des Chrétiens.

Le Proconful Quadrat donna des ordres, pour chercher Polycarpe. Mais les Fidèles qui s'y attendoient, avoient fait retirer l'Evêque à la Campagne, prefque malgré lui; car rien ne l'intéreffoit plus dans le monde, que le foin de fon Eglife. Dieu lui fit connoître ce qui devoit lui arriver ; & trois jours avant qu'il fût pris, il d[illegible] Difciples qui l'accompagnoient, [illegible] confommeroit fon facrifice par le feu. Un vendredi foir, des cavaliers armés qui le cherchoient, fe faifirent d'un jeune homme inftruit du lieu de fa retraite, & il le forcerent par les tortures à les y conduire. On y arriva fort tard. Le Saint étoit déjà couché. Toutefois il fut encore éveillé à temps pour fe retirer dans un autre endroit: Mais croyant au deffous de lui de défendre ainfi le terrein, & que le Seigneur vouloit au contraire qu'il marquât un détachement exemplaire de la vie : Que la volonté de Dieu foit faite, dit-il, en fe levant pour aller au devant de ceux qui le pourfuivoient. Ces émiffaires,

touchés de ſon âge vénérable, & de la douceur, avec laquelle il leur parla, ſe diſoient avec étonnement: C'étoit bien la peine de venir en force, & de tant courir, pour arrêter ce bon vieillard. Il leur fit ſervir à ſouper; & pendant qu'ils mangeoient, il ne s'occupa que de la prière.

On le mit ſur un âne, pour le conduire à la ville. Chemin faiſant, il rencontra un Magiſtrat de Smyrne, nommé Hérode, qui le connoiſſant particulièrement, le prit dans ſon char, tâcha de l'engager à ſacrifier, & à lui faire nommer l'Empereur du nom ſacré de Seigneur. Polycarpe fut quelque temps à délibérer, non ſur la propoſition de ſacrifier, qu'il ne put ouïr ſans horreur; mais ſur le genre d'honneur qu'on lui voulut faire rendre à Céſar. Il répondit enfin: Je ne ſaurois faire ce que vous me conſeillez; voyant qu'on prenoit le nom de Seigneur, dans le ſens qui ne convient qu'à l'Être Suprême; non comme un hommage des ſujets envers leurs Princes, & dont les Chrétiens ne s'étoient jamais départis. A cette réponſe inattendue, le Magiſtrat changea ſa bienveillance en une dureté brutale, fit deſcendre l'Evêque de ſa voiture avec tant

de précipitation, que le Saint se blessa à la jambe; ce qui ne l'empêcha pas de suivre gaiement ses gardes, qui le menerent droit à l'amphitéatre. Plusieurs témoins assurerent depuis, que lorsqu'il y entra, ils entendirent proférer ces mots par une voix céleste: Polycarpe ne te démens pas.

Le Proconsul à qui on le présenta, lui dit du Tribunal où il étoit assis, de ne pas se perdre imprudemment lui-même, dans un âge qui devoit avoir la sagesse en partage; puis il lui ordonna de jurer par la fortune de César, & de crier avec la multitude: Qu'on ôte les impies; c'est-à-dire, les Chrétiens, dont on prétendoit ainsi lui faire abjurer la Doctrine. Le Saint au contraire regardant d'un œil sévère le peuple Idolâtre, & le montrant de la main, s'écria, les yeux levés au Ciel: Otez ces Impies. Le Proconsul irrité dit: Jure au plutôt, & maudis ton Christ. Le Saint répondit en souriant: Il y a quatre-vingt-six ans que je sers ce bon Maître, & n'en reçois que des faveurs: quelle odieuse ingratitude ne seroit-ce pas de le blasphémer avec vous! Et pourquoi vous fatiguer plus long-temps par des soins inutiles? Vous feignez d'ignorer qui je suis. Je vous le

déclare hautement : Je suis Chrétien. Que si vous voulez savoir quelles sont les maximes des Chrétiens, donnez-m'en le temps, & je vous épargnerai la honte d'opprimer des vertus que vous devez révérer. Le Proconsul lui dit : Calme plutôt ce peuple, & le persuade. Le Saint répliqua : Notre Religion nous apprend à rendre sur la terre aux Puissances établies de Dieu, les déférences & les services qui dépendent de nous. Quant à ce peuple, la fureur qui le met hors d'état de profiter de ce que je lui dirois, le rend indigne de m'entendre. Le Proconsul voulant faire montre de son pouvoir, le menaça des bêtes féroces & du feu. Ce qui ne servit qu'à donner plus d'éclat à la gloire, comme au courage du Martyr.

Peu après, le Crieur public dit par trois fois : Polycarpe a confessé qu'il étoit Chrétien. Toute la multitude, composée de Payens & de Juifs, répondit en tumulte : C'est le pere des Chrétiens, l'ennemi de nos Dieux, le suborneur de l'Asie ; qu'on le livre aux bêtes. Mais celui qui avoit la police de la Religion, dont les spectacles faisoient partie, représenta que cela ne se pouvoit, les jeux venant de finir. Ils s'écrierent donc qu'il

le falloit brûler vif. En même temps ils coururent chercher du bois & des ſarmens, dans les bains & ſur les chantiers. Les Juifs, à leur ordinaire, marquerent plus d'empreſſement que les Idolâtres. En peu de momens le bûcher ſe trouva prêt. Polycarpe ôta ſa ceinture & ſes principaux vêtemens. On le vouloit attacher ſuivant l'uſage, avec des chaînes & des crampons: il leur fit entendre que la précaution étoit inutile; & l'on ſe contenta de lui lier les mains derrière le dos. Dieu tout-puiſſant, s'écria-t-il, en regardant le Ciel, pere de Jéſus-Chriſt, Notre-Seigneur, par qui nous avons reçu le don de votre connoiſſance & de votre amour, je vous rends grace de ce que vous m'avez fait arriver à ce jour & à cette heure fortunés, où je dois participer au calice d'amertume de votre Fils, & au ſort de vos Martyrs qui ſe laiſſent dépouiller d'une vie périſſable pour reſſuſciter à la vie éternelle. Accompliſſez aujourd'hui ce que vous avez préordonné; & que je ſois admis avec eux aux pieds de votre Trône. Il achevoit de parler, quand on alluma le bûcher. Les flammes formerent comme une voûte autour de lui, ſans le toucher; & il s'exhala du feu une odeur

ſemblable à celle de l'encens & des plus doux parfums. Les ſpectateurs reſtoient dans l'admiration, en obſervant la différente manière de mourir des Chrétiens & des malfaiteurs. Cependant on fit donner au Martyr un coup d'épée au travers du corps; & le ſang jaillit avec tant d'abondance, qu'il éteignit le feu qui l'entouroit.

Nous tenons toutes ces circonſtances d'une lettre écrite par l'Egliſe de Smyrne à celle de Philadelphie, en Phrygie. Elle ajoute que les Infidèles ne permirent pas d'emporter le corps du Saint; mais que le Centenier chargé de préſider à l'exécution, le fit conſumer après ſa mort, de peur que les Chrétiens ne l'adoraſſent, au lieu de Jéſus-Chriſt. Inſenſés qu'ils étoient, ajoute l'Auteur de cette lettre, de ne pas concevoir, que ſi nous adorons Jéſus-Chriſt, c'eſt uniquement parce qu'il eſt Fils de Dieu; & que nous donnons ſimplement aux Martyrs des marques d'amour & de révérence, à cauſe de leur qualité d'imitateurs & d'amis de Jéſus-Chriſt. Tel étoit dèslors le ſentiment de l'Egliſe, ſur les honneurs rendus aux Martyrs & à leurs reliques, également éloigné de l'irrévérence & de la ſuperſtition. Le nom de

ſaint Polycarpe doit être d'autant plus cher à l'Egliſe de France, qu'elle lui eſt originairement redevable de la foi, qu'il envoya prêcher dans les Gaules par ſaint Pothin, ſaint Irénée & quelques autres de ſes Diſciples.

Il nous reſte une épître de cet illuſtre Martyr, adreſſée aux Chrétiens de Philippes, à laquelle ſaint Irénée rend témoignage dans ſon troiſième livre contre les héréſies. Elle leur fut écrite, comme on l'a vu en ſon lieu, à l'occaſion de S. Ignace d'Antioche, qui avoit paſſé chez eux, en allant à Rome pour y conſommer ſon martyre, & dont Polycarpe leur demandoit des nouvelles, comme à des hôtes plus à portée d'en ſavoir. Mais ce récit n'occupe que la moindre partie de l'épître. A l'imitation des écrits des Apôtres & de tous les grands hommes de ces temps ſacrés, elle contient des inſtructions étendues pour tous les Fidèles, parcourt tous les rangs & les états, pour apprendre à chacun ſes devoirs ; & à tous en général, elle inſpire la plus grande horreur des doctrines nouvelles, & des Hérétiques qui dogmatiſoient alors. On eut tant de reſpect pour cette pièce touchante, qu'elle ſe liſoit encore publiquement dans les Egliſes d'Aſie, trois cents ans après.

Un des plus célèbres martyres du même regne fut celui de sainte Félicité, immolée avec ses sept fils, comme autrefois sainte Symphorose. Plusieurs monumens portent qu'elle souffrit sous l'Empire d'Antonin. Mais il faut observer, que les Anciens donnent souvent à Marc-Aurèle le nom d'Antonin qui l'avoit adopté. Félicité, Dame de marque dans la ville de Rome, devint veuve, & consacra sa viduité au Seigneur, ne s'occupant que de sa sanctification, & de celle de sa nombreuse famille. Cette conduite édifioit autant les Fidèles, qu'elle irritoit les Prêtres du Paganisme. Ceux-ci se souleverent contre les Chrétiens, & persuaderent à l'Empereur, que les Dieux se trouvant offensés de la décadence de leur culte, il falloit, pour les fléchir & récupérer leurs anciennes faveurs, obliger les Chrétiens célèbres, tels que Félicité, à leur offrir des sacrifices.

Le soin de cette affaire fut commis à Publius, Préfet de la ville. Il employa sans succès la douceur & les menaces. L'Esprit de Dieu, répondit la Sainte, me rend supérieure à la séduction; vous ne me vaincrez pas, tandis que je respirerai; & si vous m'ôtez la vie, la victoire que je remporterai en mourant, me sera

encore plus avantageuse. Le lendemain le Préfet parut sur son Tribunal, dans la place de Mars. Il fit amener Félicité avec ses enfans, & lui dit en leur présence, d'avoir au moins pitié d'eux, si sa propre vie lui étoit indifférente. Elle répondit: La compassion à laquelle vous me portez, seroit la cruauté la plus pernicieuse. Puis se tournant vers ses enfans, & de la main leur montrant les Cieux; regardez là haut, leur dit-elle, c'est-là que Jésus-Christ vous attend, avec ses Saints qui nous en ont tracé la route. Montrez-vous fidèles à ce Rémunérateur magnifique, & combattez avec un courage digne du prix qui vous est proposé.

Le Préfet la fit souffleter, en lui reprochant sa témérité. Il appella ses sept fils, l'un après l'autre; & tous ayant confessé la foi avec la plus héroïque assurance, on les condamna à divers genres de mort. L'aîné fut fouetté cruellement, jusqu'à ce qu'il expirât sous les coups. On assomma les deux suivans, à coups de bâtons. Le quatrième fut précipité d'un lieu élevé. Les trois autres eurent la tête tranchée, avec leur mere, qu'on exécuta la dernière, pour faire éprouver à sa tendresse les douleurs de tous ses enfans.

Les saints Ptolomée & Lucius furent martyrisés sous le même regne. Ptolomée avoit converti à Rome une femme dont le mari croupissoit dans la plus infâme débauche, & pour qui elle avoit eu souvent de criminelles complaisances. Cette femme faisant enfin de sérieuses réflexions, & ne pouvant, ni corriger son époux, ni le réduire à ne rien exiger d'elle de contraire à sa conscience, elle se crut obligée de s'en séparer, & lui dénonça le divorce conformément aux Loix Romaines. Le mari, furieux, l'accusa de Christianisme, pardevant l'Empereur. Elle présenta requête, demanda en premier lieu de régler ses affaires domestiques, & promit de répondre ensuite à l'accusation. Cet homme, irrité du délai, tourna son dépit contre Ptolomée, & le traduisit comme un Chrétien zélateur, au Tribunal d'Urbicius, qui le fit aussitôt arrêter par un Centurion. Impatient dans sa vengeance, l'accusateur engagea cet Officier à demander simplement à Ptolomée, s'il étoit Chrétien. Il connoissoit par sa femme, la candeur & la sincérité des Fidèles, principalement sur cet article, & il ne trouva point de moyen plus facile que celui-ci pour abréger les longueurs de la procédure.

En effet, Ptolomée confeſſa ſans détour. Il fut auſſitôt jetté dans une rigoureuſe priſon, où il ſouffrit néanmoins très-long-temps avant que le Préfet portât la ſentence capitale. Comme on conduiſoit enfin le Martyr au ſupplice, un autre Chrétien, nommé Lucius, qu'on préſume d'un rang ainſi que d'un nom diſtingué, demanda au Magiſtrat pourquoi il faiſoit périr un homme qui n'étoit convaincu d'aucune action puniſſable ſelon les Loix, mais ſeulement d'être Chrétien; d'autant que cette rigueur s'écartoit des principes d'humanité de pluſieurs Empereurs qui s'en étoient expliqués. Il paroît, dit pour toute réponſe l'arrogant Urbicius, que tu es auſſi de cette Secte; & Lucius ayant courageuſement avoué qu'il étoit Chrétien, il fut ſur le champ, & ſans aucune autre forme de Juſtice, condamné à perdre la vie. Il ſurvint un troiſième Chrétien, dont le nom n'eſt pas connu, & qui fut proſcrit de la même manière.

Saint Juſtin étoit à Rome, ou il avoit même établi ſa demeure. Il fut indigné d'un abus d'autorité ſi criant; puiſqu'il étoit formellement défendu de dénoncer un Chrétien, préciſément pour être Chrétien, & qu'il étoit même ordonné

d'en punir les délateurs. C'est pourquoi il composa une seconde apologie, qu'il adressa aux Empereurs Marc-Aurèle & Luce-Vère, au Sénat & au peuple Romain. Mais il s'efforça sans succès de lever les vieux préjugés, & de disculper les assemblées Chrétiennes des horreurs dont on les flétrissoit. Il demanda qu'au moins on laissât parvenir la vérité à la connoissance du public, & qu'on ne fît pas un crime à de malheureux accusés de prouver leur innocence. Ce qui fait croire que l'Empereur avoit défendu la lecture, non-seulement des Ecritures-Saintes; mais de tous les écrits des Fidèles en faveur de leur Religion. Notre doctrine, dit Justin, n'a rien qui doive ainsi la faire proscrire. Elle est bien différente des leçons d'Epicure, de Sotade, de Philénis, & d'autres semblables documens, dont la lecture est permise à tout le monde. Philenis dont il est ici question, passoit pour l'auteur d'un ouvrage de détail sur tous les raffinemens d'impudicité dans le commerce des femmes. Les poësies de Sotade étoient un répertoire d'infamies, dans un genre encore plus honteux.

La seconde apologie n'eut pas, à beaucoup près, le succès de la première. Marc-

Marc-Aurèle avoit un foible étonnant pour les Philosophes de sa Religion, hypocrites habiles qui abusoient de sa confiance, pour assouvir leurs passions particulières. Crescent le Cynique étoit le plus irrité contre Justin. Ils avoient eu ensemble une conférence, où l'orgueil du Cynique n'eut pas lieu d'être satisfait. Le saint Docteur en sentit d'abord les conséquences; puisqu'il annonça que Crescent lui procureroit la mort. Mais rien ne put l'empêcher de rendre témoignage aux vérités du salut. Il fut en effet dénoncé; & avec lui on arrêta plusieurs Chrétiens, ses disciples, ou ses coopérateurs.

Rustique, alors Préfet de Rome, les fit comparoître au pied du Tribunal, & les somma d'obéir aux ordres du Souverain, en adorant les Dieux. Justin prit la parole, & répondit qu'on n'étoit pas répréhensible pour obéir au Seigneur Jésus. A quel genre de science vous appliquez-vous, demanda Rustique, qui lui voyoit le manteau & tout l'extérieur des Philosophes; Justin répondit: J'ai longtemps cherché la vérité dans toutes les Sectes Philosophiques. A la fin je me suis mis au dessus du préjugé qu'on avoit contre les Chrétiens, & j'ai trouvé cette

perle inestimable chez eux. Rustique s'écria: Quoi! misérable, vous faites estime & profession de cette Doctrine. Justin dit: Ce n'est point être Philosophe, que de ne pas s'attacher à la vérité, par-tout où on la découvre. Le Préfet lui demanda, en quel lieu les Chrétiens s'assembloient. Le Saint indiqua sa demeure particulière. Mais à l'ordre d'un Magistrat qui abusoit de son pouvoir contre le Ciel d'où il émanoit, il ne crut pas devoir marquer tous les lieux d'assemblée des Fidèles. Faisant donc diversion, & répondant au Préfet en l'interrogeant lui-même; vous imaginez-vous, lui dit-il, que nous nous assemblions toujours au même endroit? Notre Dieu n'est renfermé dans aucun lieu particulier. Il est immense, quoiqu'invisible; & comme il remplit toute l'étendue du ciel & de la terre, nous lui rendons en tout lieu l'honneur qui lui est dû. Enfin, ajouta Rustique, vous êtes donc Chrétien? Justin répondit: Oui, je le suis. Incontinent le Préfet interrogea les compagnons du saint Confesseur, Cariton, Hierax, Péon, Evelpiste, Libérien, & une femme qui s'appelloit Caritine. Chacun d'eux subit son interrogatoire particulier, & confessa la Foi Chrétienne avec la même intrépidité.

Le Magiſtrat revenant encore à leur Chef; vous, Juſtin, lui dit-il, vous qui avez de la pénétration, & l'eſprit verſé dans la Philoſophie, vous vous figurez donc, qu'après avoir paſſé par les tourmens, vous monterez au Ciel, & y trouverez le dédommagement de ce que vous aurez perdu ſur la terre? Ce n'eſt point une imagination, dit Juſtin; mais je le ſais d'une ſcience ſi certaine, qu'elle exclut toute ombre de doute. Ruſtique dit: Laiſſons-là toutes ces illuſions, & venons au fait. Sacrifiez aux Dieux, tous tant que vous êtes; ou je vous fais expirer dans les ſupplices. Tous répondirent: Hâtez vous d'en venir à l'exécution. Nous ſommes Chrétiens, nous ne ſacrifierons point aux Idoles, & nous ne ſouhaitons rien avec plus d'ardeur, que de ſouffrir pour le nom de Jéſus-Chriſt. Le Préfet dit enfin: Que ceux qui ont refuſé de ſacrifier aux Dieux, ſoient battus de verges, puis décapités. Les ſaints Martyrs bénirent Dieu de cette faveur; & la ſentence fut exécutée à la lettre ſur Juſtin même, quoique Citoyen Romain.

Il nous reſte des écrits de S. Juſtin, outre ſes deux apologies de la Religion, la ſeconde partie de ſon traité de l'unité de Dieu, intitulé *la Monarchie*; deux

discours pour engager les Gentils à embrasser le Christianisme, & presque tout son dialogue intéressant avec le Juif Triphon. C'est un traité de controverse contre les Juifs, où il est à remarquer que, selon son Auteur, les observances légales n'étoient pas encore universellement rejettées; comme nuisibles au salut, quand il le composa, c'est-à-dire, peu après sa première apologie, sous l'empire d'Antonin. L'authenticité des autres ouvrages qui portent le nom de saint Justin, est justement suspecte, même de la lettre à Diognete, qui n'en est ni moins belle, ni moins utile à la Religion, & qui paroît encore antérieure aux écrits de ce saint Docteur.

On peut néanmoins regarder S. Justin comme le premier ou le plus ancien des Peres de l'Eglise, après les Disciples du Sauveur & des Apôtres. Quoiqu'il eût donné beaucoup de temps à la Philosophie profane, il parle de nos Mystères avec une exactitude remarquable entre les Auteurs de cette première antiquité; & il entend bien les Ecritures, excepté ce qui concerne le regne du Messie, qu'il prend dans le sens de ces Millénaires qui ne favorisoient point la corruption des mœurs. Il donne aussi dans

de fausses opinions, sur la nature des Anges & des Démons. Par rapport au mystère de la Trinité, il use d'expressions qui paroissent singulières. En observant néanmoins la suite des choses avec attention, on reconnoît qu'il n'a prétendu que revêtir de termes philosophiques la doctrine que l'Eglise a constamment enseignée. Ce pieux & solide Ecrivain néglige assez habituellement les ornemens & l'élégance de la diction; mais il ravit ses lecteurs par l'éclat de la lumière, avec lequel il leur présente la vérité. Ainsi quoique extrêmement persuasifs, pleins de force & d'instruction, ses discours sont bien plus marqués au coin du Philosophe qu'à celui de l'Orateur. Il paroît avoir eu peur de corrompre la beauté simple & naturelle de la philosophie, par des couleurs empruntées de la rhétorique. Son caractère propre est une science profonde des matières philosophiques, avec une vaste érudition, & une ample connoissance de toutes sortes d'histoires. Comme depuis son baptême sur-tout, il avoit beaucoup plus étudié les maximes des Prophètes, suivant l'expression de saint Basile, que les préceptes d'Isocrate ou de Démosthène; il se rencontre souvent dans son style un certain

genre de digressions ; & des endroits rompus, qui demandent une grande application pour être bien saisis.

Mais tandis que ces talens supérieurs donnoient à l'Univers un spectacle aussi édifiant, l'ostentation fournit un exemple bien étrange de l'excès où elle peut se porter. Un homme singulier, s'il en fut jamais, Pérégrin en poussa l'extravagance jusqu'à se brûler publiquement aux jeux Olympiques. Né à Parium, dans la Troade, il en avoit été banni pour cause d'adultère, & pour d'autres crimes encore plus infâmes. On dit encore qu'il avoit étouffé son pere, qui à son gré vivoit trop long-temps. Cherchant un endroit où son déshonneur n'eût pas pénétré, il alla en Palestine, se fit Chrétien, & se déguisa si habillement, qu'il parvint aux places mêmes de confiance parmi les Fidèles. Sa réputation le fit emprisonner pour la foi, & il soutint parfaitement cette épreuve. Les freres le visitoient, passoient les nuits avec lui, & lui faisoient trouver l'abondance dans les prisons. Quelques Eglises d'Asie envoyerent des députés pour le consoler, & lui fournir de nouveaux secours. Enfin il amassa beaucoup d'argent, par le moyen de la persécution. Le Gouverneur de Sy-

Luc. de morte Peregr. A. Gell. xij. 11.

rie, qui faiſoit cas des mœurs philoſophiques, crut le reconnoître dans Pérégrin, au mépris qu'il faiſoit de la mort; & il lui rendit la liberté, en lui défendant néanmoins de reſter dans ſon gouvernement. Il ſe mit donc à voyager, faiſant une profeſſion éclatante de la philoſophie qui lui avoit ſi bien réuſſi, & portant à l'imitation des philoſophes de ce temps-là, le manteau, les cheveux longs, le bourdon & la beſace.

Il comptoit ſur la charité libérale des Chrétiens qu'il trompoit encore. Mais ils reconnurent enfin, ſous ſon extérieur affecté, une ame ſans religion, & un hypocrite ſacrilège, qu'ils abandonnerent avec horreur. Privé de cette reſſource, & libre de toute contrainte, il chercha une autre route de fortune dans ſes voyages, En Egypte, il s'exerça dans toutes les pratiques des Cyniques les plus effrontés. A Rome il ſe répandit en injures contre tout le monde, & même contre l'Empereur; juſqu'à ce qu'il en fût chaſſé par le Préfet. Ce qui lui fit encore honneur dans l'eſprit des dupes. Delà il ſe retira dans la Grèce, où tout Sophiſte pouvoit s'aſſurer d'un bon accueil; & il acquit de la réputation à Athènes, en ſe logeant, avec un air de

détachement, dans une cabane près de la ville. Se voyant vieux, & ayant épuisé tous les moyens de se faire valoir, il lui prit fantaisie de s'immortaliser par un expédient tout nouveau. Dans l'assemblée des jeux Olympiques, la plus nombreuse de la Grèce, il déclara que dans quatre ans, à pareille cérémonie & à pareil jour, il se brûleroit publiquement. Il voyoit le terme fort éloigné, & se flattoit peut-être que dans l'intervalle il surviendroit quelque incident propre à le dégager de sa promesse. Cependant il en retira les fruits anticipés, par l'admiration qu'un peuple frivole, & amateur des choses extraordinaires, croyoit devoir à ce courage insensé. Mais enfin le jour fatal arriva, les conjonctures demeurant les mêmes. Les Disciples de Pérégrin se partagerent dans leurs avis. Quelques-uns opinoient à prolonger le plus long-temps qu'il seroit possible les jours d'un homme si précieux. Les autres vouloient absolument qu'il y allât de son honneur, de donner l'exemple du mépris de la vie, avec tout l'éclat qu'il avoit promis; & cette opinion prévalut tellement, que ce fut pour lui une sorte de nécessité de la suivre. La veille du jour marqué pour cette bizarre tragédie,

il harangua publiquement sur la mort; mais le très-grand nombre des auditeurs marquant beaucoup plus d'empressement pour l'exemple, que pour les moralités de l'Orateur qui commençoit à trembler, on lui cria de toute part, qu'il étoit temps de procéder à son sacrifice. Il laissa passer le jour donné, sous quelque prétexte qui ne satisfit point. Cependant il tomba malade; & comme il marquoit beaucoup d'impatience dans la douleur, son Médecin railla cette foiblesse, dans un homme qui avoit témoigné tant d'envie de mourir. Mais quelle gloire, répliqua Pérégrin, de finir par une maladie, comme le commun des mortels? Et le reproche faisant prendre le dessus à sa vanité, il protesta qu'il se brûleroit la nuit suivante. Tout le monde accourut. Pérégrin dresse un grand bûcher, paroît après minuit, une torche à la main, & suivi de tous ses Disciples. Il allume lui-même le bûcher, quitte sa besace, son manteau & son bâton, prie les Dieux à voix haute de se rendre propices; & ayant jetté de l'encens dans le feu, il s'y précipite. En un moment il fut étouffé. L'enthousiasme qu'il avoit communiqué aux spectateurs, étoit si grand, que Lucien, le témoin & l'historien de toutes

ces particularités, en ayant voulu faire des plaisanteries, manqua d'être assommé par la multitude.

Le même Lucien nous a conservé l'histoire d'Alexandre de Paphlagonie, que nous rapporterons encore, comme plus capable que toutes les réflexions, de faire sentir la différence de nos Martyrs & de nos Thaumaturges, à leurs vains antagonistes. Alexandre fit d'abord le Magicien, & courut le monde avec une vieille femme à qui il ne s'attachoit que pour ses richesses, & qu'il abandonna dès qu'elle fut ruinée. Il revint alors dans sa province; & de Magicien s'érigea en Prophète; au moyen de quelques Oracles des Sybilles, vrais ou supposés, qu'il arrangeoit à sa fantaisie. Il avoit de l'esprit, du savoir-faire & de l'intrigue, & sur-tout l'avantage d'une taille & d'une figure imposante, qui n'étoit pas son moindre mérite aux yeux du vulgaire abusé. Il annonça l'avènement prochain du Dieu Esculape. Quelques jours après, il montra un petit serpent qu'il tenoit caché dans un œuf; en fit le lendemain voir un autre beaucoup plus grand, qu'il donna pour le même. Cet animal étoit d'une privauté admirable, & faisoit mille tours amusans. Il n'en fallut pas d'avan-

tage pour en faire un Dieu. On lui offrit des ſacrifices & des dons précieux, on lui éleva des ſtatues d'argent, on accourut de toute part pour entendre ſes oracles; car il falloit bien qu'on rapportât quelque choſe, pour tout ce qu'on lui préſentoit.

Le Préfet du prétoire eut la foibleſſe d'y envoyer lui même, afin de conſulter ſur le ſort d'une bataille. Le nouvel Oracle promit la victoire, à condition qu'on jetteroit un lion dans le Danube. La condition fut remplie, & la bataille perdue. Le Prophète ne ſe démonta point, pour une prédiction qu'il prétendit avoir été mal entendue. Il ne fallut rien de moins que ſa mort, pour arrêter la ſuperſtition; d'autant plus qu'il avoit aſſuré qu'il vivroit cent ans, & qu'il mourut à ſoixante-dix, de la manière la plus triſte & la plus humiliante, ayant été mangé tout vivant des vers.

L'extravagance impie de Montan, quoiqu'inſtruit dans la Foi Chrétienne, ne fut guère différente. Cet Eunuque du bourg d'Ardaban en Phrygie, déſiroit ardemment la prélature, malgré ſon défaut naturel & ſa qualité de Néophyte, qui l'en excluoit. Par-là il donna entrée au Démon, dont il fut réellement poſ-

sédé. Transporté hors de lui, sans savoir par quelle impulsion, il se mit à proférer des choses tout-à-fait extraordinaires. Ses admirateurs qui étoient de grossiers Phrygiens, l'encourageoient, en criant que le Saint-Esprit pouvoit seul parler de la sorte. Au séducteur, se joignirent deux femmes débauchées, & possédées aussi-bien que lui. Elles se nommoient Prisque ou Priscille, & Maximille. Elles étoient riches, & se servirent avantageusement d'un moyen toujours efficace sur tout prosélyte sans principe. Comme leur Maître, elles parloient hors de sens & de propos, avec un enthousiasme plein de fanatisme. Le premier usage qu'elles firent des dons prétendus de l'Esprit-Saint, ce fut de violer la Loi Divine en quittant leurs maris.

Montan se préféroit, avec ses Prophéteffes, à tous les anciens Prophètes, & aux saints Apôtres, Il se vantoit d'avoir seul reçu la plénitude de l'esprit de Dieu, ou le Paraclet promis par le Rédempteur. Ses Sectateurs lui donnoient même le nom divin de Paraclet, & le faisoient passer pour la troisième personne de la Trinité. Ils portoient l'impiété jusqu'à soutenir que Dieu n'ayant pu sauver le monde par Moyse, par les Pro-

phètes, ni même par l'incarnation du Verbe, il étoit descendu, par le S. Esprit, dans Montan, Priscille & Maximille.

Affectant une sévérité de morale, conforme à l'orgueil de ces prétentions, les Montanistes poussoient en tout la rigueur au delà des préceptes évangéliques, & n'admettoient presque point de pécheurs à la pénitence. Ils avoient donné le nom de Jérusalem à la petite ville de Pépuse en Phrygie, où ils dominoient, & où ils attiroient un monde infini. Là ils avoient des Receveurs qui levoient de véritables impôts, sous le nom d'oblations; & l'on soumettoit à ces exactions les veuves mêmes & les orphelins, d'une indigence à être exempts des charges de l'Etat. Tout étoit justifié, parce que cet argent passoit aux Docteurs de la Secte, dont on avoit grand soin de fortifier le zèle par la bonne chère. Plusieurs saints évêques voulurent chasser les malins Esprits qui possédoient Priscille & Maximille; mais leurs partisans intéressés ne le souffrirent jamais. Il se tint donc, en divers endroits de l'Asie, des assemblées Ecclésiastiques, où, après un mûr examen, les Réfractaires opiniâtres furent solemnellement condamnés, Montan déclaré coupable d'hérésie, & chassé de l'Eglise,

avec tous ses Sectateurs. Il passe pour constant, que lui & Maximille, cédant aux impulsions du malin Esprit, s'étranglerent de leurs propres mains. Leur mort ne mit pas fin à la Secte, qui subsista long-temps après ses auteurs.

Elle séduisit des génies du premier ordre, à qui nous allons bientôt voir remplir dans l'Eglise les offices les plus importans, & signaler même leur zèle contre les hérésies. Mais à quels écarts l'esprit humain n'est-il pas exposé, quand il juge de la Doctrine, moins par les règles fixes de l'autorité Ecclésiastique que sur l'appareil toujours si suspect d'un rigorisme imposant ? Comme cette Secte avoit pris naissance en Phrygie, on la nomma l'hérésie Phrygienne, ou Cataphrygienne, c'est-à-dire, selon les Phrygiens; & elle se divisa en une multitude de branches, comme tout ce qui n'a rien de fixe dans ses principes.

Il y avoit des Montanistes attachés à Proculus ou Proclus, d'autres à Eschine, d'autres encore à une certaine Quintille, Prophétesse dans le goût de Priscille & de Maximille. Ceux-ci poussoient l'artifice de la séduction jusqu'à admettre les femmes à la Prêtrise & à l'Episcopat; ne voulant pas qu'on eût aucun égard,

pour les Ordres, à la différence des fexes. Plufieurs fe diftinguoient feulement par un cérémonial ridicule, par les noms bizarres d'Artotyrites, de Paffalorynquites : dénominations analogues à leur rit, qui confiftoit à offrir dans leurs myftères du fromage avec du pain, ou à mettre le doigt fur le nez & dans la bouche en priant. Les Efquiniftes ajoutoient aux erreurs de Montan, la confufion des perfonnes de la Trinité, que Sabellius répandit enfuite avec beaucoup plus d'éclat & de fcandale, & dont un certain Praxéas avoit été le premier auteur. C'eft précifément en ce fens qu'il faut prendre ce que dit faint Patien, que cet Hérétique fut le Docteur des Cataphryges. Car ni Praxéas, ni Théodote, compté auffi par Patien entre les Docteurs Montaniftes, ne paroiffent pas avoir été de cette Secte, dont quelques partifans pouvoient combattre d'ailleurs la divinité de Jéfus-Chrift.

Pour Théodote de Bizance, dont il eft ici queftion, il renouvella les impiétés de Cérinthe & d'Ebion contre le Verbe incarné; & quoique fimple corroyeur, fes erreurs eurent de grandes fuites; parce qu'en effet il étoit favant. Arrêté pendant la perfécution, avec plu-

ſieurs autres Chrétiens qui endurerent le martyre, il ſe déshonora par une lâche apoſtaſie. Après quoi ne pouvant ſupporter les reproches qu'on lui en faiſoit, il s'enfuit à Rome où il comptoit ſe cacher. Mais on le reconnut, & on lui demanda de toute part, comment un homme ſi bien inſtruit avoit pu trahir la vérité. Jaloux d'un malheureux point d'honneur, il inventa un moyen de défenſe encore plus miſérable. Il publia qu'il n'avoit pas renié Dieu; mais ſeulement un homme. Quel homme, lui dit-on? Jéſus-Chriſt, répondit-il, qui n'eſt, comme nous, qu'homme par nature. Il trouva des gens qui l'appuyerent, & à qui l'on donna le nom Grec d'Aloges, comme à des Sectaires qui rejettoient le Verbe. Ils avançoient que les plus anciens maîtres de la Religion, & même les Apôtres, avoient reçu & tranſmis cette doctrine, & qu'elle s'étoit conſervée juſqu'au temps du Pape Victor, le treizième des Souverains Pontifes; mais que Zéphirin, ſon Succeſſeur, avoit corrompu la vérité. C'eſt ce que dit un Auteur de ce temps-là, au rapport d'Euſèbe, témoin non ſuſpect en cette matière. Cet Ancien, dont on ne ſait pas le nom, ajoute qu'ils avoient

contre eux, outre les Divines Ecritures, les écrits d'un grand nombre de freres plus anciens que Victor; & à cette occasion il établit contre les Hérétiques & les Gentils, que Jésus-Christ est Dieu & Homme tout ensemble. Combien, dit-il, avons nous de cantiques & d'hymnes composés dès le commencement par les fidèles, qui chantent que Jésus-Christ est le Verbe de Dieu, & Dieu lui-même? Comment donc est-il possible que le sentiment de l'Eglise se trouvant enseigné depuis tant d'années, on ait prêché jusqu'à Victor ce que nos adversaires prétendent? Et comment ne rougissent-ils pas de faire cette imputation au Pontife même, qui excommunia le corroyeur Théodote, le maître & le pere de ces Apostats? Mais à quelle fin citent-ils les anciens monumens & les Divines Ecritures; eux qui méprisent ces règles de foi, & qui font beaucoup plus de cas d'Euclide, d'Aristote, de Théophraste, ou même de Gallien? Ils se servent des inventions Payennes, pour établir leurs opinions, & de la subtilité des impies, pour corrompre la simplicité des écritures, sous prétexte de les corriger. Or pour les convaincre de ce que je dis, il ne faut que comparer en-

femble leurs divers exemplaires. Qu'auront ils à répliquer, puifque ces différentes copies font écrites de leurs mains? Ce n'eft pas ainfi qu'ils ont reçu les Ecritures, de la main de ceux qui les ont inftruits dans le fein de l'Eglife. Ils ne fauroient montrer les originaux dont ils ont tiré ces copies. Ainfi confondoit-on dès-lors les Dogmatifeurs téméraires, qui prétendoient que la Foi Chrétienne n'avoit pas été conftamment la même depuis fon origine.

Il y eut un autre Théodote, poftérieur à celui de Byzance, & de la même opinion touchant Jéfus-Chrift, dont il ne faifoit auffi qu'un pur homme. Il le difoit même inférieur à Melchifédec; parce qu'on lit dans les Pfeaumes: Tu es prêtre felon l'ordre de Melchifédec. Là-deffus bâtiffant tout fon burlefque fyftême, il érigeoit Melchifédec en une vertu célefte, l'avocat & l'interceffeur des Anges, comme Jéfus-Chrift l'étoit des hommes. Il le mettoit encore au-deffus de Jéfus-Chrift, conçu néanmoins, felon cet Hérétique, du Saint-Efprit & de la Sainte Vierge; parce que Melchifédec eft fans pere, fans mere, fans généalogie. Il lui appliquoit en conféquence ce que le Prophète dit du Fils

de l'Eternel ; qu'on ne peut comprendre ni son commencement, ni sa fin. On nomma Melchisédiciens, les Sectateurs de ce second Théodote, qui étoit changeur de profession. Praxéas, dont nous avons déjà dit un mot, fut l'Auteur de la Secte des Patripassiens, ainsi nommés, de ce qu'ils attribuoient au Pere, comme au Fils, la Passion, & les souffrances de la Croix. On les appella aussi Monarchiques ; parce que pour n'admettre qu'un principe, ils ne mettoient en Dieu qu'une seule personne.

Hermogène, peintre aussi bien que philosophe, donna plus de carrière encore aux saillies de son imagination. Il avoit professé la doctrine de l'Eglise ; mais il la quitta pour celle des Stoïciens qu'il enlumina de toutes ses idées pittoresques. Il soutint que la matière étoit non-seulement éternelle, mais incréé ; que les Démons seroient un jour réunis à ce genre de substance, peu différent des esprits ; & par une extravagance tout-à-fait originale, que le corps de Jésus-Christ étoit dans le Soleil. Il dogmatisa en Afrique. En Galatie, Hermias & Seleucus soutinrent la même opinion de la matière coéternelle à Dieu, avec toutes les conséquences qui en dé-

rivent néceſſairement. La folle impiété que nous avons vu reproduire de nos jours, avec une effronterie encore moins concevable, ſavoir que l'ame de l'homme n'eſt qu'un feu, ou un air ſubtil; ils en faiſoient un des points capitaux de leur ſyſtême: à quoi ils ajoutoient que les Anges l'avoient créée; cette création improprement dite, qui ne conſiſtoit plus à faire quelque choſe de rien; mais ſeulement à varier les modifications d'une ſubſtance préexiſtante, ne paſſant point dans leur ſyſtême le pouvoir ou l'induſtrie de ces premières intelligences. A des ames d'air ou de feu, ils ne trouvoient pas qu'un baptême d'eau pût convenir. C'eſt pourquoi ils rejettoient notre baptême, & ils s'autoriſoient pour cela de cette parole de ſaint Jean: Il vous baptiſera par l'eſprit & par le feu. Ils diſoient encore que ce monde étoit l'enfer, & qu'il n'y avoit point d'autre réſurrection, que la génération naturelle.

Tant d'impiétés & de folles erreurs animerent le zèle des pieux & ſavans hommes, capables d'empêcher les progrès de la ſéduction. Il paroît que c'eſt à l'héréſie des Montaniſtes, ou à l'envie de prévenir les ſuites de leur ſéduiſant rigoriſme, que nous ſommes redevables

de l'épître de faint Denys, Evêque de Corinthe, adreffée à l'Eglife d'Amaftride en Paphlagonie. Il y exhorte les Evêques du Pont, dont la Paphlagonie faifoit partie en ce temps-là, à recevoir avec bonté tous les pécheurs qui voudroient faire pénitence; & il tâche de communiquer, par une autre lettre, tout fon efprit de douceur & de condefcendance à faint Pynite, Evêque de Gnoffe dans l'ifle de Crête. Ces deux grands hommes très-éloquens, très-éclairés l'un & l'autre, ne convenoient pourtant pas abfolument dans les conféquences tirées des mêmes principes. Pynite répondit; & après avoir témoigné beaucoup d'eftime pour Denys & fa lettre, il l'exhorta de fon côté à donner à fon peuple une nourriture plus folide, c'eft-à-dire, des inftructions d'une perfection plus relevée, de peur qu'en leur adminiftrant trop long-temps le lait de l'indulgence, jamais il ne les vît fortir de leur enfance fpirituelle. La Providence, en faifant rendre un culte public à ces deux Saints, a voulu mettre également en recommandation, & la fage douceur qui craint d'autorifer l'auftère hyprocrifie des Hérétiques, & le zèle qui appréhende qu'on ne manque

aux vertus indispensables & nécessaires, si l'on ne s'efforce d'atteindre à celles qui sont éminentes : marches différentes ; mais qui ont l'une & l'autre l'esprit de Dieu pour guide, lorsqu'elles se contiennent dans les bornes posées par l'Eglise.

Saint Denys écrivit d'une manière également édifiante, non-seulement aux Fidèles de Gortyne, aux Eglises de Lacédémone & d'Athènes, qui faisoient un objet propre & direct de zèle pour un Evêque de Corinthe, en sa qualité de Métropolitain d'Achaïe, qu'il semble avoir eue dès-lors ; mais il employa sa plume à prémunir contre les erreurs de Marcion, les Fidèles de Nicomédie, ville capitale de la Bithynie, & des plus importantes par sa position, où l'on verrra, dans le siècle suivant, les Empereurs établir leur séjour. Enfin la septième des épîtres de saint Denys, nommées cathoiiques pour les distinguer d'une lettre particulière écrite à sa sœur sainte Chrysophore, est adressée aux Romains & au Souverain Pontife S. Soter, qu'il remercie des Aumônes envoyées aux Corinthiens, ainsi que de l'instruction pontificale qu'il y avoit jointe. Denys la compare à l'épître anciennement

reçue du Pape ſaint Clément, & dit que ces deux monumens reſpectables ſont en une vénération qui ne finira jamais. Les plaintes amères que fait le ſaint Evêque de Corinthe, ſur ce que les Hérétiques corrompoient ſes propres écrits, pour accréditer leurs erreurs, ſont un témoignage de la réputation dont jouiſſoient dans l'Egliſe, & les écrits, & l'auteur. Saint Jérôme dit qu'il montra avec autant d'érudition que d'éloquence, de quels philoſophes chaque héréſie avoit tiré ſon venin. On peut également voir ici d'où tirent le leur, les incrédules parés aujourd'hui du nom de Philoſophes: & tel eſt l'avantage que doit procurer au vrai fidèle l'expoſition de tant d'erreurs ou d'abſurdités, qui ne produiroit que l'ennui, ſans ce point de vue.

Saint Méliton, Evêque de Sardes, ne s'illuſtra pas moins en Aſie, par une multitude d'ouvrages, dont il ne nous reſte malheureuſement que des fragmens. Il dreſſa un catalogue des Livres Sacrés, le premier qu'on trouve dans les Ecrivains Eccléſiaſtiques: dénombrement exact, quant à l'objet de l'Auteur qui ſe propoſoit de faire connoître aux Chrétiens de ſon temps, quel étoit le canon des Juifs, & non pas quel étoit

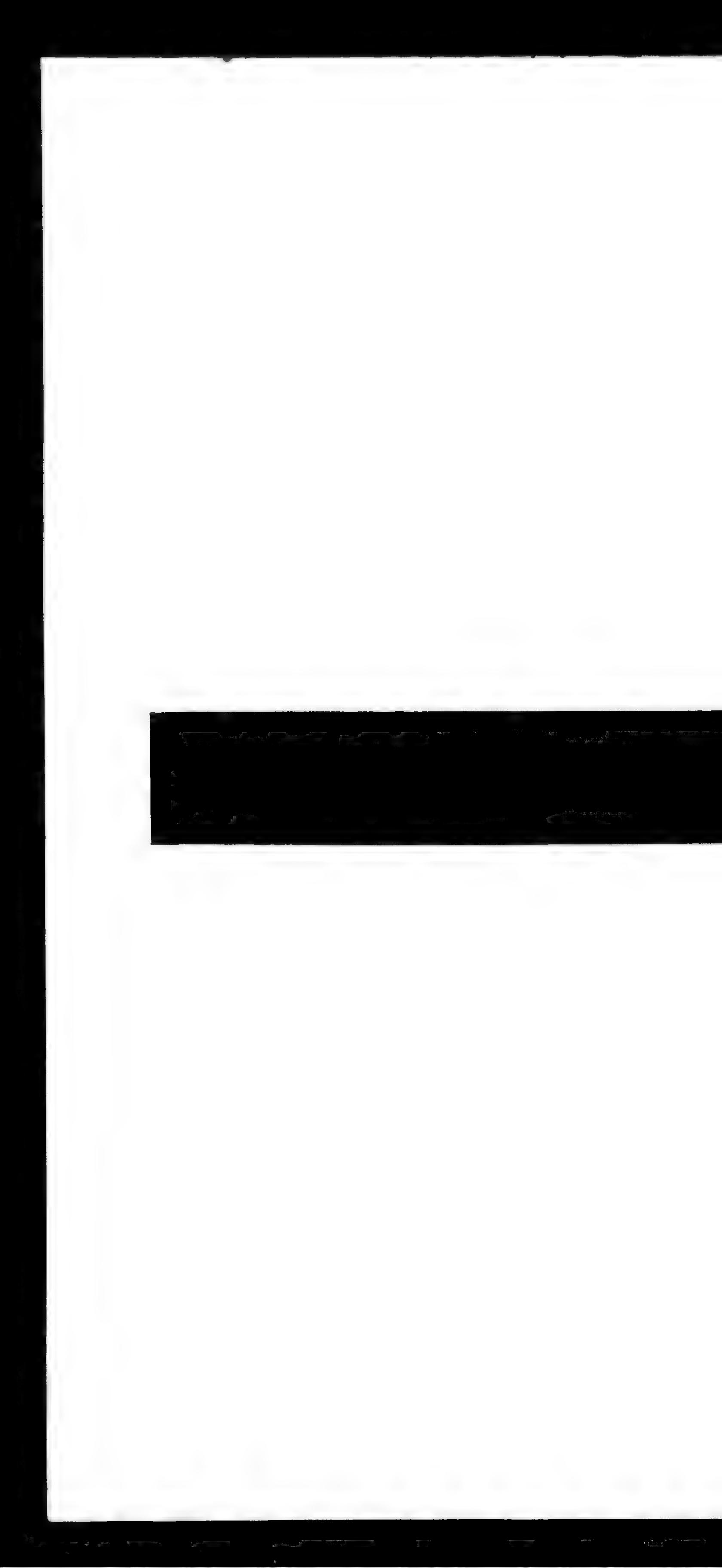
celui des différentes Eglises, par rapport aux livres de l'Ancien-Testament. Méliton adressa aussi à l'Empereur une requête, tendant à défendre les Chrétiens contre les emportemens tumultueux des peuples, qui sans ordres précis faisoient souvent une multitude de martyrs. Il y réclame l'humanité & la sagesse de Marc-Aurèle, en faveur d'une portion aussi précieuse de ses sujets, que les sincères adorateurs du vrai Dieu; & il lui fait observer qu'entre les maitres de Rome il n'y avoit que deux tyrans odieux, Néron & Domitien, qui eussent encore publié des édits contre la Religion Chrétienne.

Dans le même temps, Apollinaire, Evêque d'Hiéraple en Phyrgie, & Athénagore, firent chacun l'apologie du Christianisme. Celle d'Athénagore fut la plus célèbre. C'étoit un savant Athénien qui avoit passé, comme tant d'autres, de la Philosophie au Christianisme, & qui profita de la réputation acquise à ses talens, pour rendre les vertus Chrétiennes recommandables, nonobstant la calomnie la plus effrénée. Cette pièce, ainsi que le beau traité du même auteur, sur la résurrection des morts, est pleine d'esprit & de raison, d'une éloquence noble,

noble, d'une érudition bien ménagée; & l'on y trouve un développement également exact & profond de nos plus ſublimes myſtères.

On ne ſauroit dire, ſi tant de lumières firent une grande impreſſion ſ l'eſprit de l'Empereur. Mais il arriva d'années après un fait ſingulier & m veilleux, dont l'effet n'eſt pas incertain. Marc-Aurèle faiſoit la guerre aux Germains & aux Sarmates. Les Quades, l'une de ces nations, l'engagerent dans les montagnes arides de la Bohème, où ſon armée ſe trouvant comme bloquée, durant la chaleur la plus inſupportable, elle courut riſque de périr toute entière par la ſoif. Il y avoit beaucoup de Chrétiens dans l'armée Romaine, la plupart de Mélytine en Arménie, ou des environs. Il ſe mirent en prière, à la vue de l'ennemi qui en plaiſanta, & crut ce moment favorable pour livrer la bataille. Mais bientôt il conçut d'autres penſées. Le Ciel ſe couvre de nuages, une pluie abondante tombe du côté des Romains; tandis que les Barbares ſont en butte à une grêle meurtrière, & aux traits redoublés de la foudre qui écraſe des bataillons entiers. Le trouble & l'effroi en firent paſſer pluſieurs du côté des

Euſeb. Chron. an. 174. Dion. Epitom. in M. Aurel.



[redacted]

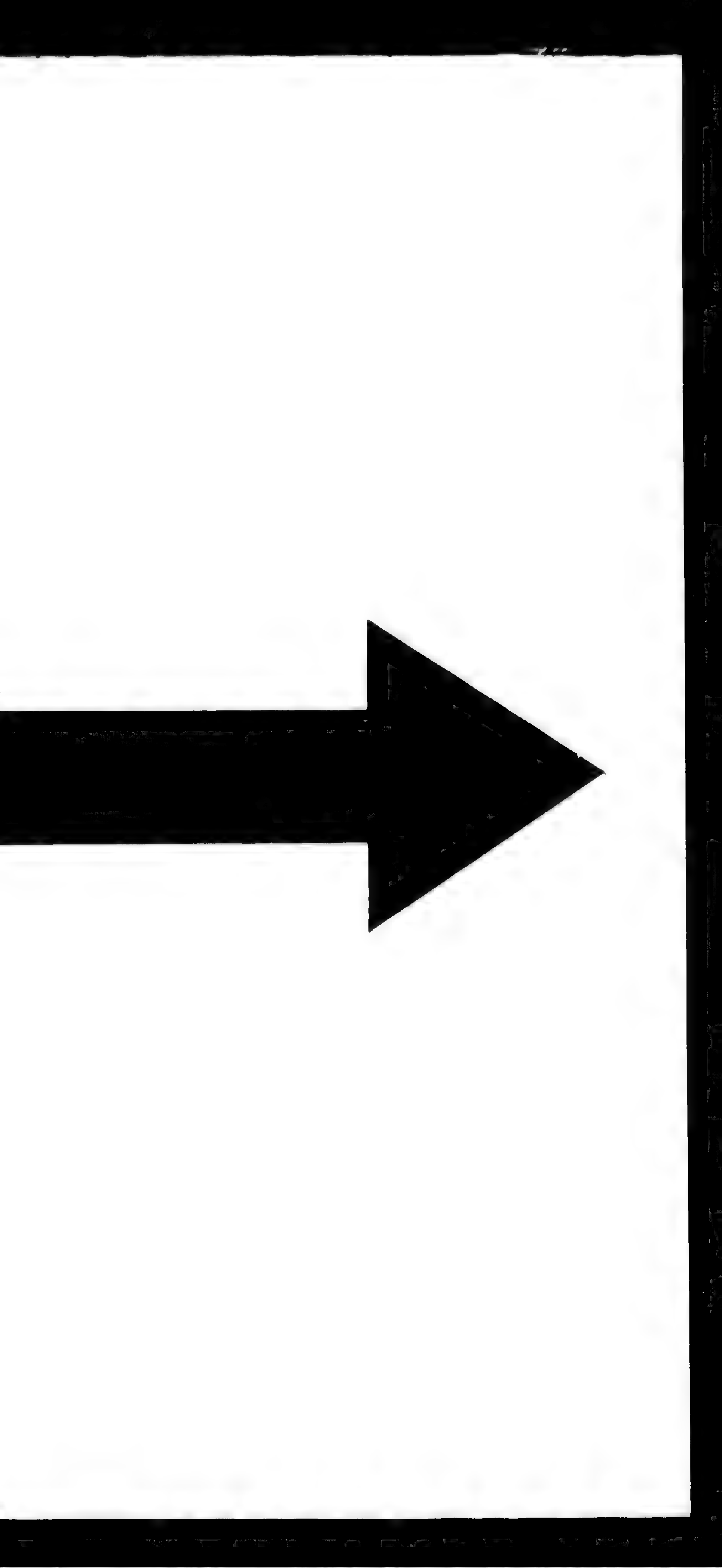
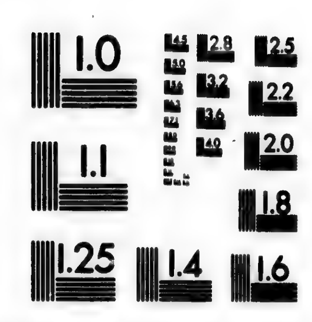


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



Romains. L'armée Barbare fut entièrement dissipée; & tout le monde, sans exception, regarda cet évènement comme un miracle. On en voulut perpétuer le souvenir, par un monument magnifique; & l'on voit encore aujourd'hui la représentation de ce prodige dans le bas-relief de la colonne Antonienne, érigée en ce temps-là. Il est vrai que le vulgaire en fit honneur aux faux Dieux: mais l'Empereur plus équitable donna à la légion de Mélytine, qui avoit obtenu cette faveur du Ciel, le nom de Légion Fulminante; & il attribua formellement ce bienfait aux prières des Chrétiens, dans des lettres qui existoient encore du temps de Tertulien, & que Marc-Aurèle en avoit écrites au Sénat. Il défendit très-sévèrement pour la suite, les délations contre les sectateurs de la religion Chrétienne.

Cela n'empêcha point que trois ans après il ne s'élevât contre eux des émotions populaires en plusieurs contrées; principalement dans les Gaules, où l'on voyoit dès-lors des Eglises florissantes. La foi y avoit été portée dès le premier siècle, par les disciples des Apôtres. En effet, on ne sauroit croire que ces belles régions contigües à l'Italie

où se trouvoit établi le Siège Pontifical, aient échappé au zèle de Pierre qui envoyoit de tous côtés prêcher l'Evangile. On ne le présume pas davantage de l'activité de l'Apôtre des nations, ce coopérateur fidèle du Prince des Apôtres. Aussi saint Epiphane assure-t-il expressément que les disciples de Paul, entr'autres Crescent & Luc, prêcherent dans le pays des Gaulois : ce qui ne peut s'entendre de la Gaule-Cisalpine, qui ne portoit plus ce nom du temps de ce Pere, ni des Colonies Asiatiques des Gaulois, comme il s'en explique clairement, ainsi que Théodoret.

Saint Crescent fut le premier Evêque de Vienne, suivant les traditions respectables de cette Eglise, où l'on ne trouve, ni anachronismes, ni contradictions, ni aucuns faits démentis par des monumens sûrs, rien enfin qui ne porte l'empreinte de la vénérable antiquité, & ne soit digne d'être cru. On douteroit avec encore moins de raison, que saint Trophime eût été envoyé dans les Gaules par saint Pierre, & y eût fondé l'Eglise d'Arles, même avant celle de Vienne. Toute la Gaule sait (disoient les Evêques suffragans de ce premier

siège, du temps du Pape saint Léon, en écrivant à ce docte Pontife) & l'Eglise Romaine ne l'ignore pas, qu'Arles, la première ville de nos contrées, a mérité de recevoir du Prince des Apôtres, saint Trophime pour Evêque; & que de cette illustre Cité, le don de la foi s'est communiqué aux autres provinces.

Voila tout ce que nous avons de positif sur la première ancienneté du Christianisme dans notre Nation. On ne prétend pas pour cela, que la foi n'ait été prêchée ou établie dès le premier siècle, que dans les provinces d'Arles & de Vienne. Elle ne fit, disent le meilleurs Ecrivains, que des progrès assez lents parmis les Gaulois, dans ce premier âge: ce qui suppose qu'elle y fut au moins annoncée. Dès le temps de saint Irénée, selon le témoignage même de cet illustre Docteur, il y avoit déjà plusieurs Eglises établies parmi les Celtes, & dans les deux Belgiques. Mais avant le troisième siècle, on en trouve très-peu de particularités qui méritent l'attention d'un lecteur judicieux, & rien qui prête au fil d'une histoire suivie, si ce n'est pour l'Eglise de Lyon.

Vers le milieu du second siècle, une troupe illustre d'Ouvriers Evangéliques

fut envoyée dans les Gaules par le saint Siège. Saint Pothin en étoit le Chef, Disciple de saint Polycarpe qu'il accompagna sans doute à Rome, dans le voyage qu'y fit ce Docteur Apostolique l'an cent cinquante-huit, il passa d'Italie en Gaule, & se fixa à Lyon qui en étoit dès-lors une ville des plus considérables. Il y annonça Jésus-Christ avec succès, & y forma en peu de temps une Eglise nombreuse, dont il fut le premier Evêque. Ses compagnons travaillerent en même temps à Vienne, dont l'Eglise fondée par saint Crescent, se retrouvoit dans un besoin pressant de secours. Les progrès éclatans de la parole du salut attirerent l'attention, & bientôt allumerent la jalousie des Idolâtres. Ils n'attendoient qu'une occasion pour éclater avec avantage, quand les jeux qu'on célébroit à Lyon tous les cinq ans, la fournirent.

On commença par rendre les Chrétiens odieux, en leur imputant les crimes les plus exécrables. En conséquence, on leur interdit l'entrée des édifices publics, & même des maisons particulières, autres que les leurs. Ces vexations furent accompagnées de sanglans outrages. On insultoit les Fidèles par-tout où

Ep. Mart. Vien. & Lugd. Euf. hist. iv. init.

ils paroiſſoient, on les frappoit avec une brutalité groſſière, on pilloit leurs fonds & leurs effets. Mais comme ils n'oppoſoient que la douceur & la patience, leurs ennemis trouverent peu de goût à provoquer des gens qui ne ſe défendoient pas ; & ils crurent mieux ſatisfaire leur malignité, en les traduiſant devant les Tribunaux. Ceux qu'on interrogea ſur la Religion, la confeſſerent avec courage ; & on les reſſerra étroitement, juſqu'à l'arrivée du Préſident de la province, qu'on attendoit. Auſſitôt qu'on les lui eût préſentés, il les fit tourmenter, ſur le ſeul ſoupçon des crimes dont on les chargeoit.

Un jeune Chrétien, nommé Epagathe, plein de ferveur & de génie, entreprit de les juſtifier. La multitude qui environnoit le Tribunal, jetta un cri furieux ; & le Préſident lui demanda s'il étoit lui-même Chrétien. Il fit ſa confeſſion de la manière la plus intrépide, & fut rangé parmi les autres Confeſſeurs, ſous le nom de leur avocat. Il y eut cependant quelques freres imparfaits & timides, qui par leur chûte ſcandaliſerent & affligerent ſenſiblement la troupe ſainte. Mais ils furent remplacés avec avantage, par les nouveaux Athlètes qui étoient journellement en lice.

La fureur du Peuple & du Magiſtrat ſe déploya ſur-tout contre le Diacre Sanĉte, le Néophyte Mature, Attale, & une jeune eſclave, nommée Blandine. On craignoit particulièrement pour cette jeune perſonne, extraordinairement avantagée des dons de la nature, & d'autant plus intéreſſante par ſes ſentimens, qu'elle ne les devoit point à ſa condition. Sa maîtreſſe qui étoit du nombre des Martyrs, & qui connoiſſoit la délicateſſe extrême de Blandine, ſembloit s'oublier elle-même, pour ne s'occuper que de ſa domeſtique. Mais cette généreuſe fille étonna tout le monde, & laſſa les bourreaux, qui ſe releverent pour la tourmenter depuis le matin juſqu'au ſoir. Ils vouloient tirer de ſa bouche quelque dépoſition flétriſſante, pour les mœurs des fidèles. Elle ne dit jamais autre choſe que ces deux mots : Je ſuis Chrétienne, & il ne ſe paſſe rien de criminel parmi nous.

Le Diacre Sanĉte ne ſignala pas moins ſa conſtance. Il ne dit pas même ſon nom, ni ſa condition, ni ſa patrie, répondit indiſtinĉtement & invariablement aux interrogations diverſes : Je ſuis Chrétien. Sa fermeté irrita également le Préſident, & les exécuteurs. Après avoir

épuisé les tortures ordinaires, on fit rougir au feu des lames de cuivre, & on les lui appliqua aux endroits du corps les plus sensibles. Plus indifférent que si l'on eût tourmenté le dernier des étrangers, le saint Martyr sentoit brûler sa chair, sans faire le moindre mouvement, sans donner le plus léger signe de douleur. Les bourreaux le laisserent, quand tout son corps ne fut plus qu'une plaie. Toutefois après quelques jours, voyant que l'inflammation de ses blessures les rendoit si douloureuses, qu'il ne pouvoit soutenir le moindre attouchement, ils l'appliquerent à de nouvelles tortures; se flattant, ou qu'il succomberoit à la fin, ou qu'au moins il intimideroit ses compagnons, en expirant dans les douleurs. Mais par un effet sensible de la Divine Puissance, ces nouveaux tourmens servirent de remède aux premiers; & son corps parut entièrement guéri. Ils attaquerent ensuite des sujets plus aisés à vaincre.

Entre ceux qui avoient renoncé la foi, il y avoit une femme, nommée Biblis. On ne doutoit point que les douleurs de la question ne l'engageassent à charger les freres qu'elle abandonnoit, des crimes qu'on leur vouloit trouver. Elles

servirent au contraire à lui rappeller le souvenir des peines éternelles ; & elle s'écria : Comment peut-il se faire que ces gens mangent leurs enfans propres ; puisque l'horreur extrême qu'ils ont de la cruauté, ne leur permet pas seulement de manger le sang des animaux ? Ayant ensuite protesté que la seule crainte avoit causé sa chûte, & qu'elle ne cesseroit plus de se dire Chrétienne, elle fut remise avec les Martyrs. Alors tous furent jettés dans un cachot affreux, qui seul égaloit tout ce qu'ils avoient encore souffert, & fit périr en effet ceux qui n'avoient pas été endurcis aux souffrances par les tortures.

Cependant on se saisit du saint Evêque Pothin, âgé de plus de quatre-vingts ans, & alors malade. Il étoit si foible, qu'il fallut le porter au Tribunal. Le Président lui demanda ce que c'étoit que le Dieu des Chrétiens. A cette question insultante, le vénérable vieillard répondit : Si vous en êtes digne, vous le connoîtrez. Il fut accablé tumultuairement de coups & d'injures. On le tira demi-mort des mains de ces furieux, & on le mit en prison, où il expira deux jours après.

Mature, Sancte, Attale & Blandine furent condamnés aux bêtes ; & pour

cela, on donna un ſpectacle tout-exprès. Sancte & Mature ſervirent durant toute une journée, d'amuſement aux ſpectateurs. On commença par les faire paſſer ſucceſſivement par toutes ſortes de tortures; on les déchira de verges, on les expoſa aux bêtes, qui ne parurent point aſſez furieuſes; on les abandonna à une populace féroce, qui les fit aſſeoir dans une chaiſe de fer rougie au feu, & paſſer par tous les jeux barbares qu'elle inventoit dans les caprices de ſa cruauté. Comme on vit après tout cela, qu'ils reſpiroient encore, on les égorgea dans l'amphithéatre. Blandine fut ſuſpendue à un poteau, & ainſi expoſée à la voracité des animaux. Mais aucun ne l'ayant touchée on la réſerva pour un autre jour. Au moment qu'on alloit faire combattre Attale, le Préſident apprit qu'il étoit Citoyen Romain. Il le fit reconduire en priſon; & il écrivit à Marc-Aurèle, au ſujet de tous ces Confeſſeurs, donnant à leur affaire la face qu'il jugea à propos.

Les Saints priſonniers uſerent du temps, pour convertir les apoſtats; & ils y réuſſirent, preſque pour tous. Leur zèle ne ſe borna point là: ils écrivirent aux Chrétiens d'Aſie, d'où pluſieurs d'entr'eux étoient originaires, & tâche-

rent de leur inspirer pour l'hérésie de l'hypocrite Montan, qui y faisoit de grands ravages, l'horreur extrême qu'en avoient les Fidèles de Gaule. Ils écrivirent aussi au Pape S. Eleuthère, afin de l'engager plus efficacement à pacifier les provinces Asiatiques. Le prêtre Irénée qui jouissoit déja de la plus haute estime, fut chargé de porter les lettres.

Dans cet intervalle le Gouverneur ou Président reçut la réponse de l'Empereur au sujet des prisonniers détenus pour cause de Religion. Elle ordonnoit de mettre en liberté ceux qui renieroient la Foi, & de faire mourir tous ceux qui persisteroient à la confesser. En conséquence, on interrogea de nouveau les accusés. Ils persévérerent, & la sentence fut prononcée. Elle condamnoit les uns, comme citoyens Romains, à avoir la tête tranchée, les autres à être dévorés par le bêtes. Durant l'interrogatoire, un Médecin, nommé Alexandre, qui s'étoit placé près du Tribunal, encourageoit les Confesseurs, par des signes éloquens & animés. Le peuple s'en apperçut, & le dénonça. Le Président lui demanda quelle Religion il professoit : il confessa qu'il étoit Chrétien, & fut sur le champ condamné aux bêtes. Le

lendemain on le conduisit à l'amphithéatre, avec Attale que le Juge inique, pour flatter le peuple par la qualité de la victime, condamna à la même peine, quoique très-bien connu pour citoyen Romain. Mais la haine qu'on avoit pour le nom Chrétien, l'emportoit sur les formes, & sur la déférence qu'on devoit à l'ordre récemment donné par César. Attale souffrit encore, avec Alexandre, les tourmens qui servoient comme de prélude, en pareille rencontre. On ne lui fit grace de rien, après tout ce qu'il avoit précédemment enduré. Enfin tous deux furent égorgés.

Chaque jour d'exécution, l'on avoit conduit à l'amphithéatre la jeune Blandine, & un Chrétien, nommé Pontique, âgé de quinze ans seulement, afin de les intimider. Le dernier jour, ils devinrent eux-mêmes l'objet du spectacle. D'abord on les pressa de nommer avec honneur les Dieux des Payens: ce qu'ils refuserent avec mépris. On les appliqua aussitôt après à toutes les tortures, & on leur proposa pour la seconde fois d'attester ou d'invoquer le nom des Dieux. Leur constance demeura invincible. Pontique consomma le premier son sacrifice, encouragé jusqu'au dernier

soupir par son héroïque compagne. Après que celle-ci eut enduré les fouets & la chaise de fer, on l'enferma dans un filet, & on la présenta à un taureau furieux qui la secoua long-temps. Mais elle parut insensible ; & on l'égorgea. Les Idolâtres assuroient eux-mêmes, qu'ils n'avoient jamais vu de femme souffrir avec cette constance. Leur haine ne fut point assouvie, par la mort de tant de victimes. Ils en distribuerent les membres aux chiens, & garderent les restes nuit & jour ; de peur qu'on ne les inhumât. Ils les brûlerent enfin, & jetterent les cendres dans le Rhône, pour leur ôter, à ce qu'ils prétendoient, l'espérance même de la résurrection. Ces Martyrs étoient au nombre de quarante-huit.

On voit encore à Lyon les restes de l'amphithéatre où ils combattirent, sur la montagne de Forvière, qui tire son nom du latin *forum vetus* ; Lyon étant anciennement bâti sur cette montagne. Ils furent nommés les Martyrs d'Aisnay ; parce qu'on jetta leurs cendres dans le Rhône, vers le lieu appellé pour lors *Athénée*, à cause des exercices de littérature qui s'y faisoient.

L'Eglise de Lyon choisit le prêtre Irénée pour son évêque, aussitôt après

la mort de saint Pothin. Il étoit né en Asie, vers l'an 120. Ses parens le mirent, encore enfant, sous la conduite de saint Polycarpe. Il reçut aussi des leçons de Papias, autre maître saint & célèbre, quoique l'un des principaux auteurs de l'opinion des Millénaires. qu'il communiqua à son Disciple. Irénée cultiva encore ces dispositions supérieures, par l'étude des auteurs profanes, indispensable alors, soit pour combattre les Payens par leurs propres armes, soit pour confondre les Hérétiques qui faisoient grand usage des notions philosophiques. Il n'est pas étonnant que, par tant d'application, son esprit naturellement vif & pénétrant plein de force, aussi-bien que de sagacité, lui ait mérité l'estime des plus grands Docteurs de l'Eglise, particulièrement de saint Augustin, qui recouroit sans cesse à ses écrits contre les Hérétiques. Avec un caractère marqué de modération, digne du nom de Pacifique qu'il portoit, Irénée ne laissa pas de se rendre par-tout formidable aux ennemis de la Foi, tant par ses paroles, que par ses ouvrages. Mais jamais Pasteur n'eut un plus grand besoin de grands talens, & de si grandes vertus. L'orage qui avoit désolé le troupeau

dont il prenoit la conduite, n'étoit qu'assoupi, & il recommença bientôt.

Deux jeunes hommes, Epipode de la ville même, & Alexandre, Grec de nation, l'un & l'autre de naissance distinguée, illustrerent de nouveau l'Eglise de Lyon par leur martyre. Ils étoient liés entr'eux d'une étroite amitié, qu'ils avoient formée dans les écoles dès leur enfance, & que la ressemblance des vertus avoit toujours augmentée. Ils travaillerent aussi de concert à l'encouragement des Confesseurs. A la fin, ils furent eux-mêmes dénoncés. Pleins de l'humilité Evangélique, ils prirent la fuite, & allerent se cacher dans la cabane d'une pauvre veuve, auprès de l'endroit nommé dès-lors Pierre-Encise. On les trouva, après de longues perquisitions, & on les présenta, les mains liées, au Président. Ils confesserent à l'envi le nom de Jésus-Christ. Le Juge les fit séparer, & prit d'abord Epipode, comme le plus jeune & le plus facile à gagner. Mais le Magistrat idolâtre fut tellement confondu par les réponses de ce jeune Chrétien, que cédant à une basse colère, il lui fit brutalement frapper la bouche à coups de poing. Epipode, en crachant ses dents mêlées avec des flots de sang, fit sans

cesse entendre ces paroles ; Je confesse que Jésus-Christ est Dieu, avec le Pere & le Saint-Esprit. Quoi de plus juste, que de faire hommage de ma vie, à celui qui m'en va rendre une meilleure ? On l'étendit sur le chevalet, & on lui déchira les flancs avec les ongles de fer. La populace forcénée trouvoit la cruauté des bourreaux trop lente, & demandoit à grands cris qu'on lui abandonnât le saint jeune homme, pour être mis en pièces. Le Président lui fit trancher la tête.

Après un jour d'intervalle, il tira de prison Alexandre, & tenta vainement de l'effrayer par le souvenir de ce qu'avoient souffert les autres Martyrs. On l'étendit sur le chevalet, & on le fit frapper par trois bourreaux, dont trois autres prenoient la place quand les premiers étoient fatigués : ce qui dura fort long-temps, sans qu'il lui échappa jamais un signe de foiblesse. Il fut enfin condamné à mourir en croix : mais il ne tarda point à rendre le dernier soupir. Son corps avoit été tellement déchiré par les tortures, qu'à travers ses côtes dépouillées de chair, on lui voyoit les entrailles. Les saints Séverin, Exupère & Félicien furent martyrisés à Vienne, vers le même temps.

Marcel & Valérien s'étoient échappés, comme par miracle, des cachots de Lyon. Marcel se tint caché pendant quelque temps, sans néanmoins tenir son zèle oisif, & l'exerçant toujours en secret. Mais ayant trouvé une occasion de le faire avec plus d'éclat, & s'en promettant un grand effet, il crut devoir s'écarter des règles de la circonspection ordinaire. Il aborda le président Prisque, qu'il rencontra près de Châlons-sur-Saone, & il lui parla fortement en faveur du Christianisme. Aussitôt il fut saisi, & attaché à des branches d'arbres, que l'on courba de force, & qu'on lâcha ensuite, afin qu'en se rétablissant avec violence dans leur état naturel, elles lui arrachassent les membres. Cette invention barbare n'ayant pas eu tout l'effet qu'on en attendoit, on l'enterra vif jusqu'à la ceinture; & il mourut le troisième jour, en cet état. De fréquens miracles ont rendu son culte fort solemnel à Châlons; où dans la suite le Roi Gontran bâtit un monastère en son honneur. Valérien fut pris à Tournus, où, après les ongles de fer & d'autres tortures, il eut la tête tranchée.

Mais nul martyre n'eut plus d'éclat que celui d'un jeune homme d'Autun,

appellé Symphorien. Il étoit d'une famille illustre & Chrétienne, qui lui avoit donné une éducation digne de sa naissance. Un jour que ses concitoyens étoient rassemblés pour célébrer la fête de Cybèle, il témoigna fort librement son aversion pour ce culte sacrilège. On l'arrêta sur le champ, & on le présenta au Consulaire Héraclius, qui avoit l'autorité judiciaire dans le canton. Il le fit comparoître, & lui demanda en premier lieu, selon l'usage, son nom & sa condition. Je m'appelle Symphorien, répondit-il, & je suis Chrétien. Tu es Chrétien, reprit le Juge! Et comment as-tu échappé jusqu'ici à nos recherches? Car elles devroient avoir exterminé cette Secte impie. Mais pourquoi manques-tu de respect à la Mere des Dieux? Symphorien répondit: Je vous l'ai déjà dit: je suis Chrétien, & n'adore que le seul vrai Dieu qui regne dans le Ciel. Pour l'idole du Démon, si vous le permettiez, je la mettrois sans balancer en poudre. Le Juge dit: Ce n'est point assez pour celui-ci, que le crime d'impiété, il y veut joindre la rébellion. Que le Greffier voye s'il a rang de citoyen. Le Greffier dit: Il est de cette ville, & même d'une famille distinguée dans le corps de la Noblesse.

Le Juge reprit : Jeune homme, tu t'en fais accroire, à cause de ta naissance. Peut-être ignores-tu le contenu des ordonnances de nos Princes. Que le Greffier en fasse la lecture. Le Greffier lut le rescrit suivant : L'Empereur Aurèle à tous ses Officiers & Gouverneurs : Nous avons appris que les dispositions des Loix sont méprisées par ceux qui de nos jours se disent Chrétiens. C'est pourquoi faites-les arrêter, & s'ils ne sacrifient à nos Dieux, qu'on les applique à diverses tortures ; en sorte qu'ils soient inexcusables en s'attirant par leur obstination le dernier châtiment ; & qu'avec eux le mal tarisse dans sa source. Après cette lecture, le Juge ajouta : Qu'en penses-tu, Symphorien ? Pouvons-nous, quand nous le voudrions, déroger à des ordres si formels ? Ton arrogance te rend tout à la fois coupable envers les Dieux & envers l'Empereur. Si tu ne prends le parti de te soumettre, on ne peut laver ce double crime que dans ton sang. Symphorien répondit : Je ne regarderai jamais cette statue que comme un simulacre diabolique, comme un instrument de l'enfer pour perdre les hommes. Vos menaces ne me feront point changer. Je sais trop, qu'un Chrétien dont le courage se dé-

ment, se précipite dans le plus funeste abîme. Mais si notre Dieu a des châtimens terribles pour une pareille lâcheté, il n'a pas de moindres récompenses pour la persévérance & la vertu. Il m'est infiniment plus avantageux de lutter quelques momens contre l'orage, que de faire, comme vous me le conseillez, un triste naufrage à la vue du port. Le Juge voyant la constance du jeune Confesseur, ordonna à ses licteurs de le frapper, puis l'envoya en prison.

On le ramena quelques jours après, & le Juge lui dit : Symphorien, si tu veux aujourd'hui adorer la statue de Cybèle, & offrir de l'encens au grand Apollon & à Diane, tu recevras, avec une gratification du trésor public, un grade militaire digne de ta naissance. Prens enfin une résolution convenable : veux-tu qu'on orne l'autel pour le sacrifice ? Symphorien répondit : En m'adressant ces promesses frivoles, c'est perdre un temps qui doit être précieux au Magistrat chargé des affaires publiques. Le Juge, sans paroître encore piqué, insista & dit : A une condition aussi facile & aussi juste que de sacrifier aux Dieux, obtiens les honneurs du Palais. Symphorien reprit : Qu'il est messéant au Chef de la Ju-

flice, de se servir, pour corrompre la vertu, de l'autorité que la Loi ne lui met en main que pour punir le crime ! Nous devons tous rendre, tôt ou tard, nos vies à celui qui en est l'auteur. Pourquoi n'offririons-nous pas, comme un don, à Dieu & à son Fils Jésus-Christ, ce qu'il faut indispensablement leur payer un jour, comme une dette ? Vos faveurs ne sont qu'un poison caché sous une amorce perfide. Le temps, ainsi qu'un torrent rapide, entraîne tous vos biens. Notre félicité au contraire est aussi sûre & aussi immuable, que le Dieu Suprême qui en est la source. L'antiquité la plus reculée n'a pas vu le commencement de sa gloire ; & la révolution des siècles à venir n'en aménera jamais la fin. Le Juge lui dit encore : Jeune audacieux, il y a trop long-temps que j'ai la patience d'entendre les éloges de ton Christ. Enfin si tu ne sacrifies à la Mere des Dieux, je te condamne aujourd'hui à la mort, après t'avoir fait souffrir les plus horribles tourmens. Symphorien dit : Je ne crains que le Dieu tout-puissant qui m'a créé, & je n'adorerai que lui. Cette masse de chair & d'os est en votre pouvoir ; mais non cette ame qui, après la destruction de mon corps, retournera à

ſon origine. Conſidérez vous-même le culte honteux dont vous honorez vos Idoles. Enviſagez, de l'œil de la vertu & de la raiſon, le cérémonial infâme, les geſtes impurs de ces jeunes eunuques. Ainſi faites-vous, du libertinage, un exercice de religion. Voyez les tranſports fanatiques & toutes les extravagances de ces Corybantes. Qui ne ſait que votre Apollon ne fut qu'un pâtre ruſé & diſſolu de Theſſalie; que ſes couronnes de lauriers ſont les monumens de ſa lubricité; que, par les artifices de la friponerie, il a ſu contrefaire le mugiſſement des bœufs & la voix des Démons? Pour Diane, c'eſt évidemment le Démon du midi, qui erre par les rues, par toutes les routes, & les forêts même, pour dreſſer en tout lieu ſes embûches; & c'eſt delà qu'on l'appelle la Déeſſe des Carrefours.

Le Juge interrompit ce diſcours avec emportement, & prononça la ſentence en ces termes: Que le ſacrilège Symphorien, ſi clairement convaincu, meure par le glaive, pour venger les Dieux & les Loix. Comme on le conduiſoit hors de la ville pour l'exécution, ſa mère, vraiment digne d'un pareil fils, accourut ſur le rempart de ce côté-là, & lui cria

en le voyant passer : Lève les yeux au ciel, mon cher Symphorien, & rappelle-toi les promesses du Tout-Puissant : on te prive moins de la vie, qu'on ne te l'assure pour l'éternité. Après qu'on lui eut tranché la tête, les Fidèles prirent leur moment, & enleverent secrettement son corps, qu'ils enterrerent près d'une fontaine voisine du lieu de l'exécution. Les miracles s'opérerent en foule à son tombeau, & le rendirent des plus célèbres par toutes les Gaules.

S. Symphorien avoit été instruit & baptisé par le Prêtre S. Bénigne, qui avoit été disciple de S. Polycarpe, & qui étoit venu porter la Foi en Occident avec Andolche, aussi Prêtre, & le Diacre Thyrse. Ils avoient passé quelques années à Autun, dont ils sont les premiers Apôtres, & où Fauste, pere de Symphorien, leur fit baptiser sa famille. Bénigne alla d'Autun à Langres, ensuite à Dijon ; & ce fut dans cette dernière ville qu'il termina sa carrière apostolique, par un très-long martyre. Andoche & Thyrse furent pris à Saulieu, avec un Marchand nommé Félix, chez qui ils logeoient. Après plusieurs tourmens, on les assomma à coups de bâtons. Sainte Pascasie, qui souffrit dans

un âge avancé, avoit aussi reçu les leçons de S. Bénigne. Il y eut une infinité d'autres Martyrs, dont le sang fertilisa enfin cette terre, & prépara l'abondante moisson que l'Eglise en recueillit bientôt après.

Mais les Hérétiques faisoient, contre la pureté du Christianisme, des efforts infiniment plus dangereux que les persécuteurs. Les nouveautés impies s'étoient répandues de l'Asie jusqu'au sein des Gaules, par les artifices d'une secte particulière de Gnostiques, disciples d'un certain Marc, qui l'avoit été de Valentin, & nommés pour cela Marcosiens, S. Irénée s'efforça de prémunir tous les fidèles contre la séduction.

Il écrivit une lettre intitulée *du schisme* à Blaste, Prêtre de l'Eglise Romaine, déjà déposé avec florin, pour avoir embrassé les erreurs nouvelles. Il composa de plus deux traités contre Florin; le premier, *de la Monarchie*, c'est-à-dire, de l'unité du principe de toutes choses, ou d'un seul créateur, afin de montrer que Dieu n'est pas la cause du mal. Il y rappelle à Florin qu'ils avoient été ensemble disciples du grand Polycarpe, qui ne témoigna jamais que de l'horreur pour de telles nouveautés, inconnues á

Jean

Jean l'Evangéliste & à tous ceux qui avoient conversé avec le Seigneur. Le second traité est intitulé *de l'Ogdoade*, c'est-à-dire, des huit Eones; qui faisoient le fond du système de Valentin. Le zélé Docteur publia plusieurs autres écrits, qui ne sont pas venus jusqu'à nous; & il ne nous reste même que des fragmens des premiers.

Mais ce qui nous console de tant de pertes, c'est son excellent ouvrage contre toutes les Hérésies; quoiqu'on ne nous en ait conservé qu'une version Latine, bien éloignée de l'élégance & de la délicatesse de l'original Grec, que nous font si justement regretter quelques morceaux, échappés en petit nombre au naufrage des temps. Cet ouvrage inestimable commence par retracer les visions des Valentiniens. Après quoi il expose dans toute sa pureté la foi reçue des Disciples immédiats du Sauveur: exposition qui n'est autre chose que le Symbole des Apôtres, dont par-là on reconnoît la sainte antiquité, & dont le savant Docteur assure que chaque article étoit cru dès-lors unanimement par toutes les Eglises de l'Univers. Il oppose, d'une façon lumineuse, l'uniformité de cette foi aux variations innombrables des hé-

résies qui se sont élevées depuis Simon le Magicien jusqu'à Valentin & à ses Sectateurs. Il réfute ensuite les erreurs qu'il a notées, & il montre comment la corruption des mœurs est la source la plus ordinaire des mauvaises doctrines: Il expose les contradictions & l'absurdité où s'engagent ceux qui les professent: il en fait un contraste ingénieux & solide avec les quatre Evangiles, puis avec la Tradition, marquant avec un sens admirable le poids de cette autorité, & tout le parti qu'on en peut tirer. Il tire lui-même un très-grand avantage de la succession des Evêques établis par les Apôtres dans les sièges divers. Mais comme il seroit trop long, ajoute-t-il, d'exposer cette succession pour tant d'Eglises, presque innombrables; nous nous contenterons de marquer la tradition de la plus grande & de la première, avec laquelle, à cause de sa prééminence, les Fidèles de tout pays doivent indispensablement s'unir, & se tenir invariablement d'accord. Ici il fait l'énumération de tous les Papes, depuis S. Pierre jusqu'à S. Eleuthère, qui occupoit alors le Siège Apostolique. Il prouve ensuite fort au long l'unité d'un Dieu, créateur du ciel & de la terre, la divinité de Jé-

sus-Christ & celle du Saint-Esprit ; que le Verbe s'est réellement fait homme ; que Jésus est fils de Marie, sans l'être de Joseph.

Il réfute l'interprétation des Saintes Ecritures par l'Apostat Théodotion, qui ayant abandonné la Foi Chrétienne pour embrasser le Judaïsme, affoiblissoit, autant qu'il lui étoit possible, les preuves du Christianisme tirées des Prophètes, & rendoit en particulier cette prophétie d'Isaïe : *Voici qu'une vierge concevra*, par ces mots, *voici qu'une fille concevra*. Enfin il établit clairement différens articles de notre croyance, tel que le péché originel, le libre arbitre, & même la présence réelle du Corps de J. C. dans l'Eucharistie. Il faudroit lire tout au long le quatrième livre de ce traité contre les hérésies, pour voir avec quelle précision la foi de la présence réelle y est énoncée. On l'y regarde comme un point si incontestable, qu'on part delà pour confondre plus facilement les erreurs contraires aux autres dogmes. Comment, dit-on, s'assurer que le pain eucharistique est le corps du Seigneur, & le calice son sang, si on ne le reconnoît pas pour le fils de l'Eternel ? Et contre les Marcionites : Comment le Sauveur, s'il

eſt fils d'un autre pere que le Tout-Puiſſant, prenant le pain qui eſt l'ouvrage du Créateur, a-t-il déclaré qu'il eſt ſon corps, & aſſuré que la liqueur du calice eſt ſon ſang ? Toutes les autres vérités fondamentales de la Religion attaquées alors & dans toute la ſuite des temps, ſont établies avec la même clarté dans le cours des cinq livres, qu'il faut lire de ſuite, pour bien connoître l'uniformité de la foi dans tous les ſiècles. A tant de précieux témoignages le ſaint Docteur mêle cependant quelques erreurs, ſur des conſéquences plus éloignées des principes, & que l'Egliſe n'eut occaſion de diſcuter que depuis lui. Il paroît avoir cru que les ames juſtes ne verroient Dieu qu'après la réſurrection. Au moins prétend-il, avec certains Millénaires, qu'après la première réſurrection ces ames regneroient mille ans ſur la terre, dans la ſociété de Jéſus-Chriſt; conſultant moins ici ſon ſens droit, que la vivacité de ſon zèle contre les Héréſies regnantes. L'uſage qu'il avoit de combattre les explications allégoriques de l'Ecriture, ſur quoi elles portoient, le fit donner dans l'excès contraire, & prendre trop à la lettre les textes relatifs à la gloire de l'Egliſe & au bonheur du Ciel.

L'Empereur Marc-Aurèle ne survécut qu'environ deux ans aux Martyrs immolés dans les Gaules par l'abus de son pouvoir ; & l'on remarque que ces dernières années ne furent plus qu'un tissu d'ennuis & de chagrins. Sur-tout, la triste perspective des méchantes inclinations de son fils Commode l'affligeoit sensiblement, soit en sa qualité naturelle de pere, soit en celle de pere de son peuple, qu'il a méritée à plusieurs égards. Les nations inquiètes de la Germanie & de la Sarmatie remuerent de nouveau, sur la fin de son regne. Il marcha contre elles, remporta une grande victoire sur les Marcomans. Mais au milieu de ses succès, il fut attaqué d'une maladie contagieuse. Commode qui l'accompagnoit, & qu'il avoit fait proclamer Auguste, ne put cacher son odieux empressement à regner sans guide & sans frein. Le bruit courut, qu'il avoit fait empoisonner son pere. Au moins l'Empereur en parut-il concevoir le soupçon. Il dissimula cependant, & répondit au Tribun qui lui venoit demander l'ordre : Allez au soleil levant. Il dit en particulier à ses amis, que la vie lui étoit à charge : il refusa de prendre de la nourriture, & mourut ainsi l'an de Jésus-Christ 180,

à l'âge de cinquante-neuf ans, dont il en avoit regné dix-neuf.

Commode fut universellement reconnu Empereur. Les Romains attendoient tout du fils de Marc-Aurèle : ils trouverent un monstre, semblable à Néron dans ses extravagances & ses cruautés. A force d'importunités & de sollicitations, ils avoient rendu le pere sanguinaire à l'égard des Chrétiens : le fils prodigua le sang de ce qu'il y avoit de plus élevé dans l'Empire, & traita les Chrétiens favorablement ; la providence allant souvent à ses fins par les voies qui nous y paroissent les plus contraires. Une femme débauchée qu'on appelloit Martie, très-affectionnée au Christianisme, & toute-puissante sur le cœur de Commode, fut, dit-on, l'instrument dont Dieu se servit pour ménager aux fidèles une paix qui dut paroître bien extraordinaire sous ce regne tyrannique. Au sein du péril, ils se multiplioient journellement. Il se faisoit à chaque instant de nouvelles conversions, & ce n'étoit pas le simple peuple qui embrassoit la foi. Les Romains du premier rang ne rougissoient plus d'un Dieu crucifié.

Alors le Sénateur Apollone lui rendit témoignage dans l'assemblée la plus au-

gufte de l'Univers. Un de fes efclaves l'ayant accufé d'être Chrétien, la caufe fut portée à Pérennis, Préfet du Prétoire. Cet Officier, grand obfervateur des loix, fit d'abord punir l'efclave du dernier fupplice, pour avoir violé l'ordonnance récente de Marc-Aurèle, qui défendoit de dénoncer les Chrétiens. Mais comme elle foumettoit auffi à l'animadverfion publique ceux qui n'abjureroient point après avoir été dénoncés, Pérennis jugea qu'une telle affaire concernant un Sénateur, devoit fe référer au Sénat. Il laiffa ce foin à l'illuftre accufé, non moins eftimable par fon mérite que par fa naiffance. Apollone compofa un beau difcours, où, non content de confeffer la Foi Chrétienne, il en faifoit l'apologie ; & il le prononça en préfence des Sénateurs affemblés. Comme on ne put l'engager à trahir, ni à déguifer fes fentimens, le Sénat crut ne pouvoir terminer convenablement une fcène de cet éclat, qu'en le condamnant, par un décret folemnel, à avoir la tête tranchée ; ce qui s'exécuta la huitième année du regne de Commode. On parle encore du Sénateur Jule, martyrifé fous le même Empereur.

Hier. de Scrip.

En ce même temps florissoit S. Théophile, Evêque d'Alexandrie, auteur de plusieurs ouvrages vantés pour leur profondeur & leur élégance. Les plus considérables, outre le traité à Autolyque, le seul qui nous reste, étoient des commentaires sur les quatre grands Prophètes & les quatre Evangiles, la réfutation des erreurs de Marcion & d'Hermogène. Autolyque étoit un savant Payen, très-prévenu contre la Religion Chrétienne. Théophile, qui lui-même avoit été Payen, voulut l'instruire ou lui fermer la bouche, par cet ouvrage qu'il divisa en trois livres, & qui établit aussi bien l'existence & l'infinie perfection du vrai Dieu, qu'il fait sentir l'extravagance de l'Idolâtrie. On peut connoître la manière de l'Auteur dans l'endroit du premier livre, qui montre comment aidés de la foi, nous pouvons parvenir à la connoissance de Dieu, par la considération de sa providence & de toutes ses œuvres. Quand nous voyons, dit-il, un vaisseau voguer en pleine mer, ou entrer dans le port, nous ne doutons pas qu'il n'y ait au dedans un pilote qui le gouverne. Ainsi devons-nous croire, qu'un Être-Suprême, & d'une sagesse infinie, préside au gouvernement de l'Univers,

quoique ce premier Moteur ſoit inviſible à nos yeux. Tous ſavent qu'il eſt un Empereur ſur la terre, quoique tous à beaucoup près ne le voyent pas; mais on le connoît par ſes loix, par ſes officiers, par ſes images: & vous refuſeriez de connoître Dieu par ſes œuvres, par les effets ſi éclatans & ſi multipliés de ſa puiſſance! Vous avez de la répugnance à croire ce que vous ne voyez pas: mais ne procéde-t-on pas dans la plûpart des choſes de la vie, avec cette foi ou cette confiance? Que recueilleroit le laboureur, s'il ne confioit aveuglément ſon grain à la terre? Pourroit-on traverſer les mers, ſans ſe confier au pilote? Guériroit-on, dans les plus dangereuſes maladies, ſi l'on ne s'abandonnoit au médecin? Quel art, quelle ſcience apprend-on, ſans commencer par croire celui qui nous les enſeigne?

Dans le ſecond livre, Théophile rapporte & juſtifie l'hiſtoire de la Création ſelon Moïſe. Il obſerve, comme un monument ſenſible de la croyance primitive & univerſelle, que toutes les nations comptent la ſemaine comme les Juifs; quoique ce cycle des ſept jours ne ſoit fondé ſur le cours d'aucun aſtre, & n'ait dans l'ordre naturel rien abſolument

que d'arbitraire. Dans le même livre, parlant à fond de la nature & des personnes Divines ; il use du nom de Trinité ; & c'est la première fois qu'on trouve cette expression employée pour marquer la distinction des personnes Divines. Le troisième livre réfute éloquemment & fortement les calomnies des Idolâtres contre les Chrétiens, spécialement le reproche de nouveauté fait à leur doctrine ; champ avantageux, dont cet homme de génie profite admirablement, pour faire toucher au doigt & à l'œil l'ignorance grossière des Grecs en fait d'histoire, & la prépondérance infinie des Prophètes, tant pour les connoissances que pour l'ancienneté, sur ces peuples amateurs de la fable. Théophile, révéré comme Saint par l'Eglise, finit tranquillement sa carrière sous l'Empereur Commode, qui périt après un regne de près de treize ans. Cet imprudent & cruel Prince avoit confié au papier le projet qu'il méditoit, L'écrit tomba dans les mains des proscrits, entre lesquels se trouvoient les premiers noms de la Cour, & celui même de la célèbre Martie. On prévint le fantasque Empereur. Martie lui donna du poison. Il vomit beaucoup ; & comme on craignoit qu'il

ne réchappât, on fit entrer l'Athlète Narcisse, qui l'étrangla. Un vénérable vieillard, nommé Pertinax, fut élevé à sa place, & assassiné trois mois après par les soldats Prétoriens, dont il vouloit corriger les désordres. Ils mirent après sa mort l'Empire à l'enchère; & le pouvoir suprême fut réellement acheté par Didius Julien, à qui ils le confirmerent malgré le peuple & le Sénat. L'acquéreur ne jouit pas long-temps d'une place qui faisoit tant de jaloux. Les Généraux des armées de Syrie, de Bretagne & d'Illyrie, furent proclamés Empereurs tous trois à la fois. Sévère qui commandoit en Illyrie, prévalut sur eux. Il s'approcha de Rome. Les troupes de Julien abandonnerent ce Chef méprisable, & le Sénat le condamna à la mort. Il fut exécuté avant l'arrivée de Sévère, qui trouva les choses dans une tranquillité parfaite, en entrant dans la Capitale le deuxième Juin 194.

Les guerres civiles continuerent au loin durant plusieurs années, sans que les Chrétiens y prissent part. Sévère leur rendit justice, & les traita favorablement dans les commencemens de son regne. Il se souvenoit encore qu'un certain Evode, de sa connoissance, avoit été

guéri par un Chrétien, avec de l'huile consacrée. L'Empereur considéroit d'ailleurs une multitude de personnes du premier rang de l'un & de l'autre sexe, qui avoient embrassé le Christianisme ; & souvent il se rendit lui-même le défenseur des Chrétiens, auprès du peuple mutiné.

Victor, qui avoit succédé au Pape Eleuthère compté pour le douzième Evêque de Rome par saint Irénée, occupoit tranquillement la Chaire de saint Pierre. Son pontificat commencé dès l'an 177, dura plus de seize ans. Les Chrétiens comptoient alors parmi eux une foule de grands hommes, Sérapion, Evêque d'Antioche, se distingua par ses écrits, sur-tout par un traité contre le faux Evangile de saint Pierre. Il en avoit eu un exemplaire, des Hérétiques Docites, qui soutenoient, suivant l'étymologie de leur nom, que le Mystère de l'Incarnation ne s'étoit accompli qu'en apparence. Cet Evangile ne contenoit cependant presque rien qui ne fût conforme à la pure doctrine du Sauveur ; mais c'étoit moins pour ce qu'il avoit de répréhensible, que Sérapion s'attachoit à le décrier que parce-qu'il n'avoit pas été transmis par une tradition légitime, ou par une approbation générale & constante des Eglises.

Dans le même temps floriſſoit ſaint Pantène, Philoſophe de grande réputation, natif de Sicile, & ſorti de l'Ecole Stoïcienne. On lui confia le gouvernement de la célèbre académie de la Doctrine Chrétienne, établie dès le temps de ſaint Marc dans l'Egliſe d'Alexandrie. Son zèle égaloit ſes lumières, il alla prêcher la Foi, bien avant dans la Grande-Aſie, & juſques dans les Indes. Ainſi acquit-il la qualité d'Evangéliſte, qu'on donnoit alors aux généreux Ouvriers qui s'employoient, ſur les traces des Apôtres, à la propagation de l'Evangile chez les Nations étrangères. On dit que Pantène trouva dans l'Inde quelques Fidèles, avec l'Evangile de ſaint Matthieu en Hébreu, que l'Apôtre S. Barthelemi y avoit porté. Il ranima la foi des anciens Chrétiens, en fit de nouveaux, laiſſa aux uns & aux autres de ſolides inſtructions, & tout ce qui étoit propre à les faire perſévérer. Après quoi il reprit la route d'Alexandrie, où il continua d'inſtruire ceux qui vouloient venir l'entendre chez lui; l'Ecole publique ayant été remiſe, à ſon départ pour les miſſions, entre les mains de Clément, l'un des illuſtres Diſciples qu'il forma en grand nombre.

On croit celui-ci originaire d'Alexandrie même, dont il porte le ſurnom ; mais né à Athènes. Il s'étoit rendu fort habile dans les belles-lettres, & dans la philoſophie, ſpécialement dans celle de Platon. Les vérités qu'il y découvrit, ne purent le fixer. Il voulut connoître le Chriſtianiſme ; & il l'embraſſa ſans balancer, dès qu'il fut inſtruit. Alors il s'efforça de ſe rendre auſſi profond dans les Divines Ecritures, & dans les traditions Apoſtoliques, qu'il l'étoit dans les autres ſciences. Il voyagea beaucoup, pour ſe procurer l'avantage d'entendre les hommes renommés par leur ſcience & leur vertu. Fallut-il aller de Grèce en Italie, d'Italie en Orient, & juſques dans l'Aſſyrie, pour s'entretenir avec un Ancien de quelque réputation ; rien n'arrêta jamais ſon zèle & ſon reſpect pour ces illuſtres dépoſitaires de l'enſeignement primitif. Auſſi en expliquant ce texte des proverbes : *Un homme qui aime la ſageſſe, réjouira ſon Pere* ; il dit en terme exprès que le ſage a voulu décrire une ame qui cherche & qui révére la bienheureuſe Tradition. Il fut ordonné Prêtre, & chargé avant la mort de ſaint Pantène, comme on l'a vu, du ſoin de l'Ecole d'Alexandrie, directement inſti-

tuée pour l'instruction des Cathécumènes; mais qui ne se bornoit point à cet objet. Saint Alexandre qui devint Evêque de Jérusalem, & mourut Martyr, fut un de ses Disciples, ainsi qu'Origène, maître à son tour de tant de Docteurs.

Clément composa beaucoup d'ouvrages, dont il nous reste l'exhortation aux Gentils, le Pédagogue, les Stromates, & un petit traité sur les qualités du riche qui veut assurer son salut. L'exhortation aux Gentils fait parfaitement sentir le foible de l'Idolâtrie, l'extravagance de ses principes, & l'horreur des conséquences pratiques qui en résultent nécessairement. Cet ouvrage est écrit avec une élégance recherchée; mais accommodée au goût des lecteurs, que le fond des choses ne pouvoit flatter. C'est dans cette vue que l'Auteur y rassemble une foule de traits des Poëtes, qui paroîtroient déplacés sans cela; parce qu'ils y sont & trop longs & trop multipliés. Dans son Pédagogue, titre peu noble en notre langue; mais tout différent en Grec, il fait un abrégé de toute la Morale Chrétienne, à l'usage des commençans. Aussi dit-il dans les Stromates, que le Pédagogue ne contient que les premiers élémens de la Doctrine Chré-

tienne. Ce titre de Stromates, qui veut dire tiſſu d'images, ou de repréſentations, & proprement tapiſſeries, donne ſeul l'idée de l'ouvrage. C'eſt un tiſſu de traits de Religion, que le pieux Docteur avoit raſſemblés pour ſon uſage particulier, pour la conſolation de ſa vieilleſſe, quand les reſſources de l'étude & des conférences viendroient à lui manquer. C'eſt pourquoi on l'y voit ſouvent paſſer d'une matière à l'autre, ſans beaucoup d'ordre. Mais cet eſprit fécond, & naturellement orné, y répand de toute part & comme ſans deſſein, une diverſité de traits & d'images qui captivent l'attention, & en compenſent le déſordre avec avantage. S'il y a des endroits obſcurs, ce n'eſt qu'une obſcurité étudiée, ſelon la maxime de ces premiers ſiècles, pour ne point expoſer nos Myſtères à la dériſion des lecteurs profanes. Auſſi n'eſt-ce que par comparaiſon avec le fond & la manière ſublime des Stromates, que ſaint Clément regarde ſon Pédagogue comme une inſtruction pour des Elèves. Il s'efforce de donner la plus haute idée de la perfection du Chriſtianiſme, dans la peinture qu'il fait du véritable Gnoſtique, au ſixième livre, où il revendique cette qualification que les Hérétiques s'appro-

prioient, en se donnant pour des hommes bien plus avantagés des dons célestes que les Orthodoxes. Ce Sage, dit-il, avec une sublimité qui est plus dans les choses que dans les mots, ce Sage ne paroît plus sujet aux passions ; si ce n'est à celles qui sont nécessaires pour le soutien de la vie. Il domine celles qui peuvent troubler l'ame, comme la colère & la crainte, & n'est pas même gouverné par celles qui paroissent bonnes, telles que la hardiesse & la joie. Son esprit jouit d'une égalité presque inaltérable. Il ne s'abandonne jamais à la tristesse ; persuadé que tout ce qui est digne de l'intéresser, va bien. Il ne se livre point aux accès de haine, ou de ressentiment ; parce qu'il aime Dieu, & ne hait nulle de ses créatures. Il ne porte envie à personne, parce que rien ne lui manque. Il ne désire rien ici bas, parce qu'il y est déjà uni, autant qu'il est possible, à l'objet de ses désirs. Ainsi le vrai Gnostique, le Chrétien parfait, tels que furent Pierre, Paul, & les autres Apôtres, est plus souvent libre des passions, qu'occupé à les réprimer. Les biens célestes, dont il se repaît par la contemplation, le rendent peu sensible aux plaisirs de la terre. Son esprit habite avec le Seigneur,

quoique son corps soit arrêté dans ce monde. Il ne quitte pas la vie, parce qu'il ne doit point abandonner le poste où le Maître l'a placé : mais il use des choses nécessaires à sa conservation, précisément pour la conserver ; & son corps subsiste des productions terrestres, sans que son ame ni ses affections en contractent la bassesse & la corruption.

Clément avoit encore fait un Ouvrage, intitulé les Hypotyposes, dont il ne nous reste que peu de fragmens. C'étoit une explication abrégée de toute l'Ecriture : plan fort utile sans doute ; mais exécuté, au jugement de Photius, d'une manière à nous le faire moins regretter. On présume, ou qu'il avoit été corrompu par les Hérétiques, ou du moins composé avant que l'Auteur fût bien instruit des vérités de la Foi. Il faut aussi convenir que saint Clément fait par-tout un peu trop d'usage de la Philosophie de son temps, à laquelle il s'étoit totalement livré dans sa jeunesse. Il avoit encore nourri ce goût dans l'Ecole d'Alexandrie, où il s'étoit introduit avant lui, & où bientôt après il écarta de la simplicité de la Foi, des Savans si estimables d'ailleurs.

Plusieurs autres grands Personnages

édifioient l'Eglise du vivant même de S. Clément. Saint Narcisse, Evêque de Jérusalem, fut calomnié sans pudeur, quoiqu'il passât pour un homme à miracles. Il étoit constant que l'huile ayant manqué aux lampes des lieux saints la veille de Pâques, il avoit, par ses prières, converti en huile l'eau d'un puits voisin. Eusèbe atteste que, quand il écrivoit son histoire, on voyoit encore de cette huile, conservée par miracle, comme elle avoit été produite. Quelques ouailles vicieuses, que leur saint Pasteur ne laissoit pas tranquilles dans leurs désordres, conspirerent ensemble, & l'accuserent d'un péché honteux. Il y eut trois de ces imposteurs audacieux qui confirmerent la calomnie par serment, & par de terribles imprécations contre eux-mêmes. Que les flammes me dévorent, dit le premier, si ce n'est la vérité que je soutiens! Le second se dévoua à la plus triste maladie, & le troisième à perdre la vue. Le peuple qui connoissoit la vertu de son saint Prélat, n'ajouta nulle croyance aux dépositions; & plus on faisoit de sermens, plus il concevoit de défiance & d'indignation contre ces accusateurs sacrilèges. Narcisse qui gémissoit sous le poids des charges de l'Episcopat, &

ſoupiroit depuis long-temps après la ſolitude, profita de l'occaſion pour ſe dérober à ſon peuple. Il paſſa pluſieurs années dans des retraites ignorées, laiſſant le ſoin de ſon honneur à la Providence. Elle le vengea avec une rigueur qu'il étoit bien éloigné de demander. Les trois parjures éprouverent chacun la malédiction particulière à laquelle ils s'étoient dévoués. La maiſon du premier fut incendiée, & il y périt avec ſa famille. Le ſecond fut couvert d'ulcères; depuis les pieds juſqu'à la tête, vit tout ſon corps tomber en pourriture & en lambeaux. Epouvanté de la punition des deux autres, le troiſième rentra en lui-même, pleura ſon crime ſi amèrement & ſi conſtamment, qu'il en perdit les yeux.

Ces punitions exemplaires ſervirent moins à la juſtification de Narciſſe, qui n'en avoit aucun beſoin, qu'à augmenter les regrets de ſon troupeau. Ils ne purent ſe réſoudre à élire un autre Evêque, que quand ils ſe virent preſque forcés par les Prélats voiſins, & qu'après les plus diligentes perquiſitions, ils déſeſpérerent de retrouver leur ſaint Paſteur. Il ne reparut à Jéruſalem que ſur la fin de ſes jours. L'affection publique pour lui n'étoit nullement diminuée. On le preſſa

de reprendre la conduite de ſon Egliſe, malgré ſon grand âge & ſa foibleſſe. Il ne put s'en défendre, & il y conſentit, à condition qu'on lui accorderoit pour Coadjuteur un Evêque de Cappadoce, nommé Alexandre, qui étoit venu viſiter les Saints-Lieux, & dont les excellentes qualités lui avoient été manifeſtées d'une manière ſurnaturelle. C'eſt le premier exemple d'un Evêque Coadjuteur, ainſi que d'un Prélat transféré d'un ſiège à un autre. Saint Narciſſe de Jéruſalem préſida, avec Théophile de Céſarée au Concile qui ſe tint en cette dernière ville, au ſujet de la célébration de la Pâque.

Cette fameuſe queſtion avoit déjà été agitée ſous le Pontificat d'Anicet, & traitée d'une manière aſſez ſérieuſe pour attirer d'Ephèſe à Rome le Docteur Apoſtolique S. Polycarpe. L'Egliſe Romaine, comme la plû-part des Egliſes, étoit dans l'uſage immémorial de faire la Pâque le Dimanche d'après le quatorzième jour de la lune de Mars. Les Egliſes de l'Aſie-Mineure au contraire la faiſoient le quatorze même de la lune, quelque jour de la ſemaine qu'il tombât. Anicet & Polycarpe ne purent ſe perſuader, l'un l'autre, de prendre le

même jour: mais l'union ne fut pas pour cela rompue, & chacun retint, dans la paix & la concorde, la coutume de sa propre Eglise. Alors la dispute n'étoit qu'entre les Catholiques. Sous le Pontificat de Victor, la diversité en ce point parut favoriser l'héréſie; les Montanistes enseignant qu'on ne pouvoit, sans erreur, célébrer la Pâque un autre jour que le quatorzième précis de la lune, & qu'ainsi l'ordonnoit leur Paraclet. Blaste, Prêtre de l'Eglise Romaine, avoit fait schisme pour cette cause, & entraîna à sa suite un grand nombre de personnes. Le Pape se persuada que ce n'étoit plus le cas du ménagement, & résolu à user de rigueur, il commença par assembler un Concile à Rome. On en tint un autre par ses ordres, selon le témoignage du vénérable Bede, ou de ce Concile même, dont il rapporte un fragment; & Théophile, Evêque du lieu, qui ne peut être que Césarée, y présida avec le saint Evêque de Jérusalem dont nous venons de parler. Dans la province du Pont en Achaïe, & dans les Gaules, la même discipline fut aussi réglée par des Conciles.

Consil. Palæst. circa ann. 196.

Les Evêques d'Asie, ayant à leur tête Polycrate d'Ephèse, ne se rendirent point

Eus. hist. v.23&24

à tant d'autorités respectables. Polycrate le déclara au Pape Victor par une lettre très-forte, & qui présente un esprit bien résolu à ne point céder. Il exalte d'abord la tradition de son Eglise, qu'il rapporte à S. Polycarpe, & même à S. Jean l'Evangéliste. Puis il reprend en ces termes: Moi qui vis au Seigneur depuis soixante-cinq ans; moi qui ai communiqué avec les Freres répandus dans toutes les parties du monde, & qui ai soigneusement approfondi toute l'Ecriture-Sainte, je ne m'effraye nullement des menaces qu'on nous fait. Car ceux qui étoient plus grands que nous, ont dit qu'il falloit obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Je pourrois étaler ici les noms des Evêques que j'ai rassemblés à votre réquisition. Vous seriez étonné de leur multitude, & des approbations qu'ils ont données à la lettre que je vous adresse. Car quoiqu'ils voient ma petitesse, ils savent que je ne porte pas en vain ces cheveux blancs, & que toujours je me suis conduit selon Jésus-Christ. Cette déclaration ne put être que fort mal accuillie du Pape, qui soupçonnant quelque chose de plus que de l'attachement à une ancienne coutume, répondit aux Asiatiques d'une manière fort

dure. Il refusoit de communiquer désormais avec eux, en cas qu'ils s'obstinassent ; & il se mit en devoir de les priver de la Communion de l'Eglise. Cette rigueur ne fut pas du goût de plusieurs Evêques, unis toutefois de sentiment avec le souverain Pontife. Ils désapprouverent qu'il usât de la dernière sévérité contre un si grand nombre d'Eglises, auxquelles on ne reprochoit que cet attachement à leur ancienne coutume.

Le saint & savant Evêque de Lyon, Irénée, fut un de ceux qui lui en écrivirent avec le plus de force. Il commença par confirmer le décret de Victor dans une assemblée des Prélats de Gaule, donnant d'abord l'exemple ; pour intercéder ensuite avec plus de succès, & pour ne montrer d'autre intérêt en cette affaire, que celui de la paix & de l'union entre tous les Princes de la Maison de Dieu. Il dit après cela, que ses collègues & lui n'approuvoient nullement qu'on excommuniât des Eglises entières, pour une coutume qu'elles tenoient de leurs peres ; que les Pontifes Anicet, Pie, Hygin, Télesphore & Sixte, de sainte mémoire, n'avoient eu garde de rompre, pour ce sujet, avec les Evêques d'Asie ;

qu'il

qu'il faudroit élever bien d'autres Disputes, si l'on prétendoit ramener tout ce qui n'étoit qu'usage à une parfaite uniformité; que non-seulement pour la Fête de Pâque; mais pour l'observation des jeûnes, on suivoit des pratiques différentes dans les Eglises même des Gaules, dont le Pontife paroissoit néanmoins si content. Il y a toute apparence que le Pape Victor ne poussa pas le zèle plus loin. Il mourut peu après, l'an 202. Zéphirin lui succéda, & chaque Eglise conserva ses anciennes coutumes.

L'Empereur Sévère avoit laissé les Chrétiens tranquilles, pendant tout le temps qu'il avoit eu des compétiteurs à l'Empire. Il oublia leurs services & les bons effets de leur obéissance, quand il fut seul & paisible possesseur du trône. Peut-être que les calomnies qu'on publioit sur leur compte, avec plus de malignité que jamais, firent impression sur son esprit, naturellement austère & d'une roideur inflexible. Peut-être aussi que sa politique fut effrayée du nombre prodigieux des Fidèles, ou qu'elle feignit de partager les alarmes de ceux qui s'intéressoient par état au soutien de l'Idolâtrie. Déjà plus de la moitié de l'Empire étoit Chrétienne, & l'on s'imaginoit que les

Chrétiens avoient un charme infaillible pour engager ceux qu'ils vouloient dans leur parti. Les Prêtres Gentils & les philosophes, qui n'avoient pas la moindre idée des opérations surnaturelles de la grace, ne pouvoient concevoir comment des personnes, comblées de tous les dons de la nature & de la fortune, les sacrifioient journellement à une Religion, qui n'avoit pour perspective que les souffrances & le mépris; pour Chefs, que des hommes simples & modestes, bien inférieurs en apparence ou en ostentation aux Docteurs du Paganisme. Quoi qu'il en soit, ce fut vers la dixième année de son regne, & la cent-deuxième de Jésus-Christ, que Sévère donna des édits contre les Chrétiens. Il n'en vint pas là tout d'un coup. La persécution s'étoit échauffée peu à peu; & il est difficile de fixer, comme dans toutes ces persécutions de la première antiquité, à quelle époque précise il faut rapporter les faits particuliers.

L'Empereur, après avoir terminé la guerre avec les Princes d'Orient, alliés de son concurrent Niger, alla de Syrie en Egypte. En traversant la Palestine, il punit les Juifs, qui avoient encore profité des derniers troubles pour remuer;

& il leur défendit, sous les plus terribles peines, de faire aucun prosélyte. Il étendit la défense aux Chrétiens, qu'il affectoit, contre ses lumières, de confondre avec les Juifs séditieux. Ainsi commença la persécution que nous croyons devoir nommer la cinquième. Elle devint générale & si violente, qu'on crut toucher au fatal avènement de l'Antechrist. Il y eut néanmoins diverses provinces où le sang des Fidèles fut épargné. On commençoit à trop les connoître, pour déférer, comme autrefois, à des clameurs aveugles & grossièrement intéressées. Les Gentils les plus vertueux ou les plus raisonnables, s'ils n'avoient pas le courage de les imiter, les plaignoient au moins, & les admiroient; & les grands du siècle leur accordoient quelquefois leur protection assez hautement.

La persécution déclarée commença par l'Egypte, d'où elle se répandit dans les autres provinces. Comme on défendoit surtout de faire de nouveaux Chrétiens, il y eut grand nombre de Martyrs à Alexandrie, dont l'Ecole célèbre attiroit des Disciples, non-seulement de toute l'Egypte & la Thébaïde; mais des contrées les plus éloignées. Clément, leur ancien maître, couroit un risque

d'autant plus manifeste, qu'il s'étoit fait un plus grand nom. C'eût été se perdre inévitablement & sans fruit, que de rester dans Alexandrie. Cette constance téméraire eût même été un scandale, dans un temps où les Hérétiques vouloient que les Fidèles se livrassent contre les règles ordinaires de la prudence Evangélique & l'exemple des Apôtres, à qui Jésus-Christ avoit ordonné, en cas de persécution, de fuir d'un lieu dans un autre. Alors Clément se retira jusqu'en Cappadoce; sa célébrité l'obligeant de s'éloigner beaucoup. Sa retraite fut digne d'un Confesseur: il y prit le soin d'une Eglise, dont l'Evêque étoit déjà détenu pour la foi.

On arrêta Léonide, pere d'Origène & citoyen d'Alexandrie, où il couronna par le martyre une vie sanctifiée par tous les devoirs de son état, & spécialement par un soin extraordinaire de l'éducation de son fils. Il lui avoit appris la science du salut & les saintes lettres, avec encore plus de zèle que les arts libéraux. Un esprit de foi, & presque de prophétie, l'animoit sans relâche dans ce pieux exercice. Il prévoyoit combien de grands sujets & de grands saints seroient formés par ce merveilleux enfant,

plus admirable encore par les bénédictions dont le prévenoit la Grace, que pour ſes talens naturels. Souvent il s'approchoit de lui, tandis qu'il dormoit; & lui découvrant la poitrine, il la baiſoit avec un reſpect religieux, comme le temple du ſaint Eſprit.

Le jeune Origène, avant le ſacrifice de ſon pere, ſe ſeroit préſenté lui-même aux perſécuteurs, ſi ſes parens ne l'euſſent retenu. Mais quand Léonide fut arrêté, les prières & les carreſſes maternelles ſe trouvant inſuffiſantes, il fallut renfermer ſes habits pour l'empêcher de ſortir. Ne pouvant aller joindre ſon pere, il lui écrivit une lettre pleine des plus beaux ſentimens de la Religion, & l'exhorta à n'enviſager que la couronne qui l'attendoit dans le Ciel. N'ayez aucun ſouci de nous, lui diſoit-il, en parlant de ſept jeunes enfans, prêts à tomber dans la dernière indigence, & dont lui-même, âgé de moins de dix-ſept ans, étoit l'aîné: le Seigneur ſera notre héritage. Nous ſommes trop heureux d'avoir un pere martyr. Léonide eut la tête tranchée; & ſes biens ayant été confiſqués, toute ſa famille fut réduite à la plus triſte indigence; mais ſans rien perdre de ſes grands ſentimens. Origène trouva une

Euſ. IV. 1. & 2.

sorte d'asyle dans la maison d'une dame très-riche, qui logeoit en même temps un Hérétique; & celui-ci avoit gagné l'affection de la Dévote opulente, au point de s'en faire adopter. Le fils du Martyr resta le moins qu'il put dans cette société; & tout le temps qu'il y demeura, il ne communiqua jamais avec le dangereux favori. Bientôt il ouvrit une école de grammaire, afin de subsister sans le secours d'autrui, & de se soustraire à une périlleuse dépendance. Son génie & ses conoissances établirent sa réputation avec tant de rapidité, qu'en moins d'un an on le jugea capable de tout ce qu'il y avoit de plus important. On lui confia, qu'il n'avoit encore que dix-huit ans, le soin des Catéchumènes, à la place de Clément.

Aussitôt il vendit tous ses livres prophanes, tant pour se livrer uniquement à l'Ecriture-Sainte, que pour se faire une ressource, la seule qui pût fournir à sa subsistance; ayant toujours usé d'un désintéressement unique dans l'instruction de ses Disciples. Il obligea l'acquéreur de ses livres, à lui fournir sur ce fonds environ six sols de notre monnoie par jour; & ce peu suffit à la vie pénitente qu'il menoit. Ses amis voulurent bien des fois lui faire des présens. Ils colorerent

même leurs libéralités, de manière à ménager la plus ſcrupuleuſe délicateſſe. Toujours il remercia, avec autant d'efficacité que de ſenſibilité & de gratitude. Malgré cette élévation de ſentimens, & tant de goût pour la pénitence, il n'étoit ni moins humble, ni moins affable. Les charmes de ſon commerce, autant que ſes talens, lui attiroient une foule prodigieuſe d'auditeurs & de Sectateurs zélés, non-ſeulement parmi la jeuneſſe; mais parmi les ſavans & les philoſophes, gentils ainſi que Chrétiens. Pluſieurs d'entr'eux devinrent des Saints illuſtres & des Martyrs, dans le cours même de la perſécution qui avoit commencé par lui enlever ſon pere.

25 Parmi les Martyrs d'Alexandrie même, on diſtingua une jeune eſclave appellée Potamienne, & renommée pour ſa beauté. Elle fut dénoncée par ſon maître, furieux de n'avoir pu, ni par promeſſe, ni par menace, l'obliger de condeſcendre à ſa paſſion. Le Magiſtrat ne rougit point d'enjoindre à la vertueuſe Potamienne, d'être plus ſoumiſe aux volontés de ſon corrupteur, & cela ſous peine d'être jettée dans une chaudière de poix ardente, qu'on prépara ſur le champ pour l'épouvanter. Non, dit-elle, à la vûe d'un ſup-

plice si effrayant, je ne dois point écouter un Juge, assez inique pour me pousser au vice & à l'infamie. Le Magistrat emporté ordonna de la dépouiller, pour la plonger dans la chaudière. La chaste Potamienne fut plus effrayée de la manière que du genre de supplice: & l'amour de la pudeur la rendant ingénieuse; qu'on me descende, dit-elle comme par bravade, & pour en venir à ses fins en piquant le Tyran, qu'on me descende avec mes habits dans la chaudière, & l'on verra si le Dieu que j'adore ne me fera point triompher de toutes les inventions de votre cruauté. On la prit au mot, & on l'enfonça si lentement dans la poix ardente, que son tourment dura trois heures entières. Sa mere, appellée Marcelle, fut aussi brûlée.

Le Soldat Basilide, l'un des gardes de Potamienne, l'avoit traitée avec beaucoup de réserve, avoit même empêché la populace de l'insulter. Elle lui promit de s'intéresser à son bonheur, quand elle seroit auprès du Roi du Ciel. A peine la Sainte fut expirée, que le garde prédestiné confessa le nom de J. C. On crut d'abord qu'il plaisantoit: Mais enfin on le conduisit vers le Président, qui le fit mettre en prison. Il dit aux Fidèles qui

vinrent l'y visiter, que Potamienne avoit obtenu la conversion de son cœur, & venoit de lui apparoître pour l'en assurer. La Sainte apparut à plusieurs autres personnes, qui se convertirent pareillement. Basilide reçut le baptême dans les fers, & le lendemain il eut la tête tranchée. Plusieurs disciples d'Origène, entre lesquels on nomme Plutarque & Sérein, parvinrent à la couronne du martyre par le même tourment.

La persécution n'étoit pas moins violente, dans le reste de l'Afrique. Elle y avoit même commencé deux ans avant l'édit, par la mauvaise disposition du Proconsul Vitellius-Saturnin, le premier, à ce qu'on observa, qui eût employé le glaive dans la cinquième persécution. Il fut exemplairement puni du Ciel, par la perte de la vue. Les premières victimes de son impiété furent prises dans la ville de Scillite, puis amenées à Carthage, au nombre de douze, tant de l'un que de l'autre sexe : illustres prémices du sang Chrétien dans l'Afrique, au moins les plus anciens Martyrs dont on y ait connoissance. Leurs actes sont des plus authentiques, & revêtus de tous les caractères de la sainte & vénérable antiquité. Ainsi, pour présenter en ce

genre un monument intéressant à la pieuse curiosité du lecteur, nous croyons ne pouvoir rien choisir de mieux.

Entre ces généreux athlètes, on célébre principalement Spérat, Narzal, Cittin; & trois femmes, Donate, Séconde & Vestine. Ils avoient déjà subi un premier interrogatoire, lorsque reparoissant devant Saturnin, il leur dit à tous en général: Il est encore temps d'obtenir votre pardon, si vous voulez enfin revenir au bon sens, & rendre vos hommages aux Dieux. Spérat prit la parole, & dit: Nous ne nous connoissons coupables d'aucun crime contre les loix. Loin de mal faire à qui que ce soit, nous avons rendu le bien pour le mal. Ceux mêmes qui nous poursuivent à mort, sont un des premiers objets pour lesquels nous offrons des vœux à notre Dieu. Telle est la règle prescrite par notre Religion. Le Proconsul reprit: nous avons aussi une religion, simple & raisonnable. Nous jurons par le génie des Empereurs; & pour leur conservation, nous adressons des vœux aux Dieux de l'Empire: il faut que vous nous imitiez. Spérat répondit: Si vous me voulez entendre, je vous apprendrai en peu de mots, ce que c'est que la Loi Chré-

tienne. Saturnin dit: Penses-tu que je sois d'humeur à te laisser vomir un torrent d'injures contre nos Dieux? puis s'adressant à la troupe entière; jurez plutôt, leur dit-il, tous tant que vous êtes, par le Génie des Empereurs nos maîtres, pour vous assurer la vie avec ses plaisirs. Spérat reprit & dit: Je ne connois pas le Génie des Empereurs de ce monde; mais j'adore l'Esprit Créateur & tout-puissant, qui, bien qu'invisible, n'en regne pas moins dans le Ciel & sur tout l'univers. Je n'ai commis aucune faute qui mérite l'animadversion des Magistrats. Jamais je ne fis injure à personne; & l'on n'a aucune plainte à former contre moi. Quoique je reconnoisse pour maître suprême, pour premier Empereur de toutes les nations, mon Dieu & mon adorable Seigneur, je ne laisse pas de garder la plus exacte fidélité aux Princes qu'il a établis sur nos têtes; & si j'achete la moindre chose sujette aux droits, je les paye religieusement aux receveurs. Le Proconsul se tourna vers les compagnons de Spérat, & leur dit: Ne suivez pas l'exemple de cet insensé; mais plutôt craignez notre Prince, & obéissez à ses commandemens. Alors Cittin dit: Es-

pérez vous donc tirer meilleure compofition de nous que de Spérat ? comme lui, nous craignons le Seigneur notre Dieu, & ne craignons rien autre chofe. Le Proconful ordonna de les mettre en prifon, & de les tenir aux ceps jufqu'au lendemain.

Le lendemain en effet Saturnin fe fit repréfenter les Martyrs, & du haut de fon tribunal fe flattant d'ébranler les femmes, comme les plus foibles, il leur dit : honorez notre Prince, & facrifiez aux Dieux. Donate répondit : Nous rendons à Céfar les honneurs dûs à Céfar ; mais nous n'offrons qu'à notre Dieu le tribut de nos religieux hommages & de nos prières. Veftine dit : Je fuis auffi Chrétienne. Séconde dit : j'ai la même foi en mon Dieu, & veux à jamais demeurer en lui. Pour vos Dieux, nous ne les reconnoiffons pas, & nous ne les adorerons jamais. Le Proconful ordonna de les féparer les uns des autres ; puis faifant, rapprocher les hommes, il dit à Spérat : Perfévére tu à être Chrétien? Spérat répondit : Oui je perfévére ; & réitérant fa confeffion ; écoutéz tous, dit-il d'une voix plus élevée : je fuis Chrétien. Tous ceux qu'on avoit arrêtés avec lui entendirent, & répéterent : Nous fom-

mes Chrétiens. Le Proconſul reprit ; Vous ne voulez donc ni délibérer ni recevoir grace ? Spérat répondit : De braves combattans ne demandent point de grace ; faites ce que vous voudrez : nous mourrons avec joie pour Jéſus-Chriſt. Le Proconſul leur demanda, quels étoient les livres qu'ils liſoient, & pour leſquels ils avoient tant de reſpect. Spérat répondit : les quatre Evangiles de Notre-Seigneur Jéſus-Chriſt, les épîtres de l'Apôtre S. Paul, & toute l'Ecriture inſpirée de Dieu. Le Proconſul dit : Je vous donne trois jours pour faire vos réflexions. Spérat répliqua : Je ſuis Chrétien, & tous ceux auſſi qui ſont avec moi ; jamais nous n'abandonnerons la foi de Jéſus-Chriſt ; faites, ce qu'il vous plaira.

Le Proconſul voyant leur inflexible fermeté, dicta au Greffier la ſentence conçue en ces termes : Spérat, Narzal, Cittin, Véturius, Félix, Acillin, Lœtantius, Januarie, Généreuſe, Veſtine, Donate & Séconde, ayant confeſſé qu'ils étoient Chrétiens, & refuſant de rendre leurs reſpects à l'Empereur ; j'ordonne qu'ils ayent la tête tranchée. A la lecture de cette ſentence, Spérat & tous ſes compagnons dirent : Nous rendons grace à Dieu, qui nous fait aujourd'hui l'hon-

neur de nous admettre au royaume céleste en qualité de Martyrs. On les mena tout de suite au lieu du supplice, où se mettant à genoux tous ensemble, & derechef rendant grace à Jésus-Christ, ils eurent chacun la tête tranchée : & ils intercédent pour nous auprès du Très-Haut, ajoutent les pieux auteurs de ces actes, qu'ils trouverent moyen d'extraire du greffe public, & que nous avons traduits fidèlement, comme un des monumens le plus justement révérés en ce genre. Tels sont les Martyrs Scillitans, extraordinairement fameux en Afrique, & honorés par toute l'Eglise. Tertullien les célébre avec un espèce d'enthousiasme ; & ils influerent beaucoup dans la résolution qu'il prit de composer son discours apologétique de la Religion, à laquelle ils venoient de rendre un si glorieux témoignage.

En Afrique encore, on arrêta six personnes de la Capitale, quatre hommes, nommés Révocat, Saturnin, Sature, Secondole, & deux femmes, appellées Perpétue & Félicité. Mais ces deux héroïnes, infiniment supérieures à leur sexe, donnerent à ce triomphe sa principale splendeur ; en sorte que les actes portent ici le nom des femmes, & non celui des

hommes. C'eſt la remarque de S. Auguſtin, qui ne parle d'elles qu'avec admiration, en les comparant à ſaint Etienne, à S. Laurent, à tout ce qu'il y eut jamais de Martyrs plus illuſtres. Rien de ſi touchant que l'hiſtoire de leurs combats, écrite en partie par Perpétue elle-même; le reſte par un Auteur contemporain, de très-grand poids, & que l'on croit être Tertullien. Perpétue étoit une jeune femme de condition, âgée de vingt-deux ans, & déjà veuve ſelon toutes les apparences, pleine d'attraits & d'eſprit, & de ce caractère ouvert, ingénu, qui fait encore plus de partiſans que les talens & les graces.

Elle avoit un enfant à la mamelle; & ſa tendreſſe ne pouvoit le perdre de vue, ni ſe décharger ſur une autre femme du ſoin de l'allaiter. Félicité, avec une naiſſance inférieure, n'avoit pas moins de grandeur dans l'ame. C'étoit auſſi une jeune femme actuellement enceinte. Dès que Perpétue fut arrêtée, ſon pere (le ſeul de ſa famille qui ne fût pas Chrétien, & qui aimoit tendrement ſa fille) accourut avec une ardeur que l'amour paternel pouvoit ſeul donner à ſon âge extrêmement avancé.

On ſera bien-aiſe d'entendre, de la propre bouche de ſon éloquente & ſainte

fille, le récit d'une ſcène ſi touchante. Mon pere, lui dit-elle, ſuivant le rapport écrit de ſa main, pouvons-nous changer les noms qui tiennent à l'eſſence des choſes? Non, répondit-il. Je ne ſaurois donc, reprit-elle, me dire autre que je ne ſuis, c'eſt-à-dire, autre que Chrétienne. A ce mot, continuent les actes, il ſe jette ſur moi dans l'accablement d'une âme excédée par la douleur, comme pour m'arracher les yeux. Puis tout confus de ſon emportement, il s'éloigna, en s'abandonnant au plus morne chagrin; comme les cris qu'il jetta le témoignoient. Je demeurai quelques jours enſuite, ſans qu'il me vînt voir; & je rendis grace au Seigneur de ce qu'il me mettoit à couvert d'une tentation ſi délicate. Dans cet intervalle nous fûmes baptiſés. Le Saint-Eſprit m'inſpira, au ſortir des fonts ſacrés, de ne demander d'autre grace que la conſtance dans les tourmens. Peu après on nous conduiſit en priſon. J'avoue que je fus ſaiſie en y entrant. Car jamais je n'avois vu réduit, ni ténèbres auſſi horribles. La rude journée! Une chaleur étouffante! Des exhalaiſons infectes, qui provenoient du grand nombre des malheureux, reſſerrés & preſque entaſſés; la brutalité des

geoliers & des soldats : mais pardessus tout, je séchois d'inquiétude pour mon enfant. Enfin les dignes Ministres qui nous assistoient au nom de l'Eglise, les Diacres Testine & Pompone nous obtinrent, à prix d'argent, la liberté de passer quelques heures chaque jour en un lieu moins incommode. Nous sortîmes avec empressement ; & tandis que chacun s'occupoit de ce qui l'intéressoit davantage, je n'eus rien de plus pressé que d'allaiter mon enfant, qui mouroit de faim. Je le recommandai tendrement à ma mere, qui m'étoit venue voir. J'exhortai mon frere à la constance dans la foi. Je me consumois de douleur, en voyant celle que je causois à mes proches; & je passai plusieurs jours dans ces cruelles peines d'esprit. Tout-à-coup cependant je me trouvai fortifiée par un secours si abondant de la grace, que je fus délivrée de l'ennui même, & des déchiremens de cœur que j'avois jusques-là éprouvés au sujet de mon enfant. La prison ne me devint pas seulement supportable ; mais ce fut pour moi un séjour plus agréable que tous les palais qu'on eût pu m'offrir.

Alors mon frere me dit : Je sais, ma sœur, que vous avez un grand crédit

auprès de Dieu. Priez-le de vous révéler, si vous échapperez à la mort, ou si vous consommerez votre sacrifice. Comme je ne pouvois, sans un amour plein de confiance, me rappeller les faveurs que j'avois reçues de Dieu, je promis positivement à mon frere de lever son doute dès le lendemain. Je fis ma prière, & voici les lumières qui me furent communiquées ? Il me sembla voir une échelle d'or, si haute qu'elle atteignoit jusqu'au Ciel, mais si étroite qu'il n'y pouvoit monter qu'une personne à la fois. Des deux côtés, elle étoit bordée de couteaux, de sabres, de rasoirs, & d'autres instrumens si bien aiguisés, & tellement disposés, que quiconque y fût monté sans une extrême circonspection, & sans regarder perpétuellement en haut, eût été blessé & déchiré par-tout le corps. Au bas de l'échelle, il y avoit un dragon d'une grosseur énorme, & horrible à voir, tout prêt à s'élancer sur ceux qui voudroient monter, & qui les en détournoit par ses rugissemens. Toutefois Sature monta d'abord, sans se laisser épouvanter ; & quand il fut tout en haut, il se retourna & me dit : Je vous attends, Perpétue ; mais prenez garde au dragon. Je répondis au Confesseur :

Il ne me fera point de mal ; j'espére en Notre-Seigneur tout-puissant. J'approchai en effet ; & le dragon ne fit que lever la tête foiblement, comme s'il eût eu peur de moi ; en sorte que je lui mis le pied sur la tête, & m'en servis comme d'un premier échelon. Arrivée au haut de l'échelle, je découvris un jardin immense, & dans le milieu un grand homme vêtu en pasteur, qui avoit les cheveux d'une blancheur extrême, & qui étoit environné de plusieurs milliers de personnes vêtues aussi de blanc. Il me dit avec douceur : Ma fille, soyez la bien venue. Il m'appella près de lui, & me mit dans la bouche une nourriture délicieuse, que je reçus en joignant les mains. Toute la troupe répondit, *amen :* ce qui m'éveilla ; & je m'apperçus que je mâchois encore quelque chose d'une merveilleuse douceur. Je n'eus rien de plus pressé que de raconter cette vision à mon frere, qui en conclut que nous souffririons le martyre. Nous-mêmes dès-lors commençâmes à nous dégager entiérement des espérances du siècle. Ce qui fit conclure à Sainte Perpétue, comme à son frere, qu'elle mourroit pour Jésus-Christ, c'est l'Eucharistie qu'on avoit coutume de donner aux Martyrs,

pour les préparer au combat, & que figuroit la nourriture céleste qu'on lui présenta dans sa vision.

Peu de jours après, reprend la Sainte, le bruit se répandit que nous allions subir l'interrogatoire. Mon pere vint derechef à la prison, non moins agité que la première fois. Il me dit : ma fille : ayez pitié de mes cheveux blancs ; ayez pitié de votre pere, si vous me trouvez digne de ce nom. Si je vous ai élevée avec tant de soin & tant de tendresse, si je vous ai plus chérie que tous vos freres ; ne me rendez pas l'opprobre du public. Ayez quelque égard pour vos proches ; considérez votre mere & votre tante ; envisagez votre fils, qui ne peut vivre sans vous. Laissez fléchir votre fierté & votre obstination, qui va tous nous perdre. Car n'espérez pas qu'aucun de nous ose désormais se montrer, si vous êtes condamnée à une mort infâme. En me parlant ainsi, il me prenoit les mains & ne cessoit de les baiser, en les arrosant de ses larmes. Il se jetta même à mes pieds, m'appella, non plus du nom de fille, mais de Dame, & me perça le cœur par toutes ses sollicitations humiliantes. J'avois d'autant plus de compassion de lui, que je le voyois seul de

notre famille, dans un ſi étrange aveuglement. Sans l'aiſſer ébranler ma réſolution par ſes larmes, je lui donnai les marques les plus expreſſives de tendreſſe, & je finis par lui dire : Il arrivera dans l'interrogatoire tout ce qu'il plaira au Seigneur, puiſque nous ne ſommes point en notre puiſſance, mais en la ſienne. Ce malheureux pere ſe retira, l'amertume & la déſolation dans l'ame.

Le lendemain, comme nous dinions, on vint tout-à-coup nous prendre pour nous conduire au Juge. Toute la ville en fut informée ; & en arrivant, nous trouvâmes la place couverte d'un peuple innombrable. Le procurateur Hilarien exerçoit la ſuprême magiſtrature à la place du Proconſul Timinien qui étoit mort. Il nous fit monter ſur l'échafaud, & d'abord interrogea mes compagnons, qui confeſſerent courageuſement. Il en vint à moi, & mon pere à l'inſtant reparoiſſant avec mon fils, ſe jetta à mon cou, me tira de ma place, & me ſollicita plus vivement que jamais. Le procurateur vint à l'appui, & me dit : Ayez quelque reſpect pour les cheveux blancs de votre pere ; ayez égard à l'âge tendre & à l'innocence de votre fils. Que les cris de cet enfant infortuné, que les

pleurs de tous vos proches vous fléchiſſent enfin. Et que vous en coûte-t-il de ſacrifier pour la proſpérité des Empereurs? Je n'en ferai jamais rien, lui répondis-je. Nulle conſidération ne me ſéparera du Seigneur, ni de la compagnie de ces Saints. Il me dit: vous êtes donc Chrétienne? & je lui répondis: Oui aſſurément, je ſuis Chrétienne. Comme mon pere tentoit cependant de me tirer de l'échaffaud, Hilarien commanda qu'on l'en fît ſortir lui-même; & on alla juſqu'à le frapper, pour le faire obéir. Je reſſentis le coup plus vivement que ſi je l'euſſe reçu moi-même; & j'avois le cœur déchiré de voir ainſi traiter dans ſa vieilleſſe celui qui m'avoit donné le jour. Alors Hilarien prononça l'arrêt de mort, & nous condamna tous à être expoſés aux bêtes.

Sainte Perpétue raconte encore deux viſions qui l'animerent de plus en plus à la conſommation de ſon ſacrifice, & là finit ſa relation. de ſon côté, le Martyr Sature en eut une autre, qu'il écrivit auſſi lui-même, & qui n'étoit pas pour ſa ſeule utilité. Non-ſeulement on lui montra la gloire céleſte où il alloit entrer; mais, comme il arrivoit ſouvent aux Martyrs, l'Eſprit-Saint lui commu-

niqua pour l'utilité des Eglifes, bien des connoiffances prophétiques, qu'il feroit trop long de rapporter.

Tant de faveurs merveilleufes infpirerent à cette troupe de Saints une telle générofité, qu'ils toucherent jufqu'à leurs perfécuteurs. Le Geolier, nommé Pudent, commença par concevoir une haute eftime de leur vertu, & finit par l'imiter en embraffant courageufement la foi. Mais la joie des Martyrs étoit troublée par l'état où Félicité fe trouvoit, au huitième mois de fa groffeffe. Elle appréhendoit extrêmement de furvivre aux autres Confeffeurs, comme cela devoit naturellement arriver; les loix défendant d'exécuter les femmes enceintes avant leurs couches. Tous fe mirent à prier avec ferveur, trois jours avant le fpectacle où ils devoient être expofés. Auffitôt Félicité fentit les travaux de l'enfantement de la manière la plus douloureufe, parce qu'elle n'étoit pas à fon terme. L'un de fes gardes l'entendant jetter de grands cris: Eh: que feras-tu, lui dit-il, quand tu feras aux prifes avec les lions? C'eft moi qui fouffre en ce moment, répondit Félicité; mais alors Jéfus-Chrift fouffrira & vaincra dans moi. Elle accoucha d'une

fille, qu'une fervente Chrétienne vint prendre, & regarda toujours comme sa propre enfant.

La veille du combat, on servit aux Saints le repas qu'on appelloit le souper libre, & que prenoient en public ceux qui devoient périr dans l'amphithéatre. On prétendoit leur donner par-là une entière liberté de se réjouir encore une fois avant la mort. Mais les Martyrs en firent un exercice de charité & de zèle apostolique. Ils exalterent aux oreilles des Idolâtres le bonheur de souffrir pour Jésus-Christ; leur reprocherent leur incrédulité, & les menacerent des peines éternelles. Remarquez bien nos visages, leur dit Sature qui étoit éloquent, afin de nous reconnoître au jugement dernier. Ils se retirerent tous interdits; & plusieurs se convertirent.

Enfin le jour du combat étant arrivé, tous nos saints Athlètes, excepté Secondule, que Dieu avoit appellé à lui dans la prison, parurent dans l'amphithéatre, avec un visage épanoui, où l'on voyoit la gaieté peinte, au lieu de la terreur. Perpétue marchoit d'un pas tranquille, & les yeux modestement baissés, dérobant aux regards tout ce qu'elle pouvoit de ses agrémens & de sa beauté. Malgré cela

on

on découvroit un air de satisfaction, consolant pour les spectateurs fidèles; & on l'entendoit chanter d'une voix douce, quand on prêtoit attention. Félicité ne marquoit pas moins de contentement, de ce qu'elle étoit suffisamment rétablie pour mourir avec les autres. A la porte de l'amphithéâtre, on voulut donner aux Martyrs les ornemens accoutumés dans ces sortes de spectacles; savoir l'habit des Prêtres de Saturne, c'est à dire, un manteau rouge pour les hommes; & pour les femmes, une bandelette autour de la tête, marquant les prêtresses de Cérès. Ils refuserent ces ornemens, comme autant de symboles d'idolâtrie, & Perpétue dit: Nous ne sacrifions notre vie que pour nous soustraire à cet opprobre criminel; en prononçant notre jugement, vous avez ratifié cette convention; on ne juge pas deux fois sur le même objet. Le Tribun céda; & on les laissa tous entrer, comme ils étoient vêtus. En regardant le peuple, ils le menacerent encore des divins jugemens; & en parvenant sous les yeux d'Hilarien, ils lui dirent avec un ton & un air d'autorité: Vous nous condamnez aujourd'hui, mais l'Eternel sera bientôt votre juge. Le peuple irrité demanda qu'ils fussent fouettés par

les Veneurs, c'eſt à dire, par ceux qui avoient ſoin des bêtes de l'amphithéatre. Ces ſortes d'exécuteurs ſe rangeoient en ligne, & donnoient chacun leur coup aux priſonniers condamnés, nommés Beſtiaires, que l'on faiſoit paſſer devant eux. Ravis d'acquérir ce noveaux trait de reſſemblance avec le Seigneur ſouffrant, nos Saints n'en témoignerent que plus d'allégreſſe.

Le Tout-Puiſſant leur accorda le genre de mort que chacun d'eux avoit ſouhaité. Car s'entretenant tous enſemble de la fin glorieuſe à laquelle ils aſpiroient, Saturnin avoit demandé de ſervir de jouet à la fureur de toutes ſortes d'animaux, pour ſouffrir davantage. Il fut attaqué, auſſi bien que Révocat, par un furieux léopard; puis ils furent traînés l'un & l'autre par un ours, ſans néanmoins en être mis à mort. Sature au contraire ne craignoit rien tant que l'ours, & il aimoit beaucoup mieux la fureur impétueuſe de quelque léopard qui le tuât du premier coup de dent. Il fut d'abord abandonné à un ſanglier. Mais l'animal tourna ſa fureur contre le Veneur qui l'avoit lâché, & qui mourut de ſes bleſſures quelques jours après. Pour Sature, on l'expoſa de nouveau à la vue

d'un ours: mais l'ours ne sortit point de sa loge. Le Martyr fut retiré pour la seconde fois, sans avoir encore reçu de blessure; & il en prit occasion d'affermir dans la foi le Geolier Pudent. Après quoi il prédit expressément qu'un léopard lui arracheroit tout-d'un-coup la vie, comme il l'avoit désiré. En effet, étant exposé pour la troisième fois sur la fin du spectacle, un léopard monstrueux s'élança sur lui avec une telle férocité, que de la première morsure il le rougit tout entier de son sang. A ce moment, parlant encore au Geolier fidèle; Adieu, lui dit-il, mon cher Pudent; souvenez-vous du triomphe de la foi; & que ma mort vous encourage, au lieu de vous troubler. Il demanda l'anneau que Pudent avoit au doigt; & l'ayant trempé dans sa plaie, il le lui rendit tout sanglant, comme un gage de sa foi & de sa sainte amitié; puis tomba roide mort, au lieu même qu'on nommoit *Spoliarium*, & où l'on égorgeoit ceux que les bêtes n'avoient pas achevés.

Les saintes Perpétue & Félicité furent exposées toutes nues, dans un filet, à une vache furieuse. Mais la délicatesse de Perpétue, & l'état de Félicité accouchée depuis deux jours, ayant blessé les

yeux de tout le monde, on les retira pour leur donner quelque vêtement. De cette manière, on les exposa toutes deux ensemble. Cependant Félicité, qui n'avoit pu retenir ses cris en accouchant, ne témoigna que de la joie, à l'attaque de l'animal farouche qui l'étendit par terre, toute froissée de ses blessures. Perpétue tomba sur le dos. Elle se releva aussitôt sur son séant; & voyant son habit déchiré par le côté, elle eut soin de l'arranger, de façon que la pudeur n'en souffrit pas. Elle renoua aussi sa chevelure; parceque des cheveux épars étoient un marque de tristesse, qu'elle ne vouloit pas donner dans ce qu'elle appeloit son triomphe. Puis elle se leva tout-à-fait, & donna la main à Félicité extrêmement affoiblie de ses blessures; & elles marcherent de compagnie vers une porte de l'amphitéatre, où il y avoit un Cathécumène de la connoissance de Perpétue. Ces mouvemens naturels s'étoient faits dans une extase qui absorboit ses sentimens & tout son esprit: de sorte qu'à l'approche de ce Fidèle, revenant comme d'un profond sommeil; quand est-ce donc, lui dit-elle, qu'on nous exposera à cette vache? Elle fut très-surprise d'entendre ce qui s'étoit passé, &

ſe le crut, qu'en remarquant ſur ſon corps les preuves ſanglantes de ce qu'elle avoit ſouffert. Elle fit appeler ſon frere par le moyen du Cathécumène, les exhorta l'un & l'autre à la conſtance dans la foi, & à la ferveur. Alors le peuple demanda que les Martyrs fuſſent ramenés au milieu de l'amphithéatre, pour y recevoir le coup de la mort. Ils y revinrent d'eux-mêmes & furent égorgés, ſans faire le moindre mouvement. Néanmoins comme ces ſortes d'exécutions ſervoient d'apprentiſſage aux jeunes Gladiateurs, nommés en ce cas Confecteurs, pour les accoutumer ſans péril au ſang, Perpétue tomba à un Confecteur mal-adroit qui la fit ſouffrir, & lui arracha quelques cris. Mais elle reprit ſa tranquillité ſur le champ, montra elle-même l'endroit où il falloit frapper, & couronna ainſi toutes ſes actions héroïques.

On voit que les Gaules eurent grande part à la perſécution de Sévère. Il périt de plus à Lyon une quantité prodigieuſe de fidèles. Une ancienne inſcription qu'on y voit encore, porte que, ſans compter les femmes ni les enfans, dix-neuf mille hommes perdirent la vie en cette occaſion, & que le ſang couloit par ruiſſeaux dans les places publi-

ques : ce qui paroitroit incroyable, si l'on ne trouvoit également consignées dans tous les autres monumens, les énormes vengeances que Sévère exerça, quand il eut abattu le parti d'Albin, son concurrent à l'Empire, & qui avoit commandé dans les Gaules. Le sang le plus illustre ruissela sans ménagement. On immola jusques à quarante Consulaires. Toutes sortes de personnes, également distinguées par leur mérite & leurs vertus, sans égard même au sexe, furent enveloppées dans le carnage. Il est vrai que le Chrétiens n'étoient pas plus impliqués à Lyon, qu'en tout autre lieu, dans les affaires de la rébellion. On en étoit généralement persuadé ; mais leur sang n'étoit pas réputé assez précieux, pour devoir gêner la politique, par un discernement long à faire dans une si grande confusion. D'ailleurs ils ne prenoient aucune part aux réjouissances du triomphe de Sévère, parce qu'elles étoient mêlées d'idolâtrie. L'Empereur se trouvoit en personne dans le pays, d'où il devoit passer dans la Grande-Bretagne, pour quelques affaires qui demandoient encore sa présence. Contre l'innocence destituée d'appui, l'adulation & l'impiété se prêterent réciproquement la main.

Le saint Evêque Irénée fut pris & conduit au Persécuteur, qui le fit mettre à mort, en s'applaudissant d'avoir immolé le Pasteur avec les ouailles. Un Saint Prêtre, nommé Zacharie, qui échappa au carnage, prit soin de sa sépulture, & fut, à ce qu'on croit, son successeur. Euf. v. 1.

La persécution s'étendit aux villes voisines, où saint Irénée avoit réparti un grand nombre d'Ouvriers Evangéliques. A Valence, le Prêtre Félix, secondé par les Diacres Fortunat & Achillée, exerçoit son ministère avec le plus étonnant succès. Déjà la troisième partie de la ville professoit le Christianisme, & les louanges du vrai Dieu s'y célébroient avec solemnité. Le Président Corneille qu'on y envoya, n'eut pas mis le pied dans la ville, qu'il entendit ces chants religieux. Il en parut fort étonné, après l'exemple de sévérité qu'on venoit de donner dans le voisinage. D'abord il fit emprisonner les trois Missionnaires; & après les interrogatoires & des tortures redoublées, il les condamna à perdre la tête. On les conduisit hors de la ville, pour l'exécution; & comme ils étoient suivis d'une grande foule de peuple, ils ne cesserent, jusqu'au dernier instant, de prêcher le Dieu pour lequel ils mouroient

Les ſaints Ferréol & Ferrution travailloient à Beſançon, où ils avoient auſſi été envoyés par S. Irénée. Leurs corps furent horriblement étendus par le moyen des poulies, déchirés à coups de fouet; enſuite ayant eu la langue coupée, & ne laiſſant pas de prêcher, par un miracle qui n'excita qu'un aveugle dépit dans les Miniſtres de la perſécution, on leur enfonça des alênes ſous les ongles des mains & des pieds, puis dans la poitrine; après quoi on leur trancha la tête. Quelques fidèles intrépides les enterrerent dans une caverne peu éloignée de la ville, où ſaint Agnan, Evêque de Beſançon, les découvrit dans le quatrième ſiècle. Ces deux ſaints Apôtres de Comté ſont plus connus ſous les noms de ſaint Fargeau & de ſaint Fargon. Saint Andéol Soudiacre, fut arrêté par des gens de la ſuite de Sévère; comme ce Prince paſſoit dans le pays du Rhône. On prétend qu'il lui fit fendre la tête en quatre, avec une épée de bois, afin que le ſupplice fût plus douloureux. Son culte devint très-célèbre; & il exiſte ſur les bords du Rhône, une bourgade qui porte ſon nom.

Dans la Capitale de l'Empire, les

Chrétiens souffrirent étonnamment de l'avarice & de l'impiété de Plautien. Cet homme de très-basse naissance, mais extrêmement riche, avoit une fille mariée au fils même de l'Empereur Sévère, qui le chargea du gouvernement de Rome, quand il marcha en Orient contre les Parthes. Elevé à de tels honneurs, Plautien n'avoit rien perdu des bas sentimens de son origine. Il sembloit au contraire n'avoir augmenté sa puissance, que pour grossir en même temps par les confiscations son énorme fortune. Il ne manqua pas de s'essayer sur les Fidèles, les plus pacifiques & les plus désintéressés des Romains. Sous prétexte qu'ils ne rendoient pas à l'Empereur les mêmes hommages que ses sujets Idolâtres, on fit souffrir une mort cruelle à plusieurs d'entr'eux. Les vieilles calomnies, aussi souvent & aussi fortement détruites que rebattues, furent tout de nouveau remises en usage; & sans nulle autre charge, le seul nom de Chrétien faisoit un crime digne des derniers supplices. On attachoit les uns à la croix, on faisoit servir les autres à la férocité des lions & des tigres. On comptoit leur faire grace, en ne les condamnant qu'aux mines & à la servitude. Rome regorgeoit de sang,

& les bourreaux ordinaires ne pouvoient plus suffire. Les vieillards ne trouvoient point d'indulgence pour la foiblesse de leur âge ; ni la timide pudeur, aucun égard. On traînoit les Vierges aux lieux infames ; & par la plus honteuse contradiction, on condamnoit à la prostitution, comme au comble de tous les maux, des personnes qu'on accusoit de se livrer, par goût & par principes, à toutes sortes d'infamies.

Dans une oppression aussi effroyable, l'Eglise avoit besoin d'une protection toute particulière, ou tout au moins d'une justification éclatante, qui la fit bien connoître, & la défendit efficacement. Tertullien fut l'apologiste qu'employa la Providence : génie vif, ardent, subtil, d'une vaste érudition, d'une éloquence à la vérité aussi dure que nerveuse, & défectueuse à différens égards. Mais dans ces défauts mêmes, tant de sa personne que de son siècle ou de sa nation, & dont son Apologétique se ressent infiniment moins que ses autres ouvrages, on ne sçauroit disconvenir, qu'il n'ait le don d'instruire & de persuader ; qu'à l'égard même de certaines raisons plus spécieuses que solides, moins lumineuses qu'éblouissantes, il n'ait en-

core l'art de les présenter avec une force, une impétuosité & une véhémence qui entraînent les suffrages.

Il étoit né à Carthage, d'un Centenier; ou Capitaine des troupes proconsulaires; il fut élevé dans le Paganisme, & se livra, comme il nous l'apprend lui-même, au désordres de la jeunesse. On voit partout ses écrits, combien il se rendit habile dans les sciences, spécialement dans la Jurisprudence, & dans la Littérature des Grecs. On remarque aussi, qu'il avoit beaucoup lu saint Justin & saint Irénée, il étoit marié, & fut cependant élevé au Sacerdoce, à cause de ses lumières & de sa vertu. Mais la sévérité de ses mœurs répondoit de sa fidélité à observer la chasteté parfaite. Il composa son apologie ou son apologétique, pour me servir de la dénomination la plus ordinaire, au commencement du troisième siècle; & il l'adressa, sans se faire connoître, aux Gouverneurs des Provinces. Cette pièce est d'un style supérieur à tout ce qui avoit encore paru en ce genre; & jamais depuis on n'a mieux fait sentir les iniques procédés des Infidèles à l'égard des Chrétiens, l'innocence admirable de ceux-ci, les absurdes préjugés de ceux-là, avec toutes

les honteuſes contradictions de leur Théologie. C'eſt tout ce que nous pouvons dire ici de ce long & beau diſcours, dont il eſt impoſſible de donner une idée juſte, par des extraits qui ne pourroient que le défigurer, qu'altérer ſon caractère eſſentiel de force & d'impétuoſité, que rendre toute la pièce méconnoiſſable.

Dans le même temps, Tertullien écrivit ſes deux livres aux Gentils, celui du Témoignage de l'Ame, dont la matière eſt la même que dans l'Apologétique. Il ſignala ſa plume, non-ſeulement contre les Infidèles; mais contre les Hérétiques, & par divers ouvrages de piété. Par-tout on remarque de l'élévation & des beautés; mais ſouvent auſſi des expreſſions & des opinions peu exactes, dans les écrits mêmes qu'il a compoſés, étant Catholique.

Car enfin cet homme ſingulier, & long-temps digne de la haute réputation de doctrine & de vertu dont il jouiſſoit, s'engagea vers la quarantième année de ſa vie, dans l'héréſie des Montaniſtes, l'une des plus abſurdes que l'on ait connues. Mais ces Novateurs ſe piquoient d'une régularité extraordinaire, & d'une grande auſtérité. Ils publioient

aussi beaucoup de merveilles, en faveur de leur Secte. Ardent, & par conséquent crédule, le génie de Tertulien, d'ailleurs dur & sévère, devint plus facilement leur dupe. Il prétendoit avoir des sujets de plainte contre les Ecclésiastiques de l'Eglise Romaine. Sa fierté ne put les digérer; & il n'eut pas l'équité de les séparer de la cause même de l'Eglise. Exemple effrayant sans doute; mais qui ne doit étonner que médiocrement, vu la trempe d'esprit de ce rigoriste altier, & qui nous apprend à ne point juger de la doctrine par les personnes qui la professent; mais bien des personnes par la doctrine professée de tout temps dans l'Eglise.

Quand aux ouvrages de Tertullien en faveur de la vraie Religion, s'ils n'arrêterent pas les violences des Tyrans, ils servirent du moins à la justifier dans les esprits droits, & à mettre la tyrannie dans tout son tort. Aussi la main du Seigneur parut-elle s'appesantir sur l'Empereur Sévère, dans le temps même qu'il avoit le plus de raisons de se promettre une vie douce & tranquille. Sur la fin de son regne, il s'occupoit avec une attention extraordinaire à rendre & à faire rendre la justice dans toute l'é-

tendue de l'Empire ; & il réussit à gagner les cœurs de ses sujets, beaucoup mieux qu'il n'avoit droit de l'attendre de ses premières années. Il mourut toutefois de chagrin, plutôt que de maladie, le 4 Février de l'an 211. Il avoit passé dans les Isles Britanniques, pour en soumettre les habitans révoltés ; & bientôt l'ennemi demanda la paix. L'Empereur s'avança à cheval entre les deux armées, après avoir prescrit les conditions, & tout prêt à signer le traité. Antonin, son fils ainé, qui se trouvoit à côté de lui, retint un peu son cheval : & tira son épée, sans rien dire, pour en frapper l'Empereur par derrière. On poussa de grands cris d'alarme. Le parricide n'eut pas le temps, ou la fermeté d'achever son crime. Il remit précipitamment son épée, laissant dans son morne silence & son air embarrassé, les plus fâcheux indices contre lui. Sévère dissimula, & attendit le soir, avec une grande apparence de tranquillité. S'étant alors couché, & tenant une épée auprès de son lit, il fit appeler son fils avec le Préfet du Prétoire, & dit au jeune Prince, en lui présentant l'épée : Mon fils, si vous êtes las de me voir vivre, donnez-moi la mort, à ce moment que

vous le pouvez faire en secret, & sans rien risquer pour vous même; ou plutôt commandez au préfet; vous êtes son Empereur: il vous épargnera l'horreur de l'exécution. Antonin se disculpa le moins mal qu'il put; mais sans dissiper les chagrins de son pere, qui s'abandonna à tout l'amertume de ses réflexions. Dès le lendemain il tomba malade, & mourut peu de temps après, à York, à l'âge de soixante-cinq ans, dont il en avoit regné près de dix-huit.

Antonin, nommé plus souvent Caracalla, à cause d'une espèce de casaque apportée de Gaules, pour la donner au petit peuple de Rome, & son frere Géta tous deux associés à l'Empire du vivant de leur pere, lui succéderent aussitôt après sa mort. Ils ne pouvoient se souffrir; & dans leur voyage pour revenir en Italie, ils tenterent plusieurs fois de se tuer l'un l'autre. A leur retour, le plus méchant & le plus dissimulé l'emporta. Caracalla proposa à l'Impératrice Julie, leur mere commune, de les faire appeler dans son appartement, afin de les réconcilier ensemble. Géta vint de bonne foi; & sur le champ on le perça de mille coups dans les bras de sa mere, qui fut elle même blessée, &

toute couverte de ſang. Caracalla, dans la crainte de le voir échapper, lui porta les derniers coups, & le fit expirer ſous ſa main. Tel étoit le monſtre, à la merci duquel demeurerent l'Empire & les ouailles pacifiques du Chriſt, qui en rempliſſoient déjà les provinces. Mais jamais le Seigneur ne montra d'une manière plus merveilleuſe, qu'il tient dans ſa main le cœur des tyrans mêmes, & qu'il ferme, quand il lui plait, la gueule des monſtres les plus dévorans.

Fin du Tome I.

TABLE

CHRONOLOGIQUE ET CRITIQUE,

Depuis l'Etablissement de l'Eglise, jusqu'à l'an 211.

TOME PREMIER.

PAPES.

SAint Pierre établit le Siège Pontifical à Rome, l'an 42. Il y mourut le 29 Juin de l'an 66.

Son premier Succcesseur, Saint Lin, élu en 66, mort en 78.

II. S. Clet ou Anaclet, élu en 78 ou 79, mort en 91.

III. S. Clément, 91 100.

IV. S. Evariste, 100. 109.

V. S. Alexandre, 109. 119.

VI. S. Sixte, 119. Mort, selon Muratori, en 127.

VII. S. Thélesphore, 127. Suivant l'opinion commune, 139.

EMPEREURS.

CEsar-Auguste, mort l'an 14.

Tibère, 37.

Caligula, 41.

Claude, 54.

Néron, 68.

Galba, 69.

Othon, 69.

Vitellius, 69.

Vespasien, 79.

Tite, 81.

Domitien, 96.

Nerva, 98.

Trajan. 117.

Adrien, 138.

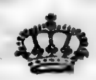
Antonin, 161.

Deux Empereurs regnans de concert pour la première fois.

Marc-Aurèle, 180.

Et Luce-Vère, 169.

Commode, 192.



Ecrivains Ecclésiastiques.

HErmas, Auteur d'un recueil de révélations & d'instructions morales, intitulé : *Livre du Pasteur*, & cité comme canonique par quelques-uns des plus anciens Peres : il écrivit sur la fin du premier siècle.

Les Ouvrages qui portent le nom de S. Denis l'Aréopagite, lui ont été supposés dans le V. siècle.

S. Clément, Pape, a écrit aux Corinthiens une épître si révérée, qu'on la lisoit encore publiquement dans l'Eglise, plus de 70 ans après.

S. Ignace, Auteur de sept épîtres fameuses dans toute l'Antiquité, & lues publiquement dans les Eglises d'Asie longtemps après sa mort arrivée en 107.

Aquila, Symmaque & Théodotion ont fait des versions de l'Ecriture, vers le milieu du II. siècle.

Papias, Auteur de l'Ex-

Principaux Conciles.

COncile de Jérusalem célébré par les Apôtres vers l'an 51, le premier & le modèle des Conciles généraux. Comme il y avoit diversité de sentimens sur une matière importante, les Apôtres & les premiers Pasteurs se rassemblent en aussi grand nombre qu'il est possible. Le Prince des Apôtres préside à l'assemblée, il propose la question, on délibere mûrement & avec liberté ; il dit le premier son avis, mais il n'est pas seul Juge. La décision fondée sur les monumens de la révélation divine, formée par le concert des suffrages, envoyée aux Eglises particulières, y est donnée & reçue, non comme un jugement humain, mais comme un oracle du Saint-Esprit. Elle déchargeoit des observances Mosaïques les Gentils qui embrassoient

Ecrivains Ecclésiastiques.

position des discours du Seigneur, qui a donné lieu, parmi les Fidèles, à l'erreur des Millénaires, vers l'an 150.

Quadrat & Aristide ont composé des apologies pour les Chrétiens. Il reste des morceaux de l'apologie de Quadrat: celle d'Aristide est entièrement perdue.

Saint Polycarpe, mort en 166, nous a laissé une épître aux Philippiens, qu'on lisoit encore dans les Eglises d'Asie, 300 ans après son martyre.

S. Justin, 167. Les principaux ouvrages, & les plus certains qui nous restent de lui, sont ses deux apologies, son dialogue avec Tryphon & la première partie du traité de l'Unité de Dieu.

Méliton composa beaucoup d'ouvrages pleins d'esprit & d'élégance, dont il ne reste que des fragmens, dans l'un desquels on trouve un catalogue des livres de l'Ancien Testament: il

Principaux Conciles.

l'Evangile, leur défendoit les souillures de l'Idolâtrie & de la fornication réputée presque indifférente par les Idolâtres, & leur faisoit une loi positive de s'abstenir du sang & des viandes suffoquées.

Les Canons dits des Apôtres, & les Constitutions Apostoliques, quoique fort anciens, ne sont point des Apôtres.

Les lettres attribuées aux Papes qui précédent S. Sirice, excepté la première épître de S. Clément aux Corinthiens, ne sont pas non plus des Pontifes dont elles portent les noms, ou n'ont au moins aucun caractère d'autorité. Plusieurs contiennent des règles de discipline inconnues aux premiers siècles, & la plûpart ont été fabriquées dans le huitième ou le neuvième.

Ecrivains Ecclésiastiques.

est conforme à celui des Juifs, excepté le livre d'Esther, omis par Méliton.

Athénagore, 166. Il a fait une apologie des Chrétiens, que nous avons entière, avec un traité de la Résurrection des morts.

Hégésippe, 181. Il a fait la première Histoire de l'Eglise, dont Eusèbe nous a conservé des fragmens.

Théophile, Evêque d'Alexandrie sous l'empire de Commode. Il nous reste de lui l'élégant traité à Antolique sur le vrai Dieu & la vérité du Christianisme. Il s'est servi le premier du mot *Trinité*, pour exprimer la distinction des Personnes Divines.

Apollinaire, Evêque d'Hiéraples, dont presque tous les écrits sont perdus.

S. Denis, Evêque de Corinthe, sous le pontificat de Soter, fameux par les huit belles épîtres qui nous restent de lui.

Principaux Conciles.

Concile de Pergame, qui condamne les Colorbasiens, espèce de Valentiniens, en 152.

Concile d'Hiéraples en Phrygie, pour condamner Montan, Théodote & leur Sectateurs, en 173.

Conciles de Rome, de Césarée en Palestine, du Pont, de Corinthe, d'Osrhoëme & de Lyon, pour faire célébrer la Pâque le Dimanche d'après le 14 de la lune de Mars, en 196.

Concile de Rome sous le Pape S. Victor, contre les Asiatiques Quartodécimans, 197.

Concile de Lyon, où l'on confirma l'usage con[illegible] celui des Quarto[illegible]cimans, & où l'on exhorta néanmoins le Pape Victor à la modérations envers les Asiatiques, vers l'an 197.

Ecrivains Ecclésiastiques.

Hermias, Philosophe Chrétien, dont il nous reste un ouvrage imparfait qui releve les absurdités de la Philosophie Payenne.

Rhodon a laissé un ouvrage sur les six jours de la création, & quelques fragmens d'un traité contre Marcion, recueillis par Eu[illegible]be.

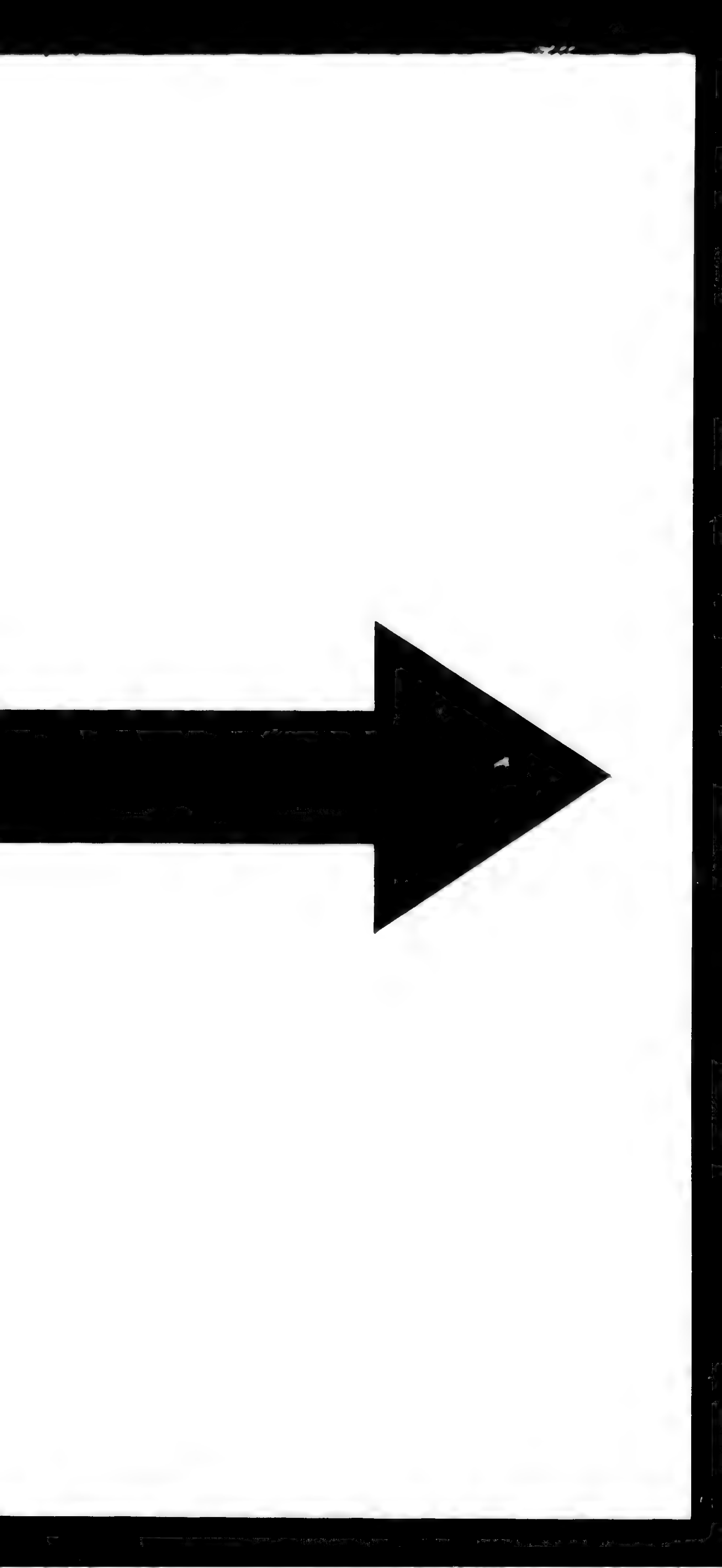
S. Irénée, Evêque de Lyon, ao[illegible]r d'une lettre du Schisme, d'une autre [illegible]chie ou l'unité de principe, d'un [illegible] Ogdoäde contre les Valentiniens. C[illegible]s ont été conservés en partie. Il nous reste une ancienne version latine de tout le traité des Hérésies de ce Pere, avec quelques fragmens de l'original Grec.

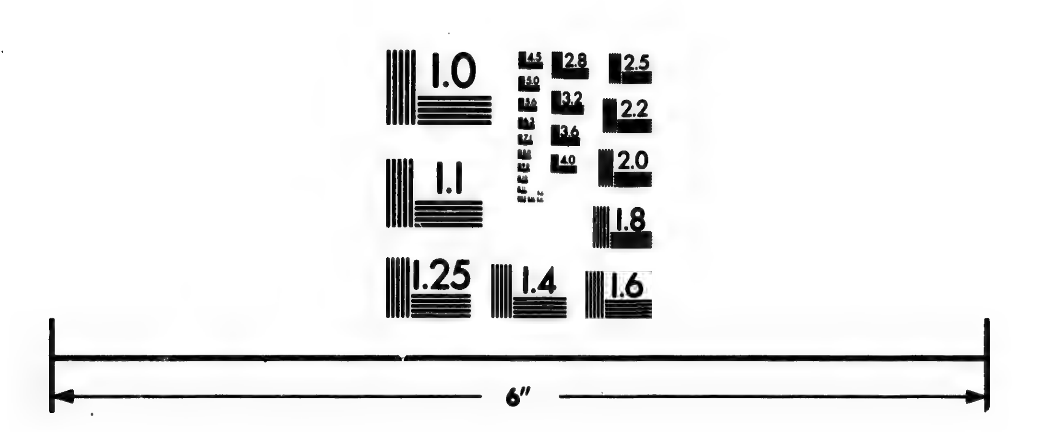
S. Clément, Prêtre de l'Eglise d'Alexandrie, mort dans les commencemens du troisième siècle. Il nous reste son petit traité sur les qualités du Riche qui sera sauvé; son exhortation aux Gentils, son Pédagogue ou abrégé de la morale Chrétienne, ses Stromates ou tissu des plus beaux traits de la Philosophie Chrétienne, & des fragmens de ses Hypotyposes.

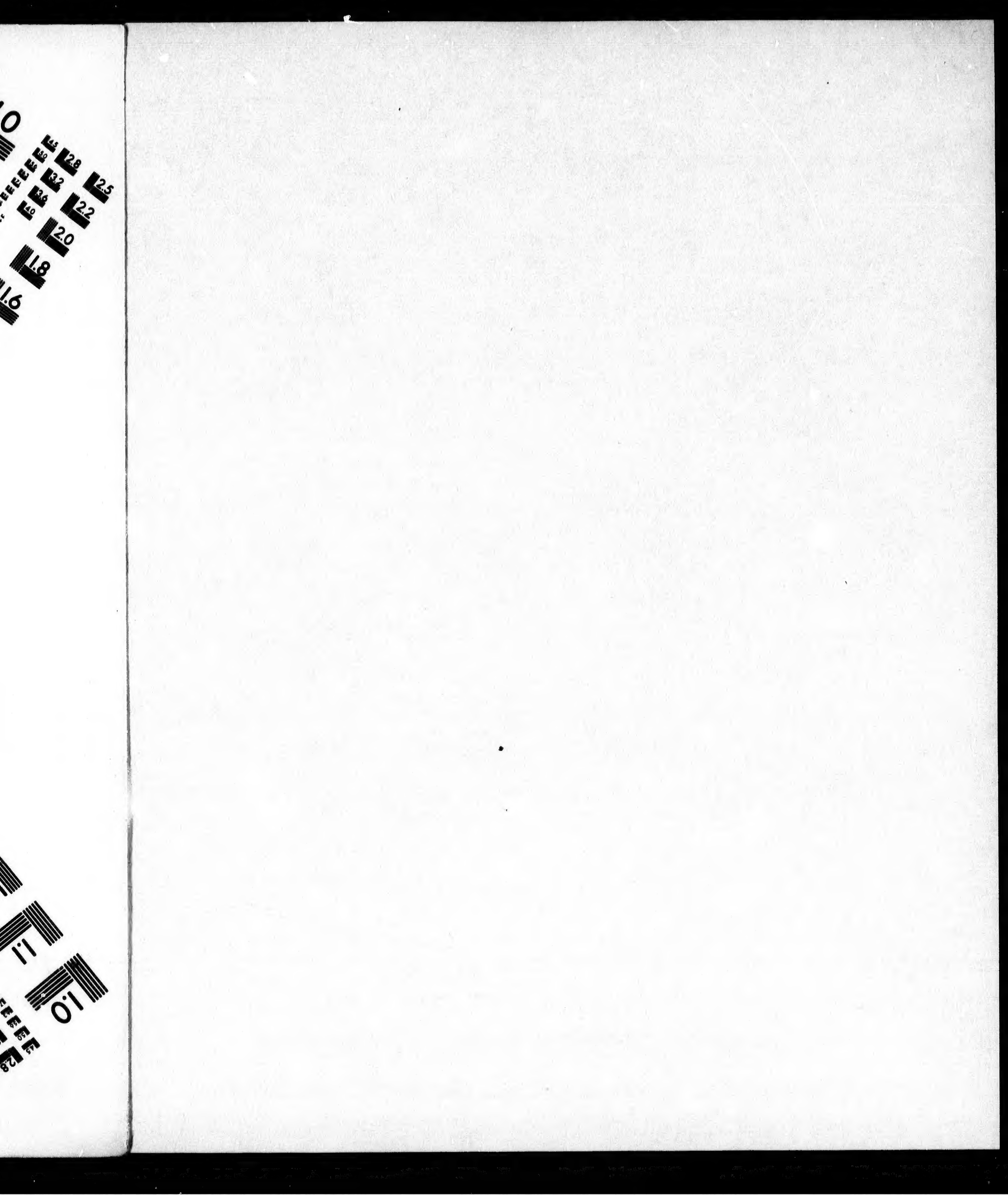
FIN.



[redacted]




1.0
1.1
1.25
1.4
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
6"



2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, les quatre premiers volumes d'une *Hiſtoire* manuſcrite *de l'Egliſe*, par M. l'Abbé de Berault. Les faſtes du Chriſtianiſme ſont également intéreſſans pour ſa gloire, & pour l'inſtruction des Fidèles. C'eſt le plus grand ſpectacle que puiſſe leur offrir une main ſage & amie de la vérité. Les évènemens qu'elle décrit, ſont moins la peinture des actions des hommes, qu'un développement des deſſeins de la Providence. Tout éclaire, tout édifie la piété, dans ce magnifique tableau. Il nous fait voir dans l'établiſſement de la Loi Nouvelle, dans ſes progrès, dans ſes combats & ſes victoires, un enchaînement de prodiges qui convainquent de l'excellence de ſon Auteur. La pureté des Dogmes de l'Egliſe, la beauté de ſa Morale, les grands exemples qu'elle a produits, l'ordre & la ſucceſſion de ſon Miniſtère, ſon étendue, ſa durée, s'y préſentent comme l'accompliſſement des Oracles qui annoncerent l'Evangile & ſes vertus. Les ſcandales & les erreurs mêmes qui ont troublé la Religion, concourent à nous perſuader de la divinité de ſon origine, en nous montrant quel ſort funeſte l'eût attendue parmi les hommes, ſi elle eût été leur ouvrage. C'eſt d'après ce plan, & des idées ſi dignes de la Foi, que l'Auteur de cette nouvelle Hiſtoire a rédigé ſon travail. Il l'a exécuté avec érudition, avec diſcernement, avec ſageſſe. Il paroît ne s'être guidé que par un attachement éclairé à la ſaine doctrine, & par le déſir de ſe rendre utile. En Sorbonne, le 22 Avril 1778.

CHEVREUIL.

N.

arde des
une *Hi-*
Abbé de
nt égale-
l'instruc-
spectacle
mie de la
nt moins
, qu'un
ovidence.
ce mag-
s l'établis-
progrès,
haînement
excellence
ogmes de
es grands
& la suc-
sa durée,
ment des
ses vertus.
qui ont
us persua-
en nous
due parmi
age. C'est
nes de la
Histoire a
érudition,
paroît ne
éclairé à
se rendre
778.

UIL.

